



DESCRIPTION

HISTORIQUE ET CRITIQUE

DE L'ITALIE.

DESCRIPTION
HISTORIQUE ET CRITIQUE
DE L'ITALIE,

OU

NOUVEAUX MÉMOIRES
Sur l'Etat actuel de son Gouvernement, des Sciences, des Arts, du Commerce, de la Population & de l'Histoire Naturelle.

PAR M. L'ABBÉ RICHARD.

Hæc olim meminisse juvabit,
Per varios casus, per tot discrimina rerum.
Æneid. I.

TOME II.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,

Chez
SAILLANT, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais.
DESAINT, Libraire, rue du Foin-Saint-Jacques.
J. M. CORU DE LA GOIBRIE, Imprimeur du Roi à Saint-Quentin.

M. DCC. LXIX.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

TABLE

DES TITRES

Et Piéces contenus dans le second Tome.

Fin de la Table du Tome second.



DESCRIPTION
HISTORIQUE
ET
CRITIQUE
DE L'ITALIE.

États du Duc de Parme. Bologne, Ferrare & Venise.

I. LES États du Duc de Parme sont divisés en quatre parties ou principautés. Le duché de Parme, celui de Plaisance, l'état de Busseto, la principauté de Val di Taro; à quoi il faut ajouter le duché de Guastalla, démembré du duché de Mantoue, dont les derniers traités de

Etats de Parme.

paix ont assuré la jouissance à l'infant duc de Parme. Cet état, qui a environ soixante lieues de circonférence, sur vingt dans sa plus grande longueur, & autant de largeur, est borné au couchant & au nord par le Milanois, au levant par le Modenois & une petite partie de la Toscane, au midi par les états de Gênes. Il est arrosé de beaucoup de ruisseaux & de quelques rivieres, qui coulent de l'Apennin dans le Pô, c'est-à-dire, du midi au nord. Les principales sont la Trebia, le Taro & la Parma. Quelques-unes sont navigables une partie de l'année, & sont d'une grande ressource pour le commerce. Comme elles ont toutes les inconvéniens des torrens, qu'elles sont sujettes à grossir, lorsqu'on s'y attend le moins, ne pouvant pas être retenues dans des lits fixes, le terrein étant trop plat, souvent elles arrêtent les voyageurs; & le Taro est aussi difficile à passer que la Trebia dont j'ai déja parlé, quoiqu'il y ait un bac pour en traverser la branche principale.

Ce pays, depuis la chute de l'empire d'occident, a souffert diverses révolutions peu connues: il étoit fief de l'Eglise, lorsque le pape Paul III le

céda en souveraineté à Pierre-Louis Farnese son fils, pour le tenir comme vassal de l'Eglise, à la charge d'une redevance annuelle de huit mille écus romain (*a*).

L'empereur Charles V troubla le nouveau prince dans sa jouissance, il fut même assassiné à Plaisance en 1546,

---

(*a*) Le Pape Paul III, avant que d'entrer dans l'état eccléfiastique, avoit été marié; il avoit une fille nommée Constance, qui fut mariée & mourut sans enfans; & un fils nommé Pierre-Louis Farnese, qu'il fit duc de Parme & de Plaisance, villes qu'il retrancha de l'Etat de l'Eglise, auxquelles il substitua en échange la Principauté de Camerino & la seigneurie de Népi.

La maison Farnese, originaire de Toscane, est connue depuis 1288. Elle doit sa grandeur à Alexandre Farnese, né en 1468, qui fut Pape en 1534, sous le nom de Paul III. Le bourg & le château de Farnese sont dans le duché de Castro. Les ducs de Parme & de Plaisance de cette Maison ont été.... Pierre-Louis Farnese, mort en 1547..... Octave en 1586..... Alexandre en 1592. . . . Ranuce premier en 1622. . . . Odoard premier en 1646. . . . Ranuce II en 1674.... Odoard II en 1693.... François & Antoine, dont a été héritiere Elisabeth, reine douairiere d'Espagne, morte le 11 Juillet 1766.

avant que l'empereur l'eût reconnu : mais Octave Farnese son fils ayant épousé Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles V, la possession du duché de Parme fut assurée à la maison Farnese. Cette Marguerite d'Autriche est la même qui fut gouvernante des Pays-Bas, & mere d'Alexandre Farnese si connu par son gouvernement de Flandres, les guerres qu'il y fit, & son expédition en France pour le service de la ligue. Le dernier mâle de cette maison a été le duc Antoine, mort dans ce siécle, dont la princesse Elisabeth Farnese, reine d'Espagne, a été héritiere. C'est en vertu de ses droits que la branche espagnole de la maison de France posséde tous les biens de la maison Farnese en Italie; la plupart à titre de fiefs de l'empire, ainsi que l'a reconnu l'infant Dom Carlos, roi de Naples, & ensuite d'Espagne (*a*).

(*a*) En 1738, Elisabeth Farnese, Reine d'Espagne, céda les duchés de Parme & de Plaisance à l'Empereur, pour conserver la paisible possession du Royaume de Naples à Dom Carlos son fils aîné. Par le traité de paix fait

Les ducs de Parme ont autrefois poſſédé les duchés de Caſtro & de Ronciglione, qui ſont aujourd'hui réunis au patrimoine de ſaint Pierre, dont ils avoient été démembrés; pays dont les Farneſes étoient originaires, & où l'on voit encore un bourg de leur nom.

La premiere ville des états du duc de Parme, en ſortant du Milanois par la grande route qui conduit de Milan à Rome, eſt

Origine de la ville de Plaiſance.

2. *Plaiſance.* Cette ville eſt ſituée à un demi-mille environ du Pô, à près de deux milles de la Trebia, qui quelquefois l'inonde & ſe répand dans toute la partie méridionale de la ville. Il y a grande apparence que Plaiſance doit ſon origine à une colonie Romaine qui y fut tranſportée l'an 350 de la fondation de Rome. Les Carthaginois, conduits par Amilcar, la pillerent & la brûlerent. Dans les temps qui ſuccéderent à la deſtruction de Car-

à Aix-la-Chapelle en 1748, l'Impératrice Reine de Hongrie a rendu Parme & Plaiſance & le duché de Guaſtalle, qui a été démembré des états de Mantoue, à Dom Philippe, ſecond Infant d'Eſpagne......

thage, elle fut rétablie dans un état plus brillant, & décorée des édifices qui contribuoient à la splendeur des grandes villes; puisque dans la guerre qui s'éleva entre Othon & Vitellius, l'amphithéâtre qui étoit hors de l'enceinte de la ville, fut détruit (*a*). Avant ce temps-là, Cinna & Marius s'y étoient fortifiés contre le parti de Sylla. Cette ville a soutenu un siége fameux

(*a*) Plaisance, alors occupée par Spurina, partisan d'Othon, fut en vain assiégée par Cecinna, qui étoit à la tête du parti de Vittellius. Cette Ville étoit considérable. Tacite, (Hist. l. 2.) l'appelle *Coloniam virium & opum validam*, (Colonie riche & puissante.) Il y eut une action fort vive entre les troupes des deux partis, dans laquelle le bel amphithéâtre qui étoit hors de la Ville, fut brûlé. *In eo certamine pulcherrimum amphitheatri opus, situm extrà muros, conflagravit.....* Le peuple crut que les habitans des Colonies voisines, jaloux de la beauté de cet édifice public, avoient profité de ces troubles pour le détruire par le feu. *Municipale vulgus, pronum ad suspiciones, fraude illata ignis alimenta, credidit, è vicinis coloniis invidiâ & æmulatione, quòd nulla in Italiâ moles tam capax foret.....* Il ne reste plus rien aujourd'hui de cet amphithéâtre si magnifique, que l'on croit avoir été au midi de la Ville....

contre Totila, Roi des Goths. Après la chute de l'Empire, lorſque le droit du plus fort étoit la loi dominante en Italie, pendant la fureur des factions des Guelphes & des Gibelins, les Scotti, les Landi, dont les deſcendans ſont encore à Plaiſance, les Turriani & les Viſconti en furent ſucceſſivement les maîtres; enfin elle paſſa ſous le domaine de l'Egliſe; voilà ce que l'hiſtoire nous apprend du ſort de cette ville, avant qu'elle appartînt à la maiſon Farneſe.

Aujourd'hui elle eſt capitale du duché de ſon nom, avec évêché ſuffragant de Bologne. Sa ſituation dans une plaine fertile, eſt belle & riante. Les princes de la maiſon Farneſe l'ont fort embellie. La plus grande partie de ſes rues ſont larges & alignées; celle ſur-tout qui ſert de cours, eſt l'une des plus longues & des plus belles qu'ait aucune autre ville d'Italie. Ses murs ſont bien entretenus. Ses fortifications, dont parlent quelques relations, ſont peu conſidérables.

3. Les égliſes de Plaiſance offrent pluſieurs monumens dignes de la curioſité des voyageurs. On y voit des tableaux des meilleurs maîtres : la cou- Egliſes. Statues. Edifices publics.

polé de la cathédrale, peinte par le Guerchin, est encore bien conservée & digne de l'attention des artistes, cette église d'une construction assez élégante, a trois nefs soutenues par des colonnes de granite d'Elbe; la croisée est partagée de même, ce qui est d'un effet piquant & noble; on y voit aussi un tableau de saint Martin, beau de couleur & d'expression. Les Bénédictins de saint Sixte possédoient autrefois un grand tableau d'autel peint par Raphaël, dont le sujet étoit une Vierge dans une gloire, avec une Sainte & un Pape à genoux. Le dernier roi de Pologne, électeur de Saxe, l'acheta en 1754, 40000 écus romains ou 200000 livres de notre monnoie.

L'église des chanoines réguliers de saint Augustin bâtie par Vignola, a cinq nefs qui ne font pas un grand effet, quoique bien éclairée, elle est trop peu élevée pour sa largeur; on montre dans la sacristie un grand tableau en bois, dont la plûpart des figures sont de plein relief, bien finies & traitées avec esprit, c'est le chef-d'œuvre de la patience & des talens d'un frere lai de cette maison.

La place principale eſt décorée de deux ſtatues équeſtres en bronze, repréſentant Alexandre & Ranuce Farneſe, vêtus à la grecque d'une maniere noble & gracieuſe, avec le manteau flottant ſur les épaules. Celle de Ranuce eſt la plus belle & la mieux finie. Celle d'Alexandre eſt plus fiere, le cheval ſur-tout eſt magnifique à un défaut près, c'eſt que le ſabot eſt retrouſſé de façon que le pied placé ne porteroit que ſur la peince ; le cheval a l'encolure ſi haute & ſi chargée de crins, qu'elle couvre entiérement le cavalier, quoique ces maſſes tant par rapport à la matiere qu'à la forme du ſujet, ſemble exiger une péſanteur réelle, elles ſont cependant traitées avec beaucoup de légereté ; on y retrouve le *Svelte* qui caractériſe les ouvrages de Jean de Bologne, maître de Macas qui a fait ces deux ſtatues. Leurs piédeſtaux ſont abſolument trop petits & trop bas. Ils ſont décorés de génies bien modelés, & de bas-reliefs, qui ont pour ſujet quelques traits remarquables de la vie des deux princes que repréſentent les ſtatues. Elles mériteroient une place réguliére & ornée, & celle-ci

eſt environnée de bâtimens anciens, inégaux & de mauvais goût.

Le palais des ducs de Parme, bâti ſur les deſſeins de Vignola, eſt d'une belle architecture : on dit que les dedans ſont un modele pour la beauté des diſtributions, le goût & l'élégance de la décoration. Il paroît qu'il devoit être revêtu de marbre à l'extérieur, car les murailles ne ſont que de brique. Il y a quelques fontaines dans cette ville, fort bien ornées. Hors des murs on voit un édifice conſidérable, bâti dans ce ſiécle aux frais du Cardinal Alberoni, né à Plaiſance, pour y placer un collége; mais il a été preſque entiérement ruiné dans la derniere guerre d'Italie.

La population de Plaiſance peut aller à vingt-cinq milles ames; ce qui eſt bien peu pour une ville ſi étendue. Ce que j'en puis dire, c'eſt que ſon aſpect, ſa ſituation, ſes places, ſes rues, ſes édifices répondent parfaitement au nom agréable qu'on lui a donné. Quoique fort ancienne, elle n'a point de ces rues étroites & tournantes que l'on remarque dans la plus grande partie des villes anciennement

fondées : ce qui fait croire que les Farneſſes ont beaucoup travaillé à ſon embelliſſement.

En 1095, le pape Urbain II convoqua un concile à Plaiſance : le nombre des étrangers qui y vinrent, étoit ſi conſidérable, qu'on fut obligé de le tenir hors de la ville, en raſe campagne. On y comptoit plus de deux cens évêques, quatre mille tant abbés qu'eccléſiaſtiques, & trente mille laïques étranger. On y condamna l'héréſie de Beranger, & on y fixa le jeûne des quatre-temps aux jours auxquels nous l'obſervons.

Voie émilienne, route de Plaiſance à Parme.

4. L'ancienne voie émilienne, conſtruite ſous le conſulat de Lepidus & de Caïus Flaminius, commençoit à Plaiſance, & alloit juſqu'à Rimini par Parme, Modene & Bologne. Dans la ſuite des temps elle fut continuée de Plaiſance à Aquilée par Milan & Vérone, ainſi qu'on l'apprend par l'itinéraire d'Antonin, & les tables du Peutinger. On en voit encore quelques parties aſſez conſidérables, mais dans un état de délabrement qui fait craindre de les rencontrer. Le long de la route on a à droite la vue d'une partie des Apennins qui ſont fort élevés : il y a

quelques forêts peuplées de bêtes fauves, où l'infant du duc de Parme va souvent prendre le plaisir de la chasse. Au pied des montagnes sont plusieurs maisons de campagne & châteaux d'assez belle apparence. A gauche est la plaine où coule le Pô, dans laquelle le Milanois s'étend jusqu'au-delà de Crémone sur les frontieres du Mantouan. A douze milles de Plaisance on trouve Fiorenzuola, bourg de l'état de Bussceto, dans une situation agréable. A quelques cents pas plus loin, toujours le long de la voie émilienne, est une abbaye de l'ordre de Cîteaux, dont les bâtimens sont vastes, & paroissent nouvellement construits. Antoine de Birague, abbé de ce monastere, y reçut en même temps François premier, roi de France, l'empereur Charles V. & le pape Paul III. C'est dans ces champs que Sylla défit Carbon en bataille rangée.

Borgo-san-Domnino, Ville.

5. *Borgo-san-Domnino*, petite ville épiscopale érigée par Clément VIII en 1601, est à douze milles de Fiorenzuola, sur la riviere du Stirone. On s'est trompé en écrivant que c'étoit l'ancienne Julia Chrisopolis, dont les ruines sont à cinq milles plus loin. La forme de cette ville est contre cette opi-

nion. Preſque toutes les villes anciennes, ſur-tout celles qui ſont bâties en plaine, ſont rondes, ou approchent de cette forme, & Borgo-ſan-Domnino n'a que deux rues en équerre fort ouverte : d'ailleurs cette ville n'eſt point fermée, & n'a aucun veſtige d'antiquité. Il eſt plus probable qu'elle doit ſon origine & ſon accroiſſement au martyre & au tombeau de ſaint Domnin, officier de la maiſon de l'empereur Maximilien Hercule. Ce ſaint fuyant la cour qui étoit alors à Milan, fut arrêté par les ſoldats envoyés à ſa pourſuite ſur les bords du Stirone, y eut la tête coupée, & y fut enterré en 304. Dans le même ſiécle, & ſous les premiers empereurs chrétiens, on bâtit une égliſe ſur ſon tombeau : cet endroit devint ſi fréquenté, qu'il s'y forma une ville, ou au moins un bourg conſidérable. L'inſpection des lieux favoriſe plus ce ſentiment que tout autre. On ſait encore que quantité de villes doivent leur origine, ou aux tombeaux de quelques martyrs, ou à des monaſteres anciens.

6. A cinq milles plus loin on trouve le Taro, très-difficile à traverſer quand il eſt groſſi par les pluies. Ces torrens Paſſage du Taro.

impétueux, qui coulent dans un terrein léger & fort mobile, se creusent, par le poids de leurs eaux, des lits inégaux, qu'il faut bien connoître pour risquer de les passer à gué, lorsqu'ils sont répandus au large. Quand il n'y a pas moyen d'avoir des barques pour les passer, il est sage d'imiter le flegme des Italiens, qui attendent patiemment que les eaux soient écoulées, plutôt que de risquer le passage. Il ne faut que voir ces lits à sec, pour être persuadé qu'ils changent de forme à chaque inondation; & que tel endroit qui étoit praticable la veille de la crue des eaux, devient un précipice, autant par la rapidité & la force des grandes eaux, qui souvent font des fouilles très-profondes, que par la quantité de terres & de gros cailloutages qu'elles entraînent dans leur cours.

Tout ce pays présente, du côté des montagnes, des points de vue très-agréables. La plaine est variée, riche, fertile, & par-tout bien cultivée. Il y a une multitude de villages & d'habitations répandues dans la campagne, sur-tout dans le *val di Taro*, dans le milieu duquel coule la riviere de ce nom. A en juger par la propreté & la gaieté

des habitans, il paroît qu'ils y vivent dans une heureuse aisance (*a*).

7. Dans la partie du *Val di Taro*, qui est entre cette riviere & Parme, on voit encore les vignes plantées de la même maniere que Virgile les décrit, c'est-à-dire, qu'on les unit à des ormes alignés à une certaine distance les uns des autres, auxquels on laisse peu de branches, & au pied desquels le cep de vigne est planté.

Val di Taro. Fornoue. Velleïa.

A la tête du Val di Taro, à dix milles environ au-dessus de Parme, est la petite ville de Fornoue, *Foronovo*, au pied de l'Apennin, entre la riviere de *Sporzano* & le *Taro*, célébre par la victoire que Charles VIII, roi de France, retournant de son expédition de Naples, remporta sur les troupes alliées de presque tous les souverains d'Italie, le 6 Juillet 1495. Il avoit à peine huit mille hommes déja fatigués

(*a*) Les paysannes sont toutes coëffées d'un petit chapeau de paille, orné d'un nœud de rubans de diverses couleurs, avec un bouquet ou une plume : cette coëffure, tout-à-fait pittoresque, donne un air distingué à toutes ces femmes, dont la plus grande partie sont bien faites & d'une figure aimable.

d'une longue route, qui avoient à paſſer deux rivieres, & à combattre une armée de plus de quarante mille hommes de troupes fraîches. Il eſt vrai que le roi de France avoit dans ſa petite armée plus de braves gentilshommes attachés à ſa perſonne, que de ſoldats.

A quelques milles plus haut du même côté, on a découvert depuis quelques années les ruines d'une ancienne ville nommée *Velleïa* abymée par quelque bouleverſement dont on ne ſait point le temps, ni la maniere. On prétend que l'on y trouve des monumens antiques très-précieux. L'infant duc de Parme qui fait fouiller dans ſes ruines, n'a pas encore jugé à propos d'en rien mettre au jour.

Parme. Son origine. Sa ſituation.

8. La ville de *Parme*, capitale du duché de ce nom, ſur la riviere de Parma, d'où elle a ſans doute pris ſon nom, eſt une ancienne colonie des Boïens habitans de la Gaule Ciſalpine, qui s'en emparerent ſur les Etruſques, auxquels elle doit ſon origine (*a*). De

(*a*) L'an 569 de Rome, les Triumvirs M. Emilius Lepidus, T. Ebatius Carus, L. Quin-

ces peuples elle a paſſé aux Romains, & dans la décadence de l'empire elle a été ſucceſſivement ſous la domination des Lombards, des rois d'Italie qui leur ſuccéderent, des légats du ſaint Siége réſidans à Ravenne. Il paroît même qu'elle a toujours été du parti des papes, connu en Italie ſous le nom de Guelphes. Car en 1248 l'empereur Frédéric II l'aſſiégea inutilement pendant deux ans, quoiqu'il l'eût environnée d'un camp retranché, qu'il avoit nommé *Victoria*, ne doutant pas que cette ville ne ſuccombât ſous ſes efforts : en quoi il fut bien trompé. Les habitans de Parme réduits à l'extrémité, firent une ſortie, ſi heureuſe, qu'ils brûlerent le camp de l'Empereur, & le forcerent à lever honteuſement le ſiége. Depuis ce temps, il paroît ou qu'elle s'eſt gouvernée par ſes propres loix, (*a*) ou qu'elle a été du domaine de l'Égliſe,

---

tius Criſpinus conduiſirent, tant à Parme qu'à Modene, une colonie de deux mille citoyens Romains.... *Eodem anno Mutinæ & Parmæ coloniæ Romanorum civium ſunt deductæ.... octona jugera Parmæ, quina Mutinæ acceperunt*.... Liv. l. 39. 55.

(*a*) Ou plutôt agitée par des factions vio-

jusqu'au temps où le pape Paul III la donna en fief à son fils Pierre-Louis Farnese, aux conditions que nous avons expliquées plus haut.

Cette ville est située dans une plaine, & est traversée par la riviere de Parma, qui la divise en deux parties réunies par trois ponts. Elle est entourée de bonnes murailles terrassées, & flanquées de bastions d'espace en espace, & d'un fossé revêtu & plein d'eau. Au midi de la ville est la citadelle à cinq bastions royaux, qui passe pour une des meilleures places de l'Italie.

La ville est grande, elle a environ quatre milles de tour, & quarante-cinq mille habitans; la plus grande partie des rues sont belles, larges & bien alignées, sur-tout celle de la poste qui sert de cours. Il y a de grandes places, mais aucune n'est assez décorée pour en faire une mention particuliere.

Les églises, qui dans la plupart des

---

lentes, suscitées par la jalousie des principales familles les unes contre les autres, parmi lesquelles les Pallavicins & les Saint-Vital tenoient le premier rang.

villes d'Italie en font le principal ornement, ou par la richesse, ou par le goût de la décoration, n'ont pas cet avantage à Parme. Mais les curieux ne les visitent pas avec moins d'empressement, pour voir les restes des chefs-d'œuvres d'Antoine Allegri, dit le Correge, premier peintre de l'école de Lombardie, & très-digne de ce rang par ses rares talens; de même que plusieurs belles compositions de François Massola, dit le Parmegianino, autre peintre célébre de la même école, né à Parme.

Eglise cathédrale. Coupole peinte par le Correge.

9. Dans l'église cathédrale, qui est très-spacieuse, on voit la fameuse coupole peinte par le Correge. Ce maître y a représenté l'Assomption de la Sainte Vierge. On trouvoit dans cette grande composition toute la force de l'expression, la hardiesse du génie, la beauté du coloris que l'on admire encore dans ce qui reste d'ouvrages de ce maître, bien conservés. Ceux qui ont vu cette coupole dans son brillant, n'en parloient qu'avec transport, & la regardoient comme le chef-d'œuvre de l'art; mais actuellement on n'en voit plus que les tristes restes totalement dégradés; il n'y a plus une seule figure entiere.

Celle de la Vierge, où le peintre avoit en quelque ſorte raſſemblé tout ce qu'il avoit de force & de génie pour exprimer le contentement de cette ſainte ame lorſqu'elle étoit au moment d'entrer dans la gloire céleſte, eſt preſque entiérement détruite ; on ne reconnoît plus rien dans les Anges & les Prophêtes qui l'accompagnent. Les quatre Evangéliſtes peints à la naiſſance des arcs qui ſoutiennent la coupole, étoient ce qu'il y avoit de plus entier lorſque je l'ai vu ; encore étoient-ils altérés au point, qu'il étoit difficile d'y reconnoître le génie & le coloris du divin Correge.

Il eſt vrai que les amateurs trouvent quelque dédommagement dans les eſtampes de cette coupole, gravées en quinze feuilles ; mais y retrouve-t-on la beauté du coloris, l'enſemble de la compoſition ? Ce que l'on y remarque, c'eſt le deſſein qui n'étoit pas la partie brillante du Correge; il avoit même dans ce genre des hardieſſes portées à l'extrême, & qui dans un moins grand homme que lui, auroient été des défauts réels. Pour mieux juger de la beauté du travail, on ne manque pas de faire monter les étrangers à la hau-

teur du dôme ; on a pratiqué de petites ouvertures à fleur de la corniche, d'où on voit la coupole de très-près; mais on ne s'en apperçoit que mieux des ravages du tems : d'ailleurs cet ouvrage, qui est fait pour être vu de loin, & de bas en haut, vu de si près & nécessairement par détails, n'a plus rien qui frappe; on est forcé de donner son attention à quelques-unes des grandes masses qui le composent, & qui, séparées de l'ensemble, n'ont plus rien qui satisfasse la curiosité; il n'y a qu'un peintre qui puisse y trouver encore quelque chose à admirer. Cette coupole, tant qu'elle a subsisté dans son éclat, étoit comparable à un poëme écrit dans une langue sublime & originale ; les estampes qui en restent en sont la traduction servile qui a conservé le fond du sujet, mais où on ne retrouve ni l'agrément de la poësie, ni le génie de l'auteur, ni les beautés de style, qui lui avoient mérité l'admiration de ceux qui le connoissoient en original. Dans les petites coupoles de la même église, on voit quelques autres compositions du Correge peintes sur les bandeaux ; elles sont mieux conservées que celles de la grande.

On en pourroit dire autant d'une autre grande coupole peinte par le Correge, à saint Jean l'évangéliste, église de Bénédictins; elle avoit pour sujet le triomphe de Jesus-Christ sortant des limbes, & délivrant les Patriarches; elle a toujours été mal éclairée, ainsi on a pu jouir difficilement du plaisir de la voir. Les Bénédictins ayant été obligés de faire démolir cette coupole pour agrandir le chœur, ils en ont fait construire une nouvelle dans les mêmes proportions, où César Aretusi, peintre de réputation, a copié fidellement le sujet de la premiere. A en juger par les cartons colorés, qui sont au palais du roi de Naples à *Capo di Monte*, cet artiste imitoit très-bien la maniere & le coloris du Correge.

Dans la cinquiéme chapelle de cette église, à droite, on voit deux tableaux du Correge, l'un vis-à-vis de l'autre. Le premier est l'instant après la descente de croix; la Vierge évanouie soutient le Christ mort sur ses genoux; elle est accompagnée de saint Jean & de la Madelaine. Le second est le martyre de saint Placide & de sainte Flavie sa sœur. Il y a des beautés d'expression; ils sont

assez corrects de dessein; mais on n'y retrouve pas ce coloris enchanteur que l'on admire dans d'autres tableaux du Correge, dont j'aurai occasion de parler. Il regne autour de la galerie de cette même église une grande frise peinte par le Correge; le sujet est un sacrifice qui paroît imité des bas-reliefs antiques. Les figures ont environ quatre pieds de hauteur; les parties qui en sont conservées sont excellentes, & font regreter celles que le temps a effacées.

Autres Eglises. Tableau de la *Madonna della Scodella.*

10. L'église du *Saint-Sepulcre*, tenue par les chanoines réguliers de Latran, posséde l'un des meilleurs tableaux du Correge; il est bien conservé, & suffiroit seul pour établir la réputation de ce maître. Il est connu sous le nom de la *Madonna della Scodella*. Le sujet est un instant de repos pendant la fuite en Egypte. La figure principale est la Vierge assise sous un palmier, tenant l'enfant sur le bras gauche, & une écuelle dans la main droite pour puiser de l'eau dans une fontaine; saint Joseph arrange les branches pour mettre à l'ombre la mere & l'enfant, & cueille en même temps des dattes; au-dessus est un groupe d'Anges dans

une gloire ; d'où il paroiſſent admirer avec reſpect la famille ſainte ; entre ſaint Joſeph & le bord du tableau, on apperçoit un Ange qui ne dédaigne pas d'avoir ſoin de l'âne. Telle eſt la poſition exacte des figures de cette charmante compoſition, qui eſt au-deſſus de toutes les louanges que je pourrois lui donner. Ce tableau eſt parfaitement à ſon jour. Pour bien ſentir l'impreſſion que cauſent ces chefs-d'œuvres ſans être artiſte, il faut les conſidérer avec ce goût qu'il me ſemble qu'ils donnent quand on les examine avec attention.

La Madonna della Steccata, égliſe ducale d'une belle architecture, pluſieurs princes de la maiſon Farneſe y ſont enterrés. C'eſt-là que ce font les cérémonies religieuſes de l'ordre de chevalerie établi à Parme ſous le titre de ſaint Georges. On y remarque quelques figures à freſque, peintes par le Parmegianino ; il s'étoit chargé de la décoration de cette égliſe, dans l'eſpérance de rétablir ſes affaires qui étoient fort dérangées ; il y travailloit lorſqu'ayant fait une perte conſidérable au jeu, il vint en fureur à ſon attelier, gâta tout ce qu'il put de ſon ouvrage,
&

& s'enfuit à Casal-Maggiore, où il mourut dans la misere.

L'église & le couvent des Capucins ont plusieurs tableaux excellens. Celui d'autel de la premiere chapelle en entrant à droite, représentant le Christ en croix, sainte Catherine & quelques autres Saints, est du Guerchin, de la seconde maniere. Je dois dire en passant, que l'on distingue trois manieres dans le coloris de ce peintre, avec une beauté de dessein toujours égale. Comme il a prodigieusement travaillé, sur-tout à Bologne, on se fait aisément une idée de ces différentes manieres, en comparant ses tableaux les uns aux autres. Le tableau du maître-Autel qui a pour sujet une Piéta, c'est-à-dire une Vierge s'évanouissant, qui tient le Christ mort entre ses bras, avec la Madeleine, Saint François & Sainte Claire, est du bon temps d'Annibal Carrache. Les tableaux de Saint Louis & de Sainte Elisabeth, placés au-dessus des portes qui sont aux côtés du maître-autel, sont du même. Au-dessus de la petite porte d'entrée du couvent; en dedans, la Vierge, l'enfant & le petit Saint Jean peints à fresque par Augustin Carrache, qui

s'étoit retiré chez les Capucins peu avant ſa mort arrivée en 1601, à l'âge de quarante-quatre ans. Cette petite peinture eſt ſon dernier ouvrage qu'il fit en très-peu de temps, pendant que les Religieux étoient à l'office.

Dans un monaſtere de Bénédictins, dont je ne me rappelle pas le nom, on voit dans le fond du réfectoire un très-grand morceau d'architecture, ſurmonté d'une galerie peinte à freſque, un peu noircie, & cependant du plus grand effet de perſpective; on dit que c'eſt un ouvrage du Correge. Ce même monaſtere a douze cloîtres: pendant la guerre d'Italie de 1734, il y avoit douze mille hommes campés ou logés. La multitude des maiſons religieuſes, & le vaſte eſpace qu'elles occupent, contribuent beaucoup à faire paroître les villes d'Italie plus conſidérables qu'elles ne ſont en effet.

A un mille environ hors de la ville on trouve la Chartreuſe; les bâtimens en paroiſſent peu conſidérables. L'égliſe nouvellement conſtruite eſt d'une bonne architecture; la façade & l'intérieur des murs ſont couverts de peintures à freſque, déja fort effacées, quoiqu'il y ait peu de temps qu'elles ſoient faites.

Le Prieur de la Chartreuſe nous aſſura que cette altération ſi prompte étoit occaſionnée par l'humidité de l'air. Mais ce que l'on y voit de bien conſervé, eſt un très-beau tableau du Parmegianino, qui a pour ſujet l'adoration des Mages. Ce Peintre s'eſt plu à imiter la maniere des différens maîtres, ſur-tout ceux de l'école vénitienne dans les Mages ; & du Correge dans la Vierge & l'Enfant ; certainement il avoit bien choiſi ſes modeles. Rien n'eſt plus noble & plus riche que Paul-Veroneſe dans la maniere de placer ſes figures & de les habiller, & aucun peintre n'a peint les Vierges avec autant d'agrément, de fineſſe & de naturel que le Correge.

Voilà ce que j'ai vu de plus remarquable dans les Egliſes de Parme, dont pluſieurs ſont grandes & bien bâties ; mais on n'y voit rien de diſtingué ni pour la richeſſe de la décoration, ni pour la beauté de l'architecture, excepté *la Steccata*.

Le jour de la Touſſaint j'allai à la grand'meſſe de la cathédrale. Elle fut célébrée par un chanoine, & l'évêque entouré de quelques-uns de ſes officiers y aſſiſtoit en habit de chœur. J'y vis

avec étonnement ce que j'ai remarqué depuis dans toutes les autres villes d'Italie, que pendant la grand'messe on ne cessa de dire des messes basses, auxquelles le peuple assiste sans s'embarrasser du service solemnel; de sorte que c'est un flux & reflux continuel de gens qui vont & qui viennent de tous côtés dans l'église, les uns tournés d'un côté, les autres de l'autre; ce qui cause un bruit très-indécent, sur-tout pendant la célébration des saints mysteres; mais c'est l'usage. A qui s'en prendre? Ce n'est certainement pas au peuple, toujours docile à la façon dont il est conduit, & naturellement religieux, mais bien à une sorte d'hommes qui, pour augmenter leur crédit, diminuent autant qu'il est en eux les obligations du christianisme, & font tout ce qu'ils peuvent, selon l'expression d'un missionnaire dans le nord, pour conduire les ames au ciel à peu de frais.

Au commencement de la grand'messe, je vis défiler une procession composée au moins de cent pauvres des deux sexes & de tout âge, qui portoient chacun sur l'épaule une piece de drap d'environ deux aunes, qui leur avoit été distribuée en vertu d'une fondation faite

par un gentilhomme du pays. L'évêque leur donnoit la bénédiction, à mesure qu'ils passoient au-dessous de son trône.

11. Le collége des nobles, fondé par Rainuce Farnese en 1599, est l'un des plus beaux établissemens de ce genre qu'il y ait en Italie. Il est établi pour deux cens cinquante gentilshommes qui font des preuves de noblesse pour y être reçus: il est sous la direction des Jésuites. On y admet indistinctement des sujets nés en Italie ou en Allemagne. Tous les ans on choisit parmi les éleves un prince de la jeunesse. C'est le mérite qui décide de l'élection. Il faut qu'il tienne le premier rang dans tous les objets d'étude & d'exercice qui sont en usage dans le collége. Le portrait de ce prince de la jeunesse reste au collége, & en orne les galeries: il y en a une très-grande suite depuis le temps de la fondation jusqu'à nos jours: le nom, l'âge & la patrie sont inscrits au bas du tableau. Tant que les jeunes éleves sont au collége, ils sont vêtus uniformément avec un habit noir, un manteau de même, & un petit collet blanc: ils ont des maîtres de quartier qui les menent tous les jours à la pro-

Collége des nobles.

menade par divisions. Chaque pensionnaire a sa chambre meublée proprement; il y a plusieurs salles d'exercice très-bien décorées; deux théâtres, l'un pour représenter des tragédies, l'autre jouer la comédie; un manege couvert, une salle d'armes, enfin tous les lieux d'exercices qui peuvent entrer dans l'éducation de la noblesse.

Palais du Duc de Parme.

12. On ne doit pas s'attendre de rien trouver dans le palais de l'Infant Duc de Parme, de cette collection magnifique de tableaux, de médailles, & de bronzes antiques que la Maison Farnese y avoit recueillis, non plus que des meubles précieux que différens Souverains y avoient rassemblés, sur-tout ceux qui avoient été apportés de Flandres après la mort du fameux Alexandre Farnese. Lorsque l'Infant Dom Carlos, aujourd'hui roi d'Espagne, passa du duché de Parme au trône de Naples, il en fit tout enlever. Il y en a une partie dans le palais qu'occupe à présent le roi à Naples; les tableaux, les médailles, les antiques & la bibliothéque sont à Capo di Monte, près de Naples.

Le palais du Duc de Parme, quoique fort considérable, n'est point achevé.

La cour qui conduit aux appartemens eſt d'une grande & belle architecture ; les bâtimens deſtinés à deſſervir le palais, & commencés en même-temps, occupent un très-grand eſpace, & paroiſſent au moins à l'extérieur, être fort négligés.

Les meubles & la tapiſſerie de l'appartement de l'Infant ſont de velours cramoiſi brodé en or. On voit dans quelques autres places de très-belles tapiſſeries de Flandres & des Gobelins. L'appartement qu'occupoit l'Infant eſt entiérement démeublé.

Galerie & tableau célebre du Correge.

13. La galerie eſt telle qu'elle étoit du temps des Farneſes, c'eſt-à-dire, d'une architecture ſimple, avec une friſe & quelques ornemens en ſtucs blancs. Il n'y a qu'un tableau, le plus beau, à ce qu'on dit, qu'ait jamais peint le Correge, parfaitement bien conſervé, & qui doit être mis au rang des meilleurs ouvrages des plus grands maîtres: il eſt connu ſous le nom de la *Mandonne du S. Jérôme*. Il repréſente une Vierge aſſiſe, qui tient l'enfant, un S. Jérôme de grandeur naturelle, & un grand ange, de l'autre côté la Madeleine, & derriere elle, un petit ange tenant une boëte de parfums. C'eſt le plus beau

coloris que l'on puiſſe imaginer : l'expreſſion de la Madonne & du Bombino ſont admirables. La Madeleine tient un pied de l'enfant qu'elle va baiſer. On voit ſur ſon viſage, le reſpect, l'adoration, l'amour & la ſatisfaction exprimés. Cette tête eſt, dit-on, le chef-d'œuvre du Correge pour la beauté des couleurs & les graces du pinceau. L'enfant a une main paſſée dans ſes cheveux. Il eſt occupé de l'autre côté à regarder le grand ange qui lui préſente un livre ouvert, ſans doute quelqu'un des ouvrages de S. Jérôme. Ce Saint eſt dans le coin du tableau, debout avec ſon Lion à ſes pieds; c'eſt une grande figure fortement exprimée, coloriée de même, & dont l'air ſevere & dur eſt caractériſtique, & fait le contraſte parfait avec les autres. C'eſt un tableau que l'on ne ſe laſſe point de voir; plus on l'examine, plus on ſe perſuade que c'eſt la plus belle & la plus heureuſe expreſſion du génie de la peinture. Il y en a beaucoup de copies; mais quelque parfaites qu'elles puiſſent être, comparées avec l'original, elles ne doivent être regardées que comme de belles eſtampes. Le Correge a une beauté de pinceau, à laquelle aucun peintre n'eſt

arrivé. Ce tableau étoit autrefois dans l'église des Religieuses de S. Antoine; mais comme on vit qu'elles résisteroient difficilement aux sollicitations d'un prince qui vouloit l'acheter, & qui en offroit une somme considérable, il fut transporté par autorité publique, dans une chambre tenant à la cathédrale, & de-là dans la galerie du palais, avec d'autant plus de raison, que l'on peut dire que c'est le seul tableau vraiment digne du Correge qui reste à Parme, ville autrefois si célèbre par les ouvrages de ce maître, & où l'on vient encore les chercher. Il est conservé dans une armoire avec grand soin; & n'étant point exposé à l'air, il durera très-long-temps.

Dans la même galerie est un tableau qui représente une charité romaine, peinte en pastel, précieux en ce qu'il est un monument du goût & des talens de Madame Marie-Elisabeth, princesse de Parme, qui a épousé en 1760 l'archiduc Joseph, fils aîné de l'Empereur (*a*). L'Abbé Frugoni, poëte célèbre, a fait un sonnet que l'on lit

(*a*) Morte à Vienne le 27 Novembre 1763.

dans un cadre attaché au bas du tableau, où il exhalte, avec raiſon, cette princeſſe qui ſavoit faire ſon amuſement d'un art ſi diſtingué.

On y a placé depuis peu un tableau de Pompeïo Battoni, peintre vivant à Rome, qui a pour ſujet l'éducation d'Achille : il remporta le prix de peinture de l'Académie de Parme il y a quelques années. Un des éleves de Battoni a remporté le prix de la même Académie en 1762, par un tableau qui a pour ſujet l'aſſemblée des Dieux ; il eſt fort imité d'un des tableaux de plafond du petit palais Farneſe à Rome, peint par Raphaël : j'en fais mention, parce que je l'ai vu travailler à Rome.

On voit dans cette même galerie, dont l'Infant a permis l'uſage à l'Académie de peinture & de ſculpture, quelques plâtres modélés après l'antique. Un très-bon buſte antique de Veſpaſien, & un tableau que l'on dit être du Pouſſin.

Grand théâtre.

14. Le grand théâtre de Parme, conſtruit par les ordres des Farneſes, eſt ſans contredit le plus beau qui exiſte ; il eſt de forme ovale, aſſez grand pour contenir quatorze mille ſpectateurs. La

scène est vaste & profonde, & capable de se prêter avantageusement à un spectacle qui exigera beaucoup de machines & d'acteurs, ou une grande étendue de perspective. Dans le fond de l'ovale sont des gradins à l'antique, qui s'élevent jusqu'à la hauteur des secondes loges des théâtres ordinaires ; au-dessus de ces gradins est un rang de loges formé par une galerie ornée de colonnes simples à distances égales, qui soutiennent des arcs surmontés par une belle corniche d'architecture ; au-dessus de ces loges est un nouveau rang de gradins, moins grand que celui du bas, mais qui peut contenir beaucoup de spectateurs. Ce théâtre, construit dans les bonnes régles, est l'ouvrage de Vignola. La voix ne s'y perd point, & l'écho n'y est pas trop fort. Du fond du théâtre, on entend à l'extrémité opposée un homme qui parle à demi-voix, ainsi que je l'ai éprouvé. Les Farneses y ont donné des spectacles de Naumachie. On garnissoit le parterre de lames de plomb, assez bien unies pour qu'elles pussent contenir l'eau. Les canaux qui y conduisoient l'eau de la riviere subsistent encore. On imagine aisément, en voyant ce théâtre, combien il doit

être magnifique quand il eſt éclairé & garni de ſpectateurs; mais c'eſt ce qui arrive rarement, parce qu'il en coûte des ſommes conſidérales pour les lumieres & les machines. Tel qu'il eſt, il doit ſervir de modele pour toutes les belles conſtructions de ce genre que l'on voudra faire.

A côté eſt un autre théâtre de grandeur ordinaire; conſtruit & décoré ſur les deſſeins du cavalier Bernin : il peut contenir deux mille cinq cens ſpectateurs.

Palazzo Giardino. Champ de bataille de 1733.

15. *Palazzo Giardino* eſt une maiſon de plaiſance, ſituée à la porte de la ville, & qui joint le palais de l'Infant. L'architecture en eſt noble & réguliere; tous les appartemens en ſont peints à freſque: Auguſtin Carrache y a beaucoup travaillé; le Cignani s'y eſt diſtingué. Le ton de couleur de ces freſques eſt vif & naturel; il y a des piéces très-bien conſervées, ſur-tout celle que l'on dit être entiérement du Carrache. Ce palais eſt tout-à-fait démeublé, & n'eſt plus habité depuis le départ de l'Archiducheſſe qui y alloit très-ſouvent, & où elle avoit pris le goût de la peinture.

A côté de ce palais, & dans la même

enceinte, eſt un vaſte jardin tout planté en charmilles, avec des piéces de boulingrin; ce qui en eſt fini eſt de bon goût. On a deſſein de l'orner de beaucoup de ſtatues, à en juger par la quantité de piédeſtaux qui ſont placés d'eſpace en eſpace : il y en a déja quelques-unes de ſculpteurs modernes. Ce jardin eſt dominé par une grande terraſſe nivellée ſur les murailles même de la ville. Du côté de la campagne, on a une vue aſſez étendue. Immédiatement au bas de cette terraſſe s'eſt donnée la bataille de Parme de 1733. Les François étoient campés dans la prairie qui joint les foſſés de la ville. Les Allemands, retranchés à peu de diſtance derriere des haies, avec pluſieurs batteries chargées à cartouche, culbuterent d'abord ſept ou huit régimens François, où ils mirent le déſordre; mais le reſte de l'armée, dont une partie étoit dans la ville, avançant de droite & de gauche, força les Autrichiens dans leurs retranchemens, & remporta une victoire complette. On voit très-diſtinctement, de cette terraſſe, la métairie contre laquelle étoit placée la batterie maſquée des ennemis; & il eſt aiſé, par ce point, de ſe faire une idée de la

marche des François, pour forcer les Autrichiens.

Il y a peu de promenades aux environs de Parme. Entre la ville & la citadelle qui eſt au midi, on traçoit en 1761 un joli cours planté de quatre rangs d'arbres qui forment trois allées; une au milieu pour les voitures, deux de côté, recouvertes en partie de gazon, en partie de ſable fin, pour les gens de pied. Cette promenade, aſſez longue, eſt dans l'enceinte des remparts: on employoit les forçats à cet ouvrage.

Idée de la cour de Parme.

16. La Cour de l'infant duc de Parme n'eſt pas compoſée d'un grand nombre d'officiers, & cependant elle eſt aſſez brillante. Ce Prince eſt honnête & vraiment affable, plein de bonté pour tout ce qui lui eſt attaché, & pour tous ſes ſujets. Il reçoit les étrangers qui lui ſont préſentés d'une maniere qui lui concilie les cœurs. (*a*)

(*a*) C'eſt avec autant de juſtice que de vérité, que l'on a dit dans l'éloge funèbre de Dom Philippe, que conſidéré dans toutes les ſituations de ſa vie politique & de ſa vie privée, dans les armées & dans les conſeils, dans l'intérieur de ſa Cour & le ſecret de ſa famille,

(Ce prince eſt mort de la petite vérole, à Alexandrie le 18 Juillet 1765. Il a eu pour ſucceſſeur ſon fils le prince dom Ferdinand Marie-Philippe-Louis, infant d'Eſpagne, duc de Parme, Plaiſance & Guaſtelle.)

Rien n'eſt plus aimable & plus gai que la princeſſe Louiſe ſa ſœur. Il n'eſt pas poſſible de recevoir avec plus d'agrémens, & de meilleure façon, ceux qui vont lui faire la cour. Elle avoit (en 1761) toute la naïveté de ſon âge, avec des attentions, une politeſſe, des connoiſſances qui ſuppoſent & de l'eſprit, & une excellente éducation. (*a*) Madame la marquiſe de Gonzalez étoit chargée de la conduite de cette jeune Princeſſe, qu'on aſſure reſſembler beaucoup, par les qualités du cœur & de l'eſprit, à l'infante Louiſe-Eliſabeth de France ſa mere, qui eſt très-regrettée à Parme. Cette Princeſſe, avec un

---

on y avoit vû regner la ſageſſe & la magnanimité, mais toujours on y avoit vû dominer la bonté.... On peut dire qu'il étoit vraiment bon & bienfaiſant.

(*a*) Mariée au mois de Juillet 1766, avec Dom Charles-Antoine Infant d'Eſpagne, Prince des Aſturies.

revenu médiocre, étoit la ressource de tous ceux qui étoient dans le malheur, & soutenoit par ses aumônes une multitude de familles : elle auroit voulu qu'il n'y eût pas un seul misérable dans ses états. Plusieurs de ses officiers m'ont assuré, que soit par la maniere, soit par l'intelligence avec laquelle elle plaçoit ses bienfaits*, il sembloit qu'elle eût le secret de multiplier ses revenus.

Le bon ordre qui regne dans la maison de l'Infant, dont on sait que les revenus ne sont pas considérables, & qui cependant a des troupes bien entretenues, des officiers attachés à sa personne, bien payés, une cour où tout le monde paroît content; cet ordre est dû aux soins & à la grande intelligence de M. du Tillot, François, que l'on dit né à Bayonne, ministre qui a toute la confiance de l'Infant, & qui la mérite par son attachement sincere pour son maître, son grand désintéressement, & son application continuelle à tout ce qui peut aller au bien de l'état de Parme. Les plus petits détails ne lui échappent pas : il voit tout par lui-même, & fait son plaisir des devoirs de sa place. C'est le témoignage qu'on lui rend à la cour, où il paroît qu'il est

fort aimé; & c'eſt ce que l'on dit dans toute la ville de Parme, où il eſt reſpecté & eſtimé des grands & du peuple. A tous ces talens, je dois ajouter qu'il eſt modeſte & bienfaiſant: il ne ſonge qu'aux intérêts de ſon prince, & ne s'occupe point des ſiens. Il a une table bien ſervie; mais il a grand ſoin de dire lui-même que c'eſt l'Infant qui l'entretient. Il vit dans le célibat: ſa ſanté eſt foible, & ſouvent il l'altere par trop de travail. (*a*)

M. le comte de Rochechouart, chevalier des ordres du Roi, & lieutenant général de ſes armées, étoit alors ambaſſadeur de France à Parme: c'eſt un homme auſſi reſpectable par les qualités de ſon cœur, que par ſon illuſtre naiſſance; il étoit fort aimé de l'Infant, & jouiſſoit d'une grande conſidération à ſa cour. (*b*)

17. Je n'ai point paſſé aſſez de temps

Population. Commerce. Induſtrie. Mœurs.

(*a*) L'Infant lui a donné en 1764 le marquiſat de Felino, fief à peu de diſtance de Parme, avec le titre de Marquis pour lui & ſes deſcendans.

(*b*) Remplacé en 1765 par M. le Chevalier Baſquiat de la Houſſe, avec le titre de Miniſtre plénipotentiaire.

à Parme pour être bien au fait des mœurs, de l'état des ſciences & du commerce de cette ville. J'ai vu ſeulement qu'elle eſt beaucoup mieux peuplée que Plaiſance, dans une enceinte à peu près égale. On fait monter ſa population à quarante-cinq mille ames, dont, à ce que l'on aſſure, quatre mille François domiciliés, ayant des charges à la cour, faiſant le commerce, ou exerçant quelques métiers. (*a*)

(*a*) Le mêlange de François & d'Italiens qui ſont dans cette ville, forment un contraſte ſingulier. A la cour, on parle toujours François; la ville, comme ailleurs, veut imiter la cour, & on s'apperçoit déja qu'il ſe forme un jargon mêlé d'Italien & de François, où il entre plus de l'une ou de l'autre langue, à proportion des connoiſſances de ceux qui le parlent. Les anciens habitans du pays ont eu de la peine à s'y accoutumer. On a vu l'inſtant où, dans une conſpiration formée par les principaux de l'état, on étoit venu à bout de forcer en quelque façon l'Infant à les renvoyer tous hors de ſes états: il fallut tout le crédit de l'Infante, & l'attachement réel que les peuples avoient pour elle, pour les maintenir. A préſent il paroît qu'ils y ſont fort accoutumés; ils ont même intérêt à les conſerver, parce que preſque tous les François ont épouſé des Parmeſanes, ou ont établi leurs enfans dans les familles du pays...

J'ai remarqué dans les aſſemblées où je me ſuis trouvé, beaucoup de connoiſſances, du goût pour les ſciences & les arts, de la décence & de la politeſſe.

La quantité d'artiſans François qui ſe ſont établis à Parme, y ont porté cette induſtrie de luxe & de frivolité qui régne plus à Paris qu'en aucun autre endroit du monde, & qui ne laiſſe pas de faire fleurir le commerce en cette ville. Je ſais que les marchands des autres villes d'Italie tirent de Parme pluſieurs de ces petites marchandiſes qui n'ont qu'une exiſtence éphémere, & qu'ils vendent comme ſi elles avoient été fabriquées à Paris. Un marchand Bijoutier établi à Florence, m'a dit qu'en moins de deux ans il avoit tiré pour plus de cent milles francs de tabatieres de carton, peintes & vernies, la plupart doublées en écaille, fabriquées à Parme, & qu'il vendoit comme venant de France, ſur quoi il avoit fait un gain conſidérable, quoiqu'il les vendît un tiers de moins qu'on ne les auroit payées à Paris, & qu'elles fuſſent d'auſſi bonne qualité.

Lorſque j'étois à Parme, M. du Tilliot étoit occupé à imaginer les moyens

de faire établir dans cet état des manufactures de papiers de bonne qualité, qui ne sont pas communs en Italie; mais je crois que cet établissement réussira difficilement, non pas faute d'ouvriers ou d'intelligence, mais par la difficulté de trouver en Lombardie de l'eau de bonne qualité, & assez de chiffons pour établir des fabriques qui soient réellement utiles à l'état, par la grande exportation de papiers que l'on auroit intention de faire dans les pays voisins qui en manquent.

Ce que l'on peut dire de cet état, c'est qu'il se forme. Les révolutions qu'il a essuyées dans ce siécle, n'ont pas contribué à y faire fleurir les sciences & les arts qui aiment la tranquillité, & une suite de Souverains qui, en les favorisant, leur procurent une existence solide. Les Farneses avoient rassemblé avec soin une collection précieuse de peintures, de statues, de médailles & de livres, qui pouvoient contribuer au progrès des sciences & au développement du génie: ces trésors ont été transportés ailleurs. Il n'y est point resté de ces artistes célébres qui sont en état de perpétuer les talens, & de former des éleves dignes d'eux, qui,

en s'immortalifant par les chefs-d'œuvres de leur génie, contribuent à la gloire du pays qui les a vu naître. La douceur du gouvernement de l'infant duc de Parme, fes attentions pour rendre floriffante l'académie des beaux arts établi dans fon palais, font d'un heureux augure pour les fuccès que l'on doit en efpérer.

Le commerce le plus confidérable fe fait avec les denrées du pays ; quoiqu'il foit fort peuplé, il y en a beaucoup plus qu'il n'en faut pour la confommation ordinaire. L'exportation s'en fait fur-tout du côté de la montagne de Gênes & des ports les plus voifins du Parmefan. On y fait beaucoup de foie, ce qui augmente encore la richeffe du pays. En général, il reffemble plutôt à un vafte jardin bien cultivé, qu'à une campagne ordinaire. Je l'ai parcouru dans l'arriere-faifon, & il avoit encore prefque toute la fraîcheur du printemps.

18. Le grand chemin de Parme à Modene eft tracé le long de la voie émilienne, ou plutôt c'eft la même route, réparée en quelques endroits, fort négligée dans les autres, qui conduit par une ligne affez droite jufqu'à

Duché de Modene.

Bologne. A quinze milles environ de Parme on trouve la ville de Reggio, épiscopale sous la métropole de Bologne, fondée, à ce que l'on croit, par les anciens Toscans, puis dans la suite, faite colonie romaine par le Triumvir Lepide. Ruinée par Alaric, roi des Goths, elle ne fut rebâtie par les habitans du pays qu'après que le royaume des Lombards eut été détruit en Italie par Charlemagne. La rue qui traverse la ville d'un bout à l'autre, est longue & large; elle a des deux côtés des portiques ouverts en arcades, sous lesquels sont des boutiques de marchands, dont la plupart vendent des petits ouvrages d'os & d'ivoire que l'on travaille bien dans ce pays. Cette ville est la capitale du duché auquel elle donne son nom; je n'ai fait que la traverser, ainsi je n'en dirai rien de particulier; je renvoye aux descriptions qu'en ont faites les voyageurs, sur-tout les modernes.

Entre Reggio & Modene, on traverse la Secchia, riviere qui coule de l'Apennin, & qui se joint au Pô, après avoir traversé une partie du Modenois & du duché de Guastalla: elle est très-considérable dans le temps des grandes

eaux, & ſujette à des crues qui interceptent toute communication entre ces deux villes, éloignées l'une de l'autre d'environ quinze milles.

Modene, ville capitale du duché de ce nom, & des autres petites principautés qui forment les états du duc de Modene, eſt belle; grande & très-ancienne, puiſqu'elle doit ſon origine à une des douze colonies que les Etruſques envoyerent au-delà de l'Apennin. Elle devint enſuite colonie romaine. Elle eſt connue dans l'hiſtoire ſur-tout pour avoir donné aſyle à Brutus, après l'aſſaſſinat de Jules-Céſar. Les Goths & les Lombards la détruiſirent; elle fut rebâtie par les ſucceſſeurs de Charlemagne. En 1452, l'empereur Frédéric III l'érigea en duché en faveur de Borzon d'Eſt, dont les deſcendans en jouiſſent encore.

Cette ville eſt grande, il y a pluſieurs bâtimens de belle apparence; la rue principale a de part & d'autre de grands portiques à arcades ouvertes, que l'on travailloit à conſtruire d'une architecture uniforme lorſque je la traverſai. Sa ſituation eſt dans une plaine très-fertile de l'aſpect le plus riant. A deux milles au-delà on paſſe en barque le

Panaro, riviere assez considérable qui prend sa source dans l'Apennin, mais plus aisée à traverser que la Secchia, parce que son lit est plus resserré & plus profond. Cette riviere sépare le duché de Modene des terres de l'État ecclésiastique.

Bords du Panaro. Fort Urbain.

19. Les bords du Panaro, du côté du Modenois, sont très-élevés, & forment une espèce de retranchement auquel la riviere sert de fossé; la vue s'étend de-là sur une plaine très-unie qui va jusqu'à Bologne, dans la longueur de dix-sept milles.

Les environs de cette riviere sont célébres par plusieurs événemens fameux dans l'histoire d'Italie. Dans la péninsule que forment la Ghironda & le Lavino, petites rivieres qui coulent de l'Apennin, & qui se joignent à la Samoggia, pour porter de-là leurs eaux dans le Rheno; Octave, Antoine & Lepide, firent le partage du vaste empire de la république romaine, & déciderent de ce que chacun deux devoit gouverner, plutôt à titre de souveraineté, que sous les ordres du senat; partage cependant qui fut ratifié par le sénat subjugué. C'est dans cette plaine, sur les bords du Panaro, que Rotaire, roi

roi des Lombards, défit l'armée Romaine qui s'oppofoit à fes progrès. Dans ce même endroit, les Bolonnois qui étoient en guerre depuis long-temps avec les Modenois, les défirent entiérement, & firent prifonnier Enzio, roi de Sardaigne, fils naturel de l'empereur Frédéric II, qui commandoit les troupes de leurs ennemis.



ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE.

BOLONNOIS.

Bolonnois. Etat eccléſiaſtique.

20. A Un mille au-delà du Panaro, on laiſſe à gauche de la grande route le fort Urbain, citadelle bâtie dans le commencement du dix-ſeptiéme ſiécle, par les ordres du pape Urbain VIII; elle eſt compoſée de quatre baſtions revêtus, avec leurs courtines, foſſé & chemin couvert; on y voit beaucoup d'artillerie; il y a une garniſon pour la garde & le ſervice de la place; les fortifications en ſont entretenues avec ſoin; par ſa poſition, elle domine ſur tout le pays voiſin.

La Samoggia eſt un beau village de l'État eccléſiaſtique, qui partage le chemin de Modene à Bologne. Avant que d'arriver à cette derniere ville, on paſſe ſur un pont de pierre très-long, à la tête duquel eſt la barriere de la premiere douane de l'État eccléſiaſtique, & que l'on doit traverſer avant la nuit, ſans quoi on a beaucoup de peine à entrer, étant néceſſaire d'obtenir un or-

dre exprès du légat ou du vice-légat résidant à Bologne, qui l'accordent aisément ; mais comme cette barriere est à un mille de la porte de la ville, il faut attendre très-long-temps, & payer cherement la course du soldat qui va chercher l'ordre. Ce pont sert à joindre les deux bords du Rheno, qui comme les rivieres considérables qui descendent de l'Apennin, & qui coulent par un terrein uni & léger, étendent prodigieusement leur lit, & sont impraticables en temps de pluie. Je remarquerai à ce sujet que dans l'Etat ecclésiastique, les ouvrages publics sont mieux entretenus que dans aucun autre de l'Italie; ce pont est le seul que l'on ait construit sur ces rivieres qui coulent de l'Apennin, & dont on a une si grande quantité à traverser dans la Lombardie.

Bologne, ses révolutions.

21. Bologne (*Bolonia la grassa*) grande & belle ville de l'Etat ecclésiastique dans la Romagne, située au pied de l'Apennin sur le Rheno, appellée autrefois *Felsina*, soit du nom de Felsinus, roi des Toscans, qui la fit bâtir, soit du mot Felsina, qui, en langage du pays, signifie forteresse. Elle faisoit autrefois partie de l'exar-

chat de Ravenne, qui fut donné en toute ſouveraineté aux papes par Charlemagne, après qu'il eut détruit la monarchie des Lombards en Italie. Mais dans les différentes révolutions qui ſurvinrent, ſur-tout pendant la longue querelle des papes avec les empereurs d'Allemagne, au ſujet des inveſtitures, & qui fut portée aux derniers excès, les papes tourmentés en Italie par les factions qui s'y étoient élevées, furent ſouvent contraints de chercher un aſyle hors de Rome. Les rois de France, qui les avoient quelquefois reçues dans leur état, imaginant qu'il étoit de leur intérêt d'avoir le chef viſible de l'Egliſe dans leur royaume, ou du moins dans le voiſinage, procurerent l'élection de quelques-uns de leurs ſujets, qui réſiderent dans les provinces méridionales de la France, & qui acquirent enſuite de Jeanne d'Anjou, reine de Naples, le comtat d'Avignon, où ils établirent leur cour (*a*).

Ce long ſéjour des papes hors de

(*a*). Jeanne I vendit Avignon & le comtat Venaiſſin au Pape Clément VI. 30000 écus d'or, en 1348.

l'Italie, mit une eſpèce d'anarchie dans les états dont ils étoient ſouverains, qui leur en fit perdre les plus conſidérables. Bologne fut de ce nombre: elle voulut d'abord ſe former en république, comme la plus grande partie des villes de Lombardie; mais elle ne jouît pas long-temps des douceurs qu'elle eſpéroit trouver dans cette eſpece d'adminiſtration. Les *Lambertazzi* & les *Geremié*, deux familles puiſſantes qui aſpiroient à la ſouveraineté de leur patrie, y ſuſciterent des factions oppoſées, dont les prétentions dégénérerent en guerres civiles.

En 1332, le légat de Lombardie, réſidant à Bologne, étoit venu à bout, par ſes intrigues d'engager les Bolonnois, fatigués des factions continuelles qui ſe formoient parmi eux, à ſe mettre ſous la domination de l'Egliſe Romaine, & à reconnoître le pape Jean XXII pour leur ſouverain; ſous la promeſſe qu'il leur fit, que dans un an au plus tard le pape viendroit tenir ſa cour dans leur ville, promeſſe qui les flattoit beaucoup, parce qu'il eſpéroient que la préſence du pape, & le concours d'étrangers qui ſe faiſoit dans le lieu de ſa réſidence, les enrichiroient.

Le légat fit en conséquence un traité avec les Bolonnois, & bâtit un château grand & fortifié joignant les murs de la ville, disant que c'étoit pour loger le pape ; il en fit construire un autre pour lui-même, & marqua les plus belles maisons de la ville pour les cardinaux.

Les Bolonnois envoyerent une ambassade solemnelle à Avignon, pour offrir la seigneurie de leur ville au pape, & le prier d'y venir au plutôt. Il accepta leurs offres, & leur promit plusieurs fois, en consistoire public, d'aller à Bologne dans l'année; mais ce furent des promesses sans effets. Après deux ans d'attente, les Bolonnois voyant qu'ils avoient été joués par le légat, se révolterent contre lui, l'enfermerent dans le château qu'il avoit fait bâtir, & dont il comptoit se servir pour subjuguer la ville. Ils l'y assiégerent, & vouloient le prendre pour le mettre à mort, mais il leur échappa. Ils dépouillerent ses officiers après les avoir maltraités ; assommerent quelques Gascons, dans la seule vue de faire de la peine au pape, & de braver sa puissance; enfin ils raserent le château du légat jusqu'aux fondemens. Le pape

fe difpofoit à procéder juridiquement contre eux, lorfque la mort le furprit.

En 1351, Jean Vifconti, archevêque de Milan, qui, par fon état, le crédit de fa famille, & celui des Gibelins dont il étoit le chef, s'étoit rendu très-puiffant en Lombardie, ufurpa le pouvoir fouverain à Bologne, qu'il conferva pendant quelques années. C'eft ce même Vifconti qui écrivit au nom du diable au pape Clément VI, & au facré collége réfidant à Avignon, cette lettre finguliere rapportée par Villani & les hiftoriens contemporains, qu'ils affurent avoir été lue en plein confiftoire. Les Pepoli, famille puiffante de Bologne, forcerent l'archevêque de Milan à leur en céder la fouveraineté. Les Bentivoglio s'éleverent enfuite contre les Pepoli, & prirent abfolument le deffus : ils ont dominé à Bologne jufqu'au temps où Jules II, ayant accepté la fouveraineté de la ville, en fit la conquête fur les Bentivoglio, aidé par les troupes des François : il y entra les armes à la main, & y établit, de concert avec les habitans, la forme d'adminiftration qui y fubfifte encore. Peu après, le pape s'étant brouillé avec le

roi de France, le maréchal Trivulce s'empara de Bologne, & y rétablit les Bentivoglio ; mais ce rétabliſſement fut de courte durée, & ne ſubſiſta qu'autant que la puiſſance des François fut dominante en Lombardie.

Au mois de décembre 1515, le roi François I & le pape Leon X eurent une entrevue à Bologne, où ſe commença la négociation pour la révocation de la pragmatique ſanction, & l'établiſſement du concordat, qui fut confirmé un an après dans la onziéme ſeſſion du concile de Latran.

Situation, grandeur, forme de Bologne.

22. Voilà ce que l'hiſtoire nous apprend de plus intéreſſant ſur les différens états de la ville de Bologne.

Sa ſituation eſt au 33e degré 35 minutes longitude, au 43e degré 52 minutes latitude. Son territoire, avec ce qui dépend de ſa légation, eſt borné au midi par les Apennins, au pied deſquels elle eſt ſituée ; à l'orient par la Romagne, ou la légation de Ravenne; au ſeptentrion par le Ferrarois, & au couchant par le Modenois. Elle a cinq milles de tour, deux milles de longueur, & un mille environ de largeur. On y entre par douze portes, qui toutes aboutiſſent à de rues longues, larges,

ornées des deux côtés de portiques couverts à arcades ouvertes, élevées au-dessus du niveau de la rue, dont la plupart reconstruits nouvellement, & d'une maniere uniforme, sont d'assez bonne architecture, & de la plus grande commodité pour parcourir la ville à l'abri du soleil & de la pluie, sans craindre d'être incommodé des voitures, de la poussiere ou de la boue: presque toutes les rues de cette ville ont le même agrément. Ces portiques empêchent que l'on ne jouisse de la vue extérieure des beaux palais qui décorent la ville de Bologne, & lui donnent un air d'uniformité qui n'a rien de piquant; mais la commodité dont ils sont doit l'emporter sur toute autre considération; & avec quelque attention, on s'apperçoit aisément que cette ville est l'une des mieux bâties de l'Italie.

Sa forme oblongue la fait comparer à un vaisseau dont le grand mât est la tour *Asinelli*, haute de 376 pieds de Bologne : elle est bâtie de briques; à côté est la tour *Garisenda*, haute seulement de 130 pieds, mais singuliere en ce qu'elle surplombe beaucoup, ce qui effraye ceux qui ne sont pas accoutumés à la voir.

Une ſimple muraille de briques, ſolide & élevée, entoure la ville de Bologne, ſans foſſés, fortifications ni château.

C'eſt une des conditions auxquelles elle s'eſt donnée au Saint Siége. Elle n'a pas voulu que ſous prétexte de ſa ſûreté, le ſouverain qu'elle vouloit bien reconnoître, eût une place fortifiée qui auroit dominé la ville, & pu donner lieu à un gouvernement arbitraire, qui eût enlevé aux citoyens les priviléges qu'ils ſe ſont conſervés.

Un canal tiré du Rheno, en conduit les eaux dans la partie de la ville ſituée entre le couchant & le nord, & y eſt d'une grande utilité pour préparer les ſoies & les teindre, ces eaux ayant une qualité particuliere pour cela. La petite riviere de Lavena baigne les murs au nord.

Gouvernement de la ville & du pays.

23. (*a*) Cette ville & ſon territoire

(*a*) Il n'y a point d'autre promenade publique que les environs de la ville, qui étant très-agréables, en fourniſſent à toutes les portes. L'uſage de la nobleſſe eſt de ſe promener en caroſſe dans quelques-unes des plus belles rues de la ville, & la promenade change ſuivant le

ſont gouvernés par un cardinal légat, & par un vice-légat, pour ce qui regarde les droits de ſouveraineté. Le légat & le vice-légat ſont ordinairement accompagnés de deux anciens ou ſénateurs en exercice, ſans la participation deſquels ils ne peuvent, ou au moins ne doivent rien décider.

Un auditeur général y exerce la juſtice au nom du Souverain. Le gouvernement intérieur de la ville, la police, tout ce qui concerne immédiatement les intérêts des citoyens, la manutention des établiſſemens formés par la république, le jugement des affaires

---

vent & la ſaiſon. Dans l'intérieur de la ville, à la porte *di Galliera* joignant les murailles, il y a un petit cours planté d'arbres, ſur une élévation appellée *la Montagnuola ;* on ne peut y aller qu'à pied : c'eſt dans ce même emplacement qu'a dû être ſitué le château fortifié qu'avoit fait conſtruire le nonce du Pape Jean XXII. Au devant de cette plantation, eſt une place conſidérable appellée la place du marché ; les autres ſont celles de S. Martin, de S. Petrone, de S. Etienne, *di Strada Magiore*, de S. François, de S. Dominique, & une multitude de belles rues alignées, bordées de larges portiques.

en premiere inſtance; ces différens chefs ſont du reſſort du gonfalonnier, & des anciens ou ſénateurs tous choiſis dans le corps de la nobleſſe, que l'on appelle les familles patriciennes.

Le gonfalonnier eſt le premier magiſtrat de la république, qui eſt changé tous les deux mois. La république a encore un ambaſſadeur réſidant à Rome chargé de ſes affaires auprès du Saint Siége : le temps de ſes fonctions n'eſt point limité (*a*).

L'habit ordinaire des magiſtrats eſt une eſpéce de corſelet juſte à la taille, terminé par un tonnelet ou petit jupon qui deſcend juſqu'aux genoux, avec des manches rondes & ouvertes qui ne couvrent le bras que juſqu'au coude. (On voit que cet habit reſſemble aſſez à celui des anciens Romains, tel qu'il eſt repréſenté dans les ſtatues antiques.) Par-deſſus ils portent un manteau avec une longue cravate de dentelles. Cet habit eſt de ſoie ou de drap, ſuivant la ſaiſon. Les magiſtrats inférieurs & tous

(*a*) Ce privilége prouve que la république de Bologne vit ſous les loix du ſouverain pontife, plutôt à titre d'alliée, que comme ſujette.

les miniſtres de la juſtice ſont habillés de même.

Le légat a pour ſa garde une compagnie de hallebardiers Suiſſes, dont un détachement l'accompagne quand il marche par la ville, & une compagnie de chevaux-légers: les uns & les autres montent auſſi la garde au palais. Le gonfalonnier & le corps du ſénat ont à leurs ordres un barrigel ou prévôt, avec une compagnie de ſbirres qui leur font cortége dans les cérémonies publiques, & qui ſervent à exécuter leurs ordres.

24. Le légat, le vice-légat, le gonfalonnier & les anciens habitent un très-grand bâtiment qui a ſon entrée du côté de la grande place: on l'appelle *Palàzzo publico*, ou hôtel-de-ville. C'eſt là que ſont les différens tribunaux de juſtice: cet édifice eſt d'une grandeur immenſe, & doit être tel, eu égard à ſa deſtination. Palais public.

La porte d'entrée eſt ornée de deux ſtatues de bronze, l'une de Boniface VII, l'autre de Grégoire XIII, tous deux nés à Bologne. A main droite en entrant, eſt l'appartement du vice-légat: cette place étoit occupée en 1761 & 1762, par Monſignor Archinto,

Milanois, neveu du célébre cardinal Archinto, ministre & secretaire d'état du pape Benoît XIV. Ce jeune prélat, vraiment digne de ses illustres ancêtres, est aimé & estimé à Bologne : il joint aux mœurs les plus pures, autant de politesse que de douceur ; & sa grande modestie n'empêche pas qu'on ne s'apperçoive qu'il est très-bien instruit, & capable de remplir les emplois les plus importans.

Au-dessus du grand escalier qui conduit au premier étage, est un buste en bronze de Benoît XIV, par J. B. Bolognini : à droite de cet escalier est l'appartemeut où les notaires publics ou greffiers de la république ont leurs bureaux : à gauche est la grande salle d'Ercule, ainsi nommée d'une belle statue de ce héros, faite en terre cuite par le Lombardi : on voit dans ce même plan l'appartement du gonfalonnier & des anciens qui résident au palais, & y sont nourris aux frais du public, pendant qu'ils sont en exercice. (*a*)

(*a*) L'appartement du cardinal légat est à droite, celui de l'auditeur général est vis-à-vis. Quand je passai à Bologne, le cardinal

Dans l'appartement du gonfalonnier, outre les plafonds qui pour la plus grande partie sont peints de bonnes mains, on voit un très-grand tableau du Guide, qui a pour sujet la Vierge dans une gloire posée sur une arc-en-ciel, & au-dessous les saints Patrons de la ville de Bologne. Il est dans la maniere claire du Guide, & peint sur une étoffe de soie : il avoit été destiné à faire une banniere d'Eglise dans le temps de la peste de 1630.

Le Samson qui défait les Philistins, du même, est bien au-dessus pour la force du coloris & la fierté de l'expression : c'est une de ces admirables productions du Guide, où il a réuni toutes les beautés que l'on admire dans ses meilleurs ouvrages.

Un saint-Jean-Baptiste de Raphaël, semblable à celui que posséde le roi de France, & à celui qui est dans la collection du grand Duc à Florence : ils passent tous trois pour originaux ; & s'ils ne sont pas du grand peintre au-

---

Serbelloni quittoit la légation ; le cardinal Spinola qui devoit le remplacer n'étoit pas encore arrivé ; ainsi le vice-légat étoit chargé du gouvernement.

quel on les attribue ; ils ſont aſſez beaux pour mériter leur réputation. Un ſaint Jérôme de Simon de Peſaro, très-beau tableau.

Au ſecond étage eſt la ſalle Farneſe, ainſi nommée de la ſtatue du pape Paul III. Le cardinal Farneſe ſon neveu fit orner les piéces de cet appartement de pluſieurs peintures à freſque, qui ont pour ſujet les événemens les plus conſidérables de l'hiſtoire de Bologne, entre autres la priſe d'Enzio, roi de Sardaigne, à la bataille que les Bolonnois gagnerent ſur les Modenois près du Panaro. L'entrevue du pape Léon X avec François premier, roi de France. Ce même prince faiſant la cérémonie de toucher les malades d'écrouelles dans l'égliſe de ſaint Pétrone. Le couronnement de Charles V dans la même égliſe. Enfin ce grand & vaſte palais renferme pluſieurs objets dignes de curioſité, qu'il eſt aiſé de voir & d'examiner. Dans la partie qui eſt du côté du nord, eſt un jardin des ſimples, où la ville entretient un démonſtrateur en faveur des jeunes étudians en médecine ; au milieu eſt un puits entouré d'une baluſtrade, & couvert d'un pavillon de marbre d'excellente

architecture: ce jardin a été formé par le célébre Ulisse Aldrovandi, citoyen de Bologne, de famille patricienne, auquel l'histoire naturelle a tant d'obligation. On voit sur les murs, du côté de la place, quelques restes des belles peintures à fresque qu'y avoient faites les Carraches, le Guide, & les autres grands maîtres de l'école de Bologne. La garde suisse & les chevaux-légers ont chacun leur quartier séparé dans le même palais.

25. Vis-à-vis de la grande porte d'entrée, au milieu de la place du Géant, est la belle fontaine, décorée par Jean de Bologne. Cet ouvrage, fait aux frais de la république en 1563, est très-beau par les parties de détail; mais l'ensemble paroît resserré dans un trop petit espace, eu égard à la quantité d'ornemens dont il est chargé. Un Neptune de bronze, de taille héroïque, est placé au-dessus; aux angles du piédestal sur lequel il est posé, sont quatre enfans qui tiennent des dauphins jettans de l'eau, qui retombe dans de grandes coquilles: chaque face du piédestal est ornée de l'écusson des armes des souverains Pontifes. Aux angles du soubassement sont quatre sirenes assises sur

Belle fontaine du Géant.

des dauphins, qui se pressent les mamelles pour en faire jaillir de l'eau, elles sont belles, dans des attitúdues gracieuses, même trop voluptueuses : ces dauphins jettent de l'eau par le mufle, & forment deux jets d'eau à chaque coin; entre chaque coin; entre chaque sirene sont de grandes coquilles de marbre, & au-dessus des masques qui y versent de l'eau. Cette grande machine est placée au milieu d'un large bassin toujours plein d'eau, & où l'on va puiser : il est revêtu de marbre, & élevé de trois marches au-dessus du niveau de la place. De l'autre côté de la fontaine, vis-à-vis du palais public, est un ancien bâtiment orné de quelques bas-reliefs, & une tour fort élevée, bâtie par les Bolonnois exprès pour loger Enzio, roi de Sardaigne, qu'ils firent prisonnier en 1242, & que tout le crédit de l'empereur Frédéric II son pere ne put tirer de leurs mains, quoiqu'il offrît pour lui une rançon immense. Ce malheureux prince mourut dans cette tour, après vingt ans de prison. (*a*)

(*a*) Le Pape Jules II s'étoit fait ériger une

26. On compte environ deux cents églises à Bologne, toutes enrichies de quelques tableaux précieux ; plusieurs sont très-bien bâties & richement décorées : on y trouve aussi quelques beaux morceaux de sculpture. Cette ville a encore beaucoup de palais de belle construction, dans lesquels on voit des collections précieuses des tableaux de l'école de Bologne.

Idée générale des peintures de Bologne.

Toutes ces richesses l'ont fait appeller, avec raison, le cabinet des peintures de l'Italie. Les tableaux y sont parfaitement bien conservés, les possesseurs les estiment ; l'air y est fort sain ; la température de Bologne est

---

statue pédestre dans la place de Bologne. Il étoit représenté dans une attitude martiale, le visage menaçant & la main haute ; ce qui fit demander au peuple si c'étoit pour le benir ou le maudire que cette terrible statue levoit le bras. Le Pape répondit que c'étoit pour l'un ou pour l'autre, suivant que les Bolonnois le mériteroient. Ils se souvinrent de cette menace, lorsque les Bentivoglio, à l'aide des François, rentrerent dans Bologne : ils briserent aussi-tôt cette statue, qui étoit un excellent ouvrage de Michel-Ange, & qui devoit avoir l'air bien expressif, puisque ce bon peuple en avoit été effrayé.

telle qu'on peut la souhaiter pour leur conservation : elle n'a point l'humidité incommode & âcre de la mer qui les ronge très-vîte à Venise ; elle n'a point ces brouillards épais & pénétrans qui sont si fréquens à Rome, & qui y causent pendant tous les hivers une humidité intérieure, à laquelle il est difficile d'obvier, sur-tout dans les appartemens bas, où sont ordinairement placées les peintures. Les chaleurs brûlantes de l'été, qui succédent de près aux fraicheurs de l'hiver, changeant tout d'un coup la température, font gerser les tableaux que l'humidité a trop affoiblis pour résister à l'impression de l'air sec & chaud. Je crois même qu'à cet égard la situation de Bologne est préférable à celle de Florence, qui est fort exposée aux brouillards pendant une grande partie de l'hiver ; aussi voit-on dans les églises & dans les palais de Bologne des tableaux déja fort anciens & très-bien conservés.

Je n'annonce point ici une description complette des églises & des palais de Bologne; on en distribue dans cette ville une imprimée, où l'on parle de tout ce qu'il y a à voir dans le plus

grand détail, & toujours avec beaucoup d'éloges : il eſt vrai que le médiocre y eſt loué autant que l'excellent, & que l'on n'y dit rien de ce que les palais renferment de rare & de curieux. Cet ouvrage, comme ſes ſemblables, que l'on vend dans preſque toutes les villes conſidérables d'Italie, ſert au moins à guider.

Cathédrale. Mont de piété.

27. La cathédrale, ſituée preſqu'au milieu de la ville, eſt ſous le vocable de ſaint Pierre & ſaint Paul. Elle a été érigée en archevêché par Grégoire XIII en 1583. L'égliſe eſt moderne, conſtruite dans le dernier ſiécle, & agrandie depuis peu de temps par les ordres du pape Benoît XIV, qui en avoit été archevêque. Le Torregiani, architecte connu, a décoré cette égliſe, & fait conſtruire la façade qui eſt toute neuve. La nef principale eſt ſoutenue de piliers d'une aſſez belle architecture, revêtus de ſtucs bien travaillés, ainſi que la voûte : les ornemens y ſont placés ſans confuſion. Comme cette égliſe eſt bien éclairée, tenue proprement & d'une belle largeur, le tout enſemble a une majeſté ſimple, digne à mon goût d'un temple conſacré au vrai Dieu. La chapelle du ſaint Sacrement

a été revêtue de marbres précieux aux frais de Benoît XIV. On voit dans le chœur une Annonciation peinte à fresque par Louis Carrache. Le fond de l'église, ce que les architectes appellent le cul-de-four, est couvert de peintures modernes à fresque, d'un bon ton de couleurs. (*a*) Le palais archiépiscopal tient à cette église. L'archevêque y a sa jurisdiction distincte de celle du légat, & souvent leurs officiers ont des disputes sur leurs droits respectifs.

A côté de cette église est un édifice de belle apparence, où est placé le mont de piété de saint Pierre.

Ces sortes d'établissemens sont fort communs en Italie. On appelle mont de piété une bourse ou magasin public où l'on prête sans usure de l'argent ou des denrées à ceux qui en ont besoin. Paul II, & après lui Léon X en 1515, ont autorisé, par des bulles expresses, ces établissemens. Il y a des monts de piété qui ne sont qu'à temps, parce

(*a*) Au-dessous du chœur est une grande chapelle souterreine appellée la Confession, où sont plusieurs autels, sous lesquels sont placées les reliques. Il y a quelques monumens respectables d'antiquités chrétiennes.

que les fonds appartiennent à des particuliers qui les retirent quand il leur plaît. Il y en a d'autres qui sont perpetuels, & dont les fonds appartiennent au public sous la manutention du Souverain. On n'exige au-delà du principal qu'un très-léger intérêt pour le payement des officiers nécessaires à la direction : on y prête toujours sur gages, & avec caution pour sûreté du principal, aux gens du pays, & point aux étrangers. Le premier mont de piété fut établi à Padoue aux dépens de quelques Juifs, qui prêtoient publiquement à vingt pour cent : on saisît leurs biens & leurs maisons, & on y établit un bureau de prêt, où l'on donnoit de l'argent à cinq pour cent. Depuis ce temps l'intérêt est beaucoup plus bas.

S. Pétrone & autres églises.

28. Saint Pétrone, église patronale de la ville, & collégiale sous le vocable du saint évêque dont elle porte le nom, qui vivoit dans le milieu du cinquiéme siécle. Cette église commencée en 1590, & achevée aux frais du sénat, est d'architecture gothique, grande & solidement bâtie. Le portail est décoré d'une statue de la Vierge, de celles de saint Pétrone & de saint Am-

broise, & de quelques bas-reliefs qui représentent des sujets d'histoire tirés de la Genese. C'est dans cette église que le légat officie pontificalement; le gonfalonnier & le sénat y assistent en corps aux offices & services publics, & à toutes les cérémonies religieuses qu'exigent les occurrences. On y remarque quelques belles peintures.... Une Vierge placée sur un croissant, tenant Jesus entre ses bras, & saint Pétrone à ses genoux, peinte à fresque par le Franceschini... Dans la chapelle saint Roch, le tableau de ce saint, de grandeur naturelle, avec le portrait de celui qui l'a fait peindre... La chapelle des Aldrovandi, où est placé le chef de saint Pétrone, qui a été donné au chapitre de cette église par le pape Benoît XIV, a été magnifiquement décorée par le cardinal de ce nom. La peinture & la sculpture y étalent leurs beautés. Le mausolée du cardinal, sur lequel est placée sa statue faite par le Rusconi, est un très-bel ouvrage. Dans la chapelle des Ranuzzi, une très-bonne statue de saint Antoine de Padoue par le Sansovino, excellent sculpteur de Florence.

Dans la nef de côté, à gauche, est une

une ligne méridienne, tracée sur le pavé par le célébre Cassini, sur laquelle sont marqués les lieux du zodiaque, par lesquels le soleil passe depuis le mois de juin jusqu'à celui de janvier. On voit dans le même endroit deux pendules à équation, entretenues aux frais du public ; l'une marque les heures, l'autre le cours du soleil & de la lune, & les jours du mois...

Saint Sauveur, *san Salvatore*, église de chanoines réguliers, l'une des plus belles de Bologne, de construction moderne & d'une architecture noble & majestueuse. A la troisiéme chapelle on voit une Assomption peinte par Augustin Carrache, excellent tableau pour la composition, le dessein & l'expression; le coloris en est un peu sombre, ce qui y répand un air de tristesse qui ne devroit point y être... Une Nativité, figures plus grandes que nature, beau tableau du Tiarini, qui étoit fait pour être placé au-dessus du maître-autel; ce qui fait que de l'endroit où il est actuellement, on découvre quelques incorrections dans le dessein, mais il est d'une maniere forte, pleine d'expression, & très-bien peint... A la chapelle du saint

Sacrement, le Sauveur portant sa croix petit tableau du Guide admirablement dessiné... Saint Jean-Baptiste à genoux devant son pere Zacharie, tableau peint sur bois par Benvenuto Tisio, dit le Garofoli, peintre de Ferrare : la figure du vieillard est excellente (*a*)....

Saint Paul, église de Barnabites,

(*a*) La bibliothéque de cette maison est assez considérable, & enrichie de plusieurs manuscrits hébreux, grecs & latins.... On y voit un rouleau très-ancien fait d'une peau de veau, sur laquelle est écrit le livre d'Esther.... Dans un même volume grec écrit sur soie, sont.... un traité sur la grammaire par Théodore Prodrome, sophiste Grec, qui a aussi écrit quelques romans ou histoires érotiques..... L'art mystique des philosophes, dédié à l'Empereur Théodose par Héliodore, philosophe.... La sphere par Proclus, & le traité de la musique par Plutarque.... Un très-ancien manuscrit de Lactance sur velin, du septiéme siécle au plus tard, bien conservé & très-lisible; les caractéres en sont un peu arrondis, & approchent pour la forme des lettres gothiques..... Les Métamorphoses d'Ovide, manuscrit du quatorziéme siécle.....

Parmi les livres imprimés, une édition d'Aristote sur velin, la premiere qui se soit faite.... La bible de Mayence de 1462.... La premiere édition greque & latine de pseaumes à deux colonnes. Milan, 1481.....

grande & d'une belle architecture. Le maître-autel mérite toute l'attention des curieux. Il est orné de deux excellentes statues de l'Algardi, qui représentent, l'une, saint Paul à genoux à l'instant d'être décollé; l'autre, le bourreau prêt à le frapper. Elles sont posées sous un baldaquin de la plus noble construction. Au-devant de l'autel est un bas-relief du même maître, qui est également beau. Ces morceaux sont faits pour soutenir la comparaison avec ce que l'antique a de plus parfait. La maniere de l'Algardi (*a*) est fiere & savante : il paroît avoir beaucoup étudié Michel-Ange.

Dans la croisée de cette église sont quatre grandes tribunes fort ornées, où l'on place différens chœurs de mu-

(*a*) Alexandre Algardi, né à Bologne en 1602, mort à Rome en 1654, a été un sculpteur du premier mérite, & un très-bon architecte; il s'étoit formé sur l'étude de l'antique, & avoit pris quelques leçons à l'école de Michel-Ange. Outre ce qu'il a fait à Bologne, on a de lui un excellent bas-relief à S. Pierre de Rome, qui représente le Pape Saint Leon le Grand allant au-devant d'Attilla... Plusieurs bustes à la Villa Pamphile, qui sont d'une excellente maniere.

ſiciens aux jours ſolemnels. Dans la ſeconde chapelle en entrant, eſt un fameux tableau du Paradis par Louis Carrache. J'ai vu cette égliſe un jour de fête principale, très-ornée, tapiſſée d'un damas cramoiſi à franges & galons d'or. La tapiſſerie ſuit exactement l'ordre de l'architecture, & ne cache rien des beautés de la conſtruction. Cette décoration, éclairée le ſoir d'une multitude de girandoles & de luſtres placés entre les colonnes, étoit auſſi noble que brillante.

Corpus Domini, égliſe de religieuſes de ſainte Claire, où l'on conſerve le corps entier de ſainte Catherine Vigri de Bologne, qui a vécu dans le quinzième ſiécle. Elle eſt aſſiſe, revêtue d'habits précieux, avec une couronne d'or enrichie de perles & de diamans; la peau du viſage eſt extraordinairement rembrunie. On voit cette relique par une petite fenêtre ouverte au-deſſus de l'autel de la quatrième chapelle à gauche. Cette chapelle eſt revêtue de beaux marbres; au-deſſus eſt un tableau de la réſurrection, par Annibal Carrache, très-bien deſſiné: il y a des raccourcis traités avec beaucoup de vérité & de nobleſſe. Le ton

de couleur en est triste & obscur. L'auteur de la description des peintures de Bologne prouve par ce tableau, que l'on peut être grand peintre, sans s'être formé sur les chefs-d'œuvres antiques & modernes que l'on admire à Rome, puisqu'Annibal avoit fait ce tableau avant que d'être sorti de Bologne.

Dans la premiere chapelle à droite en entrant, est un très-bon tableau de Franceschini; il a pour sujet la mort de saint Joseph, assisté de la Vierge & de Jesus adolescent. Il y a dans ce tableau une vérité d'expression qui charme: la douleur douce & noble de la Vierge, l'intérêt du Sauveur des hommes, la reconnoissance peinte sur le visage du viellard expirant, toutes ces passions sont représentées avec la plus grande vérité. On a une assez bonne gravure de ce tableau, dont il y a une multitude de copies. Cette église est d'une bonne architecture; la voûte est couverte de peintures qui représentent les principales actions de la vie de sainte Catherine de Bologne.

Sainte Agnès, église de religieuses de saint Dominique. Le tableau du

maître-autel, peint par le Dominichino, représente le martyre de la sainte titulaire de l'église. Il est parfaitement conservé; & placé assez haut pour n'être point gâté par la chaleur des cierges qu'on allume sur l'autel. Tout est beau dans cette composition, le dessein, le coloris, l'expression. Le choix des ajustemens & des coiffures est ingénieux. Il y a à droite un grouppe de trois femmes de la plus grande beauté. Le visage de sainte Agnès, qui est à l'instant de consommer son martyre, est d'un caractere admirable: on voit ce que peuvent produire la douleur & la confiance bien exprimées. Ce tableau est un de ces morceaux précieux qu'on ne se lasse point d'admirer, & sur lequel on peut se former le goût pour juger de ceux qui sont traités dans la même maniere.

Dans cette même église, en entrant à gauche, est un petit tableau de l'adoration des Rois, peint sur bois par François Francia, l'un des restaurateurs de la peinture en Italie. On y remarque de la sagesse & de la vérité dans le dessein, & des couleurs encore bien conservées.

Saint Antoine abbé, collége & maiſon fondée par Sixte V pour l'éducation des jeunes gens de Montalte ſa patrie. Les cloîtres & la cour ſont d'une bonne architecture. Au-deſſus de la porte de l'égliſe eſt un grand tableau de Léonel Spada, qui repréſente la rencontre d'Abraham & de Melchiſedech. La compoſition en eſt ingénieuſe & noble ; il eſt fort de couleur, les ombres en ſont noires. Le tableau du maître-autel, repréſentant ſaint Antoine, a été peint par Louis Carrache. Il faut auſſi voir dans cette égliſe une annonciation & une deſcente de croix du Tiarini, tableaux de bonne couleur & de belle expreſſion.

28. *Saint Dominique*, grande & belle maiſon de religieux de cet ordre, nouvellement reconſtruite avec magnificence. L'égliſe a trois nefs, eſt belle & vaſte. Les chapelles ſont ornées de pluſieurs tableaux excellens. La principale eſt celle où ſont placés les reliques de ſaint Dominique, mort en cette maiſon en 1221. Elles ſont enfermées dans une grande urne de marbre blanc. L'autel eſt revêtu de beaux marbres & de bronzes dorés, & enrichi de pluſieurs piéces d'argenterie, plus pré-

Dominicains, Bibliothéque, manuſcrit célébre.

cieuſes par le travail que par la matiere. L'Ange qui eſt à droite de l'autel, eſt de la main de Michel-Ange Buonarotti ; il y a d'autres ſtatues de bons maîtres, & d'excellens bas-reliefs. C'eſt dans cette égliſe que l'on voit le fameux tableau du maſſacre des Innocens, peint par le Guide, dont il y a tant de copies & de deſſeins répandus dans le monde... Saint Thomas d'Aquin écrivant ſur l'Euchariſtie, beau tableau du Guerchin.... & beaucoup d'autres des Carraches, du Franceſchini, du Tiarini... Dans la croiſée de cette égliſe, on voit le tombeau d'Enzio, roi de Sardaigne, dont j'ai déja parlé.

Le cloître eſt rempli d'inſcriptions & d'épitaphes de profeſſeurs de l'univerſité de Bologne, & d'écoliers de toutes les nations, qui ſont morts dans le cours de leurs études. Le veſtibule qui précéde la bibliothéque, eſt ſoutenu par quatre rangs de colonnes de bonne architecture : le vaiſſeau qui la contient eſt grand & vaſte. Il y a beaucoup de bons livres ; mais la multitude eſt de ſcholaſtiques, de canoniſtes & de juriſtes ultramontains. Les belles éditions des peres, faites en France par la

congrégation de ſaint Maur, & quelques autres, même le ſaint Léon du pere Queſnel, y ont leurs places: Ils ne connoiſſent point les belles éditions des peres, faites à Oxford : le débit en eſt défendu en Italie. L'uſage de relier les livres en parchemin blanc, avec les titres écrits à la main, donne une air pauvre à la plupart des plus grandes bibliothéques d'Italie. L'eſpace qui eſt entre les tablettes & le plafond, eſt orné de pluſieurs tableaux qui ont pour ſujet les principales circonſtances de la vie de ſaint Thomas d'Aquin. Il n'y a point de manuſcrits antiques : ceux qu'ils donnent pour tels ne doivent pas dater plus loin que du douziéme ou du treiziéme ſiécle. (*a*) A la

(*a*) On y verra un manuſcrit Arabe d'Avicenne, écrit à la fin du onziéme ſiécle, précieux par la quantité de miniatures dont il eſt orné. On y voit entr'autres un plan élevé d'Alexandrie, tel qu'elle étoit dans ce ſiécle.... Ce qu'il faut tâcher de voir dans cette maiſon, c'eſt un manuſcrit ou rouleau du Pentateuque, que l'on dit être l'Autographe d'Eſdras, écrit par lui-même au retour de ſa captivité : il eſt en caractéres hébraïques ſur des peaux de veau rattachées enſemble; l'encre en eſt encore fort noire.... Il fut donné par des Juifs à Aimeri,

quantité de religieux que j'ai vu occupés dans cette bibliothéque, il paroît que les études n'y sont point négligées.

S. Jean in Monte. Curiosités de cette église. Epoque de la chute de la tour Garisende.

29. Saint-Jean (*San Gio in Monte,*) église de chanoines réguliers. On y voit dans la chapelle des Bentivoglio la fameuse sainte Cécile de Raphaël, avec saint Paul, sainte Madeleine, saint Augustin & saint Jean. Ce tableau est dans le même endroit où il fut placé quand Raphaël l'eut fini, & il n'en a jamais été dérangé. La figure principale qui donne le nom au tableau est d'une expression admirable. On voit

---

général de l'ordre des Dominicains, en 1308. Quoique rien ne puisse assurer la haute antiquité que l'on donne à ce manuscrit, il est certainement très-ancien, puisqu'il passoit déja pour tel il y a plus de quatre cens cinquante ans. Le soin avec lequel il est gardé depuis ce temps, prouve la grande idée que l'on en a toujours eu. Il est conservé précieusement dans une armoire fermée de deux clefs, dont l'une est entre les mains du prieur de la maison, l'autre entre celles des magistrats de la ville.... Pour la forme, il ressemble beaucoup à toutes les bibles dont les Juifs font usage dans leurs synagogues..... Dans le même endroit, on voit un portrait original de S. Thomas d'Aquin, qui a été restauré en 1683.....

sur son visage les desirs vifs que peut inspirer l'idée du bonheur éternel, représenté par un chœur d'Anges qui forment un concert de divers instrumens. Pour les entendre, la sainte semble abandonner son orgue qui lui sera désormais inutile, & d'autres instrumens qui sont à ses pieds, & qui représentent le détachement du monde. Ce tableau est par-tout bien conservé, excepté à la hauteur où sont ordinairement les cierges; les couleurs en paroissent brûlées. Je ne dis rien du dessein, du coloris, il est de Raphaël; & ce tableau a toujours été regardé comme une de ses excellentes productions, qui pouvoit être comparée avec ce qu'il a fait de mieux. On voit dans cette même église un tableau du martyre de saint Laurent, par le Franceschini.... Saint Jérôme & saint Joseph, deux tableaux ovales par le Guerchin... Un grand tableau du Dominichino, dont la figure principale est une Notre-Dame du Rosaire. Il est d'un coloris éclatant; il y a dans le bas une confusion de figures dont il n'est pas aisé de deviner le sujet (a)....

(a) On montre dans cette Eglise le chapi-

Saint Etienne, que l'on croit avoir été la premiere églife de Bologne, & qui eft certainement le monument le plus antique que l'on y voie, eft l'ancienne églife épifcopale où fiégeoit faint Pétrone, évêque & patron de la ville, & où l'on conferve encore une partie de fes reliques. Elle eft formée

---

teau d'une colonne de marbre d'ordre corinthien, très-bien travaillé, que l'on dit avoir fervi au temple de Salomon. . . . On y lit une épitaphe qui fait mention d'une hiftoire trop merveilleufe pour être paffée fous filence. . . . C'eft celle d'une femme nommée Hélene, qui eft qualifiée de bienheureufe. Elle paffa de la cour de Mahomet II, empereur des Turcs, à Bologne, & fut reçue dans la maifon de Dogliolo. Il arriva que tout d'un coup elle changea de forme, & parut être une des filles du maître de la maifon; fi bien qu'elle fut mariée comme telle. Elle conferva fa virginité même pendant fon mariage; & pour récompenfe d'une fi rare vertu, fon corps eft refté incorruptible jufqu'à préfent. . . . L'infcription ne dit point ce qu'étoit devenue la jeune Dogliola dont Hélene avoit pris la forme & la reffemblance, fi elle difparut, ou fi les deux perfonnes n'en formerent plus qu'une; ce qui feroit encore plus merveilleux. Cette épitaghe me paroît une allégorie dont on favoit l'explication dans le feiziéme fiécle, & que l'on a oubliée, parce qu'il n'y avoit aucun intérêt à la conferver.

par ſept petites égliſes ſéparées les unes des autres, de façon qu'elles ſem-

Dans le cloître de cette maiſon, on lit l'inſcription ſuivante.....

Antonio Bologneto J. C. quem
Turris ſuper Aedes repente
Lapſa miſera quondam morte
Oppreſſit, & Jacobo Mar. filio
Integerrimo; Jacobus Mar. eques &
Hier. Camilli filii, patri, avo,
Et proavo B. B. p. p. anno
M. DLXXII.

Je rapporte cette inſcription, pour fixer à peu près l'époque de la chute de la partie ſupérieure de la tour de Gariſende, qui doit être arrivée dans le quinziéme ſiécle, & qui peut très-bien avoir été la cauſe de la mort d'Antoine Bologneti. Ainſi c'eſt à tort que l'on croit que ces tours inclinées que l'on voit en quelques villes d'Italie, telle que celle de Gariſende à Bologne, & la tour du clocher de Piſe, ayent été conſtruites exprès par les architectes de cette maniere. Il eſt bien plus naturel de penſer que le terrain ſur lequel elles étoient fondées, s'étant affaiſſé en partie, toute la maſſe de l'édifice a ſuivi la direction que leur poids a fait prendre au terrain. La tour de Gariſende n'étant bâtie que de brique, toute la partie ſupérieure ſe trouvant ſans appui, eſt tombée: celle de Piſe,

blent avoir été bâties en différens temps. Elle sont fort basses, d'une construction simple & ancienne. Celle du milieu est une petite rotonde plus élevée que les autres, soutenue sur des colonnes d'assez beau marbre. Elle a été autrefois un temple consacré à Isis, ainsi que le prouve une inscription en grands caracteres romains, incrustée dans le mur extérieur. Il paroît même que cette petite rotonde étoit entourée ou précédée d'une galerie ou d'un péristile de bonne architecture, à en juger par différens morceaux de marbre travaillés avec goût, & qu'une ignorance barbare a répandu sans ordre & sans desseins dans un mur construit bien postérieurement à ce petit temple, où l'on voit encore le goût de la belle architecture grecque, dont il reste beaucoup de monumens entiers dans le royaume de Naples.

La Madonna di Galiera, église de

---

qui étoit plus solidement construite, & qui ne surplombe pas aussi considérablement, est restée dans son entier, d'autant mieux que l'architecte avant que de la finir, prit des précautions pour la soutenir solidement sur ce plan incliné.

prêtres de la congrégation de l'Oratoire d'Italie, dits Philippins, nouvellement bâtie & très-propre... Le maître-autel a un beau tableau du Guerchin, qui a pour ſujet ſaint Philippe de Néri en extaſe. On place ſur ce même autel quatre grands buſtes d'argent, parfaitement exécutés ſur les deſſeins de l'Algardi.... A la ſeconde chapelle à gauche en entrant, un grand tableau d'autel de l'Albane. Il repréſente l'Enfant Jeſus à l'âge de dix à douze ans, acceptant les inſtrumens de la paſſion. Il eſt placé entre ſaint Joſeph qui lit, & la Vierge qui s'occupe du myſtere. Le Sauveur eſt admirablement peint, de belle couleur, avec toute la nobleſſe, les graces que l'on peut imaginer dans ce ſujet divin: l'éclat lumineux qu'il rend, éclaire tout le reſte du tableau. La tête de la Vierge eſt belle & gracieuſe; mais on ne retrouve pas dans l'enſemble de ce tableau cette intelligence de compoſition, cette ſcience à groupper les figures que l'on admire dans les Carraches, le Guide, le Guerchin, & les autres grands maîtres de l'école de Bologne. Cependant il y a des parties de détail admirables dans ces grands tableaux

de l'Albane, peu connus hors de Bologne...

A la troisiéme chapelle, un tableau de l'incrédulité de ſaint Thomas peint par Thereſa Muratori Moneta. On voit que cette femme, digne d'être miſe au rang des bons peintres de Bologne, avoit habilement ſaiſi la maniere de ſes maîtres, ſur-tout pour la compoſition & le deſſein. La ſacriſtie de cette égliſe peut-être regardée comme une galerie de tableaux choiſis de dévotion, peints par les Carraches, le Guide, l'Albane, Eliſabeth Sirani, le Paſinelli, & autres excellens peintres de Bologne.

Oratorio, ou Concert ſpirituel.

30. A côté de cette égliſe, & ſous la direction des Philippins, eſt une très-grande chapelle ou oratoire d'une bonne architecture, nouvellement conſtruite ſur les deſſeins du Torregiani, très-ſagement décorée & tenue d'une grande propreté. Au-deſſus de la porte qui communique du cloître à l'oratoire, eſt une peinture à freſque par Louis Carrache, qui étoit autrefois ſous le portique de la maiſon Ercolani. La partie du mur où eſt ce tableau, a été détachée avec tant de précaution, qu'elle a été tranſportée où elle eſt,

ſans ſouffrir aucune altération.

Tous les dimanches en hiver, depuis la Touſſaint juſqu'à Pâques, on fait dans cette chapelle des oratorio ou concerts ſpirituels qui durent au moins trois heures. Ces ſpectacles pieux ſont deſtinés à l'inſtruction & à l'amuſement du peuple, qui, dans ce pays, aime beaucoup la muſique. Quoique ces oratorio ſe donnent pendant la nuit, il y régne le plus grand ſilence, & beaucoup de décence & d'ordre. Le ſujet de celui que j'ai entendu, eſt l'hiſtoire d'un homme appelé Oreſte, que ſa fille veut convertir par la médiation de ſaint Gaëtan. Il ne les écoute pas; mais ſa mere Fauſtine qui lui apparoît dans ſon état de damnation, l'effraye, & il ſe convertit. Le drame où il y a du pathétique bien rendu par la muſique, eſt en deux parties, & exécuté par deux caſtrats, une taille & une baſſetaille. Il eſt précédé par un ſalut, & par un petit diſcours prononcé par un jeune enfant, & qui ſert d'exorde à l'oratorio. Entre les deux parties, pour donner le temps aux muſiciens de ſe repoſer, un Philippin fait une inſtruction morale. Les communautés chargées de donner ces oratorio, ſe font

honneur d'avoir de la bonne musique, & des exécutans qui la rendent bien. Dans celui-ci, j'ai entendu quelques récitatifs obligés d'une grande beauté, & des ariettes d'une expression frappante, sur-tout celle où Faustine représente l'horreur de son état à son fils...

Gesù é Maria, église de religieuses de l'ordre de saint Augustin. Le tableau du maître-autel, qui a pour sujet la Circoncision, peint par le Guerchin, est au premier rang des beaux & grands ouvrages qui décorent la ville de Bologne. Il est bien composé, fièrement dessiné, peint avec soin; les parties de détail n'y sont point négligées; les étoffes des habillemens, dont quelques-uns sont fort riches, y sont rendues avec la plus grande vérité. La figure de la Vierge est excellente: on voit sur son visage les sentimens qu'elle éprouvoit à la vue de l'opération douloureuse qu'on alloit faire à son fils. Il y a un défaut de costume; le prêtre qui fait l'opération, a l'air d'un ministre des faux Dieux, sur-tout à côté de l'autel copié d'après l'antique profane, & orné de bas-reliefs du même goût. Ce défaut même contribue à enrichir le

tableau qui est vraiment digne de sa réputation, & qui mérite l'empressement avec lequel on va le voir... Le Pere éternel, qui est dans l'ornement qui couronne l'autel, a été peint par le Guerchin, dans une nuit, à ce que l'on assure, & à la lumiere des flambeaux. Ces grands peintres étoient si sûrs de leur maniere & de leur facilité; que pour leur plaisir particulier ils faisoient des gageures, dont l'exécution paroît hors de la vraisemblance aux artistes de nos jours.

Gli Servi, église de Servites (*a*) Sous les portiques qui l'environnent, dans les ceintres des arcades, il y a plusieurs tableaux à fresque, représentant

(*a*) Les servites ou serviteurs de la Vierge, sont une congrégation de clercs réguliers suivant la regle de S. Augustin, fondés par sept marchands de Florence, dont le principal étoit Bonfilio Monaldi. Ils firent leur premier établissement à Monte Senario, à deux lieues de Florence, & reçurent de l'évêque de cette ville leur habit & leur regle en 1239. Bonfilio fut le premier général de cet ordre, qui fut approuvé au quatriéme concile général de Latran. Leur habit est comme celui de tous les clercs réguliers, la soutane ou robe longue noire, & le manteau long.

les miracles de saint Philippe Benizzi, faits par de bons maîtres, & la plupart bien conservés.... Dans l'église, un tableau du Paradis par le Calvart; maître du Guide, belle & riche composition... L'instant qui précéde la présentation de la sainte Vierge au temple, par le Tiarini, tableau frais de couleurs, agréable, & d'une belle expression.... A la chapelle saint Charles, les peintures à fresque de la voûte & des côtés; qui ont pour sujet l'apothéose du saint, ont été peintes par le Guide, dans une nuit, à la lueur des flambeaux; fait presque incroyable, quoiqu'attesté par tous les artistes & les connoisseurs de Bologne; & ces peintures sont très-dignes de leur auteur... *Un Sposalizio*, ou mariage de sainte Catherine, par Innocenzio da Imola, peint agréablement: les têtes en sont belles & gracieuses... Deux grands tableaux d'autel de l'Albane, ayant pour sujet, l'un, le martyre de saint André, l'autre l'apparition de Jesus-Christ ressuscité à la Madeleine, sujet connu sous le nom de *noli me tangere*, tous deux bien peints, surtout le dernier qui est d'une couleur fraîche & merveille. Le peintre a mis

dans cette grande compoſition les fineſſes de détail & les graces que l'on admire dans les petits tableaux où il a excellé. (*a*)

Mendicanti di Dentro, égliſe d'hôpital, ou maiſon de charité, dans laquelle on peut dire que les plus fameux peintres de l'école de Bologne ſe ſont plu à placer, à l'envi les uns des autres, les chefs-d'œuvres de leur art. Les communautés des différens arts & métiers ont des chapelles dans cette égliſe, dont la plupart ſont décorées par les tableaux admirables dont je vais parler. Celui du maître-autel eſt du Guide & l'un des plus eſtimés de ce maître : il eſt en quelque façon partagé en deux ſujets. Celui du deſſus eſt une toile ou ſuaire où eſt peinte une Piéta, c'eſt-à-dire la Vierge avec le Chriſt mort & deux Anges. La partie d'en

(*a*) L'intérieur de la maiſon eſt d'une belle conſtruction, & occupe un grand eſpace. On y montre une urne antique de marbre, haute d'un pied au moins, ornée à l'extérieur de feuillages en relief, que l'on dit être une de celles où Jeſus-Chriſt changea l'eau en vin aux nôces de Cana ; mais qui plus probablement eſt une urne ſépulcrale d'une belle forme, d'un travail élégant, & bien conſervée.

bas repréſente ſaint Pétrone, ſaint Charles, & les autres ſaints protecteurs de la ville de Bologne, qui regardent le tableau du haut. Le ton de couleur eſt foncé, les ombres ſont fortes & noires ; il n'eſt pas de ce ton de couleur gracieux, ordinaire au Guide. Le ſujet en eſt ſingulier, & ſans doute du goût de celui qui l'a fait peindre.. A la première chapelle à droite, le tableau de l'autel & les peintures à freſque ſont d'Aleſſandro Tiarini, que l'on appelle par excellence l'expreſſif. Le ſujet de ce tableau eſt ſaint Joſeph amené par des Anges aux pieds de la Vierge, pour lui demander pardon des ſoupçons qu'il a conçus ſur ſa groſſeſſe. L'air humilié & repentant du ſaint fait imaginer ce que le peintre a cru qu'il devoit dire. La Vierge a un air ſévere qui la fait paroître plus âgée & moins gracieuſe qu'on ne la repréſente ordinairement. Ce tableau eſt d'un ton de couleur excellent, exactement deſſiné & très-bien conſervé.

A la troiſième chapelle eſt un tableau du Guide, qui repréſente Job ſur le trône après tous ſes malheurs ; il eſt entouré d'une multitude de perſonnes de différens âges & de différens ſexes qui

lui apportent des présens. Le sujet de ce tableau, comme on peut juger, offroit un beau champ à la grande intelligence de cet habile peintre; aussi y a-t-il déployé avec avantage toutes les ressources de son admirable génie: il régne une variété charmante dans les aires de têtes qui sont exactement dessinées & toutes gracieuses; les animaux, les bijoux, les draperies, tout y est représenté avec vérité & une grande facilité. La lumiere est bien répandue dans tout le tableau; les ombres s'affoiblissent à mesure qu'elles s'éloignent; enfin, cette ingénieuse & sublime composition réunit dans un dégré éminent toutes les perfections que l'on peut souhaiter dans un tableau, & peut vraiment servir de modele aux éleves qui veulent prendre une idée de la grande maniere de ce maître.

Il y a dans cette même église un très-beau tableau de Louis Carrache, qui représente la vocation de saint Mathieu à l'apostolat. Le Cavedone, bon peintre, peu connu hors de Bologne, y a peint des fresques qui sont d'une bonne couleur.

Que l'on ne soit point étonné d'entendre un curieux, qui n'a fait que voir

en paſſant ces tableaux, oſer les apprécier. Il eſt dans tous les genres des beautés ſi frappantes, qu'elles ſont faites pour être ſaiſies par tout eſprit ſenſible au beau, dans lequel la vérité domine, & qui eſt l'expreſſion de la nature, dans un état de perfection où on l'imagine plutôt qu'on ne la trouve. Or, tels ſont les beaux tableaux dont j'ai parlé ; ils ne ſont autre choſe que la repréſentation de la belle nature : c'eſt cette même repréſentation exacte qui en fait la beauté réelle. Il ne faut donc que pouvoir, en voyant l'ouvrage du peintre, s'affecter des mêmes idées qu'il a eues ; & comment s'y refuſeroit-on? Si les objets ſont préſentés avec un appariel avantageux, c'eſt en même temps avec une vérité frappante, qui n'eſt pas toujours celle de la nature, mais que l'on ne ſouhaiteroit d'y rencontrer, parce qu'elle n'a rien d'outré, rien que l'on puiſſe croire être tel qu'il eſt repréſenté. Je n'entreprends donc rien, en appréciant ces tableaux qui ſoit au-deſſus de la portée d'un homme qui ne voyage que pour s'inſtruire, & qui a du goût pour les baux arts. J'ai fait cette réflexion une fois pour toute, afin de juſtifier les deſcriptions

tions que j'aurai occasion de faire dans la suite de ces Mémoires, & où je parlerai toujours de ce que j'aurai remarqué, suivant que j'en aurai été affecté.

Les Capucins. Le tableau du maître-autel est un Crucifix, avec la Vierge, saint Jean & la Madeleine, peint par le Guide. Il est fort vanté à Bologne ; il est dans la maniere forte de ce peintre, convenable à ce sujet, où il faut plus de majesté imposante, que de graces & de délicatesse. C'est peut-être pour cette raison que l'on regarde ce tableau comme le premier de ce genre qu'ait produit le pinceau du Guide.

31. *San Michaele in Bosco*, abbaye réguliere de moines Olivetains, située sur une montagne à un demi-mille de Bologne ; la maison est grande & bien bâtie, il y a une bibliothéque assez considérable, & il regne parmi les moines qui l'habitent un ton de politesse qu'il n'est pas ordinaire de trouver dans ces maisons. S. Michel in Bosco.

L'église est bien bâtie & décorée avec goût. A la premiere chapelle à droite, est un beau tableau du Guerchin, qui représente le bienheureux

Bernado Tolomei, instituteur de la congrégation du Mont-Olivet, qui reçoit le livre de sa régle des mains de la Vierge. Il y a des dessus de portes ovales, où sont des enfans d'une grande beauté, peint par le Cignani, qui excelloit dans ces sujets.

A la sacristie, le tableau d'autel est une copie de la célébre Madeleine du Guide, dont l'original est au palais Barberini à Rome : cette copie, peinte par le Canuti, est très-belle. La boiserie faite par un frere convers, de marqueterie de rapport, qui représente différens sujets de l'histoire ecclésiastique, est un ouvrage qui mérite d'être examiné avec attention : il y a des parties rendues avec la plus grande industrie. A côté d'une des portes de cette sacristie, il y a une petite perspective peinte à fresque avec tant de vérité, qu'elle fait illusion : c'est une porte & un escalier....

Mais ce qui a été admirable en cette maison, ce sont les peintures du cloître, où le Guide, Louis Carrache, le Cavedone, Spada, Tibaldi & plusieurs autres peintres avoient travaillé à l'envi. Cet ouvrage immense, composé de trente-sept grands tableaux, qui,

lorſqu'il ſubſiſtoit en ſon entier, pouvoit diſputer le mérite de la peinture à toutes les plus fameuſes galeries, eſt preſque tout-à-fait détruit. Il n'en reſte pas une partie qui ne ſoit conſidérablement altérée, ſoit par les injures de l'air, ſoit par l'ignorance & la méchanceté d'une quantité de gens que l'on y laiſſe entrer, qui ont graté les peintures, les ont rayées, ſe ſont plu à en effacer certaines parties, & ont fait mille outrages à ces ouvrages dignes de l'immortalité. Quel regret n'a-t-on pas de voir le magnifique tableau de la Turbantine, peint par le Guide, totalement altéré! On voit encore dans le haut quelques têtes admirablement peintes. On appelle ainſi ce tableau de la figure principale, qui eſt une tres-jolie femme coiée d'ffun turban, qui apporte à ſaint Benoît un panier d'œufs. Les autres ſont différens payſans de l'Apennin, qui viennent de même faire des préſens au ſaint Patriarche. On peut juger de l'ordonnance de ce tableau, par une copie qui eſt dans le chœur des moines. Le tableau le mieux conſervé eſt celui de la folle qui court à ſaint Benoît, qui la guérit ſur le champ. Les autres

ont pour ſujet différens miracles du même ſaint, & les traits principaux de l'hiſtoire de ſainte Cécile. Ce cloître, de forme octogone, eſt de très-bonne architecture. Les différens points de vue qui ſe préſentent des terraſſes qui environnent la maiſon, ſont agréables & variés. On voit la ville de Bologne dans toute ſon étendue; la vue même peut ſe porter juſqu'à Imola, Cento & autres villes, à travers une plaine de la plus grande fertilité, & très-bien cultivée. Les environs de la montagne offrent de jolies promenades, où le peuple de Bologne ſe raſſemble en très-grand nombre les jours de fête en été.

Madonna di San Luca, portiques qui y conduiſent.

32. *La Madonna di ſan Luca*, égliſe de religieuſes de ſaint Dominique, ſituée au-deſſus d'une montagne à près de trois milles de Bologne. On y va à couvert ſous un portique à arcades ouvertes, qui aboutit à la porte même de l'égliſe. C'eſt une des grandes conſtructions qui ait été faite depuis le ſiécle brillant des Romains: il y a ſept cents arcades qui conduiſent de la porte de la ville au haut de la montagne, entrepriſes au commencement de ce ſiécle par la maiſon Monti, & conti-

nuées par plusieurs particuliers. Les corps de marchands, les arts & les métiers, les domestiques même des deux sexes se sont cotisés & ont fait construire plusieurs arcades; ceux qui ne pouvoient contribuer de leurs bourses, alloient servir les ouvriers; les confesseurs obligeoient leurs pénitens à y travailler; plusieurs y alloient par dévotion; enfin on a si bien fait, que cet ouvrage immense est terminé. Vers le milieu du chemin est un grand pavillon d'architecture, décoré par Bibiéna. Il est soutenu sur des ponts sous lesquels passe un grand chemin. A chaque arcade on voit le nom & les armes des particuliers, des compagnies, des confraires & des corps de métiers qui les ont fait bâtir; il y en a quelques-unes construites aux frais du public: celles-là s'achetent d'ordinaire par des mourans qui chargent leurs héritiers de les payer, & d'y faire peindre leurs armes avec leurs noms.

L'église est formée par un grand dôme, quatre chapelles aux angles, & un enfoncement allongé pour le maître-autel. L'architecture en est belle & majestueuse, & fort dans le goût de la Superga, qui est au-dessus de Turin.

Elle a été bâtie sur les desseins de Dotti, architecte moderne. On y révere une image miraculeuse de la Vierge que l'on dit peinte par saint Luc & qui est l'objet de la grande dévotion des Bolonnois. Tous les malades, tous les gens en peine font des vœux à la Madonna di san Luca, & on obtient par son intercession mille faveurs du ciel; aussi l'église est couverte d'une confusion d'*ex voto*, qui empêchent d'en voir la belle construction.

Si je me borne à ces seules églises, ce n'est pas qu'il n'y en ait quantité d'autres à Bologne, où l'on voit de belles peintures; mais outre que je ne les ai pas toutes visitées, le détail en seroit d'une longueur qui pourroit être ennuyeuse. Je crois seulement avoir rapporté ce qu'il y a de plus célèbre, & en avoir assez dit à ce sujet, pour inspirer aux voyageurs quelque curiosité pour ces chefs-d'œuvres de l'art que l'on a tant de plaisir à examiner.

Université. 33. *Lé Scuolé*, ou l'Université. Elle reconnoît pour son fondateur, en 425, l'empereur Théodose. Charlemagne, & Lothaire un des successeurs, l'augmenterent considérablement par les

priviléges & les biens qu'ils lui accorderent. Il est certain que cette école ou université va de pair, pour l'ancienneté & la célébrité, avec celle de Paris. On la nomma université d'études, pour montrer qu'elle les renfermoit toutes, & qu'en une même ville on enseignoit toutes les sciences & les arts libéreaux, qu'il falloit auparavant aller apprendre en divers lieux. Les divisions que les factions des Guelphes & des Gibelins causerent en Italie, & sur-tout à Bologne, troublerent considérablement la tranquillité & l'ordre que demande un pareil établissement. Plusieurs écoliers s'en étoient retirés, & les études y languissoient, lorsque Pierre Thomas, de l'ordre des Carmes, né à Sarlat en Périgord, évêque non résident de Palti en Sicile, nonce du pape Clément VI, se rendit à Bologne en 1362, pour terminer les différends qui étoit entre le Pape & Jean Visconti, par rapport aux prétentions qu'ils avoient l'un & l'autre sur la ville de Bologne.

Pendant le séjour de Pierre Thomas dans cette ville, il contribua beaucoup au rétablissement de son université, & les docteurs le reconnoissent aujour-

d'hui pour le reſtaurateur. Ce prélat mourut en Egypte en 1366, des bleſſures qu'il avoit reçues au ſiége d'Alexandrie, où il portoit la croix en qualité de légat du pape dans l'armée des Croiſés. La congrégation des rites l'a mis au nombre des martyrs, & l'univerſité de Bologne l'honore en conſéquence d'un culte public.

Les fameux juriſconſultes Jérôme Oſorio, Jean André, Azon, Bartolea Accurſe, ou ſe ſont formés dans cette école, ou y ont enſeigné. C'eſt à Bologne que le moine Gratien compila ſon décret. On dit que du vivant d'Azon l'univerſité de Bologne comptoit dix mille écoliers. C'eſt à cette école que Grégoire IX adreſſa le livre des Décrétales, Boniface VIII le Sexte, & Jean XII le livre des Clémentines. Il y a des profeſſeurs pour toutes les facultés, les langues & les humanités. Les profeſſeurs de la faculté de médecine ſe font connoître avantageuſement dans la république des lettres, par les ouvrages utiles qu'ils publient de tems en tems. Les noms des *Muratori*, des *Sbaraglia*, des *Malpighi*, médecins de cette univerſité, ſont célébres. Les bâtimens où ſe tiennent

les écoles, que l'on doit regarder comme le vrai centre de l'Univerſité, eſt vaſte, & pluſieurs de ces parties ſont bien décorées. Les cours, les ſalles, les galeries répondent à la beauté de l'établiſſement. Sous les portiques, dans les galeries, aux plafonds des ſalles, dans la chapelle, on voit de bonnes peintures à freſque; pluſieurs inſcriptions à la louange des profeſſeurs les plus célébres, (à la tête deſquels on n'a pas oublié de mettre Apollon & Eſculape) dont quelques-unes, décorées avec goût, ornent les galeries.

Le théâtre anatomique eſt diſpoſé avec beaucoup d'intelligence; il eſt orné de quelques ſtatues en bois fort bien exécutées; celles qui ſoutiennent le baldaquin de la chaire du profeſſeur, ont été nouvellement faites par Ercole Lelli, très-bon ſculpteur & grand anatomiſte: elles repréſentent deux hommes écorchés, dont les muſcles, les nerfs & les veines ſont à découvert. On regarde ces deux ſtatues comme des chefs-d'œuvres dans ce genre. Pendant la plus grande partie de l'hiver, on fait en cet endroit deux leçons d'anatomie par jour; on

difféque fur la table qui eft au milieu du théâtre. Il eft fort libre d'y entrer, & ceux qui ne veulent pas être connus, peuvent y venir mafqués; ufage très commode, fur-tout pour les femmes. Le colége de Montalte, fondé par Sixte V, & celui du Cardinal Albornos, établi pour la nation Efpagnole, font du corps de l'univerfité. Ce dernier collége étoit deftiné à entretenir des Efpagnols déja reçus docteurs dans d'autres univerfités, qui venoient fe perfectionner à Bologne, pour être envoyés de-là exercer les principaux emplois de judicatures dans les deux Siciles, le Milanois, & les autres états de la Monarchie Efpagnole. Le recteur de ce collége avoit une maifon affez bien entretenue pour y recevoir les cardinaux & les embaffadeurs de fa nation qui paffoient à Bologne; il y avoit même deux caroffes exprès pour leur ufage.

La quantité d'univerfités établies dans tous les états de l'Europe, eft caufe qu'il y a peu d'étrangers qui viennent actuellement faire leurs études à Bologne; on n'y voit plus que quelques Vénitiens & Allemands. Mais ce

qui fait un très-grand honneur à cette ville, est...

34. L'institut de Bologne, ou l'Académie des sciences & beaux arts, formée dans ce siécle par le comte Louis-Ferdinand Marsigli, officier général des armées de l'empereur homme vraiment né pour être le restaurateur des sciences & des arts dans sa patrie. On peut voir dans les mémoires imprimés de l'institut, & dans l'histoire de l'académie de peinture & de sculpture de Bologne, connue sous le nom de Clémentine, qui lui vient de son protecteur Clément XI, ce que ce généreux citoyen a fait pour sa patrie. On a vu cet homme illustre à la tête des armées, dans les négociations les plus importantes, remplir les fonctions de général ou de ministre avec des talens distingués, & s'occuper en même temps de l'histoire naturelle, de la phisique expérimentale, de toutes les parties des mathématiques, faire des recherches, des expériences & des observations, enfin ne laisser échapper rien de ce qui pouvoit satisfaire son goût pour les sciences, bien connu par quantité de beaux ouvrages dont il a enrichi la république des lettres. Ce que je peux dire

Institut ou Académie des sciences.

de l'inſtitut, c'eſt qu'il eſt étonnant de voir un établiſſement formé dans ce ſiécle, porté au point de perfection où eſt celui-ci, & dans beaucoup de genres très-intéreſſans, dont je donnerai une notice abrégée. Il eſt vrai que le pape Benoît XIV, né à Bologne, & qui avoit un amour de prédilection pour ſa patrie, a achevé, avec la magnificence d'un ſouverain qui aime les ſciences & les arts, ce que le comte Marſigli avoit commencé avec tant de ſuccès.

Le bâtiment eſt vaſte, & d'une beauté de conſtruction vraiment digne d'être le ſanctuaire des muſes. La tour de l'obſervatoire, qui eſt au milieu, eſt fort élevée, & d'une conſtruction ſolide; la plate-forme eſt aſſez large pour y placer aiſément tous les inſtrumens néceſſaire aux obſervations aſtronomiques. Les ſalles ſont très-belles; celle qui ſert aux aſſemblées publiques de l'académie Clémentine, eſt décorée d'une très-belle friſe peinte par Nicolo Labbate, éleve du Primatice. Dans une autre ſalle on voit les plus beaux monumens de Rome peints par Pellegrino Tibaldi.

Bibliothé- 35. La bibliothéque de l'inſtitut eſt

très-nombreuſe, compoſée, à ce qu'aſſure le bibliothécaire, de cinquante mille volumes, tant manuſcrits qu'imprimés. Il y a peu de manuſcrits anciens ; mais on y voit quantité de porte-feuilles, de lettres & autres ouvrages manuſcrits du comte Marſigli; pluſieurs du pape Benoît XIV ; tous les manuſcrits originaux, & les deſſeins coloriés de la grande hiſtoire naturelle d'Uliſſe Aldrovandi, qui, après avoir fait de longs voyages pour la perfection de l'ouvrage qu'il avoit entrepris, étant de retour en ſa patrie, craignant que ſes héritiers ne diſſipaſſent ſes tréſors littéraires, les donna au ſénat de Bologne qui les plaça dans une ſalle du palais public. La garde en fut confiée à un homme habile en état de conſerver avec ſoin cette précieuſe collection, & de l'augmenter par ſes propres recherches. Il eſt faux, comme on l'a débité, qu'Aldrovandi, après avoir conſommé ſon patrimoine aux dépenſes néceſſaires pour achever ſon entrepriſe, ſoit mort de miſere dans un hôpital, à la fin de ſa carriere qui fut fort longue. Il fut enterré avec honneur dans le tombeau de ſes ancêtres à ſaint Etienne. Il eſt vrai qu'il fut

que, manuſcrits originaux d'Aldrovandi.

aidé des libéralités du sénat de Bologne; le pape Grégoire XIII, dont il étoit parent, Sixte V & le cardinal Alexandre Peretti, le seconderent; le duc d'Urbain, François-Marie de la Rovere, & Ferdinand premier, grand duc de Toscane, favoriserent son entreprise par de grandes largesses ; & voilà ce qui le mit en état de faire cette collection qui étonne dans nos bibliothéques, par la dépense prodigieuse qu'elle a exigée : mais pour en bien juger, il faut la voir en original dans la bibliothéque de l'institut, & alors on est persuadé que c'est la plus belle entreprise qui se soit faite pour les progrès de l'histoire naturelle.

Les manuscrits & le cabinet d'histoire naturelle de Ferdinando Cospi, noble Bolonnois, qui marcha sur les traces d'Ulisse Aldrovandi, ont été aussi transportés à l'institut. Ce savant, aidé des libéralités de Ferdinand II & de Cosme III, grands ducs de Toscane, continua la belle entreprise commencée par Aldrovandi, & mit, avant que de mourir, dans le même dépôt public, les curiosités qu'il avoit rassemblées, & ce qu'il avoit écrit à ce sujet. Ces deux collections, déja fort

riches, ont fait le fonds d'un trésor, qui, dans ce genre, est l'un des plus considérables qui existe en Europe.

Outre ces manuscrits, la bibliothéque est fournie de tous les bons livres connus, & des meilleures éditions : on y voit un recueil considérable d'estampes, beaucoup de desseins d'originaux des meilleurs maîtres ; plusieurs manuscrits orientaux en langue originale, deux exemplaires bien conservés de la bible de Mayence, & en général tous les grands livres & les belles éditions qui font l'ornement des bibliothéques les plus fameuses. Celle-ci occupe deux grandes galeries & plusieurs chambres. Elle est publique. Les tablettes de la premiere galerie sont grillées, & on n'entre librement que dans celle-là, jusqu'à ce que l'on ait mis la seconde galerie dans le même état de sûreté.

Il y a plusieurs salles destinées, soit aux assemblées publiques de l'institut, & de l'académie Clémentine, soit aux assemblées particulieres, & aux conseils qui se tiennent en présence des magistrats nommés pour présider aux exercices & aux assemblées ; ce n'est point le sort qui en

décide, c'eſt une élection libre qui ſe fait toujours en faveur de ceux qui, par leur goût & leurs talens, ſont portés à prendre un véritable intérêt aux progrès & à l'honneur de ces établiſſemens.

L'atrio ou veſtibule eſt décoré de la ſtatue de Benoît XIV, & de celle d'Hercule, par Angelo Pio, ſculpteur Bolonnois. Les murs ſont revêtus de pluſieurs inſcriptions, bas-reliefs & autres monumens antiques. Les trois chambres, appellées des Préſidens, ſont ornées des deſſeins & des modeles qui ont concouru ou remporté le prix d'architecture, de deſſein & de ſculpture. On voit incruſtés dans la boiſerie d'une de ces chambres, deux plats d'ivoire fait autour, d'un travail excellent, ornés au centre de bas-reliefs très-bien exécutés, qui ont été donnés par Benoît XIV.

On voit dans la ſalle des antiques beaucoup de monumens étruſques & égyptiens; pluſieurs morceaux précieux & originaux; les plâtres des plus belles ſtatues & des bas-reliefs les plus célébres qui ſoient à Rome & à Florence, d'après leſquels les éleves de peintures & de ſculptures deſſinent

pendant l'été. Pendant l'hiver, ils dessinent ou ils modelent sur le nud tous les jours à la lampe, pendant deux heures au moins, dans une salle basse destinée exprès à cet exercice. Dans cette même salle est une suite de médailles grecques & romaines en grand bronze, depuis Pompée jusqu'à Héraclius, donnée par Benoît XIV, ainsi que la plus grande partie des plâtres modelés après l'antique.

Tous les instrumens propres à tourner, que le comte Marsigli avoit acquis en Allemagne sont rassemblés dans une même chambre.

La chambre de la dioptrique, outre beaucoup de télescopes, de lunettes de toutes longueurs, à tous les instrumens propres à fabriquer les verres, & les tours pour les polir. Benoît XIV acquît pour l'institut, tout ce que possédoient dans ce genre les héritiers du célébre Joseph Campana, professeur d'optique & de dioptrique.....

La salle destinée à la chymie est pourvue de tous les alambics, fourneaux, creusets, vases, & autres instrumens nécessaires à ses opérations.

Les murailles de le salle de l'art

militaire ſont couvertes d'une multitude de deſſeins de toutes les machines de guerre, tant anciennes que modernes, de pluſieurs trophées d'armes des peuples orientaux, & des ſauvages de l'Amérique. Au-deſſous ſur des tablettes ſont les modeles en relief de ces mêmes machines & armes travaillées en bois avec un art infini.

Dans la grande ſalle qui précéde l'appartement deſtiné à la phyſique expérimentale, on voit le portrait en grand de Benoît XIV, incruſté dans le mur; il a été exécuté en moſaïque à la fabrique du Vatican...... Cet appartement eſt composé de trois piéces; on y trouve des aimans d'une groſſeur & d'une force conſidérable; toutes les machines pour les expériences à faire ſur la lumiere & les couleurs, ſuivant le ſyſtême de Newton; les miroirs ardens; les machines pneumatiques des meilleurs ouvriers d'Angleterre; les balances hydrauſtatiques, & tous les inſtrumens propres à déterminer le cours des liqueurs, & leurs poids; enfin, ce que l'on peut ſouhaiter de plus parfait dans ce genre, & qui a preſque tout été donné par Benoît XIV.

36. L'appartement destiné à l'histoire naturelle, est composé de six piéces. Dans la premiere, sont les marbres & les albâtres : le prince de Massa Carrara & le général Montecuculli ont fort enrichi cette partie.... Dans la seconde, sont les terres à l'usage de la médecine & de la peinture; les sels fossiles, les soufres, les bitumes, les stalactites, les cinabres, les antimoines, les minéraux & les métaux, chacun dans leur matrice; les bois, les plantes & les poissons pétrifiés. On voit dans une des armoires, une petite montagne artistement formée de tous les minéraux qui se trouvent en Saxe, surmontée par une croix de vermeil : ce morceau est un présent fait au comte Marsigli, par le roi de Pologne, électeur de Saxe.

Cabinet d'histoire naturelle à l'institut.

Dans la troisiéme, sont les plantes marines, les éponges, les mousses, & une belle suite de coraux, suivant leurs différences & leurs degrés. Dans la quatriéme, on voit les plantes terrestres, rares & singulieres de l'europe & des pays étrangers, & remarquables, soit par leur forme, soit par leur beauté; les racines & bois étrangers d'usage dans la médecine; les gommes, les résines, les fruits & les graines : cette col-

lection paroît complette. La cinquiéme contient plusieurs momies d'Egypte de différentes formes & grandeurs, de la plus belle conservation; quelques-unes par leur richesse font juger qu'elles ont été de personnes distinguées; la plupart sont encore dans les boîtes où on les a trouvées, qui sont chargées d'hyeroglifhes; des animaux conservés dans leur forme naturelle; un crocodille; des cristaux de roche; quelques grandes piéces de coraux; plusieurs peaux de ces poissons coloriés de la mer du Brésil; quelques morceaux d'or & d'argent fossiles, qui enrichissent & ornent en même-temps les cabinets d'histoire naturelle, entr'autres une pépite d'or pesant plusieurs marcs, piéce plus rare encore qu'elle n'est précieuse. (On appelle pépites les morceaux considérables des minéraux qui se trouvent dans le lavage de la mine qui n'a point encore été exposée à l'action du feu).

Dans la sixiéme piéce, sont les animaux les plus rares, conservés en entier ou par parties; une belle suite de coquillages pris dans les mers des Indes; les oiseaux de l'Amérique les plus curieux; des serpens de toutes les formes, conservés dans l'esprit-de-vin, on en

voit à plusieurs têtes ; une suite nombreuse de bézoars. Cette partie de l'histoire naturelle est d'une richesse étonnante, d'un choix précieux, & de la plus belle conservation. Dans cette collection on voit un morceau rare, en ce que c'est une côte de baleine prise dans la Méditerranée sur les côtes de Pise, environ 1730.

La salle destinée aux exercices de géographie & de nautique, a les cartes, les instrumens & les livres de toute espece qui concernent ces sciences ; il y a outre cela des modeles de vaisseaux, galeres, frégates & autres bâtimens, les uns entiers, les autres en coupe, assez grands non-seulement pour en bien distinguer les parties, en connoître la construction, mais encore pour en démontrer la manœuvre. Un citoyen de Bologne, nommé *Marco Sbaraglia*, fonda en 1724 une chaire de professeur pour ces sciences, qui manquoit à l'institut.

Salle d'anatomie. Anna Mansolini, habile artiste.

37. La salle d'anatomie établie par Benoît XIV, est d'une richesse singuliere, par la quantité de tableaux & de figures en cire qui la meublent & la décorent, toutes exécutées par Ercole Lelli, sculpteur & anatomiste, mort

prince de l'académie Clémentine. On voit deux ſtatues d'homme & de femme de grandeur naturelle ; quatre autres diſſéquées & découvertes en partie, pour voir & ſuivre l'ordre des muſcles, des nerfs, des veines juſqu'aux os ; des ſquelettes artificiels ; pluſieurs tableaux où ſont repréſentés dans le plus grand détail les organes qui ſervent à former les ſens ; les ſtatues & les morceaux différens exécutés en cire de diverſes couleurs, ſont de la grandeur, de la forme & de la couleur qu'elles ont dans les corps naturels. Cet habile artiſte, qui travailloit avec autant d'application & de promptitude que d'adreſſe, à en juger par la quantité de ſes ouvrages qui ſont à Bologne & dans les pays étrangers, ſur-tout à Turin, a été beaucoup aidé dans ſes traveaux par ſa femme nommée *Anna Manſolini*, qui vit encore, & qui pratique cet art admirable. Elle fait, ſur les modeles qu'elle a formés elle-même, des démonſtrations anatomiques en faveur des étrangers curieux de juger de ſes talens par eux-mêmes. On voit chez elle des tableaux en cire & en relief de toutes les parties du corps humain, ſur-tout des plus délicates, telles que celles de l'œil & de

l'oreille, dans le plus grand détail, & avec une précision lumineuse. Toutes les parties constitutives de l'organe de l'ouie y sont détaillées; & comme il est difficile de faire bien connoître le méchanisme du marteau, de l'enclume, des nerfs & autres petites parties intégrantes, & d'une délicatesse extrême, elle les a rendues six fois plus grande que nature, mais toujours dans la vérité des proportions. Pour exécuter ces sortes d'ouvrages, il faut autant de sagacité que de patience. Elle m'a assuré qu'elle avoit fait la dissection de trente têtes, pour porter son anatomie de l'œil au point où elle est. Cette femme, vraiment respectable par ses talens, est âgée d'environ quarante-cinq ans; elle a de l'esprit & de la vivacité, & rend compte de ses opérations comme le meilleur démonstrateur d'anatomie. Je lui ai vu expliquer les parties & le méchanisme de l'œil, de l'oreille & de quelques autres parties du corps humain. Elle fait des bustes en cire aussi vrais que la nature; on voit chez elle celui de son mari & le sien que l'institut lui a demandés: elle n'a pas parfaitement réussi dans le dernier pour la ressemblance.

38. Je reviens à l'institut, pour par- Salle pour

l'instruction des sages-femmes.

ler d'un établissement nouveau, qui fait honneur à ceux qui l'ont imaginé, & qui est infiniment utile pour le bien de l'humanité. Dans une très-grande salle boisée & garnie de tablettes, sont rangés un grand nombre de modeles en grand, de toutes les façons dont peut se présenter l'enfant pour sortir de la matrice. Il y a de ces modeles où les mains sont placées comme elles doivent l'être pour l'extraction de l'enfant & de l'arriere-faix ; plusieurs où sont des enfans jumeaux dans diverses positions. Cette salle est destinée uniquement à l'instruction des sages-femmes, qui viennent y recevoir gratis les leçons d'un professeur en chirurgie : elles ne sont admises à opérer, qu'après qu'elles ont fait un cours d'études à l'institut. A la spéculation on joint la pratique. Dans une chambre voisine de cette salle, est la figure d'une femme sur un lit de couche, & construite de façon que l'on y peut placer un des modeles qui sont dans la salle : cette figure est couverte. La sage-femme opere devant le professeur, les yeux bandés, & il faut qu'elle rende compte de son opération. Après plusieurs essais de ce genre, si elle a donné des preuves suffisantes de son in-

telligence

telligence & de sa dextérité, on lui permet d'exercer son talent. Il suffit de donner une idée de cet établissement, pour sentir combien il est utile & intéressant pour l'humanité ; il ne paroît pas possible de porter les précautions plus loin pour instruire ces femmes, & prévenir les accidens occasionnés par l'ignorance, dès qu'il se présente le moindre embarras dans les circonstances qui exigent le ministere de ces femmes.

Outre les bâtimens dont j'ai fait mention, & qui sont considérables, il y a une aile entiere nouvellement construite qui n'a encore aucune destination, qu'à favoriser les progrès de l'institut, & à placer les nouvelles richesses qu'il acquerra.

39. C'est de l'académie Clémentine unie à l'institut, que sont tirés les professeurs de peinture, de sculpture & d'architecture. Académie Clémentine & Bénédictine.

L'académie Bénédictine, ainsi appellée du nom de Benoît XIV son fondateur, a pour objet les sciences & les belles-lettres, & est également uni à l'institut. Elle est composée de vingt-quatre académiciens, au nombre desquels le souverain pontife voulut que fût agrégée la célébre *Laura-Maria-Ca-*

therina Baſſi Verati, qui occupe une chaire de philoſophie dans l'univerſité de Bologne. Cette académie tient ſes ſéances tous les jeudis. C'eſt du nombre des académiciens que ſont tirés les profeſſeurs de chymie, d'architecture militaire, de phyſique, d'hiſtoire naturelle, de géograghie, de nautique & d'aſtronomie, qui donnent des leçons publiques à l'inſtitut. Ils ont tous des adjoints ou ſubſtituts qui les remplacent en cas d'abſence ou de maladie, ainſi que le ſecrétaire perpétuel & le bibliothécaire.

D'après la légere idée que je viens de donner de l'inſtitut de Bologne, on doit convenir qu'il y a peu d'établiſſemens formés pour le progrès des ſciences & des arts, qui puiſſent lui être comparés ; & on peut dire que c'eſt l'amour de la patrie qui a formé celui-ci, & qui l'a porté tout d'un coup à ce point de perfection que l'on y admire : il doit tout aux Bolonnois. Benoît XIV, qui l'a ſi conſidérablement enrichi, en avoit fait ſon objet de prédilection. Depuis le temps de la naiſſance de l'inſtitut, juſqu'à celui de ſon élévation ſur le trône pontifical, il n'avoit ceſſé de contribuer à ſon embelliſſement. Dès

qu'il fut pape, il s'y porta avec la magnificence & les attentions d'un ſouverain, né pour le bonheur & l'accroiſſement des ſciences & des arts. Il donna à l'inſtitut un état de conſiſtance qui répond de ſa durée. S'il ne fit pas davantage pour rendre l'état de profeſſeurs plus utile, c'eſt qu'il connoiſſoit l'ame noble de ſes compatriotes, qui s'empreſſeroient toujours de conſacrer leurs talens à l'honneur de leur patrie, & de l'inſtitut qui en fait la gloire.

Tel eſt en général la façon de penſer des Bolonnois. Un habile homme préfére une place d'un revenu médiocre qui l'attache à l'inſtitut, qui le met en état de le ſervir de ſes connoiſſances, à un établiſſement plus brillant & plus utile qu'il trouveroit hors de ſa patrie. Il y a pluſieurs ſubſtitutions conſidébles faites en faveur de l'inſtitut, après l'extinction des familles qui jouiſſent des biens dont il a l'expectative. Enfin il y a peu de villes où l'amour de la patrie ſoit auſſi en recommandation qu'à Bologne; tout ce qui a rapport à l'utilité ou à l'honneur du public, ou à la décoration de la ville, y eſt traité avec autant de diſtinction que de ſoin.

Théâtres. 40. Il y a plusieurs théâtres à Bologne, comme dans toutes les villes considérables de l'Italie; quelques-uns ont été construits par des particuliers dans l'enceinte même de leurs maisons, & leur appartiennent propriétairement, quoique l'usage soit de les faire servir aux plaisirs du public: ceux-là n'ont rien de remarquable.

Le principal, celui que le sénat a fait construire, est élevé dans un très-grand emplacement sur les ruines du palais des Bentivoglio, qui ont été les souverains de Bologne. Cet édifice, qui, par sa situation, son étendue & sa construction, pouvoit être regardé comme une forteresse, fut rasé: c'est sur ses fondemens que l'on a construit tout nouvellement un grand théâtre, l'un des plus vastes & des plus beaux qui soit en Italie. Il a été bâti sur les desseins de Bibiena, peintre & architecte, actuellement vivant: il est tout construit en pierres, à cinq rangs de loges séparées par des cloisons de briques sur champ. L'architecture en est assez noble. Le proscenium est formé par des colonnes cannelées d'ordre composite très-riche; les bases & les chapitaux en sont dorés, de même que les pilastres qui séparent

les loges. Celle du légat qui est en face du théâtre, aussi grande que deux autres, & plus élevée, fait saillie; elle est ornée d'un fronton soutenu par deux colonnes. Autour du parterre regnent des bancs en amphithéâtre, jusqu'à la hauteur des premieres loges. Il y a outre cela trois rangs de bancs dans la longueur du parterre. On bâtissoit à côté du théâtre, en 1761, des logemens fort commodes pour les acteurs étrangers. Les corridors & les entrées sont grandes & également bâties en pierre & en brique. En général, la distribution de ce théâtre est bien entendue. Pour la commodité & la solidité, il est préférable à tous ceux que j'ai vus en Italie: il n'est pas si régulier que le grand théâtre de Parme, mais il est plus solide, & n'a rien à craindre des incendies. Au fond de la scène est une grande porte qui donne sur un terre-plein assez étendu, qui est au niveau du théâtre, & qui peut servir ou allonger la perspective, ou à faire entrer les animaux & les machines lourdes qui sont nécessaires au spectacle. On n'avoit pas encore représenté sur ce théâtre; on travailloit aux décorations sur les desseins de Bibiena, qui présidoit lui-même à l'ouvrage: j'en

ai vu quelques piéces très-bien entendues pour la perſpective, qui eſt le genre où Bibiena excelle.

Palais & tableaux.

41. Je n'ai encore rien dit des palais de Bologne, qui ſont en grand nombre, enrichis d'une multitude de beaux tableaux : j'ai vu les plus célébres, & je ſuivrai la méthode que je me ſuis preſcrite, en ne faiſant mention que de ce qui m'a plu davantage.

Tous les nobles établis à Bologne, ſur-tout ceux qui ſont aggrégés au ſénat, & qui paſſent à leur tour à la place de gonfalonnier, premiere dignité de la république, ont de grandes maiſons ou palais qui paroiſſent plus ſervir à la repréſentation qu'à leur uſage ordinaire. La coutume à Bologne, lorſqu'un ſénateur a été élu gonfalonnier, eſt d'ouvrir ſa maiſon, non-ſeulement aux perſonnes de ſon rang, mais au peuple que la curioſité y conduit : c'eſt un ſpectacle que les patriciens lui doivent, chacun à leur tour, de deux mois en deux mois. Dans ces cas, où la repréſentation extérieure eſt de devoir, chacun ſe fait un honneur d'avoir des meubles de prix, des tableaux précieux, une longue ſuite d'appartemens que le

peuple puisse admirer, & qui serve à lui donner une grande idée de la magnificence & du pouvoir du possesseur.

Palais Sampierri. On y conserve trois tableaux admirables. Saint Pierre qui pleure son péché dans la prison, & que saint Paul console, par le Guide; il y a une expression si admirable dans les deux têtes, qu'on croit à tous instans que les Apôtres parleront; les parties de détail ne sont pas moins belles. Les habillemens sont traités avec une vérité frappante: la couleur est excellente. Enfin, c'est tout dire, on regarde ce tableau comme le plus parfait qu'ait produit le pinceau du Guide; où il a réuni à un dégré éminent toutes les qualités que l'on peut y souhaiter.

Abraham qui chasse Agar, par le Guerchin; figures de grandeur naturelle, que l'on ne voit que depuis le genou en haut: il est aussi parfait dans son genre que celui du Guide.

L'enlevement de Proserpine, par l'Albane, tableau composé de trois parties; dans le milieu est une danse d'enfans autour d'un arbre; dans un coin du tableau à gauche, l'enlevement;

vis-à-vis, & sur un nuage, l'Amour qui montre à sa mere ce que fait Pluton. Ces trois parties, qui ne forment qu'un seul sujet, sont exécutées avec une perfection admirable; le tableau est bien conservé, frais de couleurs, & a toutes les graces, l'élégance & le fini que l'Albane mettoit dans ces sortes de compositions. (M. Cochin s'est trompé en faisant deux tableaux de ces sujets qui sont certainement peints sur la même toile.) On assure à Bologne que M. le duc d'Orléans, régent de France, avoit voulu acheter ces trois tableaux; mais comme ils sont l'ornement du palais Sampierri, on ne voulut pas les séparer des autres; ce qui avoit déterminé le prince à acquérir toute la collection. Le marché étoit conclu, lorsqu'il fut surpris par la mort. Ce palais a encore d'autres tableaux de distinction, tel que la Samaritaine d'Annibal Carrache, connue par l'estampe que l'on en a gravée... Le combat des Centaurs & des Lapithes, par le Tintoret, sujet bien digne du génie & du feu de ce maître qui aimoit le fracas. Quelques beaux tableaux de plafond; un de Louis Carrache, représentant Hercule & Jupiter.... Un autre du Guer-

chin, qui a pour ſujet Hercule étouffant Antée. La couleur, le deſſein & l'intelligence ſont portées à un haut dégré dans ce tableau.

Palais Aldrovandi; grande & magnifique maiſon d'une architecture noble. A la ſuite du grand atrio appuyé ſur pluſieurs rangs de colonnes, on voit trois cours en enfilade, décorées de galeries ſoutenues par des colonnes couplées. Deux eſcaliers fort larges, & d'une belle conſtruction, conduiſent à des appartemens vaſtes & meublés avec goûts. On voit dans ce palais un aſſez grand tableau que l'on dit être du Guide. Il repréſente l'Amour dormant ſur un matelas de velours cramoiſi. La figure eſt d'une vérité frappante, qu'on ne ſe laſſe point de conſidérer, & admirablement peinte. Une Madeleine de Vandervef, peintre Flamand, qui, pour la beauté du coloris & l'agrément du pinceau, approche dans ce tableau de la maniere excellente du Correge. Une très-grande galerie, où ſont ſix tableaux de plafond, peints par Vittorio Bigari & Stephano Orlandi, peintres vivans à Bologne. Les ſujets ſont des faits particuliers à la maiſon Aldrovandi, & ſur-tout au dernier

cardinal de ce nom. On travailloit ſur le plancher de cette galerie un tapis de Turquie, formé par des ſtucs de couleur très-brillante.

Une ſeconde galerie moins grande que la premiere, partie dorée, partie peinte en griſaille, avec des niches qui renferment une collection vraiment précieuſe de buſtes antiques grecs & romains : il y en a quarante au moins, & des plus beaux temps de la ſculpture.

Au-deſſus de la porte du grand ſallon, on lit une inſcription à la gloire de Benoît XIV, qui prouve l'équité & la grandeur d'ame de ce pape. Le cardinal Pompeïo Aldrovandi avoit fait l'Egliſe Romaine, ou la Chambre Apoſtolique ſon héritiere ; il avoit cru devoir en agir ainſi, parce qu'il avoit été chargé de pluſieurs affaires importantes & utiles. Il laiſſoit très-peu de bien à ſa famille. Mais le ſaint pere croyant l'Egliſe Romaine aſſez riche, annulla le teſtament de ſon autorité, & rendit le bien du cardinal à ſa famille, dont les meubles & les tableaux font aujourd'hui le plus bel ornement de ce palais.

Galerie ſin- 42. *Palais Caprara*, moins vaſte

que le précédent. Les meubles y sont de la plus grande richesse. Il y en a un de velours brodé en or, un autre de velours cramoisi ciselé à fond d'or, plusieurs de velours plein galonnés en or. Un grand étalage d'immenses plats, bassins d'argent ciselés, d'urnes, de vases de toutes les formes, de coffres & d'autres meubles d'orfévrerie. Mais ce qu'il y a de vraiment curieux, ce qui est unique en Italie, c'est la galerie de ce palais, ornée des dépouilles des Turcs, qui furent le partage du général Caprara, qui commandoit une partie des troupes de l'empereur, lorsque le roi de Pologne, Jean Sobiesky, força les Barbares à lever le siége qu'ils avoient mis devant Vienne en 1683. On y voit toutes les armes à l'usage des Orientaux, arcs, fléches, carquois, casques, sabres, mousquets, étandars, turbans, selles, caparaçons des plus riches étoffes, brodés en perles, enrichies de pierres précieuses. Cet étalage est fait pour donner une idée de la magnificence orientale. Plusieurs cinturons d'orfévrevrie, ornés de pierres fines; une multitude de nippes & de bijoux à l'usage des Turcs & de leurs femmes. Toutes ces dépouilles

guliere du palais Caprara.

forment des trophées élégamment arrangée dans cette galerie, au bas desquels sont des coffres couverts de glaces, où sont renfermés la plupart de ces effets précieux, parmi lesquels on voit l'équipage du comte Tekeli, sa vaisselle, ses cantines & ses goblets d'argent doré, l'écritoire du Prince Ragotski, & plusieurs de ses bijoux. Cette collection est de la plus grande richesse. On peut juger par cette portion de butin qui échut au général Caprara, & qui fut peu considérable en comparaison de ce que durent avoir le roi de Pologne, le duc de Lorraine, les électeurs de Saxe & de Baviere, & les autres princes généraux en chef, de la magnificence barbare des Orientaux. La tente seule du grand visir, qui fit partie du butin du roi de Pologne, valloit plusieurs millions.

Dans la piéce qui sert de vestibule à cette galerie, est un grand buste du général Caprara, orné de la toison d'or; il est de bronze doré, & porté par un esclave Turc courbé, qui lui sert de piédestal: imagination ingénieuse, qui se rapporte & au général, & à la galerie qui lui sert de trophée.

Palais Ranuzzi. L'architecture en est noble ; le grand escalier est d'une belle construction. Dans les appartemens, on voit une sainte Agathe par Raphaël, demi-figure de grandeur naturelle, où l'on remarque la sagesse & la beauté de composition de l'Homere de la peinture. Un petit tableau de Moïse sauvé des eaux, par François Francia ; l'ordonnance en est bonne, & il est encore assez frais de couleur. Je parle avec plaisir de ces anciens tableaux, parce qu'il est rare d'en trouver qui soient bien conservés. L'enlevement de Proserpine & celui d'Hélene, par Luc Jordan, peintre Napolitain ; deux grands tableaux composés avec génie & beaucoup de feu, d'une belle couleur. Deux tableaux du Gambarini, peintres Bolonnois, qui a peint dans le goût Flamand avec beaucoup de correction. Ils représentent des religieux de saint François & des religieuses du même ordre qui font la charité... Il y a quelques autres tableaux de ce même peintre. Joseph & Putiphar, grand & beau tableau du Guide... Dans ce palais, comme dans beaucoup d'autres, il y a un luxe d'ornement fort singulier ; c'est de mettre dans les différens ap-

partemens de grandes piéces de vaisselle d'argent, qui ne servent qu'à l'ostentation. J'ai remarqué dans celui-ci quatre grandes urnes faites sur des modeles antiques, d'un beau choix & très-bien ciselées; un fuocone ou machine à porter un brasier, d'une grandeur considérable & d'un beau travail. Un obélisque en filigramme d'argent, de trois pieds de hauteur, qui est un chef-d'œuvre de patience & de délicatesse.

Belle collection du palais Zambeccari

43. *Palais Zambeccari.* Maison peu vaste, mais qui a la plus grande collection de tableaux qui soit à Bologne, & l'une des plus considérables d'Italie. On prétend y conserver cinq cens originaux, parmi lesquels je citerai ceux qui m'ont plu davantage.

Deux enfans, de Simon da Pesaro, beaux de couleur & d'un dessein correct. Loth & ses deux filles, par le Guerchin, digne de ce grand peintre. Une femme & deux enfans, du Pordenone, aussi vrais & plus beaux que nature. Une Assomption par Louis Carrache, composition noble & gracieuse, & dont le coloris est très-frais. La reine de Saba, grand tableau de Lavinia Fontana; l'ordonnance est

dans le goût de Rubens : les figures font habillées avec une magnificence & un travail digne de Paul Veronefe. Une Judith au moment où elle a coupé la tête à Holopherne, par Michel-Ange de Caravage : il eft d'une vérité effrayante. Un S. Sebaftien, beau tableau du Titien. Une Suzanne de Paul Veronefe : la figure principale eft charmante ; on ne peut lui reprocher que trop d'agrémens & de gaieté ; mais on dit à Bologne que c'eft une *Suzanne* Vénitienne qui ne fait pas fe fâcher : la couleur en eft excellente. Un S. François, du Guide, parfaitement deffiné & peint de même. Saint Jérôme, par le Mutiano, tableau frappant par fon expreffion, d'un coloris vigoureux, & fierement deffiné. Abraham qui reçoit les Anges, par Louis Carrache. Bacchus & Ariane. La figure d'Ariane eft l'une des plus aimables qu'ait peint le Guide : le Bacchus eft du Geffi fon éleve. Une fainte famille, du Titien ; un faint Pierre, du Guide ; une Madonne avec faint Jérôme, très-beau, du vieux Palme. Un jugement de Pâris, tableau gracieux de Nicolo l'Abbate. Une defcente de croix, de Paul Ve-

ronese, très-beau tableau, où la richesse du coloris & la beauté du génie de ce grand peintre se déploient avec avantage... Tarquin tenant le poignard sur la gorge à Lucrece, par Guido Cagnassi, éleve connu du Guide. Rien n'est plus beau, plus vrai, plus séduisant que la figure de Lucrece : c'est le plus beau corps qu'il soit possible d'imaginer. Le Tarquin est bien peint il a l'air ignoble, quoique furieux. L'éleve dans ce tableau va de pair avec le maître. Une musique du Primatice, tableau agréable, dans le goût de l'école Vénitienne. Une Madonne avec S. François & sainte Catherine, beau tableau du vieux Palme. Un mariage de sainte Catherine, tableau charmant du Guastarola. Deux enfans du Cignani, qui sont excellens.... Une Madonne, belle d'expression & de couleur, par Elisabteh Cirani. Un tableau de Brissio, qui représente l'homme dans tous les âges. C'est la plus immense & la plus singuliere composition que l'on puisse imaginer. Ce tableau a trente pieds en quarré, & occupe le fond d'une grande salle. Il y a des figures de toutes les tailles, & des grouppes fort ingénieuse-

ment traités. La couleur en eſt bonne & forte : il eſt mal éclairé à raiſon de ſa grandeur.

A côté de ce palais eſt un ſouterrein antique fort obſcur, appellé *Ponte di Ferro*, qui n'eſt remarquable que par la tradition, qui aſſure que c'eſt dans cet endroit que fut commencé la conſtruction de la ville de Bologne.

Le Palais Bovi. On y voit de beaux Baſſans d'une maniere plus noble que ce peintre n'a coutume. Une ſainte famille de Raphaël, tableau de forme ronde, frais de couleur & bien conſervé, ſous la galerie qui entoure la cour : quelques bas-reliefs & des inſcriptions antiques ornent la muraille. On remarquera que dans les inſcriptions, les noms des conſuls ou autres magiſtrats de l'ancienne Rome ont été rayés, pour y ſubſtituer celui de Bovius...

Palais Monti. Il y a pluſieurs beaux tableaux, & ſur-tout des deſſeins originaux de grands peintres de l'école de Bologne.

En voyant cette multitude de tableaux ſi précieux dans tous les genres, on regrette que du temps des Carraches, dont les éleves admirables ſe ſont for-

més en examinant leurs ouvrages, il n'y ait pas eu une académie de peinture & de dessein établie à Bologne, dont ces grands hommes eussent été les professeurs. Dans leurs leçons savantes, ils auroient appris le secret de leur art à des éleves si capables de s'élever jusqu'à eux : ils eussent rendu le vrai génie de la peinture héréditaire dans leur patrie. On regrette que le Comte Marsigli & Benoît XIV n'ayent pu profiter des talens de ces grands hommes. On doit lire les réflexions judicieuses qu'a faites à ce sujet M. Cochin dans son voyage d'Italie, à la fin de l'article de Bologne, où il dit avec grande raison, qu'un jeune peintre se formeroit avec plus de succès dans cette ville qu'à Rome, eu égard à la quantité de chefs-d'œuvres dans tous les genres & dans toutes les manieres que l'on y conserve. Je dois seulement ajouter que les possesseurs se font un plaisir de contribuer aux progrès de l'art, en donnant aux jeunes artistes toute la liberté & la facilité qu'ils peuvent souhaiter, soit pour dessiner, soit pour peindre d'après les originaux qui leur appartiennent. Le caractere des Bolonnois est vraiment la bonté & l'honnêteté.

On remarque dans quelques palais appartenans aux maifons qui ont autrefois dominé dans Bologne, une forte de conftruction qui annonce plutôt des maifons deftinées à fe fortifier en cas de révolution, que des habitations faites pour être le féjour de la paix & de la tranquillité. Le palais des Pepoli, qui eft d'une ancienne conftruction, & fort grand, m'a fait naître cette idée. Peut-être que lorfque fes poffeffeurs le firent bâtir, ils avoient lieu d'efpérer qu'une heureufe révolution leur rendroit la fouveraineté de leur patrie qu'ils avoient eue autrefois. Dans les temps de troubles qui ont précédé l'établiffement fixe de la domination de l'Eglife fur Bologne, on voyoit encore tant de nouveaux états fe former en Italie, tant de princes s'élever, foit par la protection des empereurs, foit par celle des papes, que pour le peu qu'un gentilhomme particulier eût de richeffes & d'intrigues, il pouvoit prétendre à tout.

44. La ville de Bologne, fans avoir à l'extérieur rien de magnifique dans fes édifices, eft en général bien bâtie; fes portiques couverts, fi commodes pour l'ufage, & qui bordent des deux

Mœurs & ufages.

côtés presque toutes les rues, ont empêché ceux qui ont bâti dans ces derniers temps, de faire ces belles façades extérieures qui contribuent tant à la décoration des villes; mais l'intérieur des maisons n'en est pas moins bien entendu & moins beau. Aucun particulier n'a osé sacrifier la commodité publique à son goût pour cette magnificence extérieure. Ainsi l'architecture y offre peu d'édifices remarquables. J'ai rapporté tout ce que la sculpture y a de vraiment beau, soit dans l'antique; soit dans le moderne. J'ai beaucoup parlé de la peinture; mais que ne peut-on pas en dire encore sans craindre d'exagérer ?

On ne peut que se former une idée avantageuse des mœurs des Bolonnois après ce que j'en ai déja rapporté. Il paroît qu'ils vivent entr'eux d'une maniere fort unie & avec peu de faste. La religion y est respectée plus que dans la plupart des autres villes de la domination Ecclésiastique. Les sciences qui y ont toujours fleuri depuis une longue suite de siécles, ont contribué à y conserver le dépôt de la foi dans sa pureté. On voit dans les derniers établissemens qui se sont faits en faveur des sciences & des arts, avec quelle attention on

les a mis ſous la protection publique de quelqu'un des ſaints patrons de la ville. Toutes les fonctions publiques de l'univerſité & de l'inſtitut, ſont précédées par quelque acte religieux ſolemnel, & terminées de même. En général, il régne une régularité apparente dans cette ville, qui engage à juger favorablement des ſentimens.

Le peu de ſavans que j'y ai vu, ſont honnêtes & modeſtes ; dans le nombre, je dois citer avec éloge le docteur Franceſco-Maria Zanotti, ſécrétaire perpétuel de l'inſtitut, très-digne d'occuper cette place par la diverſité de ſes connoiſſances & leur ſolidité. J'y ai vu auſſi le comte Franceſco Algaroti, né ſujet de la république de Veniſe, décoré de l'ordre royal de Pruſſe, connu par ſes ouvrages, de phyſique & de poëſie. Il étoit très-aimable dans la ſociété. Il eſt mort à Piſe en 1764.

Après avoir parlé de l'univerſité & de l'inſtitut, il ne me reſte rien à dire de l'état des ſciences à Bologne. Elles n'ont pas actuellement de ces aſtres brillans qui éblouiſſent l'univers par leur éclat ; mais on peut dire en revanche qu'elles ont beaucoup de ſujets excellens qui travaillent avec émulation, &

qui en ſuivant la route où ils marchent, ont tout lieu d'eſpérer de grands ſuccès, & de voir naître parmi eux des ſujets rares qui feront un jour époque dans la république des lettres.

Le peuple eſt doux & tranquille à Bologne ; il ſe croit heureux de vivre ſous le gouvernement de l'Égliſe Romaine, & cette idée fait réellement ſon bonheur. Il ne paroît pas que le ſoin de la fortune l'occupe beaucoup. Les deſcendans des plus fameux artiſtes y vivent dans la médiocrité où étoient leurs arrieres-grands-peres. J'ai vu avec étonnement que le célébre *Ercole Lelli*, mort depuis peu de temps avec tous les honneurs dûs à ſes talens, n'ait laiſſé aucuns bien. Sa veuve *Anna Manſolini*, ſi habile elle-même, & dont j'ai déjà parlé, vit dans une grande médiocrité ; elle auroit été embarraſſée pour l'éducation de ſes enfans, à laquelle elle auroit eu peine à fournir, ſans les reſſources que l'on trouve dans cette ville, & qui ſont une nouvelle preuve de l'amour pour la patrie qui y domine.

Maniere d'adoption ſinguliere.

45. Il y a, comme dans les autres villes d'Italie, différens conſervatoires, où l'on éleve les enfans orphelins, & où on leur procure des métiers ou des

talens, qui les mettent en état de fournir eux-mêmes à leur ſubſiſtance & à celle de leur famille, quand il s'établiſſent. Il paroit que l'on y forme par préférence beaucoup de muſiciens ; car la plus grande partie des acteurs & des actrices répandus ſur les différens théâtres d'Italie, ſont Bolonnois, & beaucoup s'y diſtinguent par leur talent.

Mais il y a des conſervatoires ou colléges fondés pour l'entretien d'un certain nombre de jeunes gens, & auſquels on donne une éducation diſtinguée ; c'eſt le ſénat qui nomme aux places de ces conſervatoires. Pluſieurs Bolonnois de familles Patriciennes ont ſubſtitué leurs biens, à défaut d'héritiers en ligne directe, à la république à la charge de choiſir un ſujet parmi les enfans élevés dans ces conſervatoires, qui doit porter leur nom & leurs armes, & qu'ils adoptent, en conſéquence du choix qui en ſera fait par les loix établies. Le teſtament eſt dépoſé dans les archives de la ville après la mort du teſtateur ; & dès qu'il y a lieu à l'exécution, les ſénateurs choiſiſſent un des éleves, qui alors prend le nom & les armes de la famille dans laquelle il eſt adopté, & jouit de

tous les priviléges de la nobleſſe. On conſerve à ces enfans les palais, les meubles & les tableaux des teſtateurs. On les choiſit ordinairement à l'âge de ſeize ans ; & depuis ce temps juſqu'à leur majorité, un commiſſaire nommé par le ſénat gere les biens qui leur ſont deſtinés, en met à profit les revenus, après avoir prélevé ce qui eſt néceſſaire pour donner à l'adopté une éducation conforme à ſon nouvel état. Ces revenus accumulés ſervent ou à réparer les fonds, ou à les améliorer, ou à faire des acquiſitions que l'on joint à la maſſe principale. Je crois que la façon de les élire n'eſt point arbitraire. On met dans une urne le nom d'un certain nombre d'éleves, d'âge & de mérite égal; celui dont le nom ſort le premier, eſt l'heureux. Un des fils d'Ercole Lelli, dont j'ai parlé, a ſuccédé nouvellement au nom & aux biens de la maiſon Solimeni, qui venoit de finir. Par cette précaution, qui ne peut avoir été ſuggérée que par un eſprit vraiment patriotique, les familles ne s'éteignent point, les biens ne paſſent pas en main étrangere à l'état ; & ces avantages réels contribuent à perpétuer les talens dans cette république aſſez ignorée, mais

mais où il y a des établiſſemens reſpectables & vraiment dignes des beaux ſiécles de l'humanité.

Le bourgeois & l'artiſan y ſont aſſez dans l'uſage de vivre au jour la journée ; ils s'embarraſſent peu du ſoin d'avoir chez eux des proviſions de bouche pour un long eſpace de temps. Je ne ſais ſi cette façon de penſer ne les met pas au-deſſous de bien des inquiétudes. Quoi qu'il en ſoit, on voit à Bologne, comme dans preſque toutes les villes d'Italie, une multitude de cuiſines établies dans les rues, où l'on vend les denrées & les viandes de la ſaiſon cuites & prêtes à être mangées ; ainſi dans toute la matinée, on voit hommes & femmes faire leurs proviſions pour le reſte du jour. A en juger par ce qu'ils achetent, ils vivent très-frugalement. Ceux qui ſe croyent par état au-deſſus de ces ſoins, n'aiment pas que les étrangers les voyent faire ces ſortes d'emplettes, ils s'en cachent avec ſoin, & pour cela les font ou de bonne heure le matin, ou fort tard le ſoir. Parmi la plupart des Italiens domiciliés, la fantaiſie du peuple ou des gens peu à leur aiſe, eſt de faire croire à ceux qui ne les connoiſſent pas, ſur-

tout aux étrangers, qu'ils ſont ou d'un rang diſtingué, ou d'une fortune tout au moins aiſée, pour ce qui eſt public, & que l'on peut remarquer en paſſant; ils ſont ſatisfaits, s'ils peuvent avoir donné d'eux une idée avantageuſe. On a beau connoître leur manie, & leur en parler, il ne croient pas tout le monde auſſi bien inſtruit que celui auquel ils ont affaire pour l'inſtant; alors ils changent avec lui de maniere, ils n'épargnent ni ſoupirs, ni flatteries, ni ſollicitations, pour avoir part aux libéralités de celui qu'ils croyent en état de leur en faire.

Je ne puis rien dire de bien aſſuré ſur la beauté du ſang à Bologne: on y voit de très-jolies perſonnes, plus encore dans le ſecond ordre & parmi le peuple, que dans le premier rang. Les femmes qui ſortent à pied, portent une eſpece de voile de taffetas noir fort avancé, qui leur couvre le viſage; mais quand elles ont quelque intérêt à le faire voir, elles y réuſſiſſent avec une adreſſe merveilleuſe, ſans qu'elles paroiſſent le faire exprès; il eſt vrai qu'elles retirent le voile aſſez promptement, quand elles jugent à propos de s'appercevoir qu'on les regarde: mais à

tout ce jeu on voit que les temps changent, mais que les caractères sont les mêmes ; elles sont encore telles que Virgile les dépeint :

Et fugit ad salices, & se cupit ante videri.

46. (*a*) Le commerce à Bologne n'est pas fort riche. Les ouvrages que composent les professeurs de l'université & de l'institut, font rouler les presses, & se débitent assez chez les étrangers. On y vend des tableaux que l'on annonce, pour la plus grande partie, comme venant des grands maîtres de Bologne ; mais on sait à quoi s'en tenir. Il est étonnant que la gravure n'y ait fait aucun progrès depuis le temps des Carraches jusqu'à nos jours. Il n'y a point de ville au monde qui pût fournir plus à ce bel art. Il y a une multitude de tableaux originaux, que l'on Commerce.

(*a*) Dans le temps des dernieres guerres d'Italie, auxquelles la nation Françoise a eu part, les ministres jugerent à propos d'etablir à Bologne un consul, plus pour tenir la main aux approvisionnemens que l'on tiroit de ce pays, que pour les affaires du commerce : il y est resté jusqu'à présent au même titre. Cette place est occupée depuis très-long-temps par M. Gratian, qui se plaît à rendre service aux voyageurs de sa nation.

ne peut connoître qu'à Bologne, dont on se formeroit une idée par des estampes bien gravées, dont cette ville seule fourniroit un recueil immense, moyen d'y attirer beaucoup d'argent, sur-tout à présent que le goût de la gravure est par-tout à la mode : mais cet art y est au premier pas.

Les liqueurs de toutes sortes, les mortadelles ou saucissons, les jambons de Bologne sont connus, se débitent dans toute l'Europe, & sont une branche de commerce considérable dans ce pays. Cependant celui de soie y tient le premier rang; les eaux du Rheno ont une qualité propre pour la disposer à la teinture, Quand elle est préparée, on la transporte ailleurs Il y a peu de fabriquans dans cette ville.

Ses environs fournissent abondamment des denrées pour toute espece de consommation. La campagne y est d'une fertilité étonnante, & de l'aspect le plus riant, du côté d'Imola & de Parme. Il n'en est pas de même de la partie qui avoisine Ferrare. Comme le terrein y est extrêmement bas, que les eaux n'ont pas d'écoulement en plusieurs endroits, que le Pô dans le temps des crues rompt, passe ses digues &

ſe répand au loin ; toutes ces cauſes réunies ont formé des marais très-étendus qui ont abſorbé une partie des terres & des prés, & rendu le pays inhabitable. Le commerce ne répare pas ces pertes, qui depuis quelques temps ſe font ſentir vivement à Bologne ; pluſieurs familles Patriciennes y ont perdu conſidérablement ; quelques-unes même ont été réduites à un état vraiment à plaindre. Le ſénat & les particuliers ont fait pluſieurs tentatives pour apporter quelques remedes à cette eſpèce de fléau ; ils ont payé fort cher des ingénieurs qui prétendoient pouvoir déſſécher ces marais, & les mettre en état de produire. Mais la ſituation même du pays a rendu leurs entrepriſes infructueuſes. Les terres ſont trop baſſes ; les eaux par leur abondance les ont détrempées de façon, qu'en partie elles n'ont plus de ſolidité, en partie elles ſe ſont affaiſſées au point que le niveau des eaux eſt beaucoup au-deſſus de celui des terres. Il y a donc grande apparence que les eaux ne feront qu'augmenter dans cette partie de la Romagne, & du Ferrarois qui la joint, qui à la fin deviendra tout-à-fait inhabitable. On eſt vraiment fâché,

en voyant un pays autrefois si riche, exposé à pareil malheur. Les parties qui sont habitées, & dont on éloigne les eaux à force de digues, sont de la plus grande fertilité. Dans les points les plus élevés, on profite des temps de sécheresse pour y semer des chanvres & des légumes, qui y croissent assez vîte pour qu'on ait le temps de les recueillir avant que les premieres pluies d'automne augmentent le voulume des eaux.

Qualité de l'air.

47. L'air, à ce que disent les habitans de Bologne, y est pur & sain; ils en apportent pour preuve la vue même des édifices de la ville, qui ne sont pas chargés de crasses & de poussieres, de mousses vertes & autres plantes parasites, dont l'humidité de l'air est la cause occasionnelle. Les eaux y sont d'assez bonne qualité, comparées à celles des autres villes du pays plat de Lombardie. Il y a quelques sources dans les montagnes voisines, qui, conduites dans la ville par des canaux, entretiennent les fontaines publiques, & fournissent assez d'eau pour l'usage ordinaire. Cependant la gale est une incommodité très-commune dans cette ville, ce qu'on ne peut attribuer qu'à

l'âcreté du sang. Est-elle occasionnée par un usage trop fréquent des viandes salées & des liqueurs, par la qualité de l'air ou des eaux, ou même par celle du sel dont on use dans le pays? J'attribuerois cet inconvénient à la derniere cause plutôt qu'à aucune autre, attendu que dans tous les états & à tous les âges on est sujet à la gale; il est vrai que l'on dit qu'elle n'y est pas fort incommode.

Pierre & phosphore de Bologne. Maniere de le préparer.

48. Dans les environs de Bologne, & sur-tout au pied du mont Paterno, qui en est éloigné de trois ou quatre milles, on trouve la pierre qui, préparée au feu, sert à former le phosphore, connu sous le nom de phosphore de Bologne, que l'on met au second rang parmi les phosphores artificiels. Cette pierre, grise, pesante, tendre & sulphureuse, dans laquelle on trouve des parties considérables d'un talc argenté, qui ressemble plutôt à un minéral qu'à une cristallisation, se trouve par morceaux répandue dans la terre. Une espèce de chymiste, que l'on dit avoir été cordonnier de son premier métier, & dont le nom étoit Vincenzo Casciarolo, ayant amassé beaucoup de ces pierres, auxquelles on n'avoit fait d'a-

bord aucun attention, espéra qu'en les faisant fondre au feu, il en tireroit l'argent qu'il imaginoit y être renfermé : mais il ne parvint qu'à en faire un phosphore nouveau, qu'il ne cherchoit point, & dont il négligea assez l'invention, pour ne pas s'en faire honneur. Dans la suite des temps, lorsque la physique eut fait des progrès plus considérables, M Homberg, médecin-chymiste de M. le duc d'Orléans, régent de France, fit un voyage exprès à Bologne, pour connoître la pierre dont je parle, & trouver le moyen de la préparer : il réussit très-bien ; & c'est selon sa méthode qu'on la prépare encore à l'institut. Cette pierre, préparée & calcinée selon les régles de l'art, devient très-absorbante : on. l'expose quelques instans au grand jour & aux rayons du soleil, s'il est possible ; la lumiere la pénétre : ensuite on la porte dans les ténébres, & elle y est aussi lumineuse qu'un charbon ardent : elle conserve son éclat pendant quelques minutes, & ne le perd que par dégrés. Alors elle n'a ni odeur, ni chaleur, on peut la toucher impunément. Pour lui rendre la lumiere, il faut l'exposer de nouveau au jour ; car ni la lumiere de

la lune, ni celle des flambeaux ne lui communiquent aucune vertu. Cette pierre, telle qu'on la distribue à Bologne, est de la figure & de l'épaisseur d'une noix un peu applatie. Sa couleur est celle d'une pâte grise à laquelle on auroit mêlé du soufre. On trouve dans ces pierres de petits coquillages de terre, qui s'y pétrifient, & y prennent la couleur argentée & brillante du talc, sans rien perdre de leur forme. Les transactions philosophiques rapportent, d'après le témoignage du célébre Malpighi, qu'un sculpteur nommé Zagonius avoit trouvé le secret de faire avec la pierre de Bologne, des peintures & des statues qui brilloient dans l'obscurité, mais qu'il étoit mort sans avoir laissé son secret à personne. D'après ce que j'en ai dit, & à l'inspection de la pierre, on imagine aisément comment on pourroit faire de petites figures qui auroient le même effet que le phosphore...

Maniere de préparer la pierre de Bologne, & de faire le phosphore.

On calcine cette pierre en l'exposant à un feu vif de charbon. Il faut avoir attention de la poser sur

une plaque percée de cuivre, parce que les parties de fer qui pourroient se mêler avec la pierre par l'action du feu, empêcheroient que la pierre calcinée, ou le phosphore n'absorbât aussi aisément la lumiere, & ne la rendît ensuite dans l'obscurité. Il faut avoir soin de nettoyer la pierre de toutes les matieres étrangeres qui peuvent l'environner, avant que de la mettre au feu. On la peut nettoyer avec l'eau-de-vie, & l'envelopper d'une pâte faite avec la même pierre pulvérisée dans un mortier de cuivre, avec un pilon du même métail, délayée dans l'eau-de-vie. Lorsque la pierre est posée sur la plaque de cuivre; on la recouvre de charbon arrangé de façon que la chaleur soit entiérement concentrée, & que l'air n'agisse que par dessus & par dessous. Le dessous de la plaque doit aussi être garni de charbon : le charbon minéral ne vaudroit rien pour cette opération. Sur cet exposé, il est aisé d'imaginer la forme du fourneau que l'on doit employer. Pour bien réussir dans cette préparation, il faut choisir de préférence les pierres les plus petites & les plus dures, & prendre garde qu'elles ne soient mêlées de corps étrangers qui en empêcheroient le succès...

DUCHÉ DE FERRARE.

49 LA route de Bologne à Ferrare se fait par un pays qui seroit très-fertile, s'il n'étoit pas inondé en grande partie. Il s'y forme d'espace en espace des amas d'eaux considérables. Quand ils sont arrivés à une certaine hauteur, il se fait par leur propre poids, & je crois sous la direction des vents, des écoulemens qui vont inonder d'autres parties, rompent les chemins & les rendent impraticables; de sorte que les postillons même des postes sont obligés de prendre de village en village des guides du pays, qui connoissent les inondations nouvelles & les fassent éviter. Sans cette précaution, on courroit beaucoup de risques; & malgré ces soins, il arrive souvent que l'on est obligé de retourner sur ses pas, ou de prendre de grands détours pour éviter les mauvais pas occasionnés par l'épanchement des eaux. C'est ce dont j'ai été témoin dans la route de Bologne à Ferrare, pendant la plus belle saison de l'année, environ le 15 de Mai. On peut juger de-là que ces chemins doi- Route de Bologne à Ferrare.

vent être impraticables après les pluies de l'automne & pendant tout l'hiver.

De Bologne à Ferrare on compte cinq postes, qui peuvent faire environ quinze lieues de France, que l'on ne parcourt pas habilement, quoique les chevaux soient bons, à cause de tous ces détours, sur-tout de Bologne à la Pieve, village qui partage à peu près le chemin. Au sortir de la Pieve, on marche sur une digue ou chaussée très-élevée & fort étroite; il n'y a d'espace que pour passer une voiture. D'un côté coule le Pô, qui est large & profond; de l'autre est un fossé, qui aboutit à une vallée de la plus grande fertilité, quand elle n'est pas inondée. La grande production de ce pays est le chanvre, dont on fait un commerce considérable avec l'étranger. Dans les endroits les plus élevés, on voit quelques vignes & assez de terres à bleds pour la consommation du pays, & en général beaucoup de graines & de légumes, que l'on peut semer & recueillir dans la saison de l'année où les eaux sont le moins abondantes. Les eaux ont causé tant de changemens dans la surface de ce pays, que la route qui se fait, tan-

tôt par des chemins de traverſe, tantôt ſur des chauſſées, quelquefois dans des chemins alignés & bien entretenus, eſt fort variée ; elle n'eſt pas abſolument sûre, eu égard à tous les inconvéniens dont j'ai parlé, ſans compter celui de ces digues étroites & élevées, où il eſt dangereux de rencontrer d'autres voitures, ſur-tout de la Pieve à San Carlo. Depuis ce village juſqu'à Ferrare, le chemin eſt plus sûr & mieux tenu ; on trouve quelques chauſſées, des ponts, beaucoup de caneaux, qu'il a fallu néceſſairement creuſer, pour établir quelque communications dans le pays, dont la culture aux environs de Ferrare, du côté de Bologne, paroît très-négligée.

Duché de Ferrare.

50. Le duché de Ferrare eſt aujourd'hui une province de l'Etat eccléſiaſtique, gouvernée par un légat. Il eſt borné au nord par l'état de Veniſe, au couchant par les duchés de Mantoue & de la Mirandole, au midi par le Bolonnois & la Romagne, & au levant par le golfe de Veniſe. Ce pays eſt entouré de toutes parts par les différentes branches du Pô, qui forment des atterriſſemens à leurs embouchures dans la mer Adriatique, &

dont les eaux ne s'écoulant plus avec facilité, refluent dans les terres, y forment une grande étendue de marais qui rendent l'air mal-sain, & nécessairement le pays inculte & inhabité. C'est par cette cause que se sont formés les marais de Commachio dans le Ferrarois, dont on a tiré quelque utilité, en y établissant des salines qui fournissent du sel au Bolonnois, au Ferrarois, à la Romagne, & à une partie de la Marche d'Ancone. Pour empêcher les inondations qui sont la ruine de ce pays, il n'y auroit que deux moyens : le premier, de faciliter l'écoulement des différentes branches du Pô dans la mer Adriatique, en détournant les sables qu'elles ont entraînés à leurs embouchures ; ce qui paroît presque impossible : le second, de multiplier les canaux, de construire des digues, qu'il faudroit d'une force & d'une élévation considérable ; ce qui paroît très-difficile dans un pays où l'on auroit peine à trouver assez de matériaux pour toutes les constructions qui seroient à faire : à quoi il faut ajouter que ces entreprises sont au-dessus des forces des particuliers, quand même ils se réuniroient pour le

tenter. On ne peut pas citer ici l'exemple des Hollandois, qui ont élevé des villes magnifiques dans des marais inhabitables, & qui y ont porté la population au plus haut degré : c'eſt le commerce immenſe de ce peuple laborieux qui a opéré ces merveilles. L'Europe & les Indes, tributaires des négocians Hollandois, ont fourni les frais de ces grandes entrepriſes. La nation à préſent a les mêmes reſſources, & eſt aſſez riche par elle-même pour les entretenir. Mais ici il n'y a ni commerce, ni émulation, ni induſtrie. Il n'y auroit donc que la protection du ſouverain qui pût faire réuſſir les ouvrages néceſſaires à ce pays; il faudroit pour cela une ſuite de ſouverains pontifes & de légats animés des mêmes vues pour cette partie de leur domination, ce que l'on ne peut pas eſpérer, outre que la dépenſe à faire excéderoit peut-être les forces de la Chambre Apoſtolique. Ainſi on ne peut que s'attendre à voir ce pays, autrefois ſi riche, ſe dégrader de plus en plus par les eaux, devenir inhabitable.

Après la longue anarchie qui ſuivit l'extinction de la puiſſance des Lom-

bards, & des rois d'Italie de la race de Charlemagne, dans la maison d'Est posséda le duché de Ferrare depuis 1336 jusqu'en 1597. Alphonse II d'Est, duc de Ferrare, étant mort sans enfans, le pape Clément VIII réunit cet état à son domaine, comme fief de l'Eglise, malgré les dispositions qu'avoit faites Alphonse en faveur de Cesar d'Est son neveu, duc de Modene, auquel il vouloit laisser ses terres en héritage, mais comme le pere de Cesar n'étoit que fils naturel d'Alphonse I, duc de Ferrare, le pape ne le gugea point capable de succéder à son oncle, & n'eut aucun égard à son testament.

Situation de Ferrare. Restes de beauté. Citadelle.

51. Ferrare, capitale du duché de ce nom, située sur la plus petite branche du Pô, appellée dans le pays *Pô morto*, à vingt-neuf degrés cinquante-cinq minutes de longitude, & quarante-quatre degrés cinquante-quatre minutes de latitude nord, est presque au centre du pays dont je viens de parler, dans une plaine fort basse. On ne fait pas remonter sa fondation plus haut que le sixiéme siécle. On prétend qu'alors l'Exarque Smaragdus fit entourer de murailles le petit endroit appellé

Ferrariola, & qu'il le fit mettre au rang des villes. En 657, le pape Vitalien y transféra l'évêché de Viguenza, qui n'eſt plus aujourd'hui qu'un village du Ferrarois. L'empereur Frédéric II, dans le temps de ſes démêlés avec les papes y fonda une univerſité, à laquelle il accorda de grands priviléges, dans l'intention de faire tomber celle de Bologne, qui étoit attachée au ſaint ſiége. Cette ville étoit encore peu conſidérable ; mais dès que les marquis d'Eſt y eurent été établis, ils donnerent tous leurs ſoins à l'embellir & à l'agrandir. L'Italie étoit alors poſſédée par une multitude de petits ſouverains, ou de petites républiques, qui n'épargnoient rien pour rendre leur capitale brillante, riche & peuplée. C'eſt la raiſon pourquoi on trouve plus de belles villes dans ce pays, que dans le reſte de l'Europe, & ſur-tout dans la Lombardie, où il y a peu de villes conſidérables qui n'ayent été capitales d'un petit état ſouverain.

La maiſon d'Eſt poſſéda Ferrare à titre de marquiſat juſqu'au temps de Paul II, qui l'érigea en duché en faveur de Borzo d'Eſt. Cette ville, par les ſoins de ces princes, étoit devenue

l'une des plus belles d'Italie : ce qui en reste ne permet pas d'en douter. L'aspect est noble & majestueux, & annonce une place considérable ; les murs sont terrassés, revêtus de bastions d'espace en espace, & entourés de larges fossés à eau vive, & bien entretenus ; les édifices publics & particuliers sont construits avec magnificence ; les rues sont grandes & larges, & presque toutes alignées : mais après cette belle apparence, ce qui étonne, sur-tout en entrant, c'est qu'elle a l'air d'un désert ; la plus grande partie des maisons sont inhabitées, beaucoup tombent en ruine : en approchant du centre, on trouve un peu plus de mouvement dans le peuple ; mais on s'apperçoit très-bien qu'il y a peu de commerce. Les habitans eux-mêmes se plaignent que les arts, la population & l'industrie y diminuent sensiblement ; ce qu'ils attribuent au mauvais air causé par la grande étendue des marais voisins, & au dépeuplement de la campagne des environs. Dès que les papes se furent mis en possession de la ville en 1598, ils firent construire les fortifications extérieures. Clément VIII fit ensuite bâtir la citadelle, où ses successeurs ont toujours

entretenu une garnison, d'où on tire aussi des soldats pour la garde des portes qui sont au nombre de cinq, ayant chacune au-devant d'elles un pont pour traverser le fossé (*a*).

52. L'église cathédrale de Ferrare, bâtie en croix grecque, est grande & belle; elle doit les embellissemens modernes dont elle est décorée, au cardinal Ruffo son archevêque. Il y a plusieurs tableaux précieux, entre autres un martyre de saint Laurent, par le Guerchin, de la plus grande beauté, & de toute la force de ce maître. Dans le fond du sanctuaire, un grand & beau tableau du jugement dernier, fort imité

Cathédrale & autres églises.

(*a*) Cette Citadelle est flanquée de six grands bastions royaux d'une construction solide. Au milieu de la place d'armes est une statue de marbre du pape avec cette inscription sur la base ... *Ne recedente Paulo, Ferrariæ fortitudo recederet, Martem Neptuno substituit.* ... Une crainte chimérique a donné lieu à cette inscription, & à la pensée brillante qui la termine. Il y a bien plus à craindre que la ville de Ferrare devienne inhabitable par la submersion dont elle est menacée, qu'elle ne soit jamais exposée à la discrétion de l'ennemi, parce que les eaux qui l'entourent se retireroient entiérement.

de celui de Michel-Ange, qui eſt dans la chapelle Sixtine du Vatican. On voit encore dans cette égliſe pluſieurs peintures du Doſſi, peintre Ferrarois de réputation, de même que le tombeau de Lilio Gregorio Giraldi, célébre littérateur du quinziéme ſiécle.

Aux Théatins, un grand tableau de la préſentation de Jeſus-Chriſt au temple, peint par le Guerchin: il eſt beaucoup dans la maniere de celui de la circonciſion par le même maître, dont j'ai parlé à l'article de Bologne.

Il faut voir l'égliſe des Bénédictins; il y a pluſieurs tableaux de diſtinction, qui amuſeront les amateurs de la peinture; & un voyageur inſtruit doit y aller par reconnoiſſance jetter quelques fleurs ſur le tombeau de l'Arioſte, au-deſſus duquel eſt ſon buſte en marbre blanc. Son épitaphe apprend qu'il eſt mort en 1533, âgé de cinquante-neuf ans.

A ſaint Dominique, les tombeaux des Strozzi pere & fils, tous deux poëtes; ceux de Nicolas Leo cenigo & Celio Calcagnino, & de pluſieurs autres ſavans qui ont fleuri à Ferrare dans le quatorziéme ſiécle & au commencement du quinziéme, & qui ont beaucoup

contribué au rétablissement des lettres en Europe.

L'église de saint Georges des moines Olivetains est célèbre par le concile général que le pape Eugene IV y assembla en 1438. Ce souverain pontife, après avoir fait de vains efforts pour dissoudre le concile de Basle, qui se regardoit même dans ses dernieres sessions comme représentant l'église universelle, & qui, pour le prouver à l'univers, déclara le pape suspens & interdit, & enfin le déposa; le pape qui avec raison n'eut aucun égard à ces procédés illégitimes, indiqua l'assemblée d'un concile général à Ferrare, où devoit se traiter la grande affaire de la réunion de l'église Grecque à l'église Latine. L'empereur de Constantinople, Jean Paléologue, y vint avec le patriarche de cette ville. Bessarion de Nicée, qui depuis fut cardinal, & Marc d'Ephese, étoient à la tête de la députation des Grecs. Les premieres séances de ce concile se tinrent à Ferrare: ensuite il fut transféré à Florence, à cause des maladies qui s'éleverent à Ferrare; & la réunion des Grecs avec les Latins fut consommée à Florence, par le fameux décret d'union, connu sous le nom de

décret d'Eugéne IV. Les Arméniens & les Jacobites, qui faisoient partie de l'église Grecque, envoyerent aussi leurs députés, qui accéderent au décret d'union; de sorte que cette grande affaire fut terminée en 1440 aux dépens de l'église Romaine, qui paya tous les frais du voyage des Grecs.

Palais du légat. Statut, &c.

53. Le légat réside dans l'ancien palais ou château des ducs de Ferrare, situé au centre de la ville. Il est entouré de larges fossés revêtus & pleins d'eau, que l'on traverse sur des ponts-levis. Quatre grosses tours à chaque angle, unies par quatre grands corps de logis, composent cet immense bâtiment, qui est de la construction la plus solide. Vis-à-vis de ce château est un magnifique palais qui appartient à la branche de la maison d'Est régnante à Modene: elle tient ce palais en fief relevant de l'église, avec les biens qui y sont attachés, & qui sont situés dans le Ferrarois. Au-devant de cet édifice sont deux statues de bronze de deux ducs de Ferrare; l'une équestre: l'autre assise dans une chaire consulaire, & en habit long; l'une & l'autre sont de petite maniere, & posées sur des colonnes très-hautes. Vis-à-vis est la place du dôme, qui est fort gran-

de, mais qui n'eſt point réguliere, & n'a aucune décoration.

Voilà ce qui j'ai remarqué à Ferrare, où je me ſuis peu arrêté. Ce que je puis en dire, c'eſt que peu de villes ſont conſtruites auſſi régulierement, & ſe préſentent ſous un aſpect plus favorable : il n'y manque que des habitans, & un air dans lequel on puiſſe vivre. Quelques voyageurs m'ont aſſuré que la ſociété de Ferrare étoit très-aimable, que la nobleſſe y étoit affable, honnête & pleine d'eſprit.

La célébre Renée de France, fille de Louis XII & d'Anne de Bretagne, mariée à Hercule II d'Eſt, duc de Ferrare & de Modene, connue par ſon attachement à la religion réformée, par la protection qu'elle accorda aux ſavans, & par ſon goût pour les belles-lettres, vécut dans cette ville pendant trente-trois ans, depuis 1527 juſqu'en 1560. Elle quitta l'Italie après la mort de ſon mari, pour ſe retirer en France à Montargis, ou elle mourut en 1575. Il eſt certain que l'on n'auroit pas ſouffert patiemment que cette princeſſe continuât plus long-temps à retirer dans ſes états quantité de perſonnages, illuſtres par leur ſavoir, mais qui avoient le malheur

d'être infectés du venin des nouvelles hérésies, & qui cherchoient par-tout à faire des prosélites.

POLESIN DE ROVIGO.

Polesin de Rovigo aux Vénitiens. Sa position, ses bornes.

54. IL y a peu loin de Ferrare à Rovigo, ville capitale du Polesin, province de l'état de Venise; mais le chemin en est difficile & fort allongé, par la quantité de détours qu'il faut faire avant que d'arriver à une des branches du Pô, que l'on traverse en barque à dix ou douze milles plus loin que Ferrare. On voit de tous les côtés, que malgré les précautions que l'on prend pour se garantir des inondations, on en vient difficilement à bout. Quand on est arrivé dans le Polesin, on s'apperçoit que le terrein est beaucoup plus élevé que dans le Ferrarois.

Cette petite province, qui peut avoir seize lieues de long sur six de large, est entourée d'une des branches principales du Pô, de l'Adige & de la mer Adriatique, qui en font une presqu'isle d'où elle a pris son nom de *Polesine*. Les Vénitiens s'en emparerent en 1500 sur les ducs

ducs de Ferrare, & l'ont gardée depuis ce temps.

Le pays arrosé d'une multitude de ruisseaux est d'une fertilité étonnante; il ne faut que jetter les yeux sur la campagne, pour voir avec quelle force se fait la végétation: on y recueille toutes les denrées de consommation ordinaire, des grains de toute espece, des fruits en abondance & de bonne qualité, beaucoup de chanvres. La plus grande partie de ces denrées se transportent à Venise, où elles sont à grand marché.

Les chemins, dans ce pays, sont mal entretenus & difficiles à tenir; les plus beaux sont ceux où deux voitures peuvent passer à peine.

55. La ville de Rovigo n'a rien de plus remarquable que d'avoir été la patrie du savant Celius Rodiginus. Le palais qu'occupe le podestat, est situé sur une grande place, qui a pour tout ornement une colonne de pierre, & au-dessus le lion de saint Marc. A un des coins de la place, est le corps-de-garde d'une compagnie d'infanterie que la république y tient pour la sûreté de la ville. L'église cathédrale, lorsque je l'ai vue, étoit en mauvais ordre: on travailloit à la réparer. A une des extré-

Rovigo, ancienne ville d'Adria.

mités de cette ville, dans un quartier assez désert, est une grande chapelle ronde entourée au-dehors d'une galerie soutenue d'une colonnade: elle est totalement remplie de tableaux de vœux, qui paroissent tous être des peintres de l'école Vénitienne. Cette chapelle est dédiée à la sainte Vierge, dont on y conserve une image miraculeuse. La république de Venise a donné le titre de ville à Rovigo, depuis qu'elle est sous sa puissance; elle l'a fait entourer de murailles, & y a fait construire quelques édifices publics. Le siége épiscopal de l'ancienne ville d'Adria sur le Tarò, colonie romaine qui avoit donné le nom de mer-Adriatique au golfe de Venise, a été transféré à Rovigo. La bonté du pays fait que les nobles Vénitiens achetent de préférence tous les fonds qu'ils peuvent acquérir dans ce territoire, qui sont d'un revenu considérable. Quant à la ville d'Adria, elle a été réduite à peu de chose par les inondations qui l'ont submergée en partie. Son territoire, du temps de Pline l'ancien, étoit renommé par les vins qu'il produisoit: encore à présent on y fait quelques vins blancs qui approchent de la bonté du muscat; mais en général tous les vins

que l'on recueille dans ce terrein, sont de la plus médiocre qualité, & on les consomme tous dans le pays & à Venise.

A trois milles environ au-dessus de Rovigo, on passe l'Adige en barque: de-là on va à *Montcelese*, beau village du Padouan, situé au pied d'une montagne élevée. On en voit une suite dans ce canton qui sont partie des Alpes. Il est aisé de les reconnoître à leur extérieur; elles ne ressemblent en rien aux Apennins, dont elles sont séparées par l'extrémité de la plaine de Lombardie, le long de laquelle la mer Adriatique fait canal. Ces montagnes sont couronnées de rochers, couvertes de bois en partie, en partie arides & incultes.

Au sortir de *Montcelese*, on traverse un ruisseau, & on suit un canal navigable qui borde le chemin presque jusqu'à Padoue. Des deux côtés du canal on voit plusieurs belles maisons de campagne, dont les plus magnifiques sont aux nobles Vénitiens. Pendant douze à quatorze milles, ou une poste & demie, le territoire, à droite du chemin, est de la plus grande fertilité; c'est une vaste plaine qui va aboutir sur le Polesin, & qui n'est pas moins riche.

Je réserve à parler de Padoue, & de

quelques autres villes de l'état de terre ferme de la république, après que j'aurai dit quelque chose de son gouvernement & de sa capitale.

RÉPUBLIQUE DE VENISE.

Etats de la république de Venise.

56. LA république de Venise posséde une partie considérable de l'Italie; elle jouit encore de la Dalmatie, de plusieurs places sur les côtes d'Albanie & de Morée, & de quelques isles de l'Archipel; ce qui donne lieu de diviser ses états en trois parties, 1. La seigneurie de Venise, qui comprend son état de terre ferme en Italie. 2. La Dalmatie & les villes du Levant. 3. Les Isles de l'Archipel.

Les provinces qui forment le domaine de terre ferme, s'étendent du quarante-cinquiéme degré de latitude au quarante-sixiéme & demi, & tiennent en longitude du vingt-septiéme au trente-deuxiéme degré, en approchant des Alpes Rhetiques, Trentines & Carniciennes; ce qui fait que la température d'une partie de ce pays tient plus du froid que

du chaud. Elles sont bornées au nord par la Carinthie, l'évêché de Trente, & la Valteline ; au couchant par le Milanez ; au midi par la partie du Milanez où est Cremone, le Mantouan & le Ferrarois ; au levant par la mer Adriatique.

On divise cet état en onze petites provinces. Le Dogado, ou duché de Venise, qui s'étend depuis l'embouchure de l'Adige jusqu'à Merano, dans lequel Venise est située ; le Frioul ; la Marche Trevisane, qui comprend le Trevisan, le Feltrin, le Bellunois & le Cadorin ; le Vicentin ; le Padouan ; le Polesin de Rovigo ; le Veronois ; le Bressan ; le Bergamasque ; le Cremasque enclavé dans le Milanez ; l'Istrie Vénitienne ; séparée des autres par la Carniole, & située sur le golfe de Trieste.

La Dalmatie, dont Zara est la capitale ; les villes du levant, dont les principales sont Butrinto & Perga ; sur les côtes de l'Epire, Suada ; & Spina-Longa sur celles de Candie.

Les Isles de l'Archipel, dont les principales sont Corfou, Cephalonie, Zante, Zerigo, Tiné & Sainte-Maure....

57. L'histoire de Venise est trop connue pour que j'entreprenne d'en don- Idée historique de Ve-

H iij

nise. Origine. Gouvernement. ner ici un abrégé. Je ne prétends que tracer une esquisse légere de son gouvernement, tirée des écrits les plus authentiques; à quoi j'ajouterai ce que j'en ai appris étant à Venise, ce que j'ai observé dans plusieurs circonstances intéressantes. Si ces Mémoires ont l'utilité que je me propose pour ceux qui feront le voyage d'Italie, ils me sauront gré de leur avoir donné une idée juste de ce que l'on peut savoir du gouvernement de Venise; connoissance nécessaire pour n'être pas étonné du spectacle unique que donne cette ville admirable. Je ne crains pas que l'on me reproche de m'être écarté des bornes de la vérité.

Dans le milieu du cinquiéme siécle, lorsqu'Attila, roi des Huns, ravageoit l'Italie, après qu'il eut détruit Aquilée, Altino, Concordia, Opitergo, Padoue, villes situées dans le voisinage de la mer Adriatique, les peuples effrayés de la puissance de ces Rois du Nord, qui se répandoient comme des torrens dans les belles plaines d'Italie, & y portoient la désolation & le ravage, craignant à chaque instant d'éprouver de semblables malheurs, chercherent dans les Lagunes de la mer Adriatique un asyle où ils

fussent en sûreté. Les Padouans, dès l'an 421, avoient fait quelques établissemens à Rialto, l'une des principales Lagunes & la plus habitable; ils avoient tâché de l'accroitre, en la déclarant un asyle franc pour tous ceux qui voudroient s'y retirer. Ce privilége y attira quelques nouveaux habitans qui augmenterent le premier établissement, & s'y occuperent à la pêche qui est très-abondante dans cette mer. Ce fut dans cet asyle qu'une partie des habitans fugitifs d'Aquilée, de Padoue, de Concordia & des autres villes, se retirerent; de sorte que dans très-peu de temps les Lagunes, qui formoient soixante & douze isles séparées par de petits canaux, se trouverent peuplées; chacune ayant pour les affaires civiles, un chef, connu sous le nom de tribun, & son pasteur ou curé pour le spirituel. Leur forme d'administration, quoique semblable, étoit indépendante; chaque communauté se gouvernoit sans avoir aucun rapport aux autres. Rien ne les unissoit que l'intérêt commun qu'elles avoient à se défendre contre les entreprises de l'ennemi étranger; alors toutes les communautés ne formoient plus qu'un seul corps, & n'avoient qu'un même intérêt.

Ces soixante & douze communautés sont l'origine des soixante & douze paroisses de Venise qui subsistent encore. Pendant près de deux cens cinquante ans, les Padouans, qui avoient formé le premier établissement de Rialto, conserverent une sorte de souveraineté sur ces isles : ses consuls y envoyoient de temps en temps des tribuns ou gouverneurs généraux revêtus de l'autorité du sénat ; mais il ne paroît pas qu'ils ayent jamais fait aucun acte bien marqué de domination sur les tribuns particuliers de chaque communauté ou paroisse, qui se regardoient comme indépendans. L'an 709, les tribuns des douze isles principales résolurent de se former en république, & de se donner un chef électif. Comme ils ne vouloient dépendre en aucune façon du sénat de Padoue, pour n'en être pas contrariés dans leurs projets, & conserver toute la liberté dont ils jouissoient, ils s'adresserent à l'empereur, dont la souveraineté sur l'Italie étoit encore reconnue, & au pape, pour obtenir des deux puissances le droit d'élire un prince ou chef de leur république ; ce qui leur fut accordé tout de suite. La même année ils élurent pour premier duc ou doge, Paul-Luc Ana-

feste. Il paroît que dans la suite tout le peuple eut part à l'élection.

Les premiers doges régnerent avec toute la puissance de souverains absolus; ils se désignoient des successeurs dans la personne de leurs fils ou de leurs freres, que le peuple gagné par leurs sollicitations, leur crédit & leurs libéralités, reconnoissoit aisément. Comme cette espece de gouvernement étoit trop tumultueux, le doge Sebastien Zani, élu en 1172, de concert avec les principaux citoyens, exclut le peuple du droit d'élection dont il abusoit, & établit un conseil indépendant & souverain, duquel se tireroient à l'avenir les électeurs du doge. Ce conseil fut composé de deux cents cinquante magistrats pris indifféremment dans tous les ordres de l'état; ce qui fut fait par ménagement pour le peuple qui auroit pu se révolter, s'il avoit été privé tout d'un coup des priviléges dont il jouissoit conjointement avec les patriciens. On élut aussi douze tribuns du peuple, dont le devoir étoit de veiller à ses intérêts, & de s'opposer aux entreprises des doges, qui tendoient au despotisme. Mais les intérêts différens des électeurs, qui n'étant pas tous de même état, avoient souvent des vues

opposées, & se livroient à l'esprit de faction, ne permirent pas une longue durée à cette nouvelle forme de gouvernement : il ne subsista qu'environ cent vingt ans, pendant lesquels on voit que les rênes du gouvernement étoient entre les mains du doge seul. En 1290, le doge Pierre Gradenigo, qui fut en place près de vingt-trois ans, parvint à rendre le gouvernement de Venise purement aristocratique, à l'exclusion de tous les autres corps de l'état. Ainsi le gouvernement fut mis entre les mains de la noblesse, ou des familles patriciennes, qui furent inscrites au livre d'or qui fut formé pour lors, & qui est le registre de la noblesse Vénitienne.

Noblesse de Venise. Citadins.

58. Cette noblesse composée de cinq cens trente familles résidantes à Venise, dont plusieurs du même nom, & inscrites actuellement au livre d'or, est divisée en trois classes. La premiere est composée des descendans des douze tribuns qui élurent le premier doge. Onze de ces maisons subsistent encore depuis près d'onze siécles; chose unique dans le monde, & qui par sa singularité mérite d'être citée. Ces onze familles sont les Badoër, dont il y a huit branches ou familles séparées. Cette maison

a eu des doges pendant le premier état de gouvernement. Trois de Barozzi, treize de Contarini, trois de Dandolo.. deux de Falier... quatre de Gradenigo... deux de Memo, qui a eu aussi des doges dans le premier état... douze de Morosini... six de Michieli... une de Sanudi, trois de Tiepolo. La maison Polani, qui formoit la douziéme famille, est éteinte depuis peu. (*a*) On les appelle les familles électorales; elles sont regardées comme les premieres de la noblesse Vénitienne. Les Bembi, Bragadini, Cornari & Giustiniani, vont de pair avec les familles électorales, & sont de la premiere classe, de même que les Delfini, les Quirini, & quelques autres... La seconde classe est celle dont les familles furent inscrites au livre d'or en 1290, lorsque le doge Gradenigo établit l'aristocratie. Les Capelli, Foscarini, Mocenigo, Zani, Sorenzo, Celso, Venieri, Tron, Lorendan, Vendramin, Grimani, Priuli, Sagredo, Zeno & plusieurs autres, sont de cette classe, qui est fort esti-

(*a*) Le dernier mâle de la maison Polani est mort en 1760.

mée, à raiſon de ſon ancienneté & de ſes ſervices, attendu qu'il y a près de cinq ſiécles qu'elle participe au gouvernement de l'état... La troiſiéme claſſe comprend près de cent familles qui ont acheté le droit de la nobleſſe au prix de cent mille ducats ; ce qui s'eſt fait principalement dans le temps des guerres avec les Turcs, lorſque la république avoit des beſoins preſſans d'argent, ou des dettes à payer. Ces nobles ont part au gouvernement intérieur, mais ils ſont rarement employés aux grandes charges de l'état, ou aux ambaſſades importantes... La quatriéme claſſe eſt celle des nobles d'honneur ; diſtinction que la république accorde aux ſouverains & à leurs enfans, ſur-tout lorſqu'ils paſſent à Veniſe, à tous les princes d'Italie, aux freres & aux neveux des papes qui paroiſſent ſouhaiter cette diſtinction, & à quelques familles illuſtres d'Italie.

Indépendamment de ces claſſes, il y a un ordre de nobleſſe ſujette de la république, parce qu'elle habite ſes états, & y a ſes biens. On l'appelle nobleſſe de terre ferme ; mais elle n'a aucune part au gouvernement, ou aux charges de l'état ; elle eſt tenue dans une très-

grande dépendance : si elle sert dans les troupes, c'est en quelque sorte comme étrangere.

Entre la noblesse & le peuple, il y a un second état composé des bonnes familles bourgeoises, qui sont de deux sortes. Les premiers sont citadins de naissance & d'origine, issus de ces familles qui avoient part au gouvernement de l'état, & à l'élection du prince, avant l'établissement de l'aristocratie, par le doge Gradenigo. Elles demeurerent dans l'ordre des citadins, parce qu'elles furent exclues du conseil souverain qui fut alors composé. Suivant les apparences, on ne choisit que le principal de chaque famille, celui qui étoit le plus capable de servir l'état, & dont le nom fût porté au livre d'or. C'est sans doute la raison pour laquelle plusieurs citadins ont encore le même nom & les mêmes armes que quelques familles patriciennes des deux premieres classes... Les citadins du second ordre ont acquis ce rang, ou par leur mérite, ou par argent : les uns & les autres sont admis indistinctement aux charges qui leur sont reservées. Le corps des citadins comprend les sécrétaires de la répu-

blique, les avocats, les notaires, les médecins, les marchands de soie & de drap, & les chefs des manufactures de glaces de Murano. Un noble Vénitien peut épouser une citadine, mais il doit faire approuver son contrat par le grand conseil, sans quoi ses enfans ne seroient point inscrits au livre d'or. S'il épouse une femme du peuple, il est obligé d'acheter la noblesse à ses enfans, & il faut ou qu'il mérite cette grace par ses services, ou que l'état ait besoin d'argent. Le lien d'union entre beaucoup de nobles & les citadins, est le commerce que ceux-ci font sous leur nom, mais de société avec les patriciens: le gouvernement tolere cet usage, pour empêcher ses premieres familles de tomber dans l'indigence, sur-tout quand elles sont nombreuses, & encore pour les mettre en état de paroître avec honneur dans les places qui demandent du faste & de la dépense, telles que les grandes ambassades. Sans cette ressource, il ne seroit pas possible que la plupart des familles subsistassent avec la dignité qu'exige leur naissance; l'usage étant de partager les biens également entre tous les mâles d'une même famille, pour

conserver l'égalité qui doit régner dans une république, & pour les mettre tous en état de la servir.

Le gouvernement de Venise étoit, comme nous l'avons vu, démocratique à sa naissance, & avoit pour chefs des tribuns éligibles par le peuple. Aux tribuns succéderent les doges, dont plus de trente furent souverains absolus. A cette espece de monarchie succéda une démocratie d'une nouvelle espece; on conserva le doge, mais dans la dépendance d'un conseil tiré de tous les ordres de l'état. Enfin se forma l'aristocratie parfaite qui subsiste depuis plus de quatre cens soixante & dix ans, pendant lesquels la république a eu diverses occasions d'éprouver la solidité de son gouvernement, sur-tout dans la fameuse guerre avec les Génois, où elle fut réduite à la seule Ville de Venise. On peut dire que c'est à l'union des patriciens entre eux, & à leur attachement inviolable à la patrie, qu'ils durent la conservation d'un état, dont tout sembloit leur annoncer la destruction prochaine (*a*).

(*a*) Harrington, qui écrivoit dans le dernier

Doge. Son élection. Prérogatives.

59. Cette aristocratie a pour chef le doge, qui est regardé comme le prince de la république, qui en a le titre & les honneurs, mais qui par lui-même n'a aucune espece d'autorité. Il n'est reconnu prince qu'à la tête du sénat, aux conseils où il assiste, & dans le palais ducal de saint Marc. S'il paroît dans quelques fonctions publiques hors du palais & dans la ville, c'est toujours avec une partie de la seigneurie qui

siécle, après le supplice de Charles premier, & le bannissement de sa famille, lorsque le parti républicain dominoit absolument en Angleterre, dans son *Occéana*, ou modele d'une république parfaite, préfére le gouvernement de Venise à tous ceux du reste du monde : il prétend qu'aucunes causes internes ou externes ne peuvent l'altérer : & il va dans son enthousiasme jusqu'à assurer qu'il ne doit finir qu'avec le genre humain, parce qu'il est composé des deux parties qui constituent tout gouvernement libre dans sa perfection, un grand & un petit conseil, ou ce qui est la même chose, un sénat & un peuple.

Le peuple manqueroit de sagesse sans le sénat, & le sénat sans le peuple manqueroit de probité, c'est-à-dire, abuseroit de son pouvoir, pour ses intérêts particuliers ; ainsi ils se tiennent l'un par l'autre dans les bornes que l'intérêt de la république leur prescrit.

forme avec lui la puissance souveraine, & sans laquelle il n'est rien. S'il veut quitter la ville pour aller à la campagne, il faut qu'il en obtienne la permission des six seigneurs conseillers d'état, qui, avec le doge, président toute la seigneurie : & alors il n'est plus regardé que comme un particulier ; il n'emporte avec lui aucune marque d'honneur qui le distingue; il n'a aucun droit aux titres honorifiques qu'il abandonne avec sa dignité & sa puissance, en quittant le palais de saint Marc.

Cependant la monnoie de Venise est frappée à son nom, mais son image n'y est point empreinte; on y voit seulement la figure d'un doge à genoux devant saint Marc; emblême qui donne à connoître qu'à Venise le doge n'est que le premier sujet de la république représentée par saint Marc. Le doge Nicolas Tron, qui mourut en 1473, fit frapper une nouvelle monnoie d'argent, avec son portrait au naturel. Mais le grand conseil arrêta aussi-tôt cette nouveauté, défendit le cours de cette monnoie, & statua de nouveau que la figure du doge n'y seroit représentée qu'à genoux devant saint Marc.

Quand il est question d'élire le doge,

on assemble le grand conseil, composé de tous les nobles résidans à Venise, ayant le droit d'y entrer. On met dans une urne autant de ballottes qu'il y a de sénateurs : trente sont dorées, les autres sont blanches. Ceux qui ont eu les ballottes dorées passent dans une autre salle, où dans un nouveau scrutin ils en élisent neuf... ces neuf en élisent quarante... les quarante, douze... les douze, vingt-cinq... les vingt-cinq, neuf... les neuf, quarante-cinq... les quarante-cinq, onze... Toutes ces élections se font par le moyen des ballottes blanches & dorées, comme dans la premiere : ce sont ces onze qui élisent les quarante-un seigneurs, électeurs du doge. Comme ordinairement ces élections ne sont que pour suivre les formes prescrites par les loix, & que la république sait qui elle doit avoir pour doge, même avant l'élection, on fait en sorte que les quarante-un électeurs soient tirés parmi les nobles les moins opulens, parce qu'à l'honneur d'élire le doge, sont attachés quelques droits utiles, & quelques places auxquelles la qualité d'électeur leur donne droit de prétendre. Le grand conseil approuve le choix des quarante-un électeurs ; après quoi ils sont enfer-

més dans le palais ſaint Marc, & gardés avec ſoin comme les cardinaux dans le conclave : il ne leur eſt permis ni de ſortir, ni de parler à qui que ce ſoit. Ils ſavent que le doge, ſur quarante-une voix, en doit avoir au moins vingt-cinq; ils s'arrangent en conſéquence, & d'ordinaire l'élection eſt bientôt faite. On voit que ce long circuit de ballottations a été ſagement établi pour empêcher l'effet des brigues dans l'élection du doge. Cette dignité eſt peu enviée actuellement ; elle eſt acceptée plutôt pour l'honneur de ſervir ſa patrie, que pour les agrémens qui y ſont attachés. Chaque ſénateur Vénitien ſait que le doge eſt en quelque façon l'eſclave couronné de la république.

Ses prérogatives ſont que les lettres de créance que les ambaſſadeurs & miniſtres de la république portent aux cours étrangeres, ſont expédiées en ſon nom; mais c'eſt le ſénat qui les fait ſigner par un de ſes ſecrétaires, & qui y met le ſceau de la république... Les édits & ordonnances commencent par ces mots, *Le ſéréniſſime prince fait ſçavoir....* mais ſans le nommer.... Tous les conſeils & tribunaux ſe levent & ſe découvrent quand il entre... le primi-

cier & les chanoines de saint Marc sont à sa nomination... Il nomme aussi quelques officiers subalternes du palais, appellés *Commendadori del Palasso*, qui y résident & y font la fonction d'huissiers. Il a un premier domestique en charge, appellé le chevalier du doge, qui porte l'habit rouge, dont la fonction est d'introduire les ambassadeurs & autres personnages en place, qui vont faire visite au doge.. A son élection, il a le droit de faire chevaliers les députés des villes qui viennent lui faire compliment.

La république lui donne, pour l'entretien de sa maison, douze mille ducats par an, sur quoi il est obligé de faire quatre festins solemnels, le lendemain de Noël, le jour de l'Ascension, le jour de saint Marc, & le quinze de Juin, auxquels il doit faire inviter le nonce, les ambassadeurs, & tous les nobles en charge, chacun à leur tour.

Mort du doge Loredan. Ses funérailles.

60. Dans un état où tout est réglé par des formes solemnelles & authentiques, il est à croire que tout ce qui se fait dans une occasion, se pratique dans toutes celles qui ont le même objet. Ainsi m'étant trouvé à Venise en 1762,

dans le temps de la mort du sérénissime François Loredan, & de l'élection du procurateur Marco Foscarini son successeur, ayant observé exactement tout ce qui s'est pratiqué, on ajoutera foi au dètail que j'en ferai, sur-tout ayant été à portée de tout voir de près, & sachant assez la langue du pays pour bien entendre tout ce qu'il étoit nécessaire que j'apprisse, pour juger de ce qui se passoit.

Le doge Loredan mourut le mercredi soir 20 Mai. Comme le lendemain étoit la fête de l'Ascension : on ne parla point de cet événement, qui, devant nécessairement mettre la république en deuil, n'étoit pas compatible avec la solemnité des épousailles de la mer, qui est une cérémonie bruyante, où la majesté de la république se trouve prendre part à la joie commune de la patrie. Le vendredi, le samedi & le dimanche on n'en parla pas davantage ; pour donner le temps aux marchands, qui avoient étalé sur la place saint Marc, de faire quelque débit de leurs marchandises. Pendant ce temps-là le corps du défunt doge fut porté sans cérémonie à la sépulture de ses ancêtres.

Le lundi 24, sa mort fut notifiée &

rendue publique dans la forme qui ſuit. Le chevalier du doge, accompagné des officiers & domeſtiques du prince, vêtus de deuil aux dépens de ſa ſucceſſion, ſe préſentent au collége, & lui viennent donner avis de la mort du doge. Le chevalier fait dans cette circonſtance un petit diſcours à la louange du doge, & parle des regrets particuliers de ſa maiſon, cauſés par la perte d'un ſi bon maître. Le ſénateur qui préſide au collége, répond gravement, ſans ſe lever ni ſe découvrir, qu'il eſt vrai que le défunt doge avoit fait ſon devoir & ſervi la république comme il le devoit; mais que puiſqu'il étoit mort, on alloit ſonger à en élire un autre. En même temps il prit les clefs du palais ducal, que le chevalier lui rendit, & fit ſigne à l'orateur & à ſa ſuite de ſe retirer.

Immédiatement après cette cérémonie; on ouvrit la ſalle où étoit la repréſentation du doge, & les cloches de ſaint Marc, auxquelles répondirent toutes celles de la ville, annoncerent au peuple la mort du ſouverain.

La repréſentation étoit une ſtatue dont le viſage étoit en cire, & reſſemblant au doge défunt. Elle étoit placée ſur une eſtrade fort élevée, revê-

tue des habits ducaux, qui ſont une grande robe d'étoffe d'or, avec le capuchon de même, doublé d'hermine, & le manteau ; la corne ducale en tête, les gants cramoiſis, les ſouliers & les brodequins de même couleur, avec de grands éperons dorés, tournés à contre-ſens, c'eſt-à-dire du côté de la pointe du pied. La repréſentation n'avoit point cette immenſe perruque que portent les ſénateurs & officiers de la république en exercice ; elle étoit ſeulement coiffée de quelques cheveux gris, courts & taillés en rond. L'eſtrade étoit couverte d'un grand tapis de velours cramoiſi brodé en or, aux armes de la république ; aux quatre coins, quatre étendards ou bannieres, & aux pieds, un grand écuſſon doré, aux armes de Veniſe ; à chaque angle de la repréſentation, un candélabre portant une groſſe torche de cire blanche. A un des côtés de la ſalle étoient deux nobles en robe rouge, avec quelques officiers ſubalternes, dont l'emploi eſt de garder la repréſentation ; de l'autre étoient les prêtres de ſaint Marc, qui récitoient les prieres pour les morts. L'expoſition dure trois jours, & ſe fait chaque ſoir dans une ſalle différente.

Le quatriéme jour, qui fut le 27 de mai, se fit la cérémonie des obséques solemnelles du doge ; il fallut plus de trois heures pour la marche du convoi, qui alla du palais ducal à l'église saint Jean & saint Paul, où est la sépulture des Loredan. Ce convoi est formé par toutes les confrairies qui marchent chacune sous leur banniere, les enfans élevés dans les conservatoires & les hôpitaux, les pénitens de toutes les couleurs avec leur banniere, les clercs réguliers, les moines & tout le clergé d'une aussi grande ville que Venise, la maison du doge, une partie de la seigneurie en robe rouge, une partie en robe noire. La représentation dont j'ai parlé, portée par les ouvriers de l'arsenal, vêtus de rouge, est précédée de l'écusson de la république, recouvert d'une gaze noire, des bannieres de l'état, & suivie d'un dais qui marque la souveraineté, mais sous lequel je ne me suis pas apperçu que l'on placât la représentation. Viennent ensuite les parens du doge ; ceux qui forment le deuil, accompagnés à gauche d'un sénateur, à droite d'un valet de chambre en habit de deuil, avec la cravatte longue & les manchettes de taffetas noir, sont vêtus

vêtus ſinguliérement. Ils ſont coiffés d'un bonnet piramidal d'environ trois pieds de hauteur, recouvert d'un grand voile qui les enveloppe de tous côtés, & qui traine juſqu'à terre ; ajuſtement qui reſſemble à celui de la dame Doloride dans Dom Quichote. Tout ce cortege, en ſortant du palais, commence par faire le tour de la place. Quand la repréſentation eſt arrivée à la porte principale de l'égliſe de ſaint-Marc, on fait ſauter trois fois la ſtatue ; les uns diſent pour ſaluer ſaint Marc, l'avertir que le doge arrive, & qu'il convient qu'il le reçoive & le préſente à ſaint Pierre ; les autres prétendent que c'eſt pour faire voir au peuple que le doge eſt réellement mort, qu'il ne dort point, & qu'aucun mouvement ne le peut éveiller. Cet uſage, quel qu'en ſoit l'intention, eſt ſans doute très-ancien. Delà le cortége défile dans le même ordre juſqu'au lieu de ſa deſtination.

Le catafalque où l'on devoit placer la repréſentation, élevé dans l'égliſe ſaint Jean & ſaint Paul, étoit d'une architecture magnifique, ornée de ſtatues ſymboliques, de feſtons de ciprès, d'écuſſons aux armes de la république

& des Loredan, de devifes & d'emblêmes ; il n'avoit guére moins de cent pieds de hauteur, & alloit jufqu'à la voûte de l'églife ; il étoit fait en entier avec des toiles noires & blanches, avec lefquelles on avoit formé des colonnes, des pilaftres, des chapiteaux, des bafes, enfin toutes les piéces d'architecture qui peuvent entrer dans la compofition d'un monument de cette efpèce, qui étoit furmonté d'un grand baldaquin fait de même. Toute la machine étoit illuminée du haut en bas. Elle fut commencée & finie en trois jours. Ce font les marchands de toile qui font obligés de fournir gratis toute celle qui eft néceffaire pour le catafalque ; on la leur rend quand elle a fervi.

On m'a affuré que la république n'entroit pour rien dans les frais des funérailles du doge, qu'elles fe faifoient aux frais de fa famille ; que dès qu'il eft élu, il faut qu'il configne, ou que fa famille réponde qu'elle fournira cinquante mille ducats, pour être employés à cette dépenfe, & que c'étoit une loi de l'état à laquelle aucun ne manquoit. Cependant M. Amelot de la Houffaye, dans fa relation du gouvernement de Venife, dit que les frais des obféques du doge fe

font aux dépens de l'état: ſans doute qu'il parle du ſervice ſolemnel qu'on lui fait à ſaint Marc, & dans lequel on prononce ſon éloge funebre devant le ſénat aſſemblé.

Après ſa mort, on nomme des inquiſiteurs pour examiner ſa geſtion; & il arrivoit ſouvent, autrefois, que l'on condamnoit les héritiers du défunt doge à une amende pécuniaire, ſous prétexte qu'il avoit plus cherché ſon intérêt particulier, que celui de l'état.

La ſeule marque de deuil public que l'on accorda à la mémoire du doge Loredan, fut de fermer les théâtres, & d'interdire les maſques le jour de ſon enterrement; encore la plupart des Vénitiens ſont tellement attachés à cette eſpece d'habillement, que pluſieurs le garderent malgré la défenſe; il eſt vrai qu'ils ne ſe préſentoient point au paſſage de l'aſſemblée.

Le lendemain de cette cérémonie, le ſénat s'aſſemble pour faire les ballottations & ſcrutins dont j'ai parlé, & qui durent trois jours.

62. Le quatriéme, qui fut le lundi 31 mai, les quarante-un électeurs s'aſſemblerent environ huit heures du matin pour élire le doge; à midi, une dé-

Election du doge Foſcarini. Fêtes & bals de

la républi- charge générale de l'artillerie du port, que à ce de l'arsenal & des galeres annonça au sujet. peuple que l'élection étoit faite.

Le lendemain, l'incoronation & la présentation solemnelle du doge au peuple se firent dans la matinée. Ces deux importantes actions se passent au-dessus du grand escalier du palais saint Marc, appellé l'escalier des géants. Le plus ancien sénateur, celui qui a fait les fonctions de vice-doge pendant la maladie du précédent & l'interrégne, accompagné du collége & des principaux magistrats de la république, le doge présent assis sur un trône, fait un discours où il parle des vertus du nouveau prince, & des raisons qui ont déterminé à l'élire. S'adressant ensuite au peuple, il dit à haute voix: Voilà le doge que nous avons choisi, désormais vous le reconnoîtrez pour votre prince; en même temps il lui met la couronne ducale sur la tête. Autrefois la formule étoit différente; le même sénateur, en présentant le doge au peuple, lui disoit ... Nous vous présentons pour doge le procurateur N. vous plaît-il de l'agréer ? Mais quelques soulevemens arrivés dans cette occasion, ont privé le peuple de l'honneur de concourir en quelque sorte à

l'élection de son prince, par l'acceptation solemnelle que l'on exigeoit de lui. De-là les mêmes sénateurs accompagnent le doge à saint Marc, où il va faire sa priere, qui est suivie d'un *Te Deum*, chanté par la musique de l'église (*a*). Après quoi il sort par la porte principale, & monte dans une machine ronde appellée *il pozzo*, le puits, avec un de ses parens sénateur, & son ballottin. Ils y sont assis derriere le doge; & hors du puits, est le chancelier en robe d'honneur & droit, qui garde l'équilibre le mieux qu'il lui est possible. Cette machine, posée sur un brancard, est portée par les ouvriers de l'arsenal autour de la place saint Marc. Pendant cette espece d'ostension solemnelle, le doge jette de l'argent au peuple. C'est toujours de la monnoie nouvelle frappée à son nom, & qui se fabrique tout

(*a*) Le doge fait en même-temps, entre les mains du primicier de saint Marc, serment de bien administrer la république, & de conserver l'église dans son état. Le primicier, en lui présentant l'étendart rouge, lui dit..... Je remets entre les mains de votre sérénité cet étendart, pour marque d'une vraie domination. Le doge répond.... Je le reçois au nom de Dieu & de notre protecteur saint Marc.

de ſuite après l'élection. Le tour de la place ſe fait très-vîte, ſans doute pour épargner l'argent de ſa ſérénité, qui dépenſeroit davantage, ſi on la montroit plus long-temps au peuple. A la fin de la courſe, quand il approche de la Piazetta, il jette quelques ſequins d'or. Les gens de l'arſenal, qui ſavent où ils doivent tomber, ont grand ſoin d'en écarter le peuple, même à coups de bâton; eſpece de vexation qui ne devroit point être ſoufferte dans un pays libre, & dans une cérémonie faite généralement pour tout le peuple; car il y a grande apparence que cette diſtribution d'argent qui eſt d'uſage, a été établie pour dédommager le peuple de la perte de ſon droit de ſuffrage en l'élection du doge. (*a*)

Pour jouir au moins d'une apparence de liberté, le peuple a encore le droit de faire écrire ou afficher au coin des rues le nom de celui qu'il ſouhaite pour

(*a*) Cette oſtenſion du doge au peuple, retrace l'idée de l'ancienne façon noble & ſimple dont ſe faiſoit l'inauguration des Souverains. Les ſoldats les élevoient ſur le parois ou bouclier, & les portoient enſuite ſolemnellement autour du camp. Les Vénitiens n'ont fait qu'accommoder cet uſage a leurs mœurs & même à la forme de leur gouvernement.

doge, & ſes vœux ſont toujours en faveur de celui qu'il ſait devoir l'être. Ainſi, quelques jours avant l'élection du Seigneur Marco Foſcarini, on voyoit par-tout en très-groſſes lettres, cette inſcription en langue du pays, *le procurateur Marco Foſcarini pour doge...* Quand il y a pluſieurs prétendans, au moins ſuivant le bruit public, alors il y a pluſieurs noms affichés; car chacun a ſes partiſans.

Les trois ſoirs qui ſuivent immédiatement l'élection du doge, il y a un grand feu d'artifice au milieu de la place ſaint Marc, & un bal paré pendant la nuit dans une ſalle du palais ducal, dont les parens du nouveau prince font les honneurs. Toute la ſeigneurie y eſt en robes rouges & en grandes perruques; les dames Vénitiennes y ſont auſſi & magnifiquement parées. Leur robe eſt faite en corps de jupe juſte à la taille, avec une eſpèce d'habit ou de manteau de taffetas noir à manches très-courtes, rattachée par derriere, de façon qu'il laiſſe voir la taille & la beauté de l'étoffe de la robe. On peut dire qu'elles ſont éblouiſſantes à force de perles & de diamans. Je remarquai une ſingularité dans la coiffure d'une grande partie

de ces dames ; les fils de perles & de diamans qui la formoient, étoient entrelacés de façon qu'ils ressembloient à un diadême. Celles dont la taille est avantageuse & la figure noble, ont dans cette parure éclatante vraiment l'air d'autant de reines.

Les ambassadeurs & ministres étrangers ne peuvent y être qu'*incognito*, c'est-à-dire avec le masque, le manteau de taffetas noir, & le capuchon appellé bahute. Le nonce même du pape est assujetti à cette étiquette, & je l'y ai vu dans cet équipage. Par-tout ailleurs un ministre du saint siége ne se trouveroit pas à pareille assemblée ; mais ici il est de l'intérêt de sa place d'y être, & c'est une de ses prérogatives. Les ambassadeurs sont les seuls qui puissent être masqués dans le cercle du bal ; ils y sont admis, parce que c'est la place de distinction, & qu'on ne peut la leur refuser ; mais il est certain qu'ils sont bien observés, & qu'aucun des nobles Vénitiens ne s'amuse à faire conversation avec eux. Les étrangers qui sont admis dans le cercle du bal, doivent être connus, & avoir été présentés par l'ambassadeur national ; alors ils ont le privilege d'y être à visage découvert & dans

leurs habits ordinaires ; ils n'y ſeroient point reçus autrement : mais quand l'ambaſſadeur a donné leurs noms, alors ils n'ont qu'à ſe préſenter ; la police, qui eſt parfaitement obſervée à Veniſe, a pour eux les plus grands égards ; les gardes poſées aux différentes portes, ont l'attention de les faire entrer dès qu'il paroiſſent, & même d'empêcher que la foule ne les incommode. Autour de la ſalle du balil y a une eſpece de galerie pleine d'une multitude de maſques, tous habillés uniformement, c'eſt-à-dire le manteau, le capuchon noir, le maſque blanc & le chapeau, hommes & femmes vêtus de même ; c'eſt où ſe placent ſouvent des gens de diſtinction, qui ne veulent y être qu'*incognito*.

Le premier de ces bals fut ouvert par le prince régnant de Virtemberg, & madame la comteſſe de Roſemberg, femme de l'ambaſſadeur de l'empereur. Tout s'y paſſoit avec beaucoup d'ordre ; l'orcheſtre étoit nombreux & bien compoſé, la ſalle magnifiquement illuminée ; d'inſtans à autres les officiers du nouveau doge préſentoient des rafraîchiſſemens de toute eſpèce. Ces bals ſont plutôt des ſepctacles nobles dignes de la gravité d'une ſage république, qui

autorise la joie commune en y prenant part, que ces assemblées tumultueuses & bruyantes, connues ailleurs sous le même nom. La parure noble & réguliere des dames, l'habit majestueux des sénateurs qui dansent continuellement le menuet, nombre d'étrangers en habits riches & brillans, le tout ensemble forme un spectacle unique, dont on ne peut jouir que dans cette occasion.

La dépense de ces bals est aux frais du doge, de même qu'une gratification d'un ducat, de quatre pains & quatre bouteilles de vin, qui se fait à chaque gondolier public le jour même du couronnement; dépense considérable, car à en croire les Vénitiens, il y a dix mille gondoliers. Il est vrai que cet argent retourne au prince, auquel chaque gondolier paye un impôt fixe. Les gondoliers domestiques ne sont point compris dans ce nombre.

Usage de solliciter les charges. Procurateur de saint Marc.

63. Les jours qui précédent l'élection solemnelle du doge, sur-tout pendant que se font les ballottations pour le choix des électeurs, le procurateur qui brigue la principauté, ne va plus seul à la place saint Marc, ni au palais ducal; il est accompagné de ses parens, des meilleurs marchands de la ville, des

banquiers les plus en crédit, des chefs des arts & métiers, pour faire voir qu'il eſt agréable au peuple, qu'il s'eſt bien conduit dans les différens emplois qu'il a exercés. Cette ſuite repréſente les clients des candidats qui ſe préſentoient à Rome pour les grandes charges.

Les ſénateurs qui briguent les places de procurateurs de ſaint Marc, ſuivent les mêmes uſages, & marchent avec le même cortége, lorſqu'il eſt queſtion de les élire. Ils font aux gondoliers la même gratification que le doge.

Toutes les charges ſe ſollicitent à Veniſe avec autant d'empreſſement & de brigues que dans l'ancienne Rome. Un candidat qui aſpire à une charge, doit captiver la bienveillance de tout le corps des patriciens qui entrent au ſénat, & qui y ont voix délibérative, les ſolliciter tous en particulier, ſavoir de leurs amis s'ils peuvent compter ſur leurs promeſſes, uſer avec eux des motifs les plus capables de les toucher & de les déterminer à ce que l'on ſouhaite, & faire ce métier tous les jours pendant les ſix ſemaines ou deux mois qui précédent l'élection.

Malgré tous les mouvemens que l'on peut ſe donner, ſouvent on perd ſon

I vj

temps; mais il eſt d'uſage de ne pas ceſſer de briguer, quoique l'on ſoit preſque sûr que l'on ne réuſſira pas. On ne craint point de tenter tout ce qui peut rompre les meſures de ſon parent & de ſon ami, quand il concourt pour la même place. Dans ces circonſtances, on compte encore beaucoup ſur la mort de quelqu'un déja en place, qui occaſionnera quelque changement utile. On ne cache point ſes idées à ce ſujet; on les met en avant comme un moyen de réuſſir. Enfin, la galerie qui joint le palais ſaint Marc dans la Piazzetta, & où ſe fait tous les matins l'aſſemblée des ſénateurs, appellée le broglio, eſt le théâtre de l'intrigue & des ſollicitations, & offre une peinture aſſez reſſemblante de ce qui ſe paſſoit à Rome à la place publique en pareilles circonſtances. Il n'eſt ni sûr, ni honnête, même à un étranger, de traverſer le broglio, de s'y arrêter avec un air de curioſité qui n'eſt point permiſe dans ce pays. On excuſe les fautes de ce genre que l'ignorance peut faire commettre; mais celles qui ſe font à deſſein, ne ſont pas pardonnées. Le temps du broglio eſt d'ordinaire depuis ſept heures du matin juſqu'à huit en été, & ſur-tout dans le

temps où il se fait des changemens dans la magistrature.

Après la dignité ducale, les procurateurs tiennent le premier rang dans la hiérarchie politique de Venise. Cette dignité est fort ancienne dans la république. Dès le onziéme siécle, un des principaux citoyens portoit ce titre, & avoit effectivement le soin des bâtimens de l'églife de saint Marc, en administroit les revenus; il en étoit comme le grand marguillier. En 1310, le nombre des procurateurs étant augmenté, ils furent divisés en trois classes. La premiere division a les mêmes fonctions que le premier procurateur dont nous venons de parler. La seconde, connue sous le nom de *Procuratori di Citra*, à l'exécution des legs pieux, le soin des veuves & des orphelins, dont ils sont les tuteurs & les protecteurs nés. Ils distribuent tous les ans des bourses pour marier des filles, donnent *gratis* plusieurs logemens dépendans de leurs procuraties, & ont l'inspection sur la plupart des établissemens de charité situés dans leur département, qui s'étend sur la partie de Venise appellée *di Citra*, qui tient le nord & le levant. Pour mieux entendre cette diversion, il faut savoir que la ville de

Venise est partagée en deux parties par le grand canal, qui sont unies par le seul pont de Rialto. Ces procurateurs ont le droit de loger dans le bâtiment appellé *Procuratie Vecchie*, qui est situé le long de la place saint Marc.

La troisiéme division est appellée *Procuratori di Ultra;* ils ont les mêmes fonctions dans la partie de Venise qui est de l'autre côté du grand canal, & ont pour logement la procuratie neuve qui est à gauche de la place saint Marc. Dans le quinziéme siécle, le nombre des procurateurs fut fixé à neuf, & divisé dans l'ordre dont je viens de parler.

La république, dans des besoins urgens, a créé plusieurs autres places de procurateurs, qu'elle vendoit fort cher. En 1672, il y en avoit trente-cinq vivans. Actuellement le nombre est réduit à onze. Dom Louis Rezzonico, neveu du pape Clément XIII, a été décoré de ce titre en qualité de procurateur d'honneur surnuméraire. Cette dignité ordinairement est accordée aux patriciens qui ont fait avec honneur les grandes ambassades, qui sont celles de Rome, Vienne, Paris & Madrid; aux provéditeurs généraux de Palma Nuova & de Corfou, qui à leur retour sont en droit

de solliciter la veste de procurateur. Quelques patriciens qui ont passé par ces emplois, dont les familles déja très-illustres n'ont pas besoin de nouvelles décorations, aiment mieux finir leur carriere par l'ambassade de Constantinople, qui est très-utile, & au moyen de laquelle ils réparent leur fortune souvent dérangée par les dépenses nécessaires auxquelles ils ont été obligés : cela s'appelle à Venise prendre la veste en argent.

Les procurateurs *di Supra* n'entrent point au grand conseil : quand il est assemblé, un d'eux reste dans la place S. Marc, accompagné de beaucoup d'officiers, & commande la garde posée pour la sûreté de l'assemblée. Les autres procurateurs entrent aux conseils & au sénat, ils y ont une place distinguée d'où ils entendent & voyent tout ce qui se passe ; mais quand ils ne sont que procurateurs, ils n'ont aucune voix (*a*).

(*a*) La raison pour laquelle ils n'ont pas voix active dans les différens conseils, est qu'étant d'un rang où ils ne peuvent aspirer à autre place qu'à la dignité ducale, ils ne peuvent concourir à aucune élection ; l'usage à Venise étant

Ils ne jouissent des prérogatives de leurs dignités, qu'après qu'ils ont fait leur entrée solemnelle. Le nouveau procurateur se rend en gondole à l'église S. Sauveur, accompagné d'un nombre considérable de sénateurs en robe rouge, & d'officiers subalternes de la république, qui doivent grossir son cortége. Il part à pied de cette église, & passe par la rue merciere, garnie de droite & de gauche de boutiques très-ingénieusement parées. Il monte au palais ducal, se présente au doge assis sur son trône, & lui fait un remerciment de la grace que le sénat a bien voulu lui accorder : ensuite il descend, & va dans une des procuraties prendre l'investiture de sa nouvelle dignité. Cette cérémonie faite, il donne pendant trois jours consécutifs des fêtes chez lui, avec bal & illuminations. Ce n'est que dans ces occasions seules que les Vénitiens en charge reçoivent publiquement chez eux les étrangers, & sur-tout les ministres des puissances ; à la vérité ils n'y peuvent aller que masqués, comme aux fêtes qui se

de n'accorder le droit d'élection qu'à ceux qui sont eux-mêmes éligibles.

ſont après l'élection du doge. Toute la ville prend part à la fête ; car à cette occaſion les maſques ſont permis pendant trois jours. Comme la dignité de procurateur de ſaint Marc ne s'accorde qu'après de longs ſervices, il s'enſuit néceſſairement que ceux qui en ſont honorés ſont déja avancés en âge, & dès-lors il arrive aſſez ſouvent que l'on fait de nouveaux procurateurs, qui, ſelon l'uſage, font tous leur entrée ſolemnelle. C'eſt pourquoi les marchands de la rue merciere ſont fort accoutumés à parer leurs boutiques dans ces occaſions, ce qu'ils font d'un goût ſingulier & quelquefois piquant. Ils exécutent toutes ſortes de deſſeins avec des étoffes de différentes couleurs, des galons, des dentelles, des toiles, de la vaiſſelle d'argent ; les plus curieuſes ſur-tout & les plus riches, ſont celles des jouailliers, qui véritablement y étalent des tréſors. Chacun, dans cette occaſion, ſe fait un point d'honneur d'imaginer quelque choſe de nouveau & d'élégant, & de l'emporter ſur ſon voiſin de même état.

L'habillement des procurateurs eſt la grande robe noire ou violette à manches ducales, ouvertes & pendantes

jusqu'à terre, avec l'étole ou bordure noire ; quand ils sont sages-grands, ils portent l'étole violette. Les jours de grandes cérémonies, tels que celui de leur entrée solemnelle, de saint Marc, du couronnement du doge, de l'Ascension, ils portent la grande robe de velours cramoisi, avec l'étole ou bordure d'or, s'ils sont chevaliers. ...

Conseils & tribunaux. Pregadi.

64. Dans une aristocratie telle que celle qui forme le gouvernement de Venise, on ne peut le bien connoître, sans avoir une idée des différens conseils qui régissent la république : c'est ce qui me détermine à en donner ici une notice abrégée.

Le grand conseil est l'assemblée générale des patriciens admis au gouvernement : il comprend tous les autres, & représente les comices Romaines qui suspendoient les fonctions de tous les tribunaux : c'est pour cela qu'il ne s'assemble à Venise que les jours de dimanche ou de fête, afin que les magistrats répandus dans les différens tribunaux, qui vaquent de droit ces jours-là, puissent y assister. C'est-là que réside la souveraine puissance de la république. On y forme toutes les loix qui ont rapport à la constitution essentielle de l'é-

tat ; on y élit les magiſtrats de la ville qui ne ſont pas du corps du ſénat, de même que les gouverneurs, podeſtats, & officiers principaux, que l'on envoie dans les différentes villes & places de l'état.

Aucun des nobles n'entre au grand conſeil, qu'il n'ait vingt-cinq ans accomplis ; & du jour ſeulement de leur réception, ils commencent à être du corps de la république, & membres de l'état. Tous les ans au mois de décembre ſe fait ce que l'on appelle la ballottation des *Barberins ;* c'eſt-à-dire des jeunes nobles, âgés de vingt-cinq ans, que le grand conſeil juge à propos d'admettre à ſes aſſemblées. On décide le nombre que l'on recevra, on les ballotte, & ceux qui ont le nombre de voix ſont admis. Cet uſage, qui dépend entiérement du ſort, fait qu'il n'y a aucune eſpece de honte à avoir fait une vaine tentative. Ces jeunes patriciens ont voix délibérative dès l'inſtant qu'ils ont été admis. Le grand conſeil a la même autorité ſur le ſénat de Veniſe, que les aſſemblées du peuple romain ſur le ſénat de Rome. Souvent le grand conſeil abroge ou caſſe ce que le ſénat a fait. Ses aſſemblées ſe tiennent, de Pâ-

ques à la Touſſaint; depuis huit heures juſqu'à midi, & le reſte de l'année, depuis deux heures juſqu'au ſoir (*a*).

(*a*) L'ordre ou le tableau de la ſéance du grand conſeil eſt dans la manière ſuivante. Au fond de la ſalle immenſe où il s'aſſemble, eſt une eſtrade élevée de quelques marches; au milieu; le trône du doge, de droite & de gauche, des bancs où ſont placés les conſeillers de la ſeigneurie, les chefs de la quarantie criminelle, les ſages-grands, le chancelier, & quelques autres magiſtrats principaux. Auprès des portes ſont les *avogadri*, ou avocats généraux de l'état, & les trois *capi dieci*. Les auditeurs anciens & nouveaux ſont ſur les côtés; preſqu'au milieu & en avant, les deux cenſeurs.

Les patriciens ſont ſur des bancs à dos, rangés dans la longueur du parquet, les uns vis-à-vis des autres, quelquefois au nombre de mille.

Le grand chancelier propoſe ce qui eſt à décider. Enſuite on délibere & on procéde au ſcrutin, ſuivant la forme qui eſt en uſage, après qu'un ſécrétaire a lu les loix de l'état, qui doivent être obſervées dans la circonſtance. S'il eſt queſtion d'élire un magiſtrat, après le ſcrutin & les ballottations faites, on voit ſi celui qui a été propoſé a le nombre de voix ſuffiſantes pour être élu. Si c'eſt une loi à établir, ou quelques réglemens à faire, on voit également ſi la choſe a paſſé à la pluralité des voix. Quant aux loix, après cet examen, le

Le collége est le premier tribunal de la république, & l'assemblée des principaux membres de l'état. Il est composé de vingt-six patriciens, du doge & de ses six conseillers qui représentent ensemble la seigneurie de trois députés de la quarantie criminelle, qui changent tous les deux mois, de six sages-grands députés du sénat, de cinq sages de terre ferme qui en manient toutes les affaires, & des cinq sages des ordres qui ont la direction des affaires maritimes. Le collége s'occupe le lundi à connoître des procès d'importance, dont le sénat lui renvoie le jugement. Les autres jours il reçoit les ambassadeurs des princes, les

---

chancelier les publie le conseil assemblé. Quant aux magistrats, après que l'élection a été déclarée légitime, le chancelier les appelle & les fait venir devant le censeur, où ils affirment avec serment qu'ils n'ont rien fait contre les loix, pour arriver à la place à laquelle ils viennent d'être élus. Ce sont des enfans appellés ballotins, qui vont de rang en rang recevoir le suffrage des nobles assis sur des bancs, & qui le donnent par le moyen des petites boules qu'ils mettent dans la boëte; le côté où ils la placent dénote s'ils acceptent ou s'ils refusent....

généraux d'armée, les députés des villes, & les requêtes qui doivent lui être remises avant que d'être portées au sénat. Les ambassadeurs admis à l'audience, & portant la parole, usent de la formule suivante : *Sérénissime prince, très-illustres & très-excellens seigneurs.* Les ambassadeurs, dans le collége, se placent à la droite du doge, chacun suivant le rang que tiennent en Europe les princes dont ils sont les représentans. C'est au collége que se portent & se lisent les lettres des princes étrangers ou de leurs ministres. Un ambassadeur qui n'a pas fait son entrée solemnelle, n'est point admis à avoir séance publique au collége, ni à faire aucune fonction de son état avec le corps de la seigneurie.

Le sénat ou *pregadi* est composé de soixante magistrats, & d'une giunta de même nombre, qui le seconde en cas d'affaires pressantes ou multipliées : elle a les mêmes priviléges & les mêmes droits que le pregadi. En outre, soixante autres patriciens composent une seconde giunta appellée *sôtto pregadi*. Ceux-ci n'ont aucune voix dans les affaires qui se traitent au pregadi ou à la giunta ; ils sont là pour s'instruire, en atten-

dant qu'ils remplacent les sénateurs qui ont fait leur temps au pregadi ou à la giunta.

Le pregadi est renouvellé tous les ans, sans aucun inconvénient pour le bon ordre de la république, parce que dans la quantité de magistrats qui composent la giunta & le sotto pregadi, il s'en trouve toujours assez pour former le nouveau pregadi, qui soient en état, & d'instruire ceux qui leur succédent, & de les mettre au fait des affaires vraiment intéressantes; d'ailleurs ce changement ordonné par la loi, donne la faculté de renvoyer les sujets inutiles, incapables ou dangereux, supposé qu'il s'en trouvât de cette derniere espece dans l'ordre des patriciens. Malgré ce grand nombre de personnes instruites de tout ce qui se fait de plus important, il est inouï qu'aucun ait jamais parlé, ou même donné lieu de soupçonner ce qui s'étoit passé au pregadi. Le silence sur toutes les affaires d'état est une vertu innée aux Vénitiens destinés à les traiter, & non-seulement aux patriciens, mais même à tous ceux qui tiennent à l'état de quelque maniere que ce soit. Les procurateurs, en vertu de leur dignité, & les sages-grands entrent de droit au

pregadi. C'est là que se décide tout ce qui est du ressort de la politique, la paix, la guerre, les impôts que les sujets doivent payer; c'est là que l'on choisit les ambassadeurs & les autres ministres de la république dans les états des princes étrangers, & tous les magistrats principaux qui sont du corps du sénat. Il sont élus par voie de scrutin, & on n'y propose que des sujets dignes de l'emploi qu'ils sollicitent. Ordinairement c'est le collége qui envoie au sénat la matiere qui doit y être mise en délibération.

On appelle le sénat *pregadi*, ou priés, parce qu'autrefois à Venise il n'y avoit point de sénat fixe; on prioit les principaux patriciens de s'assembler pour délibérer des affaires, suivant l'exigence des cas. On doit regarder le collége & le pregadi comme les corps les plus respectables de l'état; ce sont eux qui donnent aux affaires & aux peuples le mouvement & l'état qu'ils croyent convenir aux intérêts de la république.

Les sages-grands, dont j'ai déja parlé, sont au nombre de six, & traitent entre eux de toutes les affaires les plus importantes de l'état, dont ils renvoyent ensuite la décision au pregadi, avec leurs

avis

avis motivés. Chaque ſemaine, un des ſages-grands préſide les autres ; c'eſt lui qui reçoit les requêtes que l'on préſente au collége, pour être portées au ſénat, qui propoſe à ſes collégues les matieres qui doivent être miſes en délibération, qui répond aux lettres des princes, aux ſollicitations des ambaſſadeurs réſidans à Veniſe, non pas de ſon chef, mais ſuivant ce que le collége ou le pregadi en ont décidé. Ce ſage eſt connu ſous le nom de *Savio di Settimana*. On voit que ſes fonctions répondent à celles du miniſtre, ſecrétaire d'état. Les ſages-grands ne ſont que ſix mois en fonction, & préſident par ſemaine & alternativement. Un ambaſſadeur qui a quelque choſe à demander au collége ou au pregadi, s'adreſſe au ſage-grand de ſemaine, par le moyen du conſul de la nation, ou de ſon ſecrétaire; & quand il juge la demande raiſonnable, il ſe charge volontiers de la propoſer au pregadi. Les procurateurs recherchent beaucoup cette charge, qui joint l'autorité réelle à l'éclat de leur dignité. La robe des ſages-grands eſt d'étoffe violette à manches ducales.

Les ſages de terre ferme ſont au nombre de cinq, élus par le pregadi où ils

ont droit d'entrer, mais où ils n'ont pas voix délibérative. Le premier d'entre eux, appellé *Savio alla ſcrittura*, ou ſage d'écriture, expédie les gens de guerre, aſſiſte aux recrues de ſoldats, leve ou réforme des troupes, après avoir délibéré avec ſes collégues de tous ces objets, & avoir été autoriſé par le collége. Il juge par appel & en derniere inſtance, tant au civil qu'au criminel, toutes les cauſes des officiers & ſoldats de la république. Le ſecond, appellé *Savio Caſſiere*, propoſe & fait le payement des gens de guerre, & de tous ceux qui ſont à la ſolde de la république; rien ne ſe paye du tréſor public, ſans un ordre ſigné de ce ſage. Les trois autres ou travaillent avec les deux premiers, ou les remplacent en cas de maladie. Ils portent en hiver la robe de drap violet, en été celle de camelot noir ondé. C'eſt de cet ordre que la république tire les ambaſſadeurs qu'elle envoie aux cours principales de l'Europe: ils ſont ſémeſtres comme les ſages-grands, & éligibles par le pregadi.

Les ſages des ordres ou de mer ſont également au nombre de cinq. Ces places ſont ordinairement occupées par de jeunes patriciens des familles les plus

distinguées, & que l'on destine à de grands emplois, si on les en trouve capables. Avant que la république ne se fût étendue en terre ferme, ces charges étoient les principales de l'état; aujourd'hui elles sont regardées comme de peu d'importance, en ce que les intérêts politiques de la république, soit par rapport à la mer, soit par rapport à son commerce, n'offrent plus rien de difficile ou de fort important : ils traitent cependant entre eux ce qui a rapport à ces objets, & en font le rapport aux sages-grands & de terre ferme. Leur avis n'est porté au pregadi qu'autant qu'il a été adopté par un des sages des deux premiers ordres, sous le nom duquel il est proposé. Ces sages portent la robe violette à manches étroites, & sont sémestres.

Les inquisiteurs d'état, attendu le pouvoir sans bornes dont ils jouissent, peuvent être regardés comme les magistrats les plus formidables de la république : ils sont au nombre de trois, tirés du conseil des dix. Leur autorité est si absolue, qu'ils peuvent condamner le doge même à mort (*a*), & le faire

(*a*) Il n'est pas absolument sûr que ce tri-

exécuter ſur le champ, s'ils ſont tous trois du même avis. Ils ont par-tout des eſpions qui leur rapportent tout ce qui ſe dit & tout ce qui ſe fait. Tout dans la république eſt ſoumis à ce redoutable tribunal. L'idée ſeule en fait trembler. On a des exemples terribles d'exécutions qu'il a ordonnées ſur le champ, ſans rendre d'autre raiſon de ſa conduite, que celles du crime de léze-majeſté, dont il n'eſt point obligé de déclarer l'eſpece. En quatre heures de temps, le premier magiſtrat de la république peut devenir la victime de la vengeance de ces trois inquiſiteurs, ſi par malheur ils s'accordent tous trois à le perdre. Leur loi fondamentale, ce qui les détermine, eſt cette maxime cruelle, *correre a la pena prima d'eſſaminare la colpa*, que l'intérêt de l'é-

bunal ait autant de puiſſance qu'on lui en attribue; mais pour peu que l'on reflechiſſe ſur l'extrême délicateſſe des Venitiens pour tout ce qui regarde l'état, on n'aura pas de peine à voir qu'il eſt de leur politique que leurs ſujets, & même les étrangers, ayent de ces inquiſiteurs tant de crainte. Moins on peut eſpérer de grace, même pour les fautes les plus légeres, moins on oſe ſe porter aux grands crimes.

tat a ſuggérée, mais en banniſſant en même temps toute idée de juſtice & de défenſe légitime, pour ne laiſſer aucune reſſource aux ſujets qui oſeroient faire le moindre projet contre l'intérêt public. Dans le dernier ſiécle, le ſénateur Antoine Foſcarini, homme aimable, vertueux, charitable, d'un eſprit doux, étoit l'idole du peuple & des moines qu'il s'étoit gagnés par une ſuite de bienfaits accumulés ; ſa vie exemplaire ne le mit pas à l'abri de la vengeance des inquiſiteurs, qui ne purent ſouffrir la grande réputation dont il jouiſſoit ; en un demi-jour il fut arrêté & diſparut pour toujours. Il fut en quelque ſorte le martyr de ſes vertus, qui lui avoient attiré un crédit qu'il ne cherchoit point, mais qui l'avoient élevé trop au-deſſus de l'égalité, dont les vrais républicains ſont ſi jaloux. Il ne faut pas imaginer que ce tribunal ait rien perdu de ſa ſévérité... Il eſt défendu, ſous peine de la vie, à aucun patricien d'entrer chez un miniſtre étranger, ſous quelque prétexte que ce ſoit. Un patricien, qui avoit une intrigue de galanterie, traverſoit de nuit le jardin d'un ambaſſadeur, pour entrer de-là chez la dame qu'il vouloit voir ; les inquiſiteurs d'état crurent qu'il

avoit quelque relation secrette avec l'ambassadeur ; ils le firent arrêter. On prétend qu'il ne voulut point déclarer pour quelle raison il passoit presque toutes les nuits par ce jardin ; mais il ne reparut point, & on croit qu'il fut exécuté sur le champ... Dans ces derniers temps, un procurateur de saint Marc, homme d'un mérite distingué, très-zélé républicain, s'étant trouvé à genoux à la messe à côté de l'ambassadeur de l'empereur, ne s'en apperçut point d'abord, & se retira dès qu'il vit à côté de qui il étoit. Mais ayant peur qu'on ne lui imputât à crime cette méprise involontaire, il alla au sortir de l'église chez l'inquisiteur d'état, qui lui dit, je sais ce que vous venez m'apprendre ; une autre fois, monsieur le procurateur, regardez de plus près à ce que vous avez à faire, & auprès de qui vous vous placez.... Il n'y a pas deux ans qu'un patricien de la maison Capello fut sévérement réprimandé par les inquisiteurs d'état, pour avoir osé traverser un canal dans la gondole du nonce, avec deux dames étrangeres qu'il accompagnoit. Cette action, qui ne paroît d'aucune conséquence, étoit si grave aux yeux des inquisiteurs, qu'ils lui dirent que sans les

grands services que sa famille avoit rendus à la république, on lui mettroit la tête entre les jambes : pour cela seul, il a été obligé d'aller pendant plusieurs années excercer différens emplois dans les isles dépendantes de la république ; ce qui est regardé comme une espece de prison forcée. On peut juger par ces exemples combien les patriciens doivent s'observer sur tout ce qui pourroit faire soupçonner qu'ils ont quelque relation avec les ministres des puissances étrangeres ; & c'est la raison pour laquelle les étrangers, qui passent quelque temps à Venise, s'ils ont envie d'être reçus chez les nobles, doivent éviter avec la même attention tout commerce assidu avec les ambassadeurs, & s'en tenir, par rapport à eux, aux simples devoirs de politesse qui y sont permis.

Conseil des dix.

65. Le conseil des dix, le tribunal le plus redoutable qui soit en Europe, doit son origine à une chambre de justice qui fut établie pour découvrir les complices de la conjuration de Bajamont Tiepolo, qui éclata lors de la réformation du gouvernement par le doge Pierre Gradenigo en 1290. On renouvelle tous les ans au mois d'août les magistrats qui

le composent : leur élection se fait au grand conseil. Ce tribunal que l'on doit regarder comme le parlement & la tournelle des nobles, est ordinairement composé des patriciens les plus qualifiés, & dont les lumieres & l'intégrité sont généralement reconnues. Il connoît de toutes les affaires criminelles d'état & autres; ainsi les séditions, les malversations des magistrats, la fausse monnoie, les assassinats commis en la personne des nobles, l'hérésie quand elle fait éclat, les crimes graves en matieres de mœurs, & qui vont à troubler la tranquillité publique, sont du ressort de ce tribunal, dont les loix sont écrites en lettres de sang.

Le coupable, ou, ce qui est la même chose, celui qui a le malheur d'être réputé tel, est abandonné à toute la sévérité des loix & de ses juges, qui font rarement grace. L'accusé n'a aucun moyen de défense que dans la commisération de quelqu'un de ses juges qui peut parler en sa faveur; car aucun étranger ne peut ni solliciter, ni écrire pour sa justification; ses parens même n'osent faire aucun mouvement.

Souvent il a été question d'abolir ce tribunal, mais les plus sages patriciens

ont été d'avis de le conſerver par ces grandes raiſons, que la tranquillité de l'état & ſa durée dépendoient abſolument de celle de ce conſeil, qui retient tous les nobles dans le devoir, par l'appréhenſion du châtiment, & le peuple dans le reſpect & l'obéiſſance, en voyant ſes maîtres ſoumis à l'empire des loix comme les moindres ſujets. Ces magiſtrats s'aſſemblent tous les huit jours, ou plus ſouvent, ſur l'invitation des trois *capi dieci*, qui ſont chefs du tribunal, & qui changent tous les mois. Ce ſont eux qui ſont chargés de faire les informations, d'entendre les priſonniers & les témoins, d'en faire le rapport au conſeil; ils renvoyent auſſi de leur autorité ceux qu'ils jugent d'accord être innocens.

Les jugemens de ce tribunal ſont ſecrets, ſur-tout quand ils ont pour objet quelques patriciens; ils ne rendent publics que ceux dont la connoiſſance peut tourner au bien de l'état, & en aſſurer la tranquillité par l'effroi qu'ils répandent; les exécutions qu'il ordonne ſont ſecrettes, ou ſe font dans l'obſcurité de la nuit, avec un ſilence & une ſorte de reſpect qui ajoute encore à l'horreur qu'elles inſpirent.

Il y a deux ou trois ans qu'un noble de terre ferme, du Frioul ou d'Iſtrie, né ſujet de la république, appellé le comte Soliman, faiſoit ſur les frontieres des enrôlemens de ſoldats pour le roi de Pruſſe : pareille entrepriſe eſt contre les loix de l'état. On l'avertit de ceſſer ; il ne fit pas cas de l'avis, & continua les enrôlemens, s'y croyant ſuffiſamment autoriſé par la protection du monarque pour lequel il agiſſoit. Il fit plus, il oſa venir à Veniſe. Preſqu'auſſitôt il fut arrêté, & deux ou trois jours après on le vit le matin pendu entre les colonnes de ſaint Marc, ayant à ſes côtés deux hommes qui le ſervoient dans cette expédition. L'exécution avoit été faite la nuit.

Reſpect pour les loix & le gouvernement.

66. Veniſe eſt, je crois, le ſeul état du monde où le gouvernement public jouiſſe d'un reſpect extérieur, univerſel, au point que l'on n'entend jamais le moindre murmure contre ceux qui en tiennent les rênes ; c'eſt le ſeul endroit encore où les loix publiques ſoient toujours bien exécutées, tant qu'elles ont force de loix ; & c'eſt la ſévérité & la promptitude des peines contre les infracteurs, qui maintiennent cet ordre exact. Par-tout il y a des eſpions du gouver-

nement ; outre cela, la jalousie secrette a les moyens les plus sûrs de se satisfaire par le moyen de ces gueules de lion qu'on voit dans la galerie du palais ducal, & qui sont destinées à recevoir les avis secrets que l'on veut donner sur les affaires relatives au gouvernement. Les passions qui jouent ailleurs un si grand rôle, surtout quand la puissance les autorise, ne peuvent se montrer ici que couvertes par la loi qui s'exécute toujours ; il n'y a ni âge ni rang qui en dispensent..... Un jeune patricien, fils unique d'un procurateur de saint Marc, se livroit, il y a quelques années, sans réflexion, à ce que ses passions exigoient de lui ; il fit plusieurs entreprises pour les satisfaire ; on s'en plaignit ; il fut averti par les censeurs : il continua, & peu après il fut arrêté, & condamné par les dix à être mis sous les plombs, (prison terrible qui est au-dessus du palais ducal, immédiatement sous la couverture). Il y devint malade au point que sa vie étoit en danger. On eut égard aux sollicitations indirectes de son pere accablé de douleur ; il a été transféré à la citadelle de Corfou, & on ne sait pas combien de temps il y restera enfermé... Les capidieci surent qu'un patricien avoit aban-

donné la religion de ses peres, maltraitoit sa femme & ses domestiques, & en étoit venu au point d'extravagance de ne pas permettre que les uns & les autres allassent même à la messe : il est actuellement sous les plombs pour dix ans ; il sera transféré ensuite dans une autre prison, où il restera autant de temps ; c'est-à-dire qu'il ne reparoîtra jamais. Les Venitiens condamnent rarement au dernier supplice pour ces sortes de crimes ; mais leurs prisons sont plus cruelles que la mort même. On prétend qu'il faut qu'un homme soit bien robuste pour vivre plus de cinq ou six ans sous les plombs. On fait quelques-uns de ces châtimens exemplaires ; mais combien ne s'en fait-il pas qui sont ignorés ! En général, tout noble qui disparoît tout d'un coup, s'est mis dans le cas de subir la rigueur des loix observées dans le conseil des dix, où les jugemens sont aussi secrets que séveres : on les enleve, s'ils restent en prison à Venise ; on est incertain sur leur sort ; on ne sait s'ils vivent ou s'ils sont exécutés : quand ils sont transférés dans les citadelles de terre ferme, alors on sait ce qu'ils sont devenus, & on espere les revoir.

67. Il y a trois cours souveraines de justice à Venise pour tous les sujets de l'état; on les appelle quaranties du nombre des magistrats qui les composent. La quarantie civile nouvelle, la civile vieille, & la criminelle. La premiere juge par appel de toutes les sentences rendues en matiere civile par les juges des villes de l'état de terre ferme & des isles. La seconde juge les causes qui lui sont portées par appel des tribunaux subalternes de la ville. La troisiéme juge de toutes les causes criminelles, à l'exception de celles qui sont réservées au conseil des dix. Cette quarantie est celle des trois qui a le plus de considération, en ce que ses magistrats entrent au pregadi, & y ont voix. Les sollicitations sont permises à ce tribunal, & y sont d'usage; on laisse aux accusés tous les moyens de se défendre & de se justifier, ou même de se tirer d'affaire par le crédit de leurs amis & de leurs protecteurs. Il n'en est pas de même des affaires civiles, où toutes sollicitations sont interdites, sous peine de déposition du magistrat qui les écouteroit. On veut empêcher par ce moyen que la justice civile ne devienne vénale. Les magistrats passent d'une quarantie à l'autre, & restent huit mois dans cha- Cours souveraines de justice & autres magistratures.

cune. Les deux premieres ne sont guéres occupées que par des pauvres nobles, qui sont bien aises de gagner un ducat par séance, en jugeant les causes de leurs concitoyens. aussi, après le temps de leur magistrature expiré, ils ne craignent point, dès que les loix le permettent, de rentrer en exercice.

Les avogadors remplacent dans les tribunaux de la république, les magistrats que nous appellons en France les gens du roi, quoique leur ministere soit tout-à-fait différent. Ils sont au nombre de trois, & chargés en quelque sorte de l'instruction des affaires, en ce qu'ils parlent les premiers. Dans les affaires criminelles portées à la quarantie, ils font la fonction d'accusateurs. Ils sont les maîtres de porter les causes à quel tribunal ils jugent à propos, même au pregadi & au collége; & dans aucun tribunal (celui des dix excepté) on ne peut juger définitivement avant que d'avoir entendu l'avogador. Leur principale fonction est la manutention des loix, & ils peuvent s'opposer à tout jugement où ils croyent qu'elles sont blessées. Ces charges sont d'une grande considération, mais aussi elles exigent beaucoup de talens & d'activité. Ils ont part à

tout ce qui se fait dans les grands tribunaux. Ils ont le privilége de faire surséoir à l'exécution des loix promulguées par le grand conseil même, en demandant qu'on examine de nouveau ces loix dans une autre assemblée, & en donnant les motifs qui les obligent à en solliciter la suspension. Ils peuvent s'opposer à la prise de possession de quelque charge que ce soit, s'ils ont quelque reproche à faire à celui qui a été élu. A mon avis, ces places sont les plus belles de la magistrature à Venise. Les avogadors sont seize mois en exercice; ils portent en hiver la robe violette à manches ducales, avec le chaperon de drap rouge; en été celle de camelot moiré noir, & le chaperon de même. Quand ils entrent au grand conseil, ils portent la robe rouge.

La jurisdiction des censeurs s'étend sur les mœurs des particuliers, sur les abus qui peuvent se commettre contre les loix dans le broglio, & lorsqu'il est question de solliciter les charges.

Outre ces magistrats principaux, il y a plusieurs tribunaux particuliers, occupés par les patriciens, qui ont inspection sur les denrées de premiere consommation. . . . Sur l'entretien des ou-

vrages publics, des ponts, des quais & du pavé de la ville. . . . Sur les entrées & douanes.... Sur la santé, c'est-à-dire, les précautions à prendre pour qu'il n'entre rien de contagieux dans la ville, & qu'on ne débite point de denrées de mauvaise qualité. Pendant l'hiver de 1762, au commencement de l'année, un rhume & des fluxions de poitrine épidémiques emporterent tant de monde à Venise, sur-tout pendant le mois de Février & de Mars, que le bruit s'étoit répandu qu'il y regnoit une maladie contagieuse, occasionnée par le défaut de pluies. Les magistrats de santé firent une enquête à ce sujet; il fut prouvé par les médecins, que les maladies regnantes n'avoient rien de contagieux, & qu'elles cesseroient au retour de la belle saison. Ce peuple se rassura en conséquence. On eut soin de faire savoir au dehors les précautions qu'avoient prises les magistrats de santé; & les étrangers, qui doutoient s'ils iroient passer le temps de l'Ascension à Venise, rassurés par les nouvelles qu'on leur donna de la cessation des maladies, y vinrent en très-grand nombre.

Il y a une multitude d'autres tribu-

naux particuliers qui sont nécessaires au gouvernement d'un état bien policé, parmi lesquels en est un exprès pour juger les différends qui peuvent arriver entre un étranger & un sujet, ou entre deux étrangers... Trois magistrats sont établis sur les lieux appellés *i banchi*, qui sont dés especes de monts de piété, que la république oblige les Juifs résidans à Venise d'entretenir gratuitement. Les pauvres & ceux qui ont besoin d'argent y portent leurs effets, sur lesquels on leur en prête à peu près pour la valeur réelle ; ce qui leur est beaucoup plus avantageux que de les vendre à perte, parce qu'ils les retirent quand ils ont de quoi rendre, au temps prescrit, la somme qui leur a été prêtée. S'ils les laissent aux Juifs, ils en ont retiré à peu près la valeur. Tous ces tribunaux sont tenus ordinairement par de jeunes patriciens, dont on éprouve les talens dans ces emplois subalternes.

Quand la seigneurie marche en cérémonie publique, les sécrétaires des conseils & des différens tribunaux ouvrent la marche : ensuite vient le chancelier, qui précéde immédiatement le doge, qui est suivi du sénat.

Chancelier. Sécrétaires de la république.

68. Le chancelier eſt le premier des citadins, & poſſede l'une des plus belles charges de la république. Il eſt à vie comme le doge, a de très-forts appointemens, & le titre de chevalier. Il entre dans toutes les délibérations importantes de la république, dont il a le ſecret en qualité de miniſtre néceſſaire, de même que les ſecrétaires en titre des différens tribunaux, qui aſpirent tous à la place de chancelier qui eſt choiſi dans leur ordre. Après ſon élection, il fait une entrée publique comme les procurateurs. Il va au collége accompagné du plus ancien procurateur, qui ce jour-là lui donne la main, ainſi que le font les autres procurateurs & patriciens du cortége, qui donnent la main aux ſecrétaires qui accompagnent le chancelier. (La place d'honneur, ce que l'on appelle donner la main à Veniſe, c'eſt la gauche). Dans cette cérémonie, les citadins portent la robe rouge comme les nobles. La robe d'honneur du chancelier eſt de velours cramoiſi en hiver, & en été, de damas rouge avec l'étole d'or; à l'ordinaire, il eſt vêtu d'écarlate ou de violet, avec la bordure de drap noir.

Le chancelier eſt le ſeul officier de la république auquel l'on faſſe des obſé-

ques solemnelles à saint Marc aux frais de l'état, & dont on fasse l'éloge funébre en présence du sénat. Le chancelier est élu par le grand conseil, ainsi que les magistrats de la ville.

Il y a trois classes de secrétaires ; la premiere du conseil des dix; la seconde du sénat ou pregadi, qui servent aussi au collége; la troisiéme des secrétaires ou notaires ducaux. On monte d'une classe à l'autre à proportion du mérite. On choisit parmi les secrétaires du sénat, les ministres que l'on envoie en qualité de résidans à Naples, Turin, Milan, Florence, Zurich, &c. & les secrétaires des grandes ambassades. Ce sont eux qui portent aux ambassadeurs résidans à Venise, les réponses aux sollicitations ou demandes qu'ils ont faites au collége ; elles sont par écrit, ou ils les lisent à l'ambassadeur, ou en son absence, ils les dictent à son secrétaire, leur étant défendu, sous peine de la vie, de se dessaisir de l'original qui a été expédié au collége.

L'état de ces citadins est très-honnête, & outre cela très-utile, tant par les gages que leur paye la république, que par les profits extraordinaires qui leur sont dûs de régle.

Ceux de la troisiéme classe sont l'office de greffiers dans les tribunaux subalternes, & reçoivent les actes publics en qualité de notaires. Dans les cérémonies, ils sont vêtus de drap violet, avec le chaperon de velours de même couleur ; à l'ordinaire ils portent la robe noire, & on ne les distingue des nobles que par la forme de la manche. Tous les sénateurs & autres officiers ayant part au gouvernement, portent des perruques immenses & uniformes, qui ne sont plus d'usage qu'à Venise, où il paroît qu'elles sont partie essentielle de l'habillement du magistrat.

J'ai parlé du ballottin du doge ; c'est un enfant de douze ans environ, de l'ordre des citadins, qui présente aux électeurs les petites boules pour la ballottation. Dès cet instant il est admis au rang des secrétaires, a une somme assez considérable destinée aux frais de son éducation ; & s'il a du mérite, il a l'expectative certaine d'une place de résidant, ou de secrétaire d'ambassade.

Tels sont les principaux magistrats & officiers de Venise, ceux qu'il importe de connoître, puisque c'est leur union qui forme l'aristocratie, ou le gouvernement actuel de la république.

69. Il y a des ſingularités dans le gouvernement eccléſiaſtique de Veniſe, dont il eſt bon de dire un mot. Le patriarche, archevêque de Veniſe, prend les qualités de primat de Dalmatie, métropolitain de Candie & de Corfou. Dans ſes mandemens & ordonnances, après ces mots, *par la miſération divine*, il n'ajoute point, comme les autres évêques de la chrétienté, *& par la grace du ſaint ſiége apoſtolique*, parce qu'il eſt nommé par le ſénat. C'eſt toujours un noble Venitien. Il n'a aucun bénéfice à ſa nomination, que la théologale de ſon égliſe, & la cure de ſaint Barthelemi. Les canonicats ſont à la nomination du chapitre. L'archidiacre eſt réſervé au pape. Toutes les cures ſont nommées par les paroiſſiens aſſemblés. Gouvernement eccléſiaſtique.

Ce prélat à ſa juriſdiction, mais que l'on doit regarder comme preſqu'entierement liée. Pour peu que ſes ordonnances paroiſſent onéreuſes au clergé ſéculier, aux moines & aux religieux, ils en appellent comme d'abus au ſénat, qui leur donne preſque toujours gain de cauſe.

Les réguliers jouiſſent pleinement de leurs prétendues exemptions, au moins

dans ce qui regarde leur administration claustrale. Plusieurs monasteres de religieuses ne reconnoissent d'autre supérieur que le doge, qui a le droit de visite chez elles, & qui les gouverne.

Les curés de la ville, & le clergé séculier des paroisses, sont divisés en neuf congrégations, dont chacune a sa jurisdiction séparée, qui ressortit à un tribunal formé par les députés de ces congrégations, & est appellé *collége plébanal*, qui juge par appel les causes qui lui sont portées des congrégations particulieres. Si quelques-unes vont jusqu'au tribunal de l'archevêque, ils le regardent comme le juge qu'ils ont choisi librement, & non pas comme ordinaire. Ils lui rendent, à l'extérieur, tout le respect qu'il peut en attendre, quand il fait la visite de son diocèse, mais sans souffrir qu'il fasse aucun exercice de sa jurisdiction.

Le primicier de saint Marc, ou doyen de cette église, y jouit des droits & des honneurs de la prélature; il officie avec les ornemens pontificaux; donne la bénédiction solemnelle, avec des indulgences de quarante jours; confere les ordres mineurs sans aucune opposition de la part du patriarche ou des autres

évêques. Il eſt à la nomination du doge. C'eſt toujours un noble Vénitien qui eſt revêtu de cette dignité. Il eſt abſolument indépendant. Pour ôter toute occaſion de diſpute entre les nobles & le peuple, la république n'a pas voulu que les premiers puſſent être éligibles aux cures de la ville, elles ſont réſervées au peuple, que cette marque de diſtinction attache au gouvernement.

Tout Vénitien, de quelque rang qu'il ſoit, qui eſt dans l'état eccléſiaſtique, eſt exclus, par ſon état même, d'avoir aucun emploi qui lui donne la moindre connoiſſance du gouvernement de la république. Auſſi pluſieurs patriciens, qui ne veulent pas ſe mêler des affaires publiques, prennent la tonſure & l'habit eccléſiaſtique, & dès-lors vivent dans l'indépendance.

Revenus de la république.

70. Les revenus fixes de la république de Veniſe ſont évalués au moins à vingt millions, dont une partie ſe perçoit ſur la ville même, en droits d'entrées & de ſorties, dixmes, décimes & autres impoſitions réglées; le reſte ſe perçoit dans l'état de terre ferme, & dans les iſles dépendantes de la république; à quoi il faut ajouter la vente

des sels qui se font à Corfou & à Chiozza, qui produisent annuellement à l'état trois millions ; le débit des huiles de Corfou, qui est un objet considérable dans les revenus de l'état ; le casuel du palais ; les confiscations & la vente de plusieurs offices qui appartiennent au fisc. Outre cela, dans les temps de guerre, elle crée de nouvelles charges, vend la noblesse aux gens aisés qui veulent l'acquérir, taxe les juifs, qui sont fort riches à Venise. C'est avec ces richesses, sagement administrées, que cette république s'est soutenue pendant long-temps dans un état assez brillant, pour exciter la jalousie des autres puissances de l'Europe. Actuellement la sagesse de son gouvernement, l'attachement à ses loix & à ses usages, le respect que toute la nation, tant ceux qui sont à la tête de l'état, que ceux qui sont purement sujets, a pour le corps de la législation, lui méritent encore la considération de toute l'Europe, & lui conservent le rang distingué dans la hiérarchie des souverains, qu'elle occupe à raison de son ancienneté & de sa puissance.

Dépenses. Troupes de terre.

71. Outre les dépenses qu'exigent l'entretien des magistrats employés dans les

les différens conseils & tribunaux, le payement des troupes, les constructions & réparations des ouvrages publics, la république a en réserve un trésor considérable, qui la met en état de faire promptement des levées de troupes en cas de nécessité. Il est vrai que le fonds de ce trésor se tirant des sujets de l'état, & ne leur retournant qu'en partie par le moyen de la circulation ordinaire; cette méthode de tenir de l'argent en masse morte tend nécessairement à les appauvrir. Les exportations, soit des denrées que la république tire de son territoire, soit des marchandises qu'elle fabrique chez elle, ne sont plus aussi considérables qu'elles l'étoient autrefois, & rendent plus sensible la rareté de l'argent dans le pays. Il est vrai qu'elle a l'attention la plus sévere pour empêcher l'usage des marchandises étrangeres parmi ses sujets; ce qui fait qu'il entre chez elle plus d'argent qu'il n'en sort. Le grand point pour enrichir l'état, seroit de donner le mouvement & la vie à cette masse morte qui forme le trésor de saint Marc; mais la difficulté est de trouver un moyen aisé de faire travailler cet argent, & de le faire rentrer tout de suite dans les temps cr-

tiques. Qui pourroit en répondre, & calmer à ce sujet la juste défiance de la république ? C'est ce que me répondit à Venise un homme très au fait du gouvernement, & très capable d'en bien juger.

La république entretient à peine, en temps de paix, six mille hommes de troupes réglées, tant cavalerie qu'infanterie, dont la plus grande partie est distribuée dans les différentes places de Dalmatie & de Frioul; aux ordres du provéditeur général, résidant à Palma Nuova, & d'un commandant militaire qui lui est subordonné: le reste est dans les autres places de terre ferme, surtout sur les frontieres du Milanez, qui mériteroient la premiere attention de la république, si le roi de Sardaigne devenoit jamais le maître de cette riche province, dont il a déja une partie. L'infanterie est composée, pour la plus grande partie, de Capelets, Albanois, Morlagues, & autres peuples voisins des Turcs, & leurs ennemis. La cavalerie est presque toute d'Italiens, d'Allemands & de François. Outre ces troupes, le sénat a un corps d'infanterie appellé *cernides*, ou gens de choix, qui sont les milices de terre ferme; troupe

peu considérée par ses maîtres, qui n'est point en régiment, mais que l'on assemble de temps en temps par districts, & dont on fait des revues. La république leur fournit un habit uniforme, & pour toute paye ils jouissent de l'exemption des impôts. Il y a quelques officiers chargés du détail de ces milices, sous la qualité de capitaines & de sergens; les premiers à la solde de vingt-cinq ducats par mois; les seconds à dix. La longue paix dans laquelle vit la république, fait que dans le choix de ses officiers subalternes, qui presque tous sont étrangers, elle n'a égard qu'à ceux qui, par leur sage conduite, sont en état d'entretenir la discipline militaire, & le bon ordre dans les garnisons qu'ils commandent. (*a*) On sait qu'en temps de guerre la république confie la conduite de ses troupes à un général étranger, dont la réputation est connue; plusieurs princes n'ont pas dédaigné de servir Venise : il est toujours accompagné des deux pro-

(*a*) Au mois d'Avril 1766, le sénat rendit un décret par lequel il ordonnoit d'accorder un congé absolu à tous les soldats qui auroient atteint l'âge de soixante ans. Le nombre en étoit (dit-on) de 4500.

véditeurs qui ont le secret de l'état, & sans l'avis desquels il ne peut rien faire de décisif.

La république n'a point d'armée navale; elle a seulement une escadre qui croise dans le golfe, pour l'assurer contre les corsaires, sous les ordres d'un noble Vénitien, qui a le titre de général du golfe, dont la charge dure trois ans, & une autre escadre à Corfou qui a la même destination. Les escadres de la république n'étoient autrefois formées que de galères. Actuellement elle a encore des galeres, mais beaucoup plus de vaisseaux de haut bord, dont je parlerai à l'article de l'arsenal.

Le service de mer a plus de considération à Venise, que celui de terre. La république entretient toujours sur les vaisseaux & galeres un certain nombre de jeunes nobles qui s'instruisent dans la marine. Pour les y attacher davantage, elle leur paye des pensions. Outre cela, elle ordonne aux marchands de ses états, qui arment quelques bâtimens à leurs frais, d'en prendre deux ou trois sur leur bord, qui sont des pauvres familles patriciennes. Ils y ont le privilége d'avoir une pacotille franche de tous droits. S'ils n'en usent point,

ils peuvent le vendre, & le produit sert à leur entretien. Ainsi ils s'accoutument à la navigation, & ils s'attachent à un métier où il trouvent un intérêt présent, & l'espérance par leurs services de s'élever à des emplois importans.

72. La souveraineté du golfe de Venise, quant à la navigation, appartient inconteftablement à la république de Venise : elle s'y est formée, & elle la posséde par la même raison qu'elle posséde Venise, dont la souveraineté ne lui a jamais été contestée. Si quelqu'un avoit eu droit de lui en disputer la possession, c'eussent été les empereurs, lorsque leur puissance étoit encore reconnue en occident; mais ayant abandonné cette portion de leur empire, les Vénitiens ont commencé à en jouir par le droit des gens, qui attribue la propriété des biens délaissés, & qui ne sont censés être à personne, à ceux qui s'en emparent les premiers, & qui s'y établissent sans réclamation fondée en droit. Ensuite elle a le droit de la guerre. Les Narentains, peuple de Dalmatie, aujourd'hui sous la domination Turque, furent autrefois assez puissans pour soutenir une longue guerre contre les Vénitiens à ce sujet; mais ils cé-

Souveraineté du golfe. Son étendue.

derent en 996, & reconnurent la souveraineté de Venise sur le golfe... Les princes Normands établis dans la Pouille, les Génois & les Pisans ont disputé les droits déja reconnus des Vénitiens, par des guerres opiniâtres qui ont duré plus de trois siécles; mais la république, après avoir été au moment de sa ruine, s'est relevée, a forcé tous ces peuples à renoncer à leurs prétentions, & à ne venir dans le golfe que pour les affaires du commerce, & de l'agrément de la république. Ce sont les Vénitiens qui, en qualité de souverains du golfe, ont arrêté les pirateries que les Uscoques vouloient y exercer ouvertement dans le dernier siécle. Peu après, le sénat maintint hautement son droit de souveraineté sur le golfe, en traitant avec l'ambassadeur d'Espagne. Ce ministre lui donnant avis du mariage de la sœur du roi son maître, avec Ferdinand, roi de Hongrie, l'avertit en même temps que cette princesse passeroit de Naples à Trieste avec l'armée navale d'Espagne. Le sénat répondit à cet avis, que la république étant souveraine du golfe, elle n'y laisseroit jamais entrer d'autres vaisseaux de guerre que les siens; que si le Roi catholique

vouloit accepter l'offre que le ſénat lui faiſoit de ſes galeres, l'Infante y ſeroit reçue & traitée avec tous les honneurs dûs à ſon rang & à ſa naiſſance; que s'il refuſoit ce parti pour prendre celui de la violence, il ſauroit défendre ſes droits avec vigueur; ce qu'il fit dire également au vice-roi de Naples par ſon réſidant en cette ville. Voilà les véritables titres de la ſouveraineté de Veniſe ſur le golfe, bien plus certains que la prétendue donation du pape Alexandre III; à quoi il faut ajouter la cérémonie que fait tous les ans la ſeigneurie d'épouſer la mer, (ſuivant ſes termes) en ſigne de vrai & perpétuel domaine; cérémonie à laquelle aſſiſtent les ambaſſadeurs & miniſtres de toutes les couronnes de l'Europe. Aucun n'y a jamais formé la moindre oppoſition; les papes eux-mêmes reconnoiſſent ce droit, en accordant tous les neuf ans à la république une bulle qui lui permet de lever les décimes ſur le clergé de ſes états, pour la défenſe du golfe. Elle doit être d'autant plus attachée à cette ſouveraineté, qu'elle doit la regarder comme la baſe la plus ſolide de ſon exiſtence. La poſition de ſa ca-

pitale ne changera pas ; si son gouvernement se maintient même dans l'état où il est, il semble que l'on peut lui prédire la plus longue durée.

Le golfe de Venise (ou mer Adriatique) a environ 190 lieues de longueur du levant au couchant; au midi, il est bordé par le royaume de Naples, l'Etat ecclésiastique & le duché de Venise; au couchant, par le Padouan & le Frioul; au nord, il a la Carniole, l'Istrie, la Dalmatie & les côtes d'Albanie; au levant, son embouchure dans l'Archipel, qui s'étend d'Otrante au Cap, qui ferme le petit golfe de Valone, dans l'espace de vingt-cinq à trente lieues; il est défendu par les isles de Corfou, de Paschu, d'Antipaschu & de Céfalonie, qui appartiennent depuis plusieurs siécles aux Vénitiens, & sont regardées comme les clefs du golfe. Celle de Corfou surtout a une citadelle très-forte, avec un bon port. Ces isles sont gouvernées par des provéditeurs & des conseillers qui sont renouvellés tous les trois ans. Quoique fort éloignés du sénat, ils ne gouvernent pas arbitrairement. Tous les trois ans, trois syndics tirés du corps du sénat, sont envoyés faire la

visite de toutes les places, tant de terre ferme que de mer. Ils examinent rigoureusement la gestion de tous les officiers en place. Ils ont le pouvoir de faire le procès aux prévaricateurs; ce qui tient tout le monde dans le devoir, ou au moins empêche les grands abus. La république entretient dans le port de Corfou quatre vaisseaux de ligne; quatre galeres, & plusieurs bâtimens de transport. Il y a même un arsenal, où par décret du sénat il doit se trouver des armes, des munitions & des agrès en quantité suffisante pour équiper & armer douze vaisseaux de guerre. Il y a quelques années que sous le gouvernement du provéditeur N. plusieurs vaisseaux furent détruits par les vers, à ce qu'il assura; mais ce qu'il y eut de pis, c'est que ces insectes avoient même rongé une grande partie de l'artillerie & des magasins de l'arsenal. Le sénat qui ne pouvoit le croire, avoit commencé un procès très-sérieux contre le provéditeur, qui, à ce que l'on a dit, a trouvé le moyen de persuader à ses juges la vérité de ses défenses, & d'arrêter les poursuites faites contre lui.

73. Les charges de la marine sont, en temps de guerre, le général de mer, Officiers de mer & de terre ferme.

qui eſt toujours un noble Vénitien. Il a une aurorité preſque illimitée ſur toute la flotte. Cet officier n'eſt que momentané.

Le provéditeur général de mer eſt une charge perpétuelle dans la république, mais qui n'eſt jamais exercée plus de deux ans par le même ſujet. Lorſqu'il n'y a point de général, il a une autorité abſolue ſur toute la flotte ; il change & dépoſe les officiers à ſon gré ; l'argent deſtiné à l'entretien de la flotte, eſt à ſa diſpoſition : il rend compte au ſénat après ſa geſtion. Avant que d'arriver à Veniſe, il dépoſe en quelque façon ſon autorité, avec toutes les marques de ſa dignité qu'il laiſſe à Capo d'Iſtria, & rentre dans ſa patrie, ſimple particulier. Sa réſidence ordinaire eſt à Corfou.

Le gouverneur du golfe exerce ſa charge pendant trois ans, & commande l'eſcadre deſtinée à la garde du golfe. C'eſt le plus ancien officier de mer de la république, & dans cette qualité il a la pointe dans les combats maritimes.

Outre ces officiers, il y a deux chefs d'eſcadre entretenus par le ſénat, qui commandent chacun quatre galeres,

dont partie ſont montées par les forçats condamnés à cette peine, partie par des gens de bonne volonté ; ces galeres ne s'écartent du port que pour des commiſſions particulieres.

Les autres vaiſſeaux & galeres de la république ſont commandées par des jeunes nobles, appellés *Sopra Comiti*, qui diſpoſent de toutes les places d'officiers qui leur ſont ſubordonnés ; ce qu'on leur accorde pour les dédommager des dépenſes qu'ils font pour lever les ſoldats qui doivent monter le bâtiment, la république ne leur fourniſſant que le vaiſſeau avec les munitions néceſſaires, & ne payant les officiers & ſoldats que lorſqu'ils ſont à bord.

Les premieres de ces charges ſont toujours la récompenſe du mérite que l'on a fait paroître en commandant les vaiſſeaux & les galeres. On voit par ce détail qu'il n'y a point de ſervice plus utile à Veniſe que celui de la mer ; cependant ce n'eſt pas celui qui y eſt le plus recherché.

Les officiers que la république envoie dans ſes états de terre ferme, ſont connus ſous le nom de podeſtats, dont l'emploi répond à celui des préteurs Romains. Ils ſont pris ou dans le rang des

ſénateurs, ou dans celui des nobles, ſuivant l'importance de leurs départemens. Ils y ont l'autorité de gouverneurs & de premiers juges. Leur charge dure ſeize mois.

Les capitaines des armes commandent les garniſons des villes & châteaux de leur diſtrict; l'entretien & les réparations des murailles & fortifications ſont à leur charge. Ils jugent les cauſes qui ont rapport au militaire, & adminiſtrent les finances conjointement avec le podeſtat, quand la place eſt aſſez importante pour avoir ces deux officiers. Dans les villes peu conſidérables, le même officier eſt podeſtat & capitaine des armes.

Le provéditeur général du Frioul, réſidant à Palma Nuova, & celui de Dalmatie, ſont des charges très-diſtinguées, & toujours occupées par des ſénateurs de grand nom, & d'un mérite reconnu.

Ces différens officiers de terre ferme ſont ſoumis à une juſtice ſupérieure exercée par les inquiſiteurs de terre ferme; eſpece de magiſtrats ou intendans de juſtice que la république envoie tous les cinq ans dans les provinces pour tenir des grands jours, où il ne s'agit preſque

que d'examiner la gestion des podestats & capitaines des armes, commandans dans chaque province.

Après l'idée que je viens de donner du gouvernement de Venise, pourra-t-on citer un état dans le monde où la justice soit administrée avec autant d'attention, où les prévarications soient prévenues avec plus de soin, où l'on ait rendu les loix plus respectables, même à ceux qui sont chargés de les faire observer ?

74. Il est temps que je fasse une peinture détaillée de cette ville singuliere, unique dans le monde par sa situation, & que l'on met avec raison au rang des plus belles que l'on connoisse. Depuis près de treize cents ans elle subsiste, sans que jamais aucun ennemi étranger y ait donné des loix, sans avoir été exposée aux inquiétudes & aux dangers d'aucun siége; exemple unique dans l'histoire connue. Venise n'a jamais eu d'autres maîtres que ceux qui l'ont fondée, dont les illustres descendans sont encore aujourd'hui ses premiers magistrats. On connoît les beaux vers que le poëte Sannazar a fait à la louange de Venise, où il la met au-dessus de toutes les autres villes, même de Rome dans

Idée générale de la ville de Venise. Beauté de ses édifices.

ſes plus beaux temps. (*a*) Il eſt certain que l'on peut ſe faire une idée de Rome, ſoit ancienne, ſoit moderne, par les deſcriptions que l'on en a, & que quand on les connoît, on n'y eſt pas tout-à-fait étranger, même en y arrivant pour la premiere fois. Il n'en eſt pas de même de Veniſe ; il faut l'avoir vue, l'avoir examinée de près, pour s'en faire une idée; plus on la voit, plus on la trouve admirable, & on adopte le ſentiment des Vénitiens, qui l'appellent *opus excelſi*, l'ouvrage du très-haut.

Cette ville, la plus forte que l'on

(*a*) *Viderat Adriacis, Venetam, Neptunus in undis*
Stare urbem, & toto ponere jura mari.
Nunc mihi Tarpeïas, quantumvis Jupiter, Arces
Objice, & illa tui, mœnia Martis ait.
Si Pelago Tiberim præfers, urbem aſpice utramque,
Illam homines, dicas, hanc poſuiſſe, Deos.

Sannazar fut remercié en vertu d'un décret du Sénat, & reçut une gratification de ſix cents écus d'or du tréſor public. . . . .

connoiſſe ſans aucune fortification, imprenable en quelque façon, & inabordable, ſans autres défenſes que celles de ſa ſituation au milieu de la mer, eſt dans une plage d'un abord très-difficile, à cauſe des lagunes ou atterriſſemens, dont il faut connoître le giſement pour que les moindres barques puiſſent y arriver. Les vents orageux qui y régnent très-ſouvent, ne permettroient pas à une flotte conſidérable qui voudroit s'engager dans les lagunes, de rien entreprendre ſans courir les plus grands riſques d'échouer.

C'eſt donc du centre des eaux mêmes que l'on voit s'élever cet amas de bâtimens & de palais magnifiques qui forment la ville de Veniſe, & qui ſemblent être le ſéjour de la paix & de la liberté. On ne voit rien, en l'abordant, de cet appareil impoſant de jettées, de digues, de moles, de conſtructions de défenſe, de batteries, qui entourent les autres villes maritimes, & qui en défendent les approches : de quelque côté que l'on y arrive, on y entre librement. Cependant je connois plus d'un Auteur, qui parlent beaucoup des fortifications de Veniſe, que perſonne n'a certainement jamais vues.

Le grand canal qui partage la ville en deux parties à peu près égales, a la forme d'une S; il a presque part-tout au moins cent pas de largeur. Environ au milieu du canal est situé le fameux pont de Rialte, qui unit ensemble les deux parties de la ville. Quatre cens canaux, & beaucoup plus de ponts, servent à communiquer dans tous les quartiers de la ville. C'est par ces canaux que s'en fait tout le service, que se transportent les denrées, les marchandises, & tout ce qui a quelque poids. C'est par le même moyen que les gondoles & barques abordent à toutes les maisons, ou au moins assez près, pour que l'on puisse y transporter de la barque avec peu de peine les fardeaux même les plus lourds Comme il ne peut entrer dans cette ville aucune espéce de voiture, ni de bête de somme, tous les ponts sont d'une construction fort légere, & en même temps assez solide pour durer très-long-temps; la plupart sont de marbre ou de pierre d'Istrie : d'ailleurs ce sont des ouvrages faits aux dépens du public, & ceux qui en ont l'inspection sont trop intéressés à ne recevoir que des ouvrages solides, pour qu'il se fasse jamais aucune fraude dans la construc-

tion. Il y a, outre cela, beaucoup de rues & quelques places, mais la plus grande partie des rues sont très-étroites. Quelques canaux sont bordés de quais des deux côtés, sur lesquels sont situées presque toutes les boutiques des artisans. Quelques-unes de ces especes de rues sont dans une situation fort riante, sur-tout du côté de Castello. La rue merciere où sont les boutiques des principaux marchands, le quartier de saint Barthelemi, de san Salvadore, ce qui avoisine le pont de Rialte des deux côtés *di ultra* & *di citra*, le quartier de san Giacomo di Rialto, la rue des orfévres ; c'est dans ces parties où se fait le grand mouvement de la ville ; à quoi il faut ajouter le quartier de saint Marc, les quais qui bordent le port des deux côtés du levant au midi, c'est-à-dire de l'arsenal au grand canal.

Quantité d'édifices superbes sont construits sur les bords du grand canal ; c'est-là où l'on peut dire que les beautés extérieures de l'architecture grecque antique se trouvent réunies avec les aisances intérieures de nos appartemens modernes. Beaucoup de palais, dont plusieurs construits par Palladio, l'un des plus habiles architectes qui ayent

existé, s'y font admirer par la beauté du goût, & la noblesse de la construction. Ce ne sont pas de ces bâtimens immenses, tels qu'on les voit à Rome, percés d'une longue suite de fenêtres décorées d'architecture & de sculpture, avec de belles portes. Ici les bâtimens sont enrichis de colonnes à l'exterieur, & ordinairement il y a autant d'ordres que d'étages, qui dès-lors sont petits; mais comme ils sont admirablement exécutés, ils n'en sont pas moins nobles. D'ailleurs, presque tous ces édifices destinés à l'usage des particuliers, n'exigent pas ces colonnades majestueuses, faites pour annoncer de grands bâtimens publics. Ce genre de beauté seroit trop gigantesque pour la maison d'un citoyen, qui, dans un état comme Venise, a tant d'égaux. Ce que je puis dire, c'est qu'ayant vu & examiné attentivement quelques monumens d'architecture grecque antique bien conservés, & d'une construction si belle, si noble, je dirois volontiers si harmonieuse, qu'elle attache les regards, fixe l'attention, & cause un plaisir réel à ceux même qui n'ont qu'une connoissance très-superficielle de ce bel art; on se sent affecté des mêmes sentimens, on

retrouve les mêmes beautés dans plusieurs églises & palais construits à Venise par Pallodio. Ainsi ces édifices doivent être regardés comme un des grands objets de curiosité qui soient dans cette ville.

La maniere même dont on les fonde devient intéressante. Tous ces bâtimens sortent immédiatement de l'eau, & par conséquent sont tous bâtis sur pilotis, mais avec la plus grande solidité. Que l'on regarde l'église & la tour de saint Marc, la tour sur-tout, on n'imagine pas comment on a osé élever sur pilotis une masse si lourde & si haute, sur un plan aussi peu étendu que celui qu'elle occupe. J'ai vu des maisons particulieres trés-habitables qui ont plus de huit cens ans de construction, qui sont encores solides; il ne paroît pas que depuis ce temps les murs extérieures ayent exigé aucune réparation: il est vrai que la nature des matériaux que l'on y emploie est excellente; tous les édifices principaux sont de marbre ou de pierre d'Istrie; on ne les emploie qu'en gros quartiers, ce qui assure la solidité des constructions; on fonde profondément dans l'eau, & les pilotis bien enfoncés ne pouvant jamais être

exposés à l'air, se conservent éternellement, de même que les lits de madriers posés sur les pilotis, & sur lesquels se commence la construction. J'ai observé encore dans le temps de la basse marée, qu'il se forme autour des édifices, jusqu'au niveau de l'eau, une croute ou enduit extérieur, très-tenace & assez épais, occasionné par le dépôt de l'eau des canaux, chargée de beaucoup de matieres étrangeres unies par une espece de bitume. Les huitres s'y attachent en très-grande quantité, & font une nouvelle défense aux murailles des maisons.

La marée monte & descend dans le golfe adriatique deux fois en vingt-quatre heures, à la hauteur d'environ deux pieds. En temps de marée basse, la plus grande partie des lagunes sont à découvert; ce qui fait croire aux habitans de terre ferme, qui arrivent en temps de basse marée, & qui partent ou vont se promener en temps de haute marée, qu'il est survenu une grande crue d'eau. On s'apperçoit dans le grand canal de la diminution de la mer, sur-tout depuis midi jusqu'à deux ou trois heures; cependant les canaux sont toujours navigables. On n'aborde-

roit pas à cette heure indifféremment par-tout ; mais à tous les trajets, à toutes les portes des maisons considérables ou des édifices publics, il y a des escaliers qui sauvent cet inconvénient ; ainsi la gondole aborde librement par-tout. Dans la partie *di ultra*, on est étonné de trouver une rue fort large. La raison en est que le canal n'étant presque plus navigable, & rendent une odeur qui infectoit le quartier, le gouvernement l'a fait combler & paver ; ce qui est arrivé en différens temps à plusieurs autres canaux.

75. La gondole, cette voiture si douce, si commode, & si multipliée, qu'il n'y a point de villes au monde où il y ait autant de carrosses, que de gondoles à Venise, est un petit bâtiment long de vingt-cinq pieds au moins, large de cinq dans sa plus grande largeur. La proue, fort allongée, & tout-à-fait en pointe, est armée d'une très-grande piéce de fer, qui ressemble à une scie à six ou sept dents très-larges & point tranchantes. La poupe, moins allongée, n'est pas armée. Le corps de la gondole a six pieds de long sur quatre à cinq de large, & autant de haut. Sa forme est un quarré, dont les angles Gondoles.

ſont arrondis par le deſſus. Elle eſt doublée d'une étoffe noire, & recouverte par-deſſus d'un tapis de même, avec quelques houpes & agrémens de laine noire. Le ſiége du fond, où l'on peut s'aſſeoir deux, eſt fort large, & garni d'un couſſin de marroquin noir. Il y a deux ſiéges de côté, peu larges, & où l'on eſt mal aſſis. Ainſi cette voiture n'eſt vraiment faite que pour deux perſonnes. La porte eſt ordinairement garnie d'une glace ; il y en a une derriere & deux aux côtés ; ces glaces ſe tirent quand on le veut, & on y ſubſtitue des chaſſis garnis de crêpe noir, à travers leſquels on ne peut être vu.

La deſcription d'une gondole eſt celle de toutes les autres ; quelques pouces de largeur de plus ou de moins en font toute la différence ; mais la garniture, ainſi que les couleurs & la forme, en ſont les mêmes : il faut en excepter les gondoles des ambaſſadeurs qui ont fait leur entrée publique ; dans les occaſions d'éclat, ils ont des gondoles brillantes : tous les corps en ſont dorés, & chargés d'ornemens de ſculpture ; les panneaux ſont en grandes glaces, & les doublures ſont des étoffes les plus riches. La barque ou le fond de

la gondole est également riche & orné. On ne peut rien voir de plus élégant que ces sortes de voitures, qui n'ayant pas l'embarras du train nécessaire à nos plus belles voitures de terre, n'en sont que plus brillantes & plus lestes. Chaque gondole a deux gondoliers, un à la poupe, un autre à la proue; on dit qu'il est du bel air de n'en avoir qu'un. Ils sont tous habillés fort simplement, une veste juste à la matelotte, une grande culotte & un bonnet rond d'étoffe, suivant la saison. Il n'y a que la famille du doge qui ait droit de leur faire porter la livrée. Rien n'est plus fort & plus agile que ces gens; leur adresse n'est pas moindre, soit à passer dans les endroits les plus difficiles, soit à se tirer d'un embarras la nuit aussi-bien que le jour. Je n'ai vu arriver aucun accident, quoique j'aye été à Venise dans le temps des plus grands mouvemens. On doit ajouter que le service des gondoliers est de la plus grande exactitude, d'une fidélité à toute épreuve. On prétend qu'un gondolier qui auroit fait la moindre friponnerie, seroit noyé par ses camarades, s'il en avoient connoissance. Ils sont sur-tout d'un secret inviolable, & avec cela fort gais,

même dans les plus grandes fatigues. Rien ne peut égaler la rapidité avec laquelle une gondole fend les eaux, quand on l'ordonne.

Description de Venise par quartiers.

Quartier de saint Marc. Eglise ducale de S. Marc.

76. Cette ville magnifique est divisée en six quartiers appellés sestieri, dans lesquels on compte soixante & douze paroisses, cinquante - quatre maisons religieuses d'hommes, dont dix abbayes, vingt-six communautés religieuses de femmes, dix-sept hôpitaux ou conservatoires, dix-huit chapelles pour les confrairies, dont dix avec titre d'écoles, une quantité de palais superbes, & plusieurs autres monumens remarquables, dont je parlerai à leurs quartiers.

Comme on va par toute la ville en gondole, on peut de même y aller à pied, mais en faisant des circuits immenses pour trouver les ponts, traverser les canaux, passer d'un quartier à l'autre; ce dont on pourra juger aisément à la vue du plan de Venise, & en se rappellant encore qu'il n'y a qu'un pont sur le *canal grande*, qui partage la ville en deux parties à peu près égales.

Quartier

Quartier de saint Marc. *Sesticre di san Marco.*

L'église ducale de saint Marc doit être regardée comme la premiere église de Venise, celle où la république en corps remplit tous les devoirs de religion, & assiste à toutes les cérémonies qui se font au nom de l'état. Elle fait remonter le temps de sa construction, dans l'état où on la voit, à la fin du dixiéme siécle, sous le doge Pietro Orseolo, qui est au rang des saints. La maniere dont elle est bâtie ne ressemble en rien à celle des églises d'occident. Celle-ci est tout-à-fait dans le goût grec. Sa forme est quarrée; cinq grandes coupoles forment une espece de croix, & partagent cette église en cinq parties à peu près égales. On voit qu'autrefois on y observoit les usages de l'ancienne église grecque, qu'il y avoit un mur de séparation qui divisoit le côté où se plaçoient les femmes, de celui où étoient les hommes. Le vestibule de cette église, la partie antérieure qui précéde l'ambon ou le jubé, le sanctuaire où est le maître-autel, autour duquel se place le clergé, peuvent encore donner une idée de l'ordre qu'observoient les pénitens, les catéchumenes, les fideles, l'é-

vêque & son clergé, dans le temps de la primitive église.

Celle-ci est magnifiquement décorée ; on voit que l'on n'a rien épargné pour l'enrichir ; on peut même dire que les ornemens de toute espece y sont à profusion. L'intérieur des coupoles est couvert de peintures en mosaïque à fond d'or ; les plus anciennes ne sont pas le mieux exécutées. Les murs sont revêtus de haut en bas de marbres précieux & d'albâtres coloriés, la plupart rayés, qui dans bien des parties ressemblent à une vieille tapisserie de peu de conséquence, d'autant plus que l'humidité qui pénétre par-tout à Venise, n'a pas laissé à ces marbres leur éclat naturel : c'est la même cause qui a ôté à l'or des mosaïques sa couleur, & fait qu'il est terni comme du cuivre. Le pavé est fort riche ; il est tout à compartimens de marbres de différentes couleurs, qui forment des desseins suivis & des figures. Il y a des galeries ou corridors ajoutés, pour tourner autour de l'église, & traverser d'un arc à l'autre : ces galeries sont soutenues sur des colonnes de marbre antique pour la plupart, & apportées de Constantinople & de Gréce, dans le temps de la grande puissance des Vé-

nitiens. Ces corridors peuvent être commodes pour le ſervice ; mais ils choquent la vue, & déparent l'architecture de cet édifice. La partie antérieure a été retranchée du veſtibule, & enfermée dans l'intérieur, à en juger par le baptiſtere, qui étoit autrefois ſous le veſtibule, ſuivant l'ancien uſage, & la forme même de l'édifice.

Le veſtibule, dans ſon état actuel, a cent quatre-vingt-ſix pieds de longueur, dix-huit de largeur, & vingt-deux de hauteur. La voûte eſt toute revêtue de moſaïques. Il eſt partagé en cinq arcs ſoutenus par deux petits ordres de colonnes l'un au-deſſus de l'autre. Au fond des arcs ſont cinq portes de bronze avec des bas-reliefs, la plupart bien exécutés. On voit ſous l'arc du milieu les tombeaux de trois doges ; Vital Falier, mort en 1096, Marin Moroſini, & Barthelemi Gradenigo. Il paroît qu'anciennement cet endroit étoit ſpécialement deſtiné à la ſépulture des princes de la république.

La colonnade dont ces portiques ſont ornés, eſt un aſſemblage de piéces antiques, apportées à Veniſe, de Gréce, de Conſtantinople, de Paleſtine & de Syrie, dans le temps des croiſades. Il

y a beaucoup de porphyre, de granite oriental, de cette pierre serpentine verte & brune, qui a quelque chose du verd antique, mais qui est plus triste, dont la carriere est inconnue, & que l'on croit avoir été tirée d'Egypte.

L'aspect extérieur de ce temple est d'une belle proportion, quoiqu'il n'ait pas cette majesté qui en impose, & qui annonce avec avantage ces sortes d'édifices. Ces deux petits ordres de colonnes, qui ne vont qu'environ à la naissance des arcs, & laissent un grand espace vuide jusqu'à la galerie qui partage le portail, sont hors de toute régle, & font regretter que ceux qui ont construit l'église, se soient plutôt appliqués à tirer parti des petits matériaux précieux qu'on leur fournissoit, qu'à suivre les vraies régles de l'architecture; mais sans doute que les Vénitiens qui avoient apporté toutes ces petites colonnes du levant, vouloient qu'elles fussent employées à former autant de trophées à leur gloire.

La galerie extérieure qui entoure l'eglise de trois côtés, est découverte & bordée d'une petite colonnade de marbre à hauteur d'appui. Cinq grands arcs couronnés d'ornemens de marbres tra-

vaillés dans un goût grec, qui tient beaucoup du gothique, s'élevent au-dessus des cinq portiques qui forment le vestibule. Entre chaque arc est une niche à trois étages, formée par trois petits ordres de colonnes placées les unes sur les autres, & terminées en campanile. Dans chacune de ces niches sont des statues de marbre. Le grand arc du milieu est occupé par une large fenêtre qui sert à éclairer l'église, au-dessus de laquelle est un lion de cuivre doré.

Au-devant de cette fenêtre, sur des petits piédestaux qui ne s'élevent pas plus haut que la galerie, sont placés quatre chevaux de bronze antique d'une trés-belle forme, envoyés de Constantinople à Venise en 1206 par Marin Zeno, premier podestat Vénitien de cette ville. Ces chevaux furent d'abord déposés à l'arsenal, & placés très-long-temps après où on les voit. Il paroît, par le récit des auteurs les plus dignes de foi, que ces chevaux sont l'ouvrage de quelque artiste Grec très-fameux: on les attribue à Lisippe, plutôt sur leurs beautés, que sur aucune autre certitude. On apprend, par les médailles, qu'ils ont décoré l'arc de Néron: on sait que Trajan les employa au

même uſage. Conſtantin les fit ſervir de couronnement à ſon arc qui ſubſiſte encore à Rome en ſon entier, d'où il les fit enlever, ainſi que pluſieurs autres monumens égalcment précieux qu'il en tira pour orner la nouvelle ville où il transféra le ſiége de l'empire. Ces chevaux étoient attélés à à un char du ſoleil, que le *Zeno* oublia ſans doute d'envoyer avec les chevaux. Le même ordre d'arcs & de campaniles dont j'ai parlé, eſt continué aux deux côtés de l'égliſe; l'intérieur des arcs eſt couvert de peintures en moſaïque, & tous les murs ſont revêtus de beaux marbres. Ce grand édifice eſt couronné par cinq dômes couverts de plomb, & ſurmontés de croix grecques dorées. Ces cinq dômes, trop près les uns des autres, font confuſion, & choquent la vue, parce qu'ils ne ſont pas dans l'uſage des conſtructions ordinaires; mais auſſi cette égliſe n'a rien qui reſſemble aux autres.

Je reviens à l'intérieur, qui mérite d'être examiné. On y voit beaucoup de chapelles & d'autels particuliers, ornés de ſtatues & de bas-reliefs en marbre & en bronze. L'autel principal eſt ſous un pavillon de pierre ſerpentine, ſoutenu

par quatre colonnes de marbre blanc, chargées de bas-reliefs, qui ont pour ſujet différentes hiſtoires de l'ancien teſtament. Le tabernacle qui eſt ſur cet autel, eſt d'un prix infini. Il eſt formé de lames d'or, avec des figures en bas-relief dans le goût grec; chaque figure dans un cadre ou niche de pierres précieuſes, telles que diamans, rubis, émeraudes, &c. Cet ouvrage, fait à Conſtantinople, fut apporté à Veniſe dans le douziéme ſiécle; il a été fort enrichi depuis ce temps-là.

L'autel du ſaint Sacrement a, entre autres ornemens précieux, quatre colonnes d'albâtre tranſparent, hautes chacune de huit pieds. A côté eſt la chapelle ducale, dans laquelle le doge, les ambaſſadeurs & le ſénat ſe placent aux jours de cérémonies ſolemnelles. Les marbres les plus rares & les plus beaux forment la baluſtrade à hauteur d'appui, qui entourent cette chapelle, ſur laquelle ſont placées quatorze ſtatues de marbre de grandeur naturelle, qui repréſentent la ſainte Vierge, ſaint Marc & les douze Apôtres, au milieu deſquelles eſt un trés-grand Crucifix d'argent. La plupart de ces ſtatues ſont du Sanſovino, qui a beaucoup travaillé à la décoration de

l'église saint Marc & du palais ducal. Les ornemens les plus précieux de cette église, apportés pour la plus grande partie de Constantinople, lorsque les Vénitiens en étoient en quelque façon les maîtres, y sont en assez grande quantité, pour que l'on puisse s'y former une idée des talens des artistes Grecs sous les empereurs ; ils avoient un goût particulier, & s'ils étoient plus connus, ils formeroient une classe dans l'histoire des arts. Il est à croire que leurs ouvrages étoient préférables à ceux des artistes Italiens, puisqu'on les employoit de préférence, ou qu'on tâchoit d'imiter leur maniere, qui cependant est bien petite, comparée à l'antique grec (*a*).

(*a*) Dans la chapelle du cardinal Zeno, au côté gauche de la statue de la Vierge, est une table de marbre, où sont trois trous placés tiangulairement, auxquels répondoient autant de canaux d'une fontaine que l'Empereur Michel avoit fait conduire à Constantinople. Une inscription grecque, gravée sur cette pierre, & mal expliquée, a fait croire que c'étoit la même pierre d'où Moïse avoit fait sortir de l'eau dans le désert, parce que dans l'inscription, les soins de l'empereur sont comparés avec la ferveur de Moïse. C'est sans doute cette idée qui a fait transporter cette pierre de Cons-

Toutes les portes de l'église ſont de bronze, ornées de bas-reliefs, dont pluſieurs ſont d'un travail très-recherché. On montre ſur celle de la ſacriſtie les portraits du Titien & de l'Arétin, amis intimes de Sanſovin, qui donna les deſſeins de cette porte, & la fit exécuter ſous ſes yeux.

77, Le tréſor de cette égliſe eſt aſſez fameux pour en dire un mot. Parmi les reliques précieuſes que l'on y conſerve dans les reliquaires les plus riches, on y voit un livre grand in-4°. couvert de larmes d'argent, orné de perles & de pierreries, que l'on prétend être l'évangile écrit de la main même de ſaint Marc : rien n'eſt plus précieux, ſi le fait eſt vrai ; on ne l'ouvre point, crainte de l'artérer (*a*). Il en eſt de même du corps de ſaint Tréſor de ſaint Marc.

tantinople à Veniſe, dans un temps où les Vénitiens enrichiſſoient leur ville de tout ce qu'ils trouvoient de précieux dans cette capitale de l'empire d'orient. . . .

(*a*) Ce qu'il y a de très-certain ſur ce manuſcrit, c'eſt qu'il eſt écrit en caractères latins quarrés, d'une aſſez mauvaiſe forme, à peu près ſemblables à ceux de quelques inſcriptions des premiers ſiécles de l'Egliſe, qui ont été miſes à l'entrée de ſainte Agnès, hors des murs de Rome, ou à quelques caractères que

Marc, que la république prétend avoir; mais on ignore où il est: on dit que ce secret est réservé au doge, au primicier

---

l'on trouve gravés sur les tombeaux des catacombes de saint Sébastien à Rome, ou à celles de saint Gennariel à Naples; monumens qui sont incontestablement du temps des persécutions. Ce manuscrit, fait sans doute dans ces premiers temps, n'est pas de la façon des bons écrivains qui étoient à Rome, & ne ressemble en rien à la beauté du caractère des inscriptions de ce temps; ce qui pourroit faire croire qu'absolument parlant, il pourroit être de la main de saint Marc même, & fait par ordre de saint Pierre, pour l'usage des fidèles de Rome, qui ignoroient la langue grecque, qui cependant étoit presque vulgaire à Rome. Quoi qu'il en soit, ce manuscrit, respectable par son antiquité, & peut-être le plus ancien, avant qu'on n'eut trouvé une bibliothéque entiere dans les ruines d'Herculée, est écrit en papier d'Egypte si mince, qu'il n'est pas possible d'en manier les feuilles sans les rompre; ce qui a été occasionné autant par l'humidité que par le laps de temps. Il appartenoit originairement à l'église d'Aquilée, qui le regardoit comme l'autographe de saint Marc. en 1355, Charles IV, empereur & roi de Bohème, obtint du patriarche alors vivant, les deux derniers cahiers (quaterniones) de ce manuscrit, qu'il fit transporter à l'église cathédrale de Prague, où on les conserve encore. Ce fait est certain; on peut voir dans les Bollandistes, au tome troisiéme d'A-

& aux procurateurs (*a*)...Un riche reliquaire d'or, dans lequel eſt une fiole rempli du ſang qui ſortit d'une image de

---

vril, toutes les pieces qni en aſſurent l'authenticité.

Dès que les Venitiens furent les maîtres de Frioul, ils mirent tout en œuvre pour avoir ce manuſcrit ſi reſpectable, qui avoit été tranſporté à Cividad di Friuli, & ils l'obtinrent enfin par le moyen de Benoît de Capo di Ferro, Romain, alors patricien & conſervateur de cette ville ſous le doge Thomas Mocenigo. Ils députerent le curé de Saint Barnaba de Veniſe, qui l'alla chercher, & l'apporta juſqu'à Murano. Alors le Clergé de Veniſe & une partie du ſénat s'y rendirent, & tranſporterent ſolemnellement & au ſon de toutes les cloches, le manuſcrit qui fut dépoſé dans le tréſor de ſaint Marc, où il eſt encore, & où l'humidité achevera de le détruire, quelque ſoin que l'on prenne pour le conſerver. Il eſt de forme in-4°. . . . .

(*a*) En 815, du temps de l'empereur Leon l'Arménien, on croit que les Venitiens trouverent le ſecret d'enlever les reliques de ſaint Marc, & de les tranſporter à Veniſe, d'Alexandrie où elles étoient honorées d'un culte public de temps immémorial. En 870, l'opinion commune, tant au levant qu'en Europe, étoit que les reliques de ſaint Marc évangéliſte, & premier évêque d'Alexandrie, étoient à Veniſe. Les Vénitiens croyent encore les avoir aujourd'hui, & aſſurent qu'elles ſont placées dans la

Jesus-Christ, frappée par un Juif à Berite en Afrique. Le miracle est authentique, & rapporté dans la session quatriéme du second concile de Nicée, tenu en 781 contre les Iconoclastes (*a*).

Il faudroit un volume pour rapporter en détail tous les bijoux précieux qui sont dans ce trésor. On doit mettre au premier rang la *beretta ducale*, ou bonnet qui sert à couronner le doge le jour de son installation solemnelle; il est entouré d'un cordon de perles & de diamans de la plus grande beauté: le diamant de la pointe & le rubis qui est au

---

chapelle ducale, mais qu'ils ne savent pas précisement l'endroit : c'est un secret réservé au doge & aux procurateurs de saint Marc di Sopra. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'enlevement de ces reliques a donné lieu à la république de l'adopter pour patron, au lieu de saint Théodore martyr, qui l'étoit anciennement. Quant au secret sur l'endroit où elles sont placées, ce peut être un effet de la religion & de la politique des anciens Souverains de l'état, qui peut-être se persuadoient que la durée de la république étoit attachée à la conservation de ce précieux depôt. . . . . .

(*a*) Un couteau dont on prétend que Jesus-Christ se servit à la derniere céne, sur le manche duquel sont quelques caractères hébraïques presqu'entiérement effacés.

devant ſont fort gros, & d'un prix immenſe... (*a*) Douze couronnes d'or, ornées de perles & de pierres précieuſes. Dix rubis balais, chacun du poids de huit onces, donnés à la ſeigneurie en 1343 par Jean Cantacuzene, empereur des Grecs. Une petite urne faite d'une ſeule émeraude, donnée à la république par Uſum Caſſan, roi de Perſe, ſon allié, mort en 1572. Des eſcarboucles, des topazes, des chryſolites d'une groſſeur ſinguliere, préſens faits par divers empereurs d'Orient. Pluſieurs conques artificielle fort groſſes, faites d'agathes & de jaſpes. On n'imagine pas l'uſage de cette eſpece de bijou. Un diamant d'un prix conſidérable, qui fut donné par Henri III, roi de France lorſqu'il paſſa par Veniſe à ſon retour de Pologne, au doge Louis Mocenigo. Il eſt placé au-deſſus d'un lit d'or. Un plat d'une ſeule turquoiſe. Il y a au revers de ce plat quelques caracteres Arabes, que le P. de Montfaucon, dans ſon

(*a*) Ces couronnes, & douze pieces d'eſtomac d'or ornées de pierreries, qui ſont dans ce tréſor, étoient portées aux jours de ſolemnité par douze filles d'honneur de l'impératrice Hélène.....

voyage d'Italie, prétend signifier *opifex Deus*, Dieu l'a fait. Ce trésor est confié aux soins d'un procurateur de Saint Marc qui en a la clef, dont il ne lui est jamais permis de se dessaisir ; ainsi on ne peut le voir que de son agrément.

Palais ducal.

78. Le palais ducal est un édifice vaste & majestueux, d'une architecture ancienne, qui tient plus du gothique que d'aucune autre maniere. Toute la façade est revêtue d'une mosaïque à petits quarrés de marbre blanc & rouge. Il est environné de portiques ouverts, soutenus par des colonnes de marbre & de même goût. Les bases de ces colonnes sont sous le pavé, parce que depuis la construction du palais, on a été obligé d'élever le sol de la place, qui étoit quelquefois inondé par certains vents orageux qui portoient le flot très-loin.

A la hauteur du premier plan, il y a une galerie ouverte, soutenue par de petites colonnes gothiques. De-là jusqu'au comble, le mur est uni & solide, couronné tout autour d'un rang de crenaux terminés en pointe.

Huit portes donnent entrée dans le palais; quatre sont le long du canal qui

borne une de ses faces; une sur le quai vis-à-vis le port, une autre sur la place saint Marc, & deux qui communiquent à l'Eglise. La cour est belle & spacieuse; on y voit deux puits ou citernes à bouches de bronze chargées de bas-reliefs.

On y a placé quelques statues antiques, dont les plus remarquables sont celles d'un Romain avec la toge ou robe consulaire; elle tient un rouleau dans la main gauche : au côté droit est pendu le coffret ou porte-feuille à placer des papiers; ce qui dénote que c'est la statue d'un orateur Romain, & probablement celle de Cicéron, qui étoit au-dessus de la porte des écoles d'Athènes. Une autre vêtue du manteau de philosophe, & que l'on croît être de Marc-Aurele. Ces deux statues sont très-bien conservées, & de la plus belle exécution. Quatre statues de femmes, qui représentent l'Abondance, Pallas & la Fortune. Le bras droit manquoit à la quatriéme, qui est également antique; un sculpteur moderne y a ajouté le bras avec un sceptre, & en a fait le symbole de la république. Ces statues ont été données à l'état par le procurateur Federigo Contarini, qui les avoit fait appor-

ter d'Athènes & d'autres parties de la Gréce.

Au bas de l'escalier principal sont deux statues d'Adam & Eve; au-dessus sont celles de Mars & Neptune, de taille gigantesque, qui ont fait appeller cet escalier, l'escalier des Géans. Ces deux statues sont le symbole de la puissance de la république; elles sont du Sansovino, & furent placées en 1556. C'est au-dessus de cet escalier que se fait le couronnement solemnel du doge, le lendemain de son élection.

Sur le mur vis-à-vis de l'escalier, est une grande inscription en lettres rouges sur un champ d'or, qui atteste à la postérité que Henri III, passant par Venise, allant de Pologne en France, pour monter sur le trône vacant par la mort de Charles IX son frere, voulut bien accepter le titre de notre Vénitien, que le sénat lui offrit, & être inscrit sur le livre d'or. Henri IV son successeur accepta le même titre, & aimoit singuliérement la république, qui jouissoit alors de la plus grande considération en Europe, & qu'elle mérite autant à présent qu'alors (*a*).

(*a*) A l'entrée de cet escalier on voit deux

Autour des galeries sont différentes salles, où se tiennent plusieurs tribunaux particuliers, où les notaires ducaux s'assemblent & ont leur bureaux. D'espace en espace on voit le long de ces galeries de mufles de lion à gueules ouvertes, pour recevoir les avis & mémoires secrets des délateurs qui veulent rester inconnus : il y en a pour chaque espece de crimes, ainsi que l'annonce l'inscription qui est au-dessus : on les appelle *denuntie secrete*. Aux extrémites de cette galerie, sous les portiques qui aboutissent à la place, sont des tables de marbre, sur lesquelles sont gravés plusieurs arrêts de la quarantie criminelle, ou du conseil des dix, qui ont condamné à la mort ou à des peines afflictives ceux qui avoient malversé dans

paniers de nefles, couverts de paille, sculptés en marbre : symbole de l'attention avec laquelle on laisse, en quelque façon, mûrir l'esprit de la jeune noblesse avant que de l'admettre aux grandes charges, afin qu'elle acquiere l'expérience & le mérite qui la rendent digne d'être initiée aux mysteres secrets du gouvernement ; ce qui se fait en la conduisant à pas comptés de tribunal en tribunal, où les affaires la forment, & donnent lieu de connoître de quoi elle est capable. . . . .

les emplois que la république leur avoit confiés, tels que l'approvisionnement des bleds, la gestion des sels, &c. Ceux qui sont condamnés, sont ordinairement dégradés de leur état. Ailleurs ce marbre seroit une tache ineffaçable pour toute une famille : ici le crime est tout-à-fait personnel.

Il seroit bien long de donner un détail circonstancié de tous les appartemens de ce vaste palais, d'en compter les salles, les galeries, les corridors. Je me bornerai à parler des salles où s'assemblent les principaux magistrats, & de ce qu'elles offrent de plus curieux, sur-tout en peintures.

Sala delle quatro porte. Salle des quatres portes, ainsi appellée, à cause des quatre portes qui y donnent entrée, & qui ont été décorées de la plus belle architecture par le Palladio. On y voit un grand tableau qui représente la réception solemnelle que le doge & le patriarche de Venise, accompagnés du sénat, firent sur le Lido, ou grand port, au roi de France Henri III. La composition de ce tableau est noble & ingénieuse ; il mérite d'être examiné avec attention, parce que le costume y est exactement observé... On en peut dire

autant de celui qui a pour ſujet le doge donnant audience à des ambaſſadeurs, quoiqu'il ſoit bien inférieur au premier; mais ces tableaux ont toujours le mérite d'inſtruire des uſages plus ſûrement & plus promptement que les livres, en ce qu'ils mettent ſous les yeux l'action même.

Anti collegio. Salle qui précéde le collége. Il y a pluſieurs tableaux du Tintoret; un très-bon de Jacques Baſſan, qui a pour ſujet une foire de campagne; mais celui qui attire tous les regards, eſt l'enlevement d'Europe, par Paul Veroneſe : il eſt d'une compoſition charmante; les figures y ſont de grandeur naturelle, traitées avec la plus grande vérité, & tout l'agrément que l'on peut déſirer dans un pareil ſujet. Le taureau léche les pieds d'Europe; idée gracieuſe qui a été imitée. On ne ſe laſſe pas d'admirer ce chef d'œuvre; le taureau ſur-tout eſt peint avec un art ſingulier; le peintre a ſu mettre dans ſes yeux une expreſſion frappante. C'eſt dommage que les couleurs de ce tableau ayent beaucoup perdu de leur vivacité.

Collegio. Salle où s'aſſemble le collége pour les fonctions dont j'ai parlé plus

haut. L'eſtrade où ſont les ſiéges des magiſtrats, eſt ornée de ſculptures & de dorures déja anciennes. Au-deſſus du trône ducal eſt un grand tableau de Paul Veroneſe, qui mérite une attention particuliere. Au haut eſt une gloire, dans laquelle eſt Jeſus-Chriſt, avec la Foi, la Juſtice & pluſieurs Anges. Au bas eſt un doge à genoux, ſuivi de pages & de pluſieurs autres perſonnes. Le tableau eſt merveilleux dans toutes ſes parties. Les figures y ſont grouppées avec eſprit; toutes ont les graces qui leur ſont propres; le coloris en eſt excellent; la lumiere y eſt répandue avec autant d'intelligence que de vérité. Il régne une harmonie frappante entre toutes les parties qui le compoſent. Il y a un autre agrément, c'eſt que preſque toutes les figures principales ſont des portraits rendus avec la plus grande vérité de détail; ce qui donne à ce tableau, ainſi qu'à beaucoup d'autres ouvrages de ce maître, un air naturel & vivant que l'on trouve ſi rarement dans les tableaux même des plus fameux peintres, qui avoient plus étudié l'antique, qui raſſembloient plus de beautés réelles dans leurs compoſitions, qui peut-être y en mettoient trop; au lieu que Paul

Veronese s'est contenté d'étudier la nature, de la représenter telle qu'il la voyoit dans sa beauté, sans y rien ajouter. Avec ce peintre, l'imagination n'a point à travailler, pour savoir où trouver les beautés qu'il représente, parce qu'il ne donne à chaque sujet que celles que l'on y peut trouver ordinairement. Outre cela, aucun autre peintre n'a porté au même degré la maniere noble, élégante & riche d'habiller ses figures; les étoffes qu'il emploie, qui étoient d'usage de son tems, s'embellissent encore, & s'enrichissent sous son pinceau : cette partie même est devenue intéressante entre ses mains. Enfin, c'est à juste titre qu'on le place avec le Titien à la tête de l'école Vénitienne.

La vue de ses ouvrages est très-capable d'enflammer le génie de ceux qui seront nés pour la peinture; on prétend qu'elle a formé le Tiepolo, peintre encore vivant, l'un des meilleurs d'Italie, qui travaille actuellement pour le roi d'Espagne à Madrid, & dont on voit plusieurs bons tableaux à Venise. A considérer la petite quantité de tableaux de Paul Veronese, vraiment bien conservés, eu égard au grand

nombre que l'on en a, il faut se dépêcher de l'étudier, & ce n'est qu'à Venise qu'on peut le faire avec succès : il est vrai que la gravure, qui se perfectionne tous les jours dans cette ville, conservera au moins les desseins & les sujets de ces chefs-d'œuvres. Les plafonds de cette salle, de même que les grisailles qui ornent la cheminée, sont de ce maître.

On y voit encore quatre bons tableaux du Tintoret, dans chacun desquels il y a un doge & plusieurs saints.

Sala del Pregadi Parmi les tableaux qui ornent cette salle, on en doit distinguer trois de Jacques Palma. Le premier, au-dessus de la porte, a pour sujet la ligue de Cambray. On y voit Venise avec la masse, un doge & le lion de saint Marc, qui s'avancent contre l'Europe montée sur un taureau ; deux Anges en l'air, accompagnés de l'abondance & de la paix, mettent sur la tête de la figure symbolique de Venise une couronne d'olivier. Ce tableau est très-bien composé, & encore frais de couleur. On doit se rappeller que cette fameuse ligue avoit uni contre les Vénitiens, l'empereur Maximilien, Louis XII, roi de France, le pape & tous les

potentats de l'Italie ; & dans le commencement de cette guerre, on croyoit la république à la veille de ſon anéantiſſement ; mais les ſuccès des François exciterent la jalouſie des impériaux & du pape, qui ſe ſéparerent d'eux, ce qui ſauva la république. Le ſecond a pour figures principales Jeſus-Chriſt, ſaint Marc, un doge, la foi, la juſtice & la paix qui s'embraſſent... Le ſujet du troiſiéme eſt un doge placé au-devant de la ville de Veniſe, qui reçoit les hommages & le tribut des villes ſoumiſes à la ſeigneurie... Ces trois tableaux ſont bien conſervés ; le deſſein en eſt ſage, vrai, facile & large ; la couleur en eſt gracieuſe & fraîche ; il y régne un ton de douceur & d'ordre que l'on remarque dans toutes les compoſitions de ce maître, qui eſt l'un des meilleurs de l'école Vénitienne, mais qui n'avoit ni la magnificence de Paul Veroneſe, ni le feu du Tintoret. Son caractere étoit de peindre la belle nature dans un état de tranquillité. Il y a dans cette même ſalle pluſieurs autres tableaux du Tintoret & de Marco di Tiziano.

Sala delle ſtatue. On y avoit raſſemblé autrefois les ſtatues antiques dont j'ai parlé, & celles qui ſont dans le

veſtibule de la bibliothéque ; aujourd'hui elle ſert de chapelle au collége. A côté de cette ſalle eſt le dépôt des archives de la république. Sur un eſcalier voiſin on voit un ſaint Chriſtophe plus grand que nature, peint à freſque par le Titien, digne de ce maître. C'eſt l'une des plus belles freſques qui exiſtent; la couleur en eſt preſque auſſi vigoureuſe que ſi elle étoit à huile.

Eccelſo conſiglio di dieci. Salle où le formidable conſeil des dix rend ſes arrêts. Il faut perdre d'idée la ſévérité qui y régne, & jetter les yeux ſur le beau plafond peint par Paul Veroneſe. Le grand tableau eſt vraiment digne d'admiration. Il a pour ſujet Jupiter foudroyant les vices repréſentés par les figures ſymboliques des crimes ſoumis aux jugemens de ce conſeil. Le genie aîlé, qui tient un livre écrit, & qui eſt placé à côté de Jupiter, eſt le ſymbole de ce conſeil avec le livre de ſes arrêts. Les raccourcis ſont traités avec une grande ſcience ; toutes les têtes ſont d'un beau choix & d'une expreſſion vraie : c'eſt une des compoſitions qui faſſe le plus d'honneur à ce grand artiſte. Les autres tableaux de ce plafond ne ſont pas moins dignes d'attention, ſur-tout

ſur-tout celui où eſt peint un homme coiffé à la Perſienne, qui rêve, & une femme qui a les mains jointes ſur la poitrine.

Sala dell' armamento del conſiglio di dieci. C'eſt dans cette ſalle que ſont des armes bien tenues, & en aſſez grand nombre pour armer ſur le champ quinze cents nobles, en cas de quelque révolte de la part du peuple, ou de quelqu'autre attaque imprévue : il y a auſſi quelques piéces de campagne. Un citadin gagé par la république, eſt garde de cet arſenal, ſous les ordres d'un patricien en charge, qui a le titre de provéditeur des ſalles. Au-deſſus de la porte principale eſt un fort beau tableau du Palma, qui repréſente la Vierge, la Madeleine, quelques autres ſaints & un ſénateur à genoux. On y conſerve le médaillier que le ſénateur Pierre Moroſini légua à la république, & dont Charles Patin a donné la deſcription, imprimée à Veniſe en 1683.... Un buſte antique d'Antinoüs, avec les attributs & la parure de Bacchus, trouvé, à ce que l'on croit, à Smirne, où ce favori d'Adrien étoit honoré d'un culte public par ordre de cet empereur.... Un buſte d'Antonin le pieux, vêtu d'une cotte d'armes. Une

ſtatue à cheveux crépus & longue barbe, qui doit être celle de Lucius Verus.... La ſtatue de François Carrara, dernier ſeigneur de Padoue, que la république fit étrangler en priſon en même temps qu'elle fit détruire toute ſa famille, afin qu'il ne reſtât aucun héritier de ce malheureux prince, qui pût un jour faire valoir ſes droits ſur Padoue.... La ſtatue d'Albert de Corregio, général au ſervice de la république. Je crois que c'eſt dans une de ces ſalles que j'ai vu l'armure complette que portoit Henri IV quand il fit la conquête de ſon royaume, & qu'il envoya à la république en ſigne d'amitié & de conſidération, lorſqu'il en fut paiſible poſſeſſeur.

Salle du grand conſeil.

78. *Sala del maggior conſiglio*, longue de cent cinquante pieds, & large de ſoixante & quatorze, digne ſur-tout d'être vue, lorſque tout le corps des patriciens y eſt aſſemblé, & d'être examinée enſuite plus librement pour voir les belles peintures dont elle eſt remplie. Les boiſeries de cette ſalle ſont ſculptées & dorées d'aſſez bon goût, quoique déja anciennes : on peut dire que tous les principaux événemens de l'hiſtoire de Veniſe ſont repréſentés dans les grands tableaux placés autour de

cette ſalle immenſe. Il eſt aiſé d'en reconnoître les ſujets, qui ſont pour la plupart bien exprimés & fort connus... Au fond, au-deſſus du trône, eſt le paradis peint par le Tintoret, dans un tableau qui a trente pieds de hauteur, ſur ſoixante & quatorze de largeur. Il avoit près de quatre-vingts ans quand il acheva ce tableau, qui eſt regardé comme ſon dernier ouvrage. Il eſt fort vanté à Veniſe, quoiqu'il ait peu d'effet; il y régne une confuſion qui permet à peine d'en diſtinguer les objets principaux. Ce n'eſt plus cette grande fougue d'imagination qui répand le feu & l'action par-tout; c'eſt une compoſition froide & ſymétrique, qui n'a rien de plus conſidérable que la grandeur de ſon plan. Il ſemble que le vieux génie du Tintoret, égaré ſur cette toile immenſe, s'y ſoit diviſé de façon à ne plus le reconnoître.

Une friſe compoſée de tous les portraits des doges, régne autour de la ſalle, parmi leſquels on voit un tableau à fond noir ſans peinture, avec cette inſcription... *Locus Marini Falieri decapitati.* Place du portrait de Marin Falier, troiſiéme doge de ſa famille en 1348, qui n'ayant pu avoir juſtice d'un jeune

noble appellé Michel Steno, qui, à ce que l'on dit, avoit attenté à l'honneur de la dogaresſſa, réſolut de s'en venger, en faiſant maſſacrer les principaux nobles, & en opprimant la liberté publique. Mais un des conjurés ayant révélé le projet aux inquiſiteurs d'état, le même jour, en moins de quatre heures, le procès du malheureux prince fut inſtruit, jugé, & il eut la tête coupée entre les colonnes de ſaint Marc, la premiere année de ſon régne, étant âgé de quatre-vingts ans.

Les ornemens du plafond ſont de ſculpture fort ſaillante & dorée ; dans les intervalles qu'elle laiſſe, ſont placés trois rangs de tableaux, qui ont également rapport à l'hiſtoire de Veniſe, & qui ſont très-beaux. Celui qui attache le plus les regards eſt un grand ovale du rang du milieu, dans lequel on voit une femme repréſentant Veniſe ſur les nues ; la gloire, la couronne, l'honneur, la paix, l'abondance & les graces l'accompagnent ; la renommée la précéde & l'annonce. Rien n'eſt plus noble que l'idée de cette allégorie. Au-deſſous, dans le milieu du tableau, eſt un grand balcon d'architecture de la plus belle ordonnance, où l'on voit aſ-

ſemblés des cardinaux, des évêques, des dames, des nobles Venitiens, & autres perſonnages diſtingués, qui paroiſſent s'entretenir du beau ſpectacle qu'ils ont devant les yeux. Au bas du tableau ſont des guerriers à cheval, des trophées d'armes, des priſonniers qui ſemblent occupés du même objet. Il eſt difficile d'imaginer une compoſition plus noble & mieux exécutée que celle-là. Tout y eſt admirable. La partie du deſſus eſt la majeſté même dans tout ſon éclat, avec les graces qui en temperent la force, & en font ſoutenir la vue. La partie du milieu repréſente l'aſſemblée la plus noble, par le caractere que l'on a donné à chaque figure qui la compoſent, & qui ſont intéreſſantes par la maniere dont elles ſont peintes. La partie inférieure, plus lourde que les autres par les maſſes & les objets dont elle eſt formée, contraſte parfaitement avec les deux autres, & repréſente à mon gré l'eſprit de la république, qui met la paix bien au-deſſus de la guerre qu'elle n'entreprend jamais qu'après avoir tenté tous les moyens d'entretenir la paix. Voilà l'idée que je me ſuis faite de ce magnifique tableau de Pierre Veroneſe, après l'avoir bien

examiné. Je ne dis rien de la beauté du coloris, de la ſcience des grouppes, de la vérité & de la nobleſſe des figures, de l'intelligence avec laquelle la lumiere y eſt répandue; c'eſt aux artiſtes de profeſſion à faire ces détails: mais ce que l'on y remarque, ce dont on eſt frappé, c'eſt la ſublimité du génie qui a conçu & mis au jour de ſi belles idées. Il ne ſe déploye nulle part avec autant d'avantage que dans ces compoſitions allégoriques, où le peintre eſt vraiment poëte. Dans le même rang de ce plafond ſont deux autres tableaux allégoriques; un du Tintoret, qui a pour ſujet la déeſſe de la mer Adriatique accompagnée de Thétis, Cibelle & autres divinités fabuleuſes; au bas, ſur des gradins, eſt le doge à la tête du ſénat, qui reçoit les clefs des villes tributaires. Ce tableau eſt bien compoſé & bien peint. L'autre qui eſt du Palma, eſt à peu près le même ſujet. Je renvoie à la deſcription détaillée que M. Cochin a donnée de tous ces tableaux, qu'il apprécie en connoiſſeur.

Sala dello ſquittinio. Salle du ſcrutin, à côté de celle du grand conſeil, où le ſénat ſe retire pour faire les élections des magiſtrats, qui doivent en-

ſuite être rapportées au grand conſeil pour y être approuvées. Cette ſalle eſt ornée de peintures relatives à l'hiſtoire de Veniſe, parmi leſquelles eſt la priſe de Zara, tableau du Tintoret, l'un des meilleurs de ce maître, & ſûrement du temps de ſa plus grande force, à en juger par l'action étonnante qu'il y a miſe, où cependant il a conſervé de l'ordre.... Un tableau de *ſanto Peranda*, qui a pour ſujet une victoire remportée par le doge Dominique Michieli ſur un calife d'Egypte, dans le commencement du douziéme ſiécle. Un fait particulier de la bataille attire toute l'attention; c'eſt l'action d'un Vénitien nommé *Marco*, qui, ayant perdu ſon étendard, arrache le turban d'un capitaine Egyptien, le déploie, l'attache à une lance, & en fait ſon étendard; enſuite, pour le rendre plus remarquable, il coupe un bras au barbare, & trace un cercle ſur la toile avec le ſang tout bouillant. On aſſure que cette action vigoureuſe, mais cruelle, a donné le nom de *Barbaro* aux deſcendans de ce *Marco*, qui forment aujourd'hui à Veniſe une famille patricienne très-nombreuſe & très-conſidérable par les charges qu'elle occupe dans le gouverne-

N iv

ment. Cette famille a pour armes, depuis ce temps, un turban déployé avec un cercle de sang ... On peut juger par cette anecdote frappante, que les sujets de la plupart de ces grands tableaux ont été donnés par quelqu'un des magistrats en place, qui avoient intérêt à y faire représenter, ce qui dans l'action générale les touchoit de plus près. Les *Contarini* ne doivent-ils pas toujours voir avec un nouveau plaisir un doge de leur maison qui revient victorieux après avoir vaincu les Génois à Chiozza, lorsque la république étoit réduite à la seule ville de Venise? Ainsi toutes ces peintures leur rappellent les grandes actions de leurs ancêtres, & l'intérêt qu'ils ont à conserver un état que leur nom illustre encore. Ici tout particulier peut se regarder comme souverain, & dès-lors l'intérêt général de la nation l'affecte bien plus sensiblement.

Il y a une multitude d'autres salles, dans chacune desquelles on peut voir quelque chose de curieux, sur-tout en fait de peintures. J'en dis assez pour en donner une idée, & exciter la curiosité des voyageurs.

L'architecture extérieure de ce grand édifice n'a pas toute la magnificence

qu'on lui donneroit actuellement, que l'on eſt perſuadé de l'état de sûreté où eſt la ville de Veniſe. Sa conſtruction annonce quelque choſe de grand, plutôt par ſon étendue & les marbres que l'on y a employés, que par ſa beauté. Elle eſt dans le goût gothique. Il y a près de quatre ſiécles que ce palais eſt conſtruit dans l'état où on le voit encore, au moins à l'extérieur, le dedans ayant ſouffert pluſieurs incendies ; & alors on penſoit autant à en faire une place de défenſe, que le ſéjour paiſible du gouvernement & de la juſtice. Tout l'édifice eſt couvert de lames de cuivre. Les lucarnes que l'on voit au haut du toît, au-deſſus de l'appartement du doge, ſervent à donner du jour aux loges où l'on met les priſonniers d'état, qui dans cet endroit ſont expoſés à toute la rigueur du froid, & à l'ardeur du ſoleil. On dit que ces logemens ſont doublés d'un treillis de fer très-ſerré, avec porte & fenêtre de même. On leur donne chaque jour pour nourriture un pain, un pot où l'eau & le vin ſont mêlés, un plat de viande hachée, & une écuellée de ſoupe. Au-deſſous du palais, ſous le maſſif même des puits, dans un endroit affreux qui eſt à une très-grande profondeur, où la lu-

miere n'a jamais pénétré, dans une espace marécageux d'où l'on a forcé les eaux de la mer à se retirer, sont des prisons affreuses, où l'on enferme ceux que l'on veut faire mourir cruellement sans les condamner au dernier supplice. On m'a dit à Venise, qu'un prêtre convaincu des crimes les plus affreux, y avoit vécu quatorze ans, par le moyen de l'eau-de-vie dont il usoit, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur ; après lequel temps il eut sa grace. Mais il en profita peu : outre qu'il étoit fort âgé, le grand air & la lumiere lui étoient devenus insupportables ; sa barbe & ses cheveux avoient pris une couleur grise bleuâtre ; le tissu de sa peau étoit de même : il s'étoit même accoutumé insensiblement à rester nud à mesure que ses habits pourris par l'humidité, tomboient par lambeaux.

La face du palais, qui s'étend le long du canal qui la borde, où sont les portes *delle rive*, a été revêtue plus nouvellement de pierre d'Istrie polie ; l'architecture en est noble & de bon goût (*a*).

(*a*) A l'angle opposé à celui du palais ducali, le long du canal Saint-Marc, à la tête du quai ou *riva degli schiavoni*, est un très

Dans la place appellée *piazetta*, qui forme l'équerre avec la place saint Marc, dont l'aspect principal est sur le port, le long du palais, est la galerie couverte où se fait tous les matins le broglio, dont j'ai déja parlé. A la tête de cette galerie, sur la muraille extérieure de l'église, sont incrustés deux pilastres quarrés de marbre d'Afrique, travaillés dans le goût oriental; ils servoient d'ornement à une des portes de la ville d'Acre en Syrie, lorsqu'elle fut prise par les croisés dans le commencement du douziéme siécle. Lorenzo Tiepolo, qui commandoit l'armée navale des Vénitiens, les fit enlever avec soin, & apporter à Venise, de même que les quatre figures de porphyre, sculptées presque de plein relief, qui sont incrustées dans le même mur. On voit que les Vénitiens

---

grand bâtiment d'une architecture simple & très-solide, dont les arcs du bas sont murés, & les fenêtres garnies de grosses barres de fer maillé : ce sont les prisons publiques, *prigioni nuove*, appellées nouvelles eu égard à celles dont j'ai parlé. Elles communiquent avec le palais par une galerie obscure qui traverse le canal, & que l'on appelle avec raison *ponte dei sospiri.*

dans leur beau temps, à l'exemple des Romains, travailloient à enrichir leur ville de ce qui faisoit l'ornement des villes étrangeres où ils entroient par droit de conquête.

Colonnes de la place saint Marc.

79. (*a*) Les deux grandes & belles colonnes de granite, placées sur le bord de la mer à l'extrémité de la piazzetta, furent apportées de Grece environ l'an 1175, sous le doge Sebastien Zani. Sur l'une est un lion aîlé de bronze; sur l'autre est la statue de saint Théodore, encien patron de la république, qui tient de la main droite un bouclier, & de la gauche une lance. Ces deux colonnes d'un bel ordre, font le plus grand effet à l'entrée de cette place. C'est là où se font les exécutions publiques; & depuis

(*a*) La colonne sur laquelle est placée la statue de saint Théodore, est de granite d'Europe, connu sous le nom de *granito d'Elba*, tiré de l'isle d'Elbe sur les côtes de Toscane, où l'on en voyoit autrefois une carriere considérable, qui sans doute a été épuisée. Il différe du granite d'Egypte, en ce qu'il est d'un grain moins fin, & d'une couleur moins vive; les taches sont à peu près les mêmes. Le granite oriental d'un grain aussi fin que le porphyre, prend le plus beau poli; sa couleur est gris bleuâtre mêlé de blanc....

l'avanture du doge Marin Falier, qui y fut décapité, les nobles tiennent à mauvais augure de paſſer entre ces deux colonnes : de-là vient le proverbe qui régne entr'eux *guardati dall' inter columnio*. Ce malheureux prince, dont j'ai déja parlé, arrivant au palais après ſon élection, ne put paſſer ſous le pont du canal ſaint Marc, à cauſe des grandes eaux ; il fut obligé, contre l'ordinaire, de deſcendre ſur la piazzetta entre les colonnes : on prétendit après ſon exécution que cet accident avoit annoncé ſon malheur, & en prédiroit autant à tout noble qui débarqueroit au même endroit. Les vielles traditions & les anciens préjugés ſe conſervent dans les républiques avec une ſorte de religion.....

80. Vis-avis la galerie où ſe tient le broglio, eſt le bâtiment deſtiné à la bibliothéque publique, qui s'étend le long de la piazzetta juſqu'au quai qui borde le port. La façade eſt de pierre d'Iſtrie, belle comme le marbre, d'une grain très fin, qui prend le plus beau poli. Une galerie ouverte de quinze arcs, décorée d'un bel ordre de colonnes, ſoutient l'étage du haut, le long duquel s'éleve un ſecond ordre de colonnes.

Bibliothéque de la république. Antiques. Hôtel de la monnoie.

Les corniches sont ornées de festons soutenus par des petits enfans, de bonne sculpture. Au-dessus de la corniche est une galerie ouverte qui borde le toit, sur laquelle sont placées vingt-cinq statues de marbre qui représentent les divinités de la fable. Toute cette décoration est noble & d'un très-bon goût; elle a été exécutée sur les desseins du Sansovin. Cet édifice est l'un des plus apparens & des plus agréables qui soient à Venise. Sous un très-grand portique qui est à l'extrémité de ce bâtiment du côté de la place saint Marc, est l'escalier qui sert à monter à la bibliothéque & aux appartemens, où les procurateurs de saint Marc tiennent leurs séances. Il est orné de beaux stucs & de plafonds, qui répondent à la magnificence de l'architecture extérieure.

Le vestibule de la bibliothéqué est décoré à l'intérieur d'ornemens d'architecture d'un goût fort sage, & qui sans doute ont été faits exprès pour y placer les statues & bustes que l'on y voit. Ces antiques sont des plus beaux temps de la sculpture, & paroissent avoir été apportés de Grece. On y remarque surtout la Léda & la statue de l'Abondance qui sont aux deux côtés de la porte; le Si-

lene & l'Agrippine femme de Germanicus, qui sont dans les grandes niches; plusieurs bustes bien conservés; deux autels antiques triangulaires, du plus beau travail, qui ont servi au culte de Bacchus; sur chacun est une urne antique d'une belle forme. Au-dessus de la porte de la bibliothéque est un grand bas-relief représentant le sacrifice appellé *su-ove-taurilia*, des trois animaux que l'on y immoloit. On y voit encore quelques tables de bronze & de marbre chargées d'inscriptions grecques & latines (*a*). La plus grande partie de ces antiques ont été donnés à l'état par deux Grimani, l'un cardinal, l'autre patriarche d'Aquilée, & par le procurateur Frederigo Contarini. Le plafond de ce vestibule a été peint par le Titien.

J'ai lu, dans un voyage moderne d'Italie, cette phrase qui devroit en être effacée: « Nous ne pûmes voir la li-
» brairie, parce que celui qui en avoit
» la clef, étoit, disoit-on, en campa-

(*a*) On doit sur-tout remarquer le Ganimede antique grec, si beau, qu'on l'attribue à Phidias....

» gne ; mais on croit plutôt que l'on a » honte de la montrer aux étrangers, » parce qu'elle manque de livres ». C'est bien ce qui s'appelle raisonner par conjecture, & d'après une prévention aveugle. La bibliothéque de la république n'est pas comptée parmi les plus magnifiques de l'Europe ; mais elle ne laisse pas d'être considérable, & par le nombre des livres & des manuscrits, & par leur qualité. Elle doit son origine au don que Petrarque fit de ses livres à la république. Le cardinal Bessarion, dont l'érudition est connue, & qui avoit amassé à grand frais beaucoup de livres rares & de manuscrits précieux sur toutes sortes de matieres, désirant qu'ils pussent servir utilement au public, même après sa mort, les laissa par testament au sénat de Venise. Il y avoit été reçu en toutes occasions avec de grandes marques de distinction, & la république l'avoit adopté, en inscrivant son nom sur le livre d'or au rang des nobles. C'est ce qu'apprend un monument érigé à la mémoire du docte cardinal, & placé dans la piéce principale de la bibliothéque, qui est la premiere en entrant, & qui est très-bien décorée. Les tableaux du plafond ont été peints par

les meilleurs maîtres, tels que le Titien, Paul Veronefe & le Tintoret, & font encore bien confervés; les boiferies font ornées de bonnes fculptures.

Cette bibliothéque a deux gardes payés par l'état, & qui doivent la tenir ouverte aux jours marqués : ils font choifis dans l'ordre des citadins, avec affez de talens pour pouvoir au moins en rendre compte aux étrangers & à ceux qui vont y travailler. Ces gardes font fous la direction des procurateurs de faint Marc, réformateurs des études, qui ont foin de l'entretenir & d'y placer les meilleurs livres qui s'achetent aux frais de l'état, qui a deftiné un fonds exprès pour fon augmentation. J'y ai vu toutes les belles éditions qui fe font faites dans le dernier fiécle & dans celui-ci. Une collection confidérable de manufcrits grecs & latins. On montre de préférence le livre de faint Auguftin fur la Trinité, à deux colonnes : le texte original eft une traduction grecque. Les oraifons de Themiftius; (*a*) la bibliothéque grecque de

(*a*) Themiftius, Grec célébre par fon éloquence, fut fait prêteur par Conftantin; pré-

Photius: ces deux manuſcrits ſont très-baux. Un commentaire de ſaint Auguſtin ſur les épîtres de ſaint Paul, fort ancien & de la plus belle écriture. (*a*) Ce qui eſt vraiment curieux, c'eſt la ſuite des manuſcrits ſur l'hiſtoire de Veniſe, composé par les auteurs contemporains & du pays, rangés par ordre de dates. ſe ſont les véritables ſources où l'on doit puiſer la connoiſſance de ce qui eſt arrivé à la république. Les archives de l'état ont à ce ſujet des mémoires bien importans; mais je crois

---

fet de Conſtantinople par Théodoſe le Grand; il dut ſon élevation à ſa probité & à ſes talens. Le Pere Petau a traduit en latin quelques-unes de ſes oraiſons, que le P. Hardouin à fait imprimer en 1683. . . .

(*a*) Une hiſtoire fabuleuſe d'Alexandre le Grand, que l'on attribue au philoſophe Calliſthène, manuſcrit grec. . . . . Alcinoüs, ſur les dogmes de Platon, manuſcrit grec. . . . . Themiſtius ſur l'amitié, manuſcrit grec. . . . . Tous les manuſcrits ſont rangés & attachés par des petites chaînes à des pupitres. On ne permet pas indifféremment à toutes perſonnes d'examiner les livres & ſur-tout les manuſcrits trop curieuſement; mais quand on eſt connu, les gardes de la bibliothéque donnent toutes les facilités auxquelles on peut s'attendre

qu'il feroit impoffible de les avoir en communication : on connoît la jaloufie des républiques, & fur-tout de Venife, pour le fecret de fes affaires. A toutes ces richeffes, je dois ajouter que l'on doit apporter à la bibliothéque publique un exemplaire relié de chaque livre qui s'imprime dans les villes de l'état, & la librairie eft très-floriffante à Venife. Les livres font rangés dans plufieurs grandes piéces à la fuite les unes des autres. Dans la feconde font des chaifes & des bureaux à l'ufage de ceux qui vont y étudier les jours qu'elle eft ouverte. Après ce que j'en ai dit, on croira fans peine que l'on ne doit pas rougir de la montrer aux étrangers, & qu'elle ne manque pas de livres, même précieux. (*a*)

Au fortir de la bibliothéque, en tour-

---

dans un pays où il faut être très-circonfpect.

(*a*) C'eft dans ce même bâtiment que font les trois chaires ducales établies pour enfeigner publiment la philofophie, le droit & la médecine. La premiere eft toujours tenue par un noble, qui a une penfion de cinq cents ducats. Les deux autres font remplies par des citadins gagés par le fénat. Ce font les procurateurs de faint Marc qui nomment à ces chaires.

nant à gauche ſur le quai où ſe fait le marché au poiſſon, eſt le bâtiment de la monnoie (*la Zecca*), d'une conſtruction ſolide, toute de marbre, de fer & de briques, ſans aucun bois, pour prévenir les incendies. La façade extérieure eſt revêtue de colonnes & de pilaſtres en boſſages. Toutes les portes en ſont de fer. A côté de la principale ſont deux grandes ſtatues de marbre, repréſentant des géans féroces, qui ſemblent en défendre l'entrée. Autour de la cour ſont vingt-cinq chambres ou boutiques; dans les unes ſont les fourneaux auxquels ſe préparent les métaux; dans les autres ſe frappent les différentes monnoies; au milieu de la cour eſt un puits aſſez bien décoré; au-deſſus du pavillon dont il eſt couvert, eſt un Apollon qui tient quelques verges d'or, figure emblématique du ſoleil, à la force duquel on attribue la production de l'or dans les entrailles de la terre. Au-deſſus de ces différentes fabriques ſont les ſalles où ſe tiennent les tribunaux qui ont inſpection ſur la fabrique des monnoies.

Place ſaint Marc. Procuraties.

81. La place ſaint Marc peut être miſe, ſans exagération, au rang des plus belles de l'Europe, moins par ſa

grandeur, que par la magnificence & la régularité des bâtimens qui l'environnent de tous côtés. Elle a deux cens quatre-vingt pas de long, sur cent dix de large. Au nord, elle a la façade de l'église saint Marc; au levant, les procuraties neuves; au midi, le portail de *san Giminiano*, accompagné de deux bâtimens uniformes; au couchant, les procuraties vieilles. Tour. Horloge.

L'architecture des procuraties neuves est magnifique; elle est formée par trois ordres de colonnes, le dorique, l'ionique & le corinthien, placés l'un sur l'autre; les fenêtres sont décorées de sculpture saillante, de même que les portes; le bâtiment est aussi long que la place. Ce grand édifice fut commencé en 1583 par le Sansovin, & a été fini par le Scamozzi. Le bâtiment des procuraties vieilles, aussi élevé & aussi étendu que les procuraties neuves, est également décoré de trois rangs de colonnes, les uns au-dessus des autres, tous trois de l'ordre Toscan. Tout autour de la place régne un grand portique a arcades couvertes; soutenu par le premier ordre de colonnes des deux procuraties; sous ses arcades sont des boutiques de marchands de toute espèce,

& beaucoup de cafés. Au fond de la place eſt le petit portail de l'égliſe de *ſan Giminiano*, revêtu de beaux marbres & de bonne architecture; il a deux ordres de colonnes qui en ſoutiennent un troiſiéme moins large que les deux premiers, & qui porte un fronton accompagné de deux petits campaniles. On voit dans cette égliſe pluſieurs bons tableaux de l'école de Veniſe, & un beau plafond. C'eſt là qu'eſt le tombeau du célébre Jacques Sanſovin, peintre, ſculpteur & architecte, qui a ſi longtemps exercé ſes talens à Veniſe, & qui a décoré cette égliſe, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Au-deſſus de l'épitaphe eſt ſon portrait peint par lui-même. Vis-à-vis eſt la ſépulture de François Sanſovin ſon fils, auteur aſſez connu, & ſouvent cité, ſur-tout par rapport à ſon ouvrage de l'origine des maiſons illuſtres de l'Italie.

A côté de la procuratie vieille, au-deſſus de la place, eſt la tour de l'horloge, d'une architecture ancienne, mais ſolide; l'arc qui la porte eſt revêtu de pilaſtres de marbre. Au premier ordre, au-deſſus de l'arc, eſt le cadran qui marque les heures, le mouvement du ſoleil & de la lune par les douze ſignes

du zodiaque. Au second ordre, au-dessus du cadran, est une statue dorée de la Vierge, de grandeur naturelle, placée entre deux petites portes. Devant la statue est un demi-cercle avancé, sur lequel passe un Ange qui porte une trompette. Il est suivi des trois rois mages qui saluent en passant la Vierge & l'Enfant ; ils sortent par une des portes, & rentrent par l'autre ; toutes les deux s'ouvrent & se ferment a ressort. La machine qui fait mouvoir ces figures n'est montée que pendant la foire de l'Ascension. Au troisiéme ordre est un grand lion de saint Marc, avec un doge à genoux, en demi-relief doré, sur un champ d'azur. Cet ouvrage est couronné par une cloche assez grosse, qui sert de timbre à l'horloge ; deux figures de Négres frappent les heures.

De l'autre côté de la place, à l'angle des procuraties neuves, est la tour ou clocher de saint Marc, haute en tout de de trois cens trente pieds, y compris l'Ange qui la couronne, sur quarante pieds de toute face. Cette masse énorme, élevée sur pilotis dans le douziéme siécle ; n'a souffert aucune altération depuis le temps de sa construction, & est encore de la plus grande solidité ;

elle eſt comme doublée d'une ſeconde tour qui s'éleve juſqu'à la hauteur des cloches. Entre les deux murailles eſt une montée à rampe douce, large à paſſer trois perſonnes, qui va juſqu'à la galerie ou colonnade qui entoure le clocher. Cette partie a cent ſoixante-quatre pieds de hauteur; la galerie eſt comme la baſe de la pyramide qui termine la tour, & qui a cent cinquante-deux pieds de hauteur. La figure de l'Ange de bronze, poſée à la pointe de la pyramide, & qui tourne au vent, eſt haute de quatorze pieds; c'eſt de-là qu'il faut voir Veniſe & ſes environs. C'eſt ſur cette même galerie que le célébre Galilée faiſoit ſes obſervations aſtronomiques devant l'illuſtriſſime ſeigneur Sagredo & quelques autres ſénateurs.

Au bas de la tour, vis-à-vis la porte du palais ducal, a été conſtruite une galerie qui précéde une chambre où ſe tient le procurateur de ſaint Marc, qui commande la garde des Arſenalottes, qui eſt de ſervice toutes les fois que le grand conſeil eſt aſſemblé. La façade de ce petit bâtiment eſt ornée de deux ordres de colonnes, entre leſquels il y a des niches où ſont placées des ſtatues

de

de bronze, qui repréſentent quelques divinités du Paganiſme. Tout l'ouvrage eſt couronné par une baluſtrade de bronze très-bien exécutée.

A la tête de la place, vis-à-vis des trois arcs principaux du veſtibule de l'égliſe ſaint Marc, ſont trois piédeſtaux de bronze ciſelés, où ſont placés les arbres auxquels on attache, aux jours de ſolemnité, trois grands étendards brodés en or, aux armes de Chypre, Candie & Negrepont; marque de la ſouveraineté de ces trois royaumes que la république poſſéda autrefois. Toute la place a été nouvellement pavée de très-belles pierres d'Iſtrie, ce qui ajoute encore à ſa beauté.

Par le détail que je viens de faire, on doit juger que la décoration extérieure de cette place eſt fort noble, & digne de l'eſtime qu'en font les Vénitiens. La plupart des citadins de Veniſe, qui ne ſont jamais ſortis de leurs lagunes, qui connoiſſent tout au plus les iſles voiſines, n'imaginent rien au-deſſus de la place ſaint Marc, & pour la grandeur, & pour la beauté: auſſi le plaiſir le plus grand, ſur-tout pour les femmes, eſt d'y aller. La premiere

queſtion qu'elles font aux étrangers, c'eſt s'ils ont vu la place, s'il y en a quelqu'autre au monde qu'on lui puiſſe comparer.

Comme on juge de tout par comparaiſon, que les Vénitiens ne connoiſſent point d'eſpace ſolide auſſi grand que celui-là, il eſt tout naturel qu'ils en ayent la pus belle idée. D'ailleurs c'eſt l'endroit de Veniſe le plus intéreſſant. C'eſt là que la nobleſſe s'aſſemble à toute heure; & le peuple Vénitien, qui eſt très-ſoumis à ſes maîtres, y jouit du plaiſir de les voir & de les ſaluer. On y rencontre des gens de toute nation, de toute langue, de tout habillement, ce qui fait un autre ſpectacle qui ſe renouvelle à chaque inſtant, & qui ne peut qu'occuper agréablement des gens dont le cercle des idées eſt naturellement très-étroit, & qui ſemble s'agrandir dans cette place: auſſi c'eſt là où tout aboutit. Le ſpectacle eſt différent pour un étranger, qui ſait que, quoiqu'il marche ſur un beau pavé, qu'il voye des édifices majeſtueux & très-ſolides, il eſt cependant en pleine mer; il ne peut s'empêcher d'admirer la hardieſſe & l'induſtrie des premiers Vénitiens, d'avoir oſé former une ſi belle

entreprise dans un semblable emplacement. Cette place n'a pas toujours eu l'étendue qu'elle a aujourd'hui; autrefois elle avoit au plus cent vingt pas de longueur; elle étoit couverte en partie de bâtimens, & coupée par un canal qui aboutissoit au canal grande, à l'endroit même où est bâtie la bibliothéque.

Je vais rapporter de suite ce que j'ai vu de plus curieux en parcourant ce quartier.

Eglises de ce quartier. Palais Pisani & bibliothéque.

82. *San Moïse.* Eglise paroissiale, précédée d'une petite place quarrée qui permet d'en voir le portail revêtu de marbre, que l'on a voulu rendre magnifique en le chargeant d'une multitude de bas reliefs, de bustes, de statues & de petits obélisque qui y sont en confusion. L'église est décorée dans le même goût, on y voit quelques bons tableaux.

Santa Maria Zobenigo. Cette église est du temps même de la fondation de Venise, & l'une de ses premieres paroisses. Elle a le titre d'église matrice, en ayant douze autres qui dépendent d'elle. L'origine de ce titre vient de ce que l'on n'administroit pas le baptême dans toutes les églises indifféremment, mais dans quelques-unes dé-

ſignées par l'évêque, & appellées titres baptiſmaux. Celle-ci jouiſſoit de ce droit ſur les treize paroiſſes de ſa dépendance. Cet uſage étoit très-ordinaire, & ſe pratique encore en pluſieurs grandes villes. On connoît les magnifiques baptiſteres de Florence, Piſe & Sienne, qui ſont les ſeuls de ces villes. L'égliſe de *Santa Maria* a été rebâtie dans le dernier ſiécle. Le portail, revêtu de marbre, eſt décoré de deux ordres; celui du bas a de chaque côté de la porte d'entrée ſix colonnes couplées; celui de deſſus n'en a que quatre, & eſt ſéparé de celui du bas par une corniche ſaillante; le tout enſemble eſt de bon effet. Entre les colonnes, ſont pratiquées des niches en enfoncement, où ſont placées des ſtatues. Dans les tableaux de l'égliſe, on remarquera une converſion de ſaint Paul, par le Tintoret, bon tableau, dans lequel ce peintre s'eſt livré à la fougue de ſon génie, qu'il a porté juſqu'à l'extravagance, par les attitudes forcées & toutes de mouvement où ſont les figures...

San Vitale. La façade de cette égliſe a été conſtruite nouvellement aux frais de la maiſon Piſani. Dans l'égliſe, il y a quelques tableaux modernes qui mé-

ritent d'être vus. L'Ange Raphaël & plusieurs saints sur une même toile, par Piazzetta. C'est la premiere fois que je cite ce peintre, qui a un caractere de dessein hardi & frappant, mais peu exact; il auroit eu besoin d'étudier la belle antiquité, & de prendre des leçons d'anatomie, pour acquérir de la sagesse & de la régularité; alors il eût été infiniment meilleur. Les estampes faites sur ses desseins, & gravées par Marco Pitterie, commencent à se répandre en Europe, & à faire connoître le goût singulier de cet artiste, qui a de la facilité & du génie, mais qui ne montera cependant jamais à un rang distingué. On voit dans cette même église un Christ, avec plusieurs saints au pied de la croix, grand tableau peint par une femme Vénitienne, nommée *Giulia Lama*. Le coloris en est gracieux; on voit aux airs de ses têtes, qu'elle a étudié la maniere du Palma, mais de goût seulement, sans connoître les principes de son art. Son dessein est très-défectueux.

Près de cette église est le palais de la maison *Pisani S. Vidal*, où le procurateur Almoro Pisani a rendu publique une bibliothéque considérable, qui

eſt ouverte les *lundi*, *mercredi*, & *vendredi*. Le doge Alviſé Piſani, régnant en 1740, étoit le chef de cette maiſon, l'une des plus riches de Veniſe. On voit dans ce palais quelques beaux tableaux, parmi leſquels eſt celui de la famille de Darius au pieds d'Alexandre, par Paul Veroneſe : les figures y ſont de grandeur naturelle; l'Alexandre y eſt cuiraſſé, & par-deſſous tout vêtu de rouge, ce qui n'eſt pas d'un bon effet, quoique la tête du héros ſoit très-gracieuſe. Il y a en général beaucoup d'harmonie dans ce tableau, dont l'ordonnance ne reſſemble en rien à celle du tableau où le Brun a traité le même ſujet. J'ai vu en France des copies de ce tableau... La mort d'Adonis, par le Tintoret, bien deſſiné, frais de couleur, & d'une ordonnance aſſez ſage... Alexandre à qui on préſente le cadavre de Darius, par le Piazzetta, tableau d'une compoſition ſinguliere, où ce qu'il y a de mieux exprimé eſt l'indignation d'Alexandre, en apprenant le meurtre du roi de Perſe.

San Stefano, égliſe de religieux Auguſtins. Le cloître a été peint à freſque par le Pordenone; il eſt preſque entiérement effacé. Il y a pluſieurs tableaux

dans l'église, & quantité de monumens curieux. Sous l'orgue, le tombeau du cardinal Bertrand, François qui mourut à Venise en 1560. Ceux de Marino Giorgio & Antonio Cornaro, tous deux patriciens & sénateurs, qui avoient occupé, l'un une chaire de droit, l'autre une de philosophie dans l'université de Padoue, dans le temps que les nobles Vénitiens y tenoient presque toutes les chaires... Au milieu de l'église est un tombeau orné de trophées d'armes de bronze, du doge Francesco Morosini, très-grand général, qui mourut en 1694, après avoir conquis la Morée sur les Turcs. Au-dessus d'une des portes, la statue équestre de Barthelemi d'Alviano, général des armées de la république, dans le temps de la ligue de Cambrai, mort en 1515. Dans le cloître, la sépulture de Francesco Carrara, dernier seigneur de Padoue.

San Luca, église paroissiale. Le tableau du maître-autel, qui représente la Vierge dans une gloire, saint Luc assis sur le bœuf, qui tient un tableau censé être le portrait de la Vierge qu'il vient de finir, est de Paul Veronese. Il y a plusieurs autres curiosités. Le tombeau du fameux Pierre Aretin, qui préten-

doit avoir rendu les plus grands princes de la terre ses tributaires, par la crainte de ses satyres. Que l'on juge par l'impunité dont il jouît malgré son génie mordant, & par les marques de distinction dont il fut honoré, quel respect on avoit dans ces temps pour les belles-lettres Notre siécle ne ressemble point au sien. Quoiqu'il eût fait profession publique d'Athéïsme, on lui donna une sépulture honorable; il sembloit qu'on le craignît même après sa mort. Postérieurement on a enlevé ses os de l'urne où on les avoit placés, qui est toujours restée infixée dans le mur intérieur de l'église... Ceux de Ludovico Dolce, bon poëte Italien, & d'Alphonse Ulloa, Espagnol, qui a écrit l'histoire de Charles V & de Ferdinand I, empereurs... A côté de cette église est le magnifique palais de la maison Grimani, construit sur les desseins de Michel san Michieli, très-bon architecte de Veronne, où il a laissé des monumens superbes de son génie.

San Fantin, église & école.

On appelle à Venise *écoles*, ce que nous appellerions en France Confrairies ou congrégations de laïques, qui s'assem-

blent dans les chapelles qui leur appartiennent les jours de fête, pour y faire des exercices de piété. Dans quelques-unes de ces écoles, les confreres font entr'eux un fonds d'argent qu'ils prêtent gratuitement aux pauvres, comme on fait aux monts de piété : ils payent les dettes des pauvres détenus en prison pour ce seul fait. Ils donnent des dots aux filles à marier. Ils exercent plusieurs autres œuvres de miséricorde, tels que la visite des prisons, le soulagement des pauvres, le soin d'ensevelir les morts, sur-tout ceux qui ont été suppliciés. Il y a plusieurs de ces établissemens libres à Venise, & qui s'y soutiennent depuis très-long-temps. Les écoles sont distinguées en grandes & petites, à proportion de leurs richesses. Presque toutes sont ornées de belles peintures, & en grand nombre. Le plafond de la salle principale de celle-ci est tout du Palma, & bien exécuté. On y voit un autel de marbre noir parangon, d'une belle architecture, & enrichi de bronze ; une belle statue de saint Jérôme, par Alessandro Vittoria ; un tableau du même saint, par le Tintoret. Il est connu par l'estampe gravée par Augustin Carrache.

San ſalvadore, paroiſſe & égliſe de chanoines réguliers, bâtie par le Lombardi, très-bon architećte & ſculpteur. Le petit portail eſt de bon goût ; il eſt décoré de colonnes d'ordre corinthien, qui ſupportent une corniche ſur laquelle eſt un ſecond ordre ou exhauſſement formé par des pilaſtres, au-devant deſquels ſont poſées des ſtatues de marbre ; au-deſſus régne une ſeconde corniche, & un fronton ſur lequel ſont placées pluſieurs ſtatues. La porte qui eſt au milieu & les deux fenêtres de côté ſont de bonne architećture. C'eſt dans cette égliſe que ſe rendent les procurateurs de ſaint Marc, avant que de commencer la marche ſolemnelle de leur entrée publique. On y voit pluſieurs tableaux du Titien, éntr'autres une Annonciation dont la gravure eſt connue ; les pélerins d'Emmaüs, tableau précieux de Jean Belin pere, de l'école Vénitienne.

Au-deſſus de la porte de la ſacriſtie eſt un tombeau qui renferme les cendres de trois cardinaux de la maiſon Cornaro... Vis-à-vis eſt le mauſolée de Catherine Cornaro, reine de Chypre, qui adopta le ſénat de Veniſe pour ſon fils, & qui en conſéquence le fit héritier de ce royaume ; ce qui fait qu'on appelle

encore à Venise cette maison *casa regina*... Le mausolée du doge François Venier, mort en 1556, est orné de bonnes statues de marbre du Sansovin. Celui de Laurent & Jérôme Priuli freres, qui se succéderent dans la dignité ducale, après la mort de François Venier, est d'un goût singulier, quoique fort noble; le mausolée est de marbre noir, les colonnes & les chapiteaux sont de bronze. Le bâtiment des chanoines mérite d'être vu, de même que leur bibliothéque, où il y a quelques manuscrits, entr'autres celui de saint Ephrem, qui est ancien & beau.

83. *Sestiere di Castello*. Quartier de Castello, ainsi appellé de la partie de Venise la plus orientale, dans laquelle est l'isle de Castello, où est située l'Eglise patriarchale. C'est dans ce même quartier qu'est l'arsenal, par où j'en commencerai la description.

Quartier di Castello. Arsenal de Venise. Gouvernement & police de l'arsenal.

L'arsenal de Venise en fait toute la défense, & doit être regardé comme la premiere forteresse de l'état. Quand le marquis de Bedemar, ambassadeur d'Espagne, conçut le dessein d'anéantir la république, il crut que le projet étoit immanquable, s'il pouvoit s'emparer de l'arsenal, & y mettre le feu: c'étoit

l'objet principal de la conjuration que l'on dit qu'il avoit formée, & qui n'a jamais eu les fuites qu'on lui a fuppofées. On nie même à Venife qu'elle ait jamais été tentée. Le grand feigneur a la même idée; & dans le temps de fes plus grands démêlés avec Venife, il ne fouhaitoit que de fe rendre maître de l'arfenal.

Ce magafin immenfe, le plus beau que l'on connoiffe, & le mieux fourni de toutes fortes d'armes, fitué au levant de la ville, dans la partie des lagunes qui avoifine le plus la pleine mer, a près de trois milles de tour, ce qui revient à une grande lieue de France. Il eft entouré d'une muraille haute & épaiffe, fur laquelle font d'efpace en efpace des guérites, où il y a toujours des fentinelles; tout autour régnent des canaux larges & profonds qui fervent de foffés. Des barques montées par des foldats armés, tournent continuellement autour de ces murailles pendant la nuit, pour empêcher qu'aucune efpece de bâtiment n'en approche, & pour fçavoir fi les fentinelles ne font point endormies. Outre cela, à chaque heure de la nuit les fentinelles doivent s'appeller réciproquement par leurs noms, & fe ré-

pondre. Ainſi, quant à ce qui regarde la sûreté extérieure, on y a pourvu avec le plus grand ſoin.

L'arſenal n'a que deux entrées très-près l'une de l'autre. Celle de mer eſt défendue par deux groſſes tours quarrées, qui ont au-devant d'elles un pont-levis qu'il faut néceſſairement enlever, pour que les moindres bâtimens puiſſent arriver à une forte herſe qui ſert de porte, & qui ferme le paſſage ouvert entre les deux tours. Dès que la nuit vient, il y a des ſentinelles poſées ſur le pont, & un corps-de-garde à côté, qui empêchent à qui que ce ſoit d'approcher, excepté à une barque, qui à deux heures de nuit s'approche de la herſe. Les officiers qui la montent, demandent, de la part du gouvernement, s'il n'y a rien de nouveau, ſi tout eſt tranquille & dans l'ordre; & auſſi-tôt la réponſe reçue, ils ont ordre de ſe retirer très-promptement. L'entrée de terre, ſituée à gauche du pont-levis & du canal, dans la petite place ou champ de l'arſenal, a une grande porte décorée de bon goût; au-deſſus eſt le lion de ſaint Marc, de plein relief; le fronton, porté par quatre colonnes, eſt ſurmonté d'une ſtatue de ſainte Juſtine. Cette porte

eſt précédée par un pont de marbre, entouré d'un grillage à gros barreaux de bronze, terminés en forme de piques. Entre ces barreaux ſont huit colonnes ou piédeſtaux de marbre blanc, qui portent chacun une ſtatue des vertus, telles que la force, la prudence, &c. Aux deux côtés de l'entrée du pont ſont deux grands lions de marbre, antiques & bien conſervés.

L'intérieur de l'arſenal peut ſe diviſer en trois parties; dans la premiere en entrant, ſont les différentes uſines, les forges, les fonderies & les atteliers des métiers, avec les logemens des officiers; dans la ſeconde à gauche, ſont les ſalles d'armes, le magaſin des bois de conſtruction, & partie des bâtimens ou remiſes, ſous leſquelles ſe conſtruiſent les galeres & vaiſſeaux; la troiſiéme eſt entierement deſtinée aux autres conſtructions. L'eſpace eſt grand, & peut contenir un nombre conſidérable de vaiſſeaux & de galeres; & par-tout, tant dans les canaux que dans les baſſins, il y a aſſez d'eau pour faire entrer & ſortir aiſément les plus grands vaiſſeaux.

L'état entretient au moins quinze cents ouvriers qui travaillent journellement à l'arſenal, qui n'y logent point,

mais qui y viennent tous les jours au ſon d'une cloche qui les avertit du temps auquel ils doivent s'y rendre. En été, ils y viennent au lever du ſoleil, & ſortent depuis midi environ, juſqu'à deux heures qu'ils ſont rappellés à l'ouvrage par la même cloche : ils ſe retirent au coucher du ſoleil. En hiver, ils entrent également au lever du ſoleil, mais ils ne ſortent point à midi, à cauſe de la briéveté des jours. Chaque corps de métier à ſon chef ou prote, qui conduit & commande l'ouvrage, afin que tout ſe faſſe avec ordre, & qu'il n'arrive jamais de querelle entre les ouvriers. On n'en reçoit aucun qui n'ait au moins vingt ans, & ils ne peuvent aſpirer à la maîtriſe qu'après huit ans de ſervice. Ils ſont payés tous les ſamedis par quelques officiers de plume ſubalternes, chargés de tous les petits détails. A la tête de tous ces ouvriers eſt un général connu ſous le nom d'Amiraglio, qui a la charge de conduire le bucentaure le jour de l'Aſcenſion, & qui rèpond ſur ſa tête de la sûreté de la navigation.

Six nobles, un avocat fiſcal, un ſecrétaire & un greffier compoſent le tribunal qui exerce la juſtice dans l'arſenal, & qui en a le gouvernement. Trois

ont le titre de *ſopra proveditori a l'arſenale :* ils ſont ſénateurs, & reſtent ſeize mois en charge. Trois autres patriciens appellés *padroni a l'arſenale*, ſont trente-neuf mois en charge, & occupent pendant ce temps des maiſons appartenantes à la république, & voiſines de l'arſenal, afin d'avoir l'œil en tout temps ſur ce qui s'y paſſe, & pouvoir s'y porter promptement en toutes occaſions. Ils y couchent alternativement quinze jours de ſuite, & gardent les clefs de la porte de terre, celle de mer ne s'ouvrant jamais que pour faire entrer ou ſortir les bâtimens, & tranſporter les groſſes proviſions.

A gauche de la ſeconde grande porte de l'arſenal, eſt un grand eſcalier de marbre, qui conduit aux ſalles où ſont les magaſins d'armes. Elles ſont d'une grandeur immenſe, & tenues avec la plus grande propreté ; on n'y conſerve d'armes anciennes, que celles qui peuvent ſervir d'ornement, & ſatisfaire la curioſité, parmi leſquelles on voit les armures complettes des plus fameux généraux Vénitiens, quelques fanaux enlevés des galeres Turques, beaucoup d'armes à l'uſage des Orientaux, & autres curioſités de ce genre. Sans entrer

dans un détail minutieux de ce qui eſt contenu dans ces ſalles, je puis aſſurer, ſans rien exagérer, qu'il y a de bonnes armes à feu pour armer au moins cent cinquante mille hommes, tenues avec le plus grand ſoin. De temps en temps on enleve les plus anciennes, celles qui ſont de moindre qualité, pour en ſubſtituer de nouvelles, ou plus ſolides, ou d'un uſage plus commode. J'y ai vu en 1762 quatorze mille fuſils qui venoient d'être fabriqués dans le Bergamaſque. C'eſt dans cette petite province & dans le Breſſan que ſe travaillent les armes à feu, & les armes blanches que la république met dans ſes magaſins.

On y voit auſſi une très-grande quantité de caſques, de cuiraſſes, de ſabres pour la cavalerie, d'épées, de piſtolets... Toutes ces armes ſont deſtinées aux troupes de terre. Outre cela, il y a dans une ſalle ſéparée des armes pour vingt-cinq mille forçats ou troupes attachées aux vaiſſeaux & galeres de l'état. Au-deſſus de la porte principale eſt le buſte en marbre du comte de Konigſmarck, général des troupes de débarquement au ſervice de la république.

La fonderie des canons & des mortiers, la ſalle où on les peſe, la fabri-

que des ancres & de tous les ferremens nécessaires à la construction des vaisseaux, & à les équiper, ne sont pas moins curieuses à voir. Il y a dans cette partie plusieurs magazins d'une grandeur immense, dans lesquels j'ai vu une très-grande quantité de canons de bronze de différens calibres, que l'on fait monter à deux mille cinq cents, outre quinze cents canons de fer qui étoient dans d'autres magasins, plusieurs mortiers de toute grandeur, des tas immenses de boulets, de bombes & de grenades qui répondent à cette nombreuse artillerie.

C'est dans le plus grand de ces magasins que la république a coutume de présenter les rafraîchissemens & la collation aux princes étrangers qui vont visiter l'arsenal. Pendant que Henri III, roi de France, étoit à cette collation, on construisit dans la remise qui étoit sous les fenêtres de la salle, une galere que l'on lança à l'eau sous ses yeux.

Les magasins de mâts, de timons, de rames de toute grandeur, tant pour les galeres que les vaisseaux, & les atteliers des tourneurs sont très-bien fournis, & on y travaille continuellement.

La corderie où se font les cables & autres cordages pour le service des vaiſ-

ſeaux, eſt un grand bâtiment de quatre cents pas de longueur ſur environ quatre-vingt-dix de largeur. Deux rangs de groſſes colonnes de briques en ſoutiennent la forte charpente, garnie, au lieu de lattes, de très-grandes briques cimentées, ſur leſquelles ſont poſées les tuiles, & cela pour empêcher que le feu que l'on pourroit y jetter de dehors, n'y pénetre. Cette précaution eſt d'autant plus ſage, que les chanvres rangés en pile s'élevent juſqu'au toît.

Le magaſin des bois de conſtruction, plus nouvellement bâti, a environ trois cents pas de long ſur cent de large; il eſt toujours rempli de bois que l'on amene en radeaux, d'Iſtrie, de Dalmatie, du Frioul, où ſont les principales forêts de la république, qui ſuffiſent à l'entretien de l'arſenal; il y a ſur-tout des arbres à faire des mâts de la plus grande beauté. Dans d'autres atteliers ſont des ouvriers occupés à monter des canons ſur des affuts, ſoit pour le ſervice de mer, ſoit pour celui de terre.

Les femmes qui filent le chanvre, qui couſent les voiles, ou qui les raccommodent, ſont dans un quartier ſéparé où les hommes n'ont aucune communi-

cation; elles ſont ſous la direction de quelques femmes déja âgées, ſages & de bonnes mœurs, & d'un chef ou maître que l'on a ſoin de choiſir, âgé & d'une ſageſſe reconnue, afin que le bon ordre ſubſiſte dans cette partie.

La république a toujours ſous les remiſes ou chantiers de conſtruction, qui ſont autour des deux grands baſſins de l'arſenal, douze vaiſſeaux de ligne de quatre-vingt-huit piéces de canon, dont les uns ſont près d'être lancés à l'eau, les autres ſont moins avancés; mais dès qu'il y en a un de parti, ſur le champ on en conſtruit un autre. On en voit au radoub, quelques-uns hors d'état de ſervir, & que l'on met en piéces; pluſieurs galeres, quelques frégates, des bâtimens de tranſport. On peut eſtimer à environ quarante le nombre des bâtimens qui ſont dans l'arſenal en état d'être mis à l'eau, ou qui ſont ſur les chantiers & près d'être finis; non compris ce qui eſt à Corfou, l'eſcadre du golfe, les galeres qui ne quittent pas le port, & beaucoup d'autres bâtimens qui vont & qui viennent, ſoit pour le tranſport des troupes, ſoit pour le ſervice de l'état. Au bord de chaque remiſe ou chantier eſt un canal qui répond au grand

bassin, & qui y porte le vaisseau quand il est construit.

C'est à l'arsenal que l'on rafine le salpêtre; mais on n'y fabrique point la poudre, dans la crainte des accidens qu'occasionnent les moulins, auxquels souvent le feu prend. Je crois que ceux de la république sont dans le Trevisan. On y conduit le salpêtre, & on en rapporte la poudre, dont on garde peu à l'arsenal. Les magasins à poudre sont dans différentes isles dispersées autour de Venise. Comme dans la plupart de ces isles il y a des maisons religieuses qui vivent sous la protection du sénat, elles se font un honneur de la confiance qu'il veut bien leur témoigner, en choisissant leur terrein pour y construire des magasins. Ce sont des tours de brique, isolées, d'une forte construction, & trés-solidement couvertes; elles sont à l'abri de tout accident; & en cas que quelqu'une d'elle vînt à sauter, la perte seroit médiocre pour l'état, & ne causeroit aucun dommage ni à la ville ni à l'arsenal.

On doit mettre au rang des fournitures de l'arsenal, les grands magasins de biscuits & de viandes salées pour l'approvisionnement des vaisseaux &

galeres, qui ſont dans la petite place *ſan Biagio*, voiſine de l'arſenal.

Une des belles curioſités de l'arſenal, eſt la grande ſalle où ſont en relief les plans des places principales de la république. On n'en permet pas la vue indifféremment à toutes ſortes de perſonnes. La fortereſſe de Palma Nuova, & la citadelle de Corfou, ſont regardées comme deux chefs-dœuvres d'architecture militaire. Les iſles de moindre grandeur y ſont figurées en entier avec leurs défenſes. On aſſure que ces plans ſont réduits avec tant d'exactitude, que l'on juge par eux, & des réparations qui peuvent y être à faire, & de ce qu'elles exigent de troupes & d'artillerie pour leur défenſe.

Pour ôter aux ouvriers tout prétexte de ſortir & de s'abandonner à la débauche, la république entretient à la tête de l'arſenal, des cantines ou grandes tonnes toujours remplies de vin & d'eau mêlés enſemble, où les ouvriers vont ſe déſalterer autant qu'ils en ont beſoin: ceux qui travaillent dans les quartiers éloignés, en emportent pour leur uſage.

Il eſt inutile d'ajouter que d'eſpace en eſpace il y a des ſoldats de garde, excepté dans le quartier où ſe travail-

lent les voiles. Enfin, tout s'y passe dans le plus grand ordre, & avec toutes les précautions qui peuvent empêcher les surprises & les accidens. Les dangers auxquels les Vénitiens ont été exposés, les tentatives que leurs ennemis ont faites, soit pour s'emparer de l'arsenal, soit pour y mettre le feu, les ont assujettis à des attentions qui sont aussi exactement observées en temps de paix, que lorsqu'ils avoient le plus de raison de craindre leurs ennemis. On peut dire que c'est la défiance même qui veille à la sûreté de ce dépôt si important.

Cet arsenal, pourvu avec une abondance vraiment magnifique, ne peut que donner l'idée d'une très-grande puissance. Le trésor de saint Marc, que l'on doit croire très-riche, en est l'ame, & peut tout de suite la mettre en mouvement; à quoi on doit ajouter que la quantité d'ouvriers & de matériaux qui y sont, & qui ne manquent jamais, peuvent, en cas de nécessité, augmenter très-promptement le nombre des vaisseaux qui y sont d'ordinaire.

84. C'est dans l'arsenal que l'on conserve le bucentaure, ou bâtiment de parade sur lequel la seigneurie s'embarque tous les ans le jour de l'Ascension, Bucentaure.

pour aller faire la cérémonie des épousailles de la mer. Il a quatre rangs de siéges où se placent les sénateurs : à la poupe est le trône du doge ; il a à ses côtés le nonce du pape & le patriarche de Venise, tous deux en camail & en rocher : à droite & à gauche, dans le demi-cercle, sont les places des ambassadeurs, des conseillers de la seigneurie, & des procurateurs de saint Marc. Ce bâtiment a environ cent pieds de longueur sur trente de largeur ; il a peu de quille, & est presque plat, ce qui fait qu'on craint beaucoup le gros temps quand on le met en mer. Il est entierement doré dedans & dehors ; le travail sur-tout de l'intérieur est admirable ; la dorure n'a rien ôté des finesses de la sculpture, qui par-tout est trèsrecherchée. Il a été exécuté sous les yeux & sur les desseins du célébre Corradis, sculpteur Vénitien, qui a presque fait en entier l'ouvrage de la proue. Audevant est le lion de saint Marc ; ensuite deux statues de la justice & de la paix, qui s'embrassent & forment un grouppe entouré de génies, dont celui de la paix renverse & foule aux pieds celui de la guerre. Toutes ces figures sont de grandeur naturelle. Autour de

ce bâtiment, régne une galerie découverte, fur laquelle font quelques officiers fubalternes, & les chefs des métiers de l'arfenal. Derriere le trône du doge, eft l'Amiraglio en robe rouge, avec la fimarre violette, le bonnet de velours rouge, & la grande perruque; il tient le gouvernail. Le deffus du bucentaure eft couvert d'un tapis de velours rouge à galons d'or. Au-devant, entre la pointe de la proue & la porte du fallon où eft le fénat, font plantés les fept étendards que l'on porte devant la feigneurie. Au-deffous du pont fur lequel eft placé le fénat, font deux rangs de rameurs, chacun de vingt-fix. Ce magnifique bâtiment, qui ne paroît jamais que la veille de l'Afcenfion, & que l'on renferme le lendemain, eft confervé dans une loge faite exprès, où on le tire & on le met à fec.

A côté, fous une autre remife fermée, font trois petits bâtimens fort ornés, appellés *peattoni*, dans lefquels le doge & le fénat s'embarquent pour les vifites & cérémonies religieufes qui fe font hors de faint Marc à certains jours marqués.

L'entretien de l'arfenal, tel que je viens de le repréfenter, coûte fort cher

à la république : aussi en temps de paix, c'est pour ainsi dire son unique dépense ; encore est-elle entendue de façon à être toujours utile à l'état, en ce que les grands frais étant pour la main-d'œuvre, la consommation fait rester nécessairement la plus grande partie de l'argent destiné à cet usage.

San Pietro di Castello, cathédrale. Autres églises.

85. Au levant de l'arsenal, dans une isle séparée des autres par un canal très-large, que l'on traverse sur un grand pont de bois, est l'église patriarchale *san Pietro di Castello*, siége de l'archevêque. Elle a pour clergé un archidiacre en dignité, un archiprêtre, un primicier, & vingt-quatre chanoines, dont douze seulement sont obligés à résidence. Le bas chœur est composé de douze sous-chanoines prébendés, & divers autres clercs pour la musique. L'église est peu décorée. Le maître-autel est de beau marbre ; l'ornement principal est un monument que la république a élevé à la gloire de saint Laurent-Justinien, archevêque & premier patriarche de Venise. Plusieurs Anges soutiennent une urne où sont les reliques du saint ; au-dessus de l'urne est sa statue. Des deux côtés sont les statues de saint Pierre & saint Paul, saint Marc & saint

Jean, toutes d'affez bonne main. La coupole nouvellement peinte, a pour fujet l'apothéofe du même faint. On montre dans cette églife une chaire antique de marbre, que l'on dit avoir fervi à faint Pierre lorfqu'il étoit à Antioche, & avoir été donnée à la république par Michel Paleologue, empereur de Conftantinople. Le pavé de cette églife, qui eft de marbre de différentes couleurs, y donne beaucoup d'éclat. La façade eft ornée d'un fronton avancé, foutenu par de grandes colonnes. Le palais archiépifcopal & le bâtiment des chanoines réfidans, font d'une affez belle conftruction. Par derriere eft une rue ou file de maifons toutes habitées par des pêcheurs. Ce quartier fort reculé donne immédiatement fur la pleine-mer. Si on eût voulu bâtir une citadelle à Venife, cette ifle en étoit la place; elle eft à la tête des lagunes, & couvre l'arfenal.

Le Vergini, monaftere de religieufes qui fuivent la régle de faint Auguftin, fous le titre de fainte Marie de Jérufalem, deftiné aux feules filles de famille patricienne que l'on confulte peu fur leur vocation; c'eft toujours l'arrangement de la famille qui en décide. Le

doge Sebastien Ziani fit cet établissement en 1205, & en retint le droit de patronage pour lui & ses successeurs, qui y exercent une pleine & entiere jurisdiction, nommant eux-mêmes l'évêque qui va tous les ans le premier jour de mai faire la visite du monastere, avec le doge, les ambassadeurs des cours étrangeres & le sénat. Cette assemblée respectable ne peut donner qu'une grande idée de l'exactitude de la visite. Il est vrai que tout dans cette maison annonce la maniere aisée dont vivent les religieuses. Leur habillement, leur coiffure, leurs grilles, répondent à la régularité de leur vocation. Le temps le plus difficile pour elles, est les premieres années qu'elles sont dans cette maison, où on les conduit ordinairement sans les en avoir prévenues; mais quand elles ont pris l'habitude d'y être, elles deviennent gaies, aimables, d'une politesse enjouée & charmante, sur-tout avec les étrangers qui vont les voir, & vraiment elles méritent cette attention. Les patriarches ont souvent voulu changer leur maniere de vivre; mais jamais les doges n'ont permis qu'on donnât atteinte aux priviléges de leurs cheres filles. Leur église est assez décorée

ſans avoir rien de remarquable.

San giuſeppe, égliſe ancienne de religieuſes de l'ordre de ſaint Auguſtin. Près du maître-autel eſt un très-beau mauſolée du doge Marin Grimani. Sa ſtatue de marbre blanc eſt poſée ſur une grande urne, au bas de laquelle eſt un bas-relief en bronze, qui a pour ſujet ſon élection. Sur une autre urne eſt la ſtatue de Moroſina Moroſini ſa femme, qui fut couronnée ſolemnellement en 1597 à l'âge de ſoixante-deux ans. Cet ouvrage a été exécuté par Jérôme Campagna, célébre ſculpteur. Dans cette égliſe ſont deux beaux tableaux de Paul Veroneſe, une transfiguration où la figure du Sauveur a l'air divin, & l'adoration des bergers.

Dans ce quartier ſont deux établiſſemens publics. Un collége de plein exercice, tenu par des clercs réguliers, Somaſques (*a*).... Un hopital de ſaint

(*a*) Les Somaſques ſont des clercs réguliers de la congrégation de ſaint Mayeul, établis en 1528 à Somaſco, village entre Milan & Bergame, où eſt la maiſon chef d'ordre de cette congrégation, qui en a pris le nom. Ils ſuivent la régle de ſaint Auguſtin, & ſont floriſſans en Italie. Ils n'ont aucun établiſſement en France.

Antoine, entretenu par l'état, où l'on reçoit les vieux matelots & autres gens de mer, que les années ou les infirmités mettent hors d'état de continuer le service....

La *Pieta*, hôpital pour les enfans trouvés ou abandonnés par leurs parens. On fait monter le nombre de ceux qu'on y éleve à environ six mille. Il est sous la protection du prince, & administré par des nobles, des citadins & des marchands. Il a beaucoup de revenus, qui cependant ne suffiroient pas à son entretien, sans les libéralités journalieres qui se font à ce bel établissement, qui conserve à la république une multitude de sujets, parce que l'on y reçoit tous les enfans que l'on y présente, sans s'informer d'où ils viennent, & sans rien exiger. Tous les ans, le jour des rameaux, le doge avec son cortége ordinaire y fait une visite après dîner, & il est reçu par les administrateurs.

On fait dans la chapelle de cet hôpital, de la musique excellente, exécutée par les jeunes filles qui y sont élevées. Le samedi après le salut, qui est plus ou moins solemnel, suivant le temps, on y fait un concert d'instrumens à vent, dont pour l'ordinaire l'exé-

cution eſt admirable. Il eſt composé de baſſons, haut-bois, clarinettes, trompettes, cors de chaſſe, flûtes de toute eſpece, & timbales. La veille de la Pentecôte (1762) on en fit un, dans lequel une harpe ſe faiſoit entendre ſeule de temps en temps, & étoit admirablement à l'uniſſon de tous les inſtrumens dont j'ai parlé. Je ne crois pas qu'il ſoit poſſible d'entendre rien de plus parfait & de plus harmonieux dans ce genre. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que ce ſont de jeunes filles qui jouent de tous ces inſtrumens. Ce concert eſt un nouvel établiſſement particulier à ce conſervatoire, & il y attire la plus nombreuſe compagnie. C'eſt là que demeure la célébre cantatrice, connue à Veniſe ſous le nom de *Greghetta*, parce qu'elle eſt Grecque d'origine. Sa voix n'eſt pas éclatante, mais douce, harmonieuſe, & aſſez ſonore pour ſe faire diſtinguer même dans les chœurs d'inſtrumens les plus bruyans. On ſait qu'en Italie, ſur-tout à Veniſe, l'accompagnement eſt fort. La préciſion avec laquelle on exécute la muſique dans ces concerts, eſt admirable; on n'y connoît point l'uſage de battre la meſure: l'orgue, qui fait toujours la

base de l'accompagnement, la marque assez. Ces jeunes personnes sont habituées à des accords si justes, que dans les différens concerts que j'ai entendus à Venise, je n'ai vu manquer qu'une seule mesure, qui arrêta sur le champ tous les exécutans, encore étoit-ce la faute du maître de chapelle qui étoit à l'orgue ; mais avec quelle aisance & quelle rapidité on se reprit !

Ces jeunes filles, sous l'inspection des administrateurs qui en répondent à la république, restent dans les conservatoires, jusqu'à ce qu'il se présente pour elles un établissement honnête, & approuvé par les magistrats qui en ont soin. Il arrive souvent qu'elles charment quelques-uns de leurs auditeurs, qui se déterminent à les épouser; ce qui arrive communément quand elles sont d'une figure intéressante. Dans ce cas, le futur époux présente l'état de ses biens au bureau d'administration, qui s'informe s'il est légitime, s'il est de bonnes mœurs, & si une femme peut espérer un sort heureux avec lui : alors on lui accorde la jeune éleve qu'il demande. Plusieurs de ces filles restent toute leur vie dans le conservatoire, & celles en qui on reconnoît de la capacité, sont chargées

du gouvernement intérieur de la maison, sous le titre de prieures : on les choisit âgées, & il y en a toujours une qui accompagne les jeunes cantatrices qui sortent pour aller à quelque concert particulier où elles sont invitées, & qui répond des événemens. Celles qui ont des talens distingués, reçoivent beaucoup de présens, & souvent amassent une fortune honnête : on m'a assuré qu'il y en avoit qui jouissoient d'un revenu considérable ; celles-là sont sûres de faire de bons établissemens. On ne permet à aucune de ces filles de monter sur le théâtre ; elles s'y engagent par serment. Les enfans mâles sont élevés jusqu'à ce qu'ils soient en état d'apprendre un métier, au moyen duquel ils puissent gagner leur vie honnêtement.

San Zacharia, abbaye de filles nobles, de l'ordre de saint Benoît, fondée en 817 par Justinien Participazio, doge de Venise, ypate ou consul de Constantinople, dignité dont les rois même se croyoient honorés. L'empereur Léon l'Arménien contribua à cette fondation. Cette abbaye a pour premier supérieur le doge, qui tous les ans le jour de Pâques après vêpres, accompagné des ambassadeurs & du sénat,

en va faire la viſite ſolemnelle, & eſt complimenté par l'abbeſſe. L'égliſe, richement ornée, a pluſieurs beaux tableaux, parmi leſquels eſt celui de la Vierge, l'Enfant Jeſus, ſaint Pierre, ſaint Jérôme, ſainte Agathe, & un petit Ange qui joue du violon; tableau ancien de Jean Belin, bien conſervé, d'un deſſein ſage & d'une belle couleur. Il a été nouvellement gravé à Veniſe, & très-bien rendu.... Pluſieurs autres tableaux du *Palma Vecchio*. Il faut voir dans la ſacriſtie le tableau de Paul Veroneſe, qui repréſente la Vierge ſur un piédeſtal, tenant l'Enfant Jeſus debout à côté d'elle. Saint Joſeph & ſaint Jean-Baptiſte; au bas, ſaint Jérôme en habit de cardinal, ſaint François & ſainte Catherine. La Vierge, l'Enfant Jeſus, le petit ſaint Jean & ſainte Catherine ſont d'une beauté à ravir. Tout dans ce tableau eſt excellent; c'eſt l'un des plus admirables qui exiſtent au monde, & c'eſt le plus frais de couleur & le mieux conſervé de tous ceux de ce grand maître, qui ſont à Veniſe: il eſt dans une armoire que l'on n'ouvre que pour le faire voir. Il vient d'être très-bien gravé à Veniſe. Ce tableau fait une ſenſation ſi vive, que je ne crois pas qu'il ſoit

poſſible de l'oublier, quand on l'a vu avec quelque attention. L'égliſe eſt précédée d'une grande cour ou place, dans laquelle on voit une colonne antique de marbre, ſurmontée d'une croix. Le portail eſt d'une architecture ancienne de petite maniere, tenant du grec moderne & du gothique. Il eſt couronné d'une ſtatue de ſaint Zacharie, par Aleſſandro Vittoria, bon ſculpteur, dont le mauſolée eſt dans cette égliſe à côté de la porte de la ſacriſtie.

San Lorenzo, monaſtere de religieuſes Bénédictines qui doivent être de familles nobles, fondé en 809 par le doge Ange Participazio. L'égliſe, bâtie dans le ſeiziéme ſiécle, eſt grande & de bonne architecture. Elle eſt partagée par une muraille ouverte de portiques fermés de grilles de fer, entre leſquelles eſt placé un autel à deux faces, très-ingénieuſement décoré de beaux marbres & de bronzes, & qui ſert, tant au chœur des religieuſes, qu'à l'égliſe extérieure.

San Giovanni dei Furlani, égliſe du prieuré de Malthe à Veniſe. Les chevaliers de ce prieuré doivent s'y aſſembler tous les ans pour le chapitre qui ſe tient dans le palais du receveur de la re-

Mathieu de Baſſi, à qui la réforme des Capucins doit ſon origine. L'emplacement de ce couvent eſt l'un des plus vaſtes de Veniſe. Il eſt ſitué à une des extrémités de la ville. Au-devant de l'égliſe eſt une très-grande place, ſur laquelle le palais du nonce eſt ſitué.

Santa Giuſtina, monaſtere de religieuſes de ſaint Auguſtin, où le doge fait une viſite ſolemnelle tous les ans le 7 Octobre, en mémoire de la victoire remportée à pareil jour en 1571 ſur les Ottomans, par les armées combinées de la république, du ſouverain pontife & du roi d'Eſpagne. Le petit portail de cette égliſe eſt bien décoré.

I Mendicanti, hôpital ou conſervatoire fondé dans le commencement du dix-ſeptiéme ſiécle. Tous les bâtimens en ſont très-beaux ; la face principale eſt décorée d'une excellente architecture, bien imitée du Palladio. Dans l'atrio qui précéde l'égliſe, on voit le mauſolée de Louis Mocenigo, capitaine général des armées navales de la république, qui ſe ſignala pendant la guerre de Candie : il eſt décoré de belles ſtatues & de bas-reliefs bien travaillés. A droite eſt l'entrée du bâtiment où l'on éleve les jeunes filles, dont le talent le

plus diſtingué eſt la muſique ; on les forme auſſi à tous les autres ouvrages convenables à leur ſexe, & pour leſquels elles montrent de la diſpoſition. A gauche ſont les ſalles des vieillards & des infirmes. Il y a un corps de logis ſéparé où l'on éleve deux cents orphelins. Cette maiſon eſt gouvernée, pour le ſpirituel, par des Somaſques ; le gouvernement temporel eſt ſemblable à celui de la Pieta dont j'ai parlé. Dans l'égliſe eſt un tableau de l'invention de la croix par ſainte Hélène, du bon temps du Guerchin. On y voit deux grands balcons ou tribunes de bonne architecture. C'eſt là que les dimanches & jours de fêtes les jeunes filles, élevées dans cette maiſon, chantent l'office en muſique, ou donnent des oratorio qui ſont des eſpeces de concerts ſpirituels. J'y ai entendu la muſique la plus parfaite, la mieux exécutée, & à mon gré les plus belles voix de femme de l'Italie. La célébre Padouanina, dont la voix a fait l'honneur de ce conſervatoire pendant pluſieurs années, s'y fait encore entendre avec grand plaiſir ; mais il paroît qu'elle ſera forcée de céder le premier rang à la ſignora *Lauretta Reſegari*, dont la voix a le plus grand éclat,

qui chante avec une facilité, un goût, une gaieté & une légéreté qu'on ne trouve qu'en elle. J'y ai vu une jeune fille de douze à treize ans au plus exécuter des sonates à violon seul, avec l'applaudissement général : il falloit que l'on fût bien sûr de son talent, pour l'exposer en public, un jour solemnel, devant la plus nombreuse assemblée. Ce n'est qu'à Venise où l'on voit ces prodiges en musique.

S. Jean & S. Paul. Monumens curieux. Bibliothéque. Palais Grimani. Statues antiques.

86. *San Giovanni è Paolo*, église de religieux Dominicains, grande & vaste, de construction gothique, mais où il y a quantité de choses à voir, & que l'on peut regarder comme une galerie de monumens historiques concernant la république de Venise. Le maître-autel, d'une structure ancienne, a de la magnificence & de la grandeur. Dix grandes colonnes soutiennent un pavillon de marbre, sous lequel il est situé. Aux deux côtés sont deux Anges plus grands que nature, qui tiennent chacune une châsse ou coffret, où sont les reliques des saints Martyrs, titulaires de l'église (*a*). On verra dans la cha-

(*a*) Ces deux figures sont en action, & sont

pelle du Rosaire deux grands tableaux de Dominique Tintoret, fils de Jacques, dont les sujets ont rapport à la bataille de Lépante, en 1571; & dans la chapelle de saint Dominique, un beau plafond de Piazetta.

Mais ce qu'il y a de plus curieux, ce sont les tombeaux de dix-huit doges, dont les inscriptions sépulcrales apprennent quantité d'anecdotes concernant l'histoire de la république, de même que les mausolées de plusieurs généraux des armées de terre.

Les tombeaux de Jacques Tiepolo, doge en 1229, qui donna les fonds sur lesquels l'église & le couvent sont bâtis. Ce prince fit le code des loix de Venise, travail dans lequel il fut aidé par Jean Giustiniani, curé de saint Paul à Venise, & ensuite patriarche latin de Constantinople, Jean Michieli, Etienne Badoër, & Thomas Censernigo.... De Laurent Tiepolo son fils, doge en 1268. Alors ils étoient souverains, quoiqu'il y eût toujours une forme d'élection.... Jean Dandolo, doge en 1280. Le pre-

posées de façon qu'elles semblent porter ces reliques sur l'autel.

mier ducat d'or, appellé sequin, fut frappé sous son régne.... L'infortuné Marin Falier, décapité en 1355.... Antoine Venier en 1382 étoit doge dans la colonie de Candie, lorsqu'il fut élu prince de la république. Le royaume de Candie faisoit alors un état séparé, qui avoit son prince, son sénat & ses officiers, dont une partie étoient Candiots, & une partie Vénitiens. Plusieurs familles patriciennes viennent de ces nobles Candiots, aggrégés à la noblesse Vénitienne. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour faire oublier leur origine, & souffrent impatiemment qu'on leur en parle : c'est une espece de honte d'être originaire de Grece...

Thomas Mocenigo, en 1423, qui conquit le Frioul, & reprit plusieurs places dont le roi de Hongrie s'étoit emparé... Au-dessus de la porte principale, dans l'intérieur de l'église, le magnifique mausolée de Pierre Mocenigo, doge en 1475, qui occupe presque toute la largeur de la nef du milieu, est de l'ordonnance de Pietro Lombardi... Celui de Jean Moncenigo son frere, qui lui succéda en la dignité ducale en 1476, sous le gouvernement duquel la république acquit le Polesin de Rovigo sur

les ducs de Ferrare.... A côté du maître-autel, celui de Leonard Loredan, doge pendant la ligue de Cambrai, mort en 1519. Il envoya ses deux fils s'enfermer dans Padoue avec deux compagnies d'infanterie qu'il leva à ses frais; exemple de générosité qui fut imité par plusieurs autres patriciens, & qui empêcha que le doge ne fut inquiété pour cette action qui pouvoit lui être imputée à crime dans un gouvernement jaloux, où tout ce qui est distingué devient reprochable, & souvent criminel. Le tombeau de Bertucci & de Silvestre Valieri, pere & fils, tous deux doges. Sous la principauté de Bertucci, le 26 Juin 1656, la république eut un avantage considérable sur la flotte des Turcs au détroit des Dardanelles. C'est en mémoire de cet événement que le doge & le sénat viennent tous les ans remercier Dieu dans l'église de saint Jean & saint Paul, le 26 Juin, jour auquel on en célébre la fête.

Dans la croisée de l'église, le tombeau & la statue équestre de Nicolas des Ursins, comte de Petigliano, capitaine général des armées de la république, grand temporiseur, qualité que la république estime beaucoup. A côté, la statue pé-

deſtre de Dionigidi Naldo da Berſighella, capitaine d'infanterie, major de Padoue pendant que l'empereur Maximilien l'aſſiégeoit, qui mourut de veilles & de fatigues immédiatement après la levée du ſiége en 1509. Ce monument érigé depuis peu de temps, prouve que le ſénat ſe ſouvient tôt ou tard des ſervices qu'on lui a rendus. Il eſt vrai que l'on dit qu'il traite beaucoup plus magnifiquement, & avec plus de confiance, les morts que les vivans: ſouvent il s'eſt trouvé embaraſſé avec les généraux qui lui avoient rendu d'importans ſervices; mais il ſemble que la fortune ſoit toujours venue à ſon ſecours dans ces occaſions. Le brave comte de Petigliano, qui défendit Padoue avec tant de ſuccès contre les Impériaux, mourut d'une fiévre lente immédiatement après, lorſque le ſénat ne ſavoit quel genre de récompenſe lui décerner pour les ſervices qu'il en avoit reçus.

Les ſtatues équeſtres de Lionardo da Prato, chevalier de Rhodes; de pompée Giuſtiniani, Génois, tué ſur le Liſonzo dans la Carniole, d'une balle de mouſquet, en 1616 .... d'Horazio Baglioni, deſcendant des ſeigneurs de Perouſe, tué dans une eſcarmouche contre

les Autrichiens en 1617 : tous trois généraux des armées de terre de la république. Les plus magnifiques de ces statues est celle de Bartholomeo Colleone da Bergamo, célébre général de la république, mort en 1475. Elle est de bronze, plus grande que naturel, d'une très-belle exécution, élevée sur un piédestal au milieu de la place hors de l'église.

Dans la chapelle des morts, on voit une belle urne de marbre qui renferme la peau du brave Marc-Antoine Bragadin, gouverneur de Famagouste en Chypre, que le cruel Mustapha, sultan des Turcs, irrité de la belle défense qu'il avoit faite, fit écorcher vif en 1571. Au-dessus de cette urne est le buste de ce héros.

Au dehors de cette église, à droite, est la magnifique chapelle de *la Madonna della pace*, où l'on conserve le même tableau de la Vierge qu'avoit saint Jean Damascene, lorsqu'il défendoit le culte des images avec tant de fermeté contre les tentatives impies de Léon l'Isaurien. Paul Marosini apporta ce tableau de Constantinople à Venise en 1349.

Les bâtimens des religieux sont vas-

tes, bien conſtruits, & méritent d'être vus, ſur-tout les deux réfectoires. Dans l'ancien eſt le magnifique tableau de Paul Veroneſe, qui a pour ſujet le repas du Sauveur chez le Lévite : il occupe tout le fond de la ſalle. La table eſt placée ſous un grand portique d'architecture magnifique, dont la beauté eſt encore relevée par le mouvement des figures & leurs différentes attitudes, qui contraſtent avec les maſſes lourdes & immobiles qui forment le portique. Toutes les têtes des perſonnages ſont diverſifiées, & ont un caractere différent, parce que le peintre avoit toujours l'idée de faire quelque portrait ; ce qui lui donnoit une fécondité admirable pour varier ſes figures, & les rendoit toujours intéreſſantes, en ce qu'il étoit guidé par la nature même telle qu'il la connoiſſoit, & non pas telle qu'il la pouvoit imaginer. Il paroît encore que les ſtatues antiques qui l'avoient frappé, & qui avoient une ſorte de caractere marqué, entroient dans ſes compoſitions, & y mettoient de la variété. La figure d'un gros homme fort gras qui eſt dans ce tableau, paroît copiée d'après le buſte connu de Vitellius. Le Sauveur, dans

ce tableau, a vraiment l'air céleste & divin; c'est un de ceux où l'imagination de ce maître a le mieux saisi la dignité de son objet, ne pouvant rien trouver dans la nature d'assez majestueux pour représenter la divinité. Il me semble que la maniere de Paul Veronese, présentée sous cet aspect, doit fournir bien des idées neuves aux jeunes artistes qui voudroient marcher sur ses traces; je sens qu'elle demande beaucoup de talens & d'étude, & une noble émulation qui ne peut produire que de bons effets.

Dans le nouveau réfectoire, est un grand & beau tableau de Pietro Vecchia, qui a pour sujet le martyre de saint Jean & saint Paul; il est d'une expression noble, bien peint, dessiné avec feu, & d'une belle couleur. Il est noirci, & il paroît que c'est l'effet du temps & de l'humidité (*a*).

(*a*) Dans la bibliothéque de cette maison, qui est considérable, on voit plusieurs manuscrits, parmi lesquels est l'histoire de Thucidide, manuscrit grec du onzième siécle.... Des causes & des sujets de la philosophie, dédié à Jean Cornaro, fils de Jean, oncle de Cathérine reine de Chypre, manuscrit grec très-beau.... Des

87. *Sestiere di canal regio. S. Maria Nuova*, église paroissiale. L'architecture en est bonne. Le premier autel à main

Quartier du canal regio.

---

hommes illustres du temps, par Guillaume Pastrengicus, qui fut maître de Petrarque, manuscrit latin. . . . . Jean Columna, Dominicain, des hommes illustres jusqu'à son temps, manuscrit latin du quinzieme siécle, qui n'a point été imprimé, & qui peut être utile, pour l'histoire littéraire sur-tout. . . . . Cette bibliothéque est ornée de statues en bois des grands hommes, tant catholiques qu'hérétiques. Parmi ces derniers, sont celles d'Erasme & de Guillaume de Saint-Amour, tous deux chargés de chaînes, avec des inscriptions qui les mettent dans la classe de Luther & de Calvin. . . . Bel exemple des préjugés ultramontains. . . . .

Dans le palais *Grimani à santa Maria formosa*, il y a plusieurs choses à voir. A l'entrée, sous un péristile quarré, une statue antique de Jules César, avec sa cotte d'armes. . . . Une statue d'Agrippa, de taille héroïque, c'est-à-dire, du double de grandeur naturelle, tenant un dauphin par la queue, emblême du généralat de mer; morceau précieux par sa rareté & la beauté du travail, qui est de quelque excellent artiste grec. Une grande table chargée d'une inscription grecque, dans laquelle les Pariens demandent aux habitans de Cizique, de placer la statue d'Appollodore, gouverneur de l'isle, devant le portique d'orient, & que l'on publie dans l'assemblée générale du peuple les décrets faits en son honneur par les Pariens. Un cabi-

gauche en entrant, a un excellent tableau du Titien, qui a pour sujet saint Jérôme dans le désert, à genoux devant le crucifix : on en trouve une très-belle estampe gravée à Vénise.... Auprès de cette chapelle est la sépulture des Wcovich, famille illustre de Constantinople, dont il est beaucoup parlé dans les écrivains de l'histoire Bizantine : elle se retira à Venise quelque temps avant la destruction entiere de l'empire Grec, & fut aggrégée au corps de la noblesse. Ces Wcovich portoient les noms d'An-

---

net rempli d'antiques, parmi lesquelles est une excellente tête grecque de Jupiter, avec cette inscription grecque en caracteres latins : *Bono Deo brotonti*, à Jupiter tonnant.....

La bibliotheque de cette maison est enrichie de plusieurs manuscrits grecs, parmi lesquels est un nouveau testament sur velin, du onziéme siécle..... Theodoret, sur les pseaumes, du même temps. Les manuscrits d'Homere, d'Euripide, de Sophocle & d'Eschile.... L'alcoran, manuscrit arabe, les premieres pages en lettres d'or.

Dans un cabinet, beaucoup de plats de fayance ancienne, peints, dit-on, sur les desseins de Raphael. On montre un si grand nombre de curiosités de cette espece & par-tout, qu'on peut justement douter de la vérité de ce qu'on en dit....,

ge & de Comnene, suivant l'usage des Grecs de joindre à leurs noms celui de leurs femmes, quand elles étoient d'origine illustre. Dans cette même église on voit l'épitaphe du célébre littérateur Fortunius Spira de Viterbe, conçue en ces termes pompeux....

Fortunius Spira, omni litterarum laude præstantissimus, hìc situs est....

La Madonna dei miracoli, église de religieuses de sainte Claire, revêtue de très-beaux marbres. Sous l'orgue sont deux enfans antiques d'un travail excellent ; on les dit du célébre Praxitele ; ils ont été apportés de Ravenne à Venise. La façade extérieure est ornée de piéces de marbres antiques, rangées avec art.

I Gesuiti, église nouvellement bâtie d'un très-bon goût. Elle est revêtue à l'intérieur d'une marqueterie éclatante de marbre blanc & vert à dessein de damas. Les chapiteaux des pilastres, les corniches, les moulures, les balustrades des balcons, de même que tous les ornemens saillans d'architecture, sont en beaux marbres. Toute la décoration de cette église est riche, bien entendue,

& tenue avec la plus grande propreté. On y voit des tableaux précieux. Le martyre de saint Laurent, par le Titien, bien dessiné & de grand caractere; la couleur en est fort noircie; il a été nouvellement gravé... L'Assomption, par le Tintoret, aussi gravé... La Circoncision par le même... Un tableau de la Nativité, par Paul Veronese, très-beau, sur-tout la Vierge & l'Enfant... La sainte Vierge qui remet l'Enfant Jesus entre les mains d'un saint Jésuite, beau tableau du cavalier Liberi... On voit encore dans cette église plusieurs magnifiques mausolées. Au-dessus de la porte principale, celui de la famille patricienne da Lezze, où sont les statues de Priamo da Lezze & de ses deux fils, très-bien exécutées... Un monument érigé par ordre du sénat à la mémoire d'Horace Farnese, général des armées de la république dans le dernier siécle... Le mausolée du doge Paschal Cicogne, qui fut élu en 1585, & régna dix ans. On y lit cette inscription singuliere: *velut alter Simeon manibus Christum excepit...* (Comme un autre Simeon il reçut le christ dans ses mains) parce qu'on prétend qu'étant à la messe en Candie, l'hostie quitta les mains du prê-

tre pour venir se placer entre celle de Paschal. Aussi l'auteur de la chronique dit qu'il mourut avec quelque odeur de sainteté... *Mori con qualche odore di santita*... Son gouvernement fut paisible, & la ville fut ornée de plusieurs édifices publics... Le grand pont de Rialto, les prisons neuves, ce beau quai appellé *fondamenta nuove*, qui s'étend de san Francesco della vigna jusqu'aux Jésuites, l'église du Rédempteur, celles de saint François de Paule & de saint Nicolo des Théatins, les procuraties neuves, tous ces grands édifices furent commencés ou finis sous son régne.

La façade de l'église des Jésuites est l'une des plus régulieres & des mieux décorées que l'on voye à Venise. L'ordre des colonnes du bas est fort riche: dans les intervalles, on a ménagé des niches où sont des statues de bonnes mains, de même que celles qui sont placées sur la corniche : au-dessus du fronton sont plusieurs Anges, au milieu desquels est un grouppe qui représente l'Assomption. Ce beau portail est masqué par un petit bâtiment qui en ôte entierement la vue. Par-tout ailleurs les propriétaires auroient pu aggrandir leur

terrain ; mais ici où ils ne sont que précairement, & où on les ballotte tous les ans le 9 Septembre, ils se contentent de ce qu'on veut bien leur accorder, sans rien prétendre au-delà. Leur maison est grande & bien bâtie; ils y ont un collége de plein exercice.

S. Catterina, église de religieuses. Il faut y voir un excellent tableau de Paul Veronese, qui a pour sujet le mariage de sainte Catherine. Il est conservé avec le plus grand soin, & encore frais de couleur.

S. Sofia, église paroissiale... La cêne, grand & magnifique tableau, très-bien composé, & de la plus belle ordonnance, par Paul Veronese.

La Madonna dell'orto, église de moines Cisterciens, autrefois sous le vocable de saint Christophe. On prétend y conserver un os du genou de ce saint, sur les proportions duquel Gaspard Moranzone, sculpteur vivant en 1470, forma & exécuta la statue colossale de ce saint, qui est placée sur l'autel. On voit dans cette église deux des plus beaux tableaux du Tintoret, qui ont pour sujets, l'un, le jugement dernier, l'autre, l'adoration du veau d'or. Ils sont de la

plus grande force de ce maître, & donnent quelque idée de la réalité du plan qu'il s'étoit formé, savoir, dessiner comme Michel-Ange, & peindre comme le Titien.

S. Giobbe, église de Franciscains. C'est le Job de l'ancien testament, honoré à Venise sous le titre de prophête, & par-tout en Italie comme un des plus grands saints de l'ancienne loi. Les Latins en font la fête le 10 de Mai ; son office est de rit semi-double. Dans les anciens missels romains, il y avoit une messe votive du B. Job, contre cette maladie que les François appellent le mal de Naples, & les Italiens *morbo Francese.* Pie V la suprima. Les églises d'Espagne ont cru devoir seconder la dévotion du peuple, qui en a demandé le rétablissement. Le culte des saints de l'ancien testament, tels que Moïse, Job, Jérémie, Samuel, Zacharie, &c. a passé des Grecs aux Latins... Luc Awading, dans les annales des freres mineurs, prétend démontrer que l'on conserve dans l'église saint Job les reliques de l'évangéliste saint Luc. On y voit un assez beau mausolée de René de Voyer de Paulmi, comte d'Argenson, ambassadeur extraordinaire de France à Veni-

se, qui y mourut en 1651. Ce mausolée a été fait par Claude Perrault, sculpteur François.

I Scalzi, église de Carmes déchaux, située sur le grand canal. Elle est d'une construction moderne, & l'une des mieux décorée de Venise. La façade est d'un très-bon goût d'architecture; elle a deux ordres de colonnes, & est enrichie de plusieurs statues placées dans des niches. L'ordre supérieur est couronné d'un fronton d'une très-belle proportion, & surmonté par cinq statues, dont deux sont couchées, & trois sont debout. Ce portail est entier de marbre de Carrare. L'intérieur de l'église est revêtu de marbre de Sicile; son ensemble est d'une beauté éclatante & l'une des plus magnifique de Venise.

Servites. Idée vraie & justificative de Fra-Paolo.

88. *I Servi*, grande église de religieux Servites, qui n'a rien de plus remarquable que le mausolée du doge André Vendramain, mort en 1478, & celui de Francesco Donato, mort en 1548. C'est dans cette maison que mourut, le 14 Janvier 1623, le célébre Fra-Paolo Sarpi, religieux Servite, théologien & consulteur de la république, qui la défendit avec tant d'avantage pendant l'in-

terdit que Paul V avoit lancé contre elle. Le ſénat donna ordre à ſes ambaſſadeurs de notifier la mort de ce ſujet illuſtre à tous les princes de l'Europe ; diſtinction remarquable, & peut-être unique. Par un décret du ſénat, on fit venir le prieur de la maiſon & quelques religieux au collége, auxquels on promit la protection conſtante de la république pour cette maiſon. Il fut ordonné qu'on lui érigeroit un mauſolée aux frais de l'état, & le Campagna devoit faire ſon buſte en marbre ; mais des conſidérations politiques, & ſans doute de ménagement pour la cour de Rome, ont empêché l'exécution de ce projet. Depuis ce temps le théologien de la république eſt toujours de cet ordre, & réſidant dans cette maiſon. Comme Fra-paolo eſt mort dans la diſgrace de la cour de Rome, il n'arrive à aucun des Servites de parler de lui, de ſes ouvrages, & de l'honneur qu'il a fait à ſon ordre : tant la circonſpection eſt grande à Veniſe, même parmi les inférieurs, pour tout ce qui a quelque rapport aux affaires d'état. On y parlera beaucoup plus d'un poëte médiocre ou de quelque artiſte, que de ce grand homme d'état, dont à la

vérité la réputation est bien établie dans le reste de l'Europe (*a*).

(*a*) En vain les protestans des derniers siécles & quelques auteurs mal informés, quoique célébres, ont dit que Fra-Paolo, moine à l'extérieur, étoit protestant dans le fond de son cœur. On sait à n'en pouvoir douter, que cet habile homme vécut dans l'observation exacte de sa régle, dont ses grandes occupations ne le détournerent jamais; qu'il fut aussi assidu aux exercices du chœur qu'aucun autre religieux; que tous les jours il dit la messe avec édification; qu'il demanda & qu'il reçut les derniers sacremens, & mourut dans les sentimens de piété les plus touchans. On sait encore, que lorsqu'il eut été assassiné, il refusa les offres du sénat, qui voulut le tirer de son cloître, & le loger dans le voisinage du palais S. Marc, où il seroit plus en sûreté, & à l'abri des entreprises de ses ennemis. Il refusa ce qu'on lui proposa à ce sujet, pour rester dans son état, comme il le devoit. Cette conduite n'est pas celle d'un homme qui est protestant dans le cœur.... Les fausses assertions des protestans, & sur-tout celles de Burnet, évêque de Salisbury, ont donné lieu à ces propos: mais ne sait-on pas que ces gens se font gloire de mettre au rang de leurs sectateurs quantité d'hommes illustres qui n'ont jamais pensé à eux? Quelques modernes, tels que Marc-Antonio de Dominis, qui passa de Venise à Londres dans le siécle dernier, & le P. le Courrayer, pour justifier leur apostasie, ont avancé ce paradoxe inju-

89. *Sestiere di S. Paolo.* Le pont de Rialto partage la ville en deux parties égales, comme je l'ai déja dit, & établit la communication entre l'un & l'autre. Jusqu'en 1264 il n'y avoit point de pont, mais seulement un trajet ou des barques établies, comme il y en a en-

Quartier S. Paul-Pont de Rialto.

rieux à la mémoire de ce grand homme, fondés sur la liberté avec laquelle il a écrit l'histoire du Concile de Trente. Mais outre que l'on a ajouté bien des choses au manuscrit de l'auteur, pour donner un air de vérité à cette assertion; il seroit difficile, pour ne pas dire impossible, de prouver même par cette histoire que Fra-Paolo ait eu dans le cœur quelque attachement au protestantisme. Il y a des faits particuliers qui caractérisent la façon de penser des hommes, & qui servent à en faire juger sainement. Dès que Fra-Paolo eut été guéri des blessures dangereuses qu'il reçut de ses assassins, son premier soin fut de porter le stilet qu'on avoit laissé dans la plaie faite à sa joue droite, & de l'attacher aux pieds du crucifix de l'autel où il disoit tous les jours la messe, avec cette inscription, *Christo liberatori.* Il avoit tous les jours sous les yeux cet objet de sa reconnoissance & de sa piété. Je demande si cette action continuée pendant le reste de la vie de Fra-Paolo, dénote un homme attaché à l'hérésie, & qui, suivant l'expression connue d'un auteur illustre, disoit tous les jours la messe qu'il ne croyoit pas? . . . . . .

core d'eſpace en eſpace le long du *canal grande.* Dans cette année on fit conſtruire un pont de bois que l'on appelloit le pont de la monnoie, non qu'il en coûtât rien pour y paſſer, mais à cauſe qu'il épargnoit la dépenſe du trajet. En 1588, ſous le doge Paſcal Ciconia, on commença le beau pont que l'on voit aujourd'hui, qui fut achevé en 1591. Il eſt tout de marbre, & n'a qu'un ſeul arc qui a environ ſoixante & dix pieds d'ouverture, ſur vingt-deux de hauteur dans œuvre. Sa largeur de quarante-trois pieds eſt diviſée en trois parties. Au milieu ſont deux rangs de boutiques, douze de chaque côté, placées ſous autant d'arcades de marbre, couvertes de plomb. Au milieu du pont eſt une grande arcade ouverte. Des deux côtés ſont deux petits eſcaliers découverts, revêtus d'une baluſtrade de marbre. L'architecture eſt convenable à ce genre d'ouvrage, & d'une ſolidité qui lui aſſure la plus longue durée. Les boutiques qui ſont au-deſſus l'ornent plutôt qu'elles ne le chargent. Les deux grands eſcaliers qui aboutiſſent de chaque côté au portique du milieu, ſont en pente douce, & très-bien entendus. Ce pont eſt orné à l'extérieur

de quelques bas-reliefs & d'inſcriptions qui ont rapport au temps de ſa fondation.

Avant que de traverſer ce pont, il faut voir le grand bâtiment appellé *fondaco dei Tedeſchi*, ſitué ſur le *canal grande*. Lorſque la république faiſoit tout le commerce des épiceries & des drogues du Levant & des Indes, qu'elle alloit chercher à Alexandrie, & qu'elle diſtribuoit enſuite au reſte de l'Europe, elle accorda cet établiſſement particulier à la nation Allemande, qui venoit ſe fournir à ſes magaſins: il devint le dépôt général des marchandiſes que les Allemands faiſoient paſſer de Veniſe dans tout le Nord. Les choſes ayant changé, ce fonds eſt retourné à l'état, & eſt occupé par des marchands qui y tiennent des boutiques, & qui s'y aſſemblent pour les affaires du commerce. Trois nobles, connus ſous le nom de *vis domini*, y ont un tribunal où ils jugent les affaires qui y ont rapport. La cour de ce bâtiment eſt trés-belle; elle a cent vingt-huit pieds de toute face. On voit dans les appartemens quelques belles peintures de Paul Veroneſe, du Titien, du Palma & du Tintoret, qui ſont déja fort dégradées, ſur-tout celles

de Paul Veronese, qui ont pour sujets quelques divinités anciennes, allégoriques & relatives au commerce. La composition des différens groupes est extrêmement ingénieuse; il faut espérer que la gravure en conservera au moins l'idée & le sujet. Les faces principales de cet édifice, du côté de la rue & du grand canal, ont été autrefois ornées de peintures à fresque, par le Titien & le Giorgione; mais elles sont effacées au point que l'on n'y distingue plus rien.

S. Giacome di Rialto, église paroissiale. Elle est regardée comme la premiere qui ait été bâtie dans ces lagunes, & la plus ancienne de Venise. En sortant de cette église par la porte principale, on trouve un trés-grand édifice public d'assez belle architecture, revêtu au dehors de pierre d'Istrie; il sert à tenir les différens tribunaux de la police. Près de-là est la petite place de Rialto, entourée de portiques, qui a pour perspective le batiment appellé *fabriche nuove*, qui est situé sur le grand canal, & destiné à d'autres tribunaux. Au sortir de cette place, on trouve une des plus belles rues de Venise, presque toute occupée par des orfévres.

Paolo, paroisse qui donne le nom

à tout le quartier. Il y a dans cette église un très-beau tableau de la cêne, par le Tintoret...Dans une chapelle qui sert de vestibule, sont plusieurs petits tableaux de plafond, par *Gio Battista Tiepolo,* du coloris le plus gracieux. Ce peintre encore vivant a un mérite très-distingué dans son art: on voit qu'il a beaucoup étudié la maniere & les ouvrages de Paul Verònese; à son imitation, il est devenu grand coloriste. Il y a de l'esprit & du feu dans ses compositions, qu'il enrichit souvent d'objets qui leur sont étrangers. Mais il est trop maniéré; il ne voit pas les objets dans ce point heureux où la nature les présentoit toujours à Paul Veronese. Le Tiepolo à de l'agrément, mais peu de cette noblesse, de cette magnificence si bien ordonnée, avec laquelle le grand peintre qu'il a imité, arrangeoit ses idées, & les exprimoit ensuite.

I Frari, très-grande église gothique de religieux Franciscains. Au maître-autel est un grand tableau du Titien, représentant l'Assomption, très-noirci, & où les artistes seuls peuvent encore remarquer quelques beautés. A la sacristie, on voit un ancien tableau de Jean Bélin, beaucoup mieux conservé, &

encore frais de couleurs : il est divisé en trois parties ; au-dessus est une Vierge avec plusieurs Anges ; au bas sont saint Nicolas, saint François, saint Bernardin, &c. Il y a plusieurs monumens curieux dans cette église... Le tombeau de Francesco Dandolo, doge en 1328, sous le gouvernement duquel les Vénitiens s'emparerent de Trevise... A côté du maître-autel, celui de François Foscari, orné de plusieurs statues. Ce doge, élu en 1423, régna trente-quatre ans. Sous son régne, les Vénitiens acquirent Bresse, Grême, Bergame & leurs territoires... La contrée appellée la Ghiaradda, & la forteresse de Peschierra sur les bords du lac du Guardia... Vis-à-vis du tombeau du Foscari est celui de Nicolo Tron, doge en 1470, avec sa statue de marbre. Pendant son gouvernement le sénat succéda au royaume de Chypre ; il fut en guerre avec les Turcs, & fit alliance avec Ussum Cassan, roi de Perse. Mais l'un des plus beaux mausolées qui soient à Venise, est celui de Jean Pesaro, doge en 1658. Il est représenté en habits ducaux, assis sur le trône placé sous un dais ; quatre figures de Mores soutiennent l'estrade sur laquelle le trône est placé ; autour sont

différentes figures allégoriques. Ce monument, exécuté avec les plus beaux marbres, a été fait par le Longhena, architecte & sculpteur connu à Venise par plusieurs belles constructions.

Outre ces monumens consacrés à la mémoire des princes de la république, il y en a plusieurs autres de grands personnages, sur-tout des généraux d'armées, parmi lesquels on voit ceux..... de Melchior Trevisano..... de Paolo Savelli, prince Romain, mort en 1405, lorsqu'il commandoit les troupes de Venise contre les Carrares, seigneurs de Padoue.... Le clocher de l'église est d'une grande élévation, & d'une construction fort hardie. Ces religieux ont formé nouvellement une bibliothéque qui est déja considérable.

90. *Chiesa e scuola di S. Rocco.* Cette église & l'école qui est à côté méritent d'être vues, à cause des beaux tableaux dont elles sont décorées. On peut dire que c'est le triomphe du Tintoret. Il y a au moins trente grands tableaux de ce maître, dont trois ou quatre à l'église, le reste dans la grande salle haute de l'école, & dans la salle à côté dite l'Albergho. Eglise & école de S. Roch.

L'église est tenue proprement; le

maître-autel est revêtu de beaux marbres ; les statues de Saint Roch ; de Saint Sébastien & de Saint Pantaleon, sont de bonne main. Outre les tableaux du Tintoret, qui sont très-reconnoissables, on en voit un très-beau du Fumiani, à main droite il a pour sujet Jesus-Christ chassant les vendeurs du temple : les figures en sont très-grandes, l'expression est frappante ; le Sauveur sur-tout est animé de cette colère divine qui lui faisoit venger les outrages faits à la maison du Seigneur. . . Ce tableau est très-frais de couleur, & peint vigoureusement. . . . . .

A la seconde rampe de l'escalier qui conduit à la salle haute de l'école, est un très-grand tableau qui a pour sujet la peste de Venise en 1630, par Antonio Zanchi. La composition en est ingénieuse, & d'une vérité qui remet à l'esprit toutes les horreurs de ce temps. On voit sur un pont quelques cadavres que l'on jette dans une barque pour les porter à la sépulture ; autour, quantité de figures de pestiférés, dans lesquels il semble que l'on distingue les progrès du mal ; au haut, saint Roch qui prie pour eux. Le ton de couleur en est vrai, bon, & encore bien conservé...

Il faut voir à l'albergho le tableau du crucifiement, par le Tintoret, l'un des meilleurs de ce maître, & dont l'ordonnance est sage. Cette église, les deux salles voisines & l'albergo peuvent être regardées comme autant de galeries d'excellens tableaux. Cette école ou confrairie est très-riche, à en juger par la magnificence des édifices qui lui appartiennent, & leur décoration qui a été très-dispendieuse. Dans la salle du haut, au-devant de l'autel, sont deux grandes statues, qui, à ce que je crois, représentent saint Jérôme & saint Paul. Elles sont d'une grande maniere, & dans le goût de fierté de Michel-Ange. Toutes les boiseries sont ornées de bas-reliefs très-bien exécutés. Les bâtimens sont revêtus de marbre à l'extérieur, & décorés d'une belle architecture saillante.

91. *Sestiere di santa Croce.* Ce quartier tire son nom de l'église de *santa Croce in Luprio*, une des soixante & douze paroisses de Venise. Quartier Ste. Croix. Eglises. Tableaux.

S. Giacomo dall'orio, église paroissiale. . . . La chaire à prêcher de cette église, de forme octogone, est faite des plus beaux marbres; elle est soutenue avec beaucoup d'art sur un pié-

destal d'un travail recherché. On voit dans cette même église une colonne de marbre de verd antique, de dix à douze pieds de haut, qui est de la plus grande beauté.

S. Simeon Piccolo, sur le canal grande, petite église paroissiale bâtie dans ce siécle, du meilleur goût, & dans les proportions de ces petits temples antiques, dont l'architecture est si noble. Elle est précédée d'un vestibule soutenu par des colonnes, tout-à-fait imité de l'antique.

S. Eustachio, dit *san Stae*, sur le grand canal, église paroissiale dont le portail est décoré d'une architecture fort riche, ornée de statues & d'autres sculptures, mais sans confusion : cette construction est moderne. L'architecture intérieure de l'église est réguliere & noble ; on y voit plusieurs tableaux de peintres modernes, qui ont pour sujets quelques traits principaux de la vie des douze Apôtres. Sur le maître-autel est un grand crucifix de marbre, par le Torretto, sculpteur Vénitien.

S. Maria mater Domini, église paroissiale fondée par la famille Capello en 960, rebâtie nouvellement, & assez richement ornée. Le tabernacle du

maître-autel est d'argent doré, chargé de figures en demi-relief, représentant la passion & les douze Apôtres. L'ouvrage est dans le goût grec de Constantinople. La table de l'autel est une pierre sépulcrale antique de marbre rouge, ainsi que le prouve cette inscription que l'on y lit encore...

Ariæ Q. F. Serenai. Apollonius. lib. & sibi.

On y voit un beau tableau de l'invention de la croix, par le Tintoret, dont on a l'estampe gravée en rouge... Une cêne, du Palma Vecchio, & quelques autres tableaux de peintres modernes.

I Tolentini, église de Théatins. Ils doivent leur établissement à Venise à Jean-Pierre Caraffe, évêque de Chieti au royaume de Naple, qui s'étoit retiré à Venise après avoir quitté son évêché, & qui ayant été fait cardinal par Paul III, fut lui-même pape sous le nom de Paul IV. Leur église est grande & d'une belle architecture, exécutée sur les desseins du Scamozzi. La grande colonnade du portail est de construction moderne. Parmi les tableaux de cette

église, on doit distinguer le martyre de sainte Cecile, par Camille Procaccino, de même que les peintures de la chapelle Pisani, qui sont de ce maître... Saint Laurent qui distribue les biens de l'église aux pauvres, excellent tableau du Prete Genovese, dont la couleur, le dessein, l'expression & l'ordonnance sont à un haut degré de perfection. On voit encore dans cette église les tombeaux de trois doges de la maison Cornaro.

Quartier de dorso duro. Architecture. Peinture. Hôpitaux.

92. *Sestiere di dorso duro*, ainsi appellé de l'élévation & de la fermeté du terrain : on prétend que c'est celui qui a été habité le dernier.

Gli Incurabili, hôpital & conservatoire gouverné, quant au spirituel, par des clercs réguliers Somasques. L'église a un beau plafond orné de tableaux de bons maîtres, dont le principal est celui du Prete Genovese, qui a pour sujet la parabole de l'époux qui se présente au festin sans la robe nuptiale. Les jeunes filles orphelines, élevées dans ce conservatoire, y font de la musique excellente les jours de fête ; mais ce que cet hôpital a de plus intéressant pour l'humanité, c'est que l'on y reçoit & que l'on y nourrit quantité de pauvres

affligés de maladies incurables. Ils se présentent au mois d'Avril, temps auquel on y reçoit encore beaucoup de malheureux infectés d'un mal trop commun dans un pays où le libertinage & la débauche sont regardés comme un des priviléges de la liberté. On les y traite gratuitement.

Lo spirito santo, église de religieuses. Dans l'intérieur, au-dessus de la porte d'entrée, sont les mausolées de la famille patricienne Paruta, parmi lesquels est celui du procurateur Paolo Paruta, qui, après avoir fait avec dignité beaucoup d'ambassades importantes, écrivit l'histoire de la république, depuis l'année 1513, jusqu'en 1572.

La Umilta, église de religieuses Bénédictines. Les Jésuites ont occupé cette église & les bâtimens réguliers qui en dépendent ; c'est même par leurs soins que l'église a été rebâtie dans l'état où elle est ; mais ayant quitté la ville & l'état de Venise pendant l'interdit de Paul V, on ne leur rendit point cet établissement, où, pendant leur absence, ces religieuses, qui habitoient auparavant l'isle de S. Servolo, vinrent se placer, sous le bon plaisir du sénat. Le plafond de l'église a été peint en entier

par P. Veronese ; il est formé par trois tableaux, dont le principal & le mieux conservé a pour sujet l'adoration des bergers.

Magnifique église de vœu.

93. *Santa Maria della salute*, église de clercs réguliers Somasques. Elle est un monument de la piété & de la reconnoissance du sénat, qui, pendant que la peste désoloit la ville de Venise en 1630, ordonna des prieres publiques pour la cessation de ce fléau, & fit vœu de construire une église sous le titre de *santa Maria della salute*. Le vingt-cinq mars 1631, la premiere pierre en fut posée par le doge Nicolo Contarini, accompagné du patriarche Jean Tiepolo. On choisit ce jour de préférence, parce que l'on sait par tradition, que la ville de Venise fut commencée d'être bâtie à pareil jour ; & la devise qu'on lit sur le pavé... *undè origo, indè salus*... fait allusion aux commencemens de la ville, à sa conservation, & au vœu dont l'accomplissement se faisoit. Pour perpétuer la mémoire de ce vœu dans la maniere la plus solemnelle, tous les ans le doge & le sénat viennent le vingt-cinq de mars faire une station à cette église. Telle est l'histoire du vœu qui a donné lieu à la construction de ce

temple; il ne sera pas aussi aisé d'en exprimer avec autant de précision toutes les beautés, tant intérieures qu'extérieures. L'architecture en est noble & élégante. Ce n'est point un édifice immense. La forme & ses proportions sont imitées de l'antique; on y retrouve ce goût piquant de construction, que l'on admire dans plusieurs petits temples antiques, que l'on voit du côté de Poussols & de Baïa au royaume de Naples, & qui sont encore assez bien conservés pour servir de modeles. Dans l'église de la Salute, le dôme est fort élevé, & le jour vient de différens côtés; au lieu que la plûpart des temples antiques n'étoient éclairés que par un grand œil de bœuf qui étoit au comble du bâtiment, ainsi qu'on le voit au Panthéon de Rome. L'église dont je parle, construite sur les desseins de Baldissera Longhena, architecte Vénitien, est de forme octogone; dans chacun des pans est placé un autel. La porte principale occupe celui qui fait face au maître-autel. Tout mérite d'y être examiné avec attention; les marbres précieux dont l'église est revêtue; les statues, sur-tout celles qui sont au maître-autel; les tableaux qui sont de très-bons maîtres, & dont la

plûpart sont bien conservés. On verra avec plaisir le plafond du maître-autel, peint par le Salviati, dont le tableau principal a pour sujet la manne dans le désert.... Trois bons tableaux d'autel, de Luca Giordano, peintre Napolitain, qui représentent la naissance de la Vierge, sa représentation au temple, & l'assomption....Dans la sacristie, les nôces de Cana, par le Tintoret.... La cêne, par le Salviati.... Et un grand tableau bien conservé, du Titien, qui représente saint Marc, saint Roch, saint Sebastien, saint Côme & saint Damien .... Le plafond est du même grand peintre. Comme les peintres les plus célébres de l'école Vénitienne étoient morts long-temps avant la construction de cette église, le sénat fit enlever, d'autres églises moins considérables, les plus belles peintures qui sont dans celle-ci. La décoration extérieure est magnifique, & peut-être d'un goût trop théâtral pour un monument de cette espéce. L'ordre de colonnes de la face principale est beau; il accompagne une porte d'une belle proportion. Entre les colonnes sont des niches avec des statues. Les autres faces sont décorées d'un ordre moins élevé que le principal,

cipal, à cauſe des fenêtres qu'il a fallu ménager; mais les chapitaux en paroiſſent d'une meilleure proportion que celui qui eſt au-deſſus de la grande porte. Le comble de l'édifice eſt orné de ſtatues très-ingénieuſement placées. Un perron élevé, ſur lequel l'égliſe eſt placée, répond à un large & bel eſcalier qui deſcend à l'eſplanade qui borde le canal; à côté eſt la grande & belle maiſon des Somaſques.

La poſition avantageuſe de cet édifice ſur le grand canal, & dans un endroit fort ouvert; ſa forme élégante, ſa décoration, le rendent un des ornemens principaux de la ville de Veniſe.

Spedale dei Catecumeni, hôpital des Catéchumènes. Cet établiſſement, fait uniquement en faveur de la religion, mérite que l'on en faſſe mention. On y reçoit les infideles qui demandent à être baptiſés. Il y a des eccléſiaſtiques prépoſés pour les inſtruire, & des adminiſtrateurs qui ont ſoin qu'ils ſoient logés, nourris & entretenus convenablement autant de temps qu'il eſt néceſſaire pour les inſtruire ſolidement.

La Carita, égliſe de chanoines réguliers de Latran. C'eſt dans cette maiſon que ſe retira le pape Alexandre III,

lorſqu'il fuyoit la perſécution de l'empereur Frédéric Barberouſſe. L'égliſe eſt grande. On y remarque ſur-tout.... la chapelle ſaint George, à cauſe des colonnes de marbre antique dont elle eſt décorée....Celle du Sauveur, revêtue de porphyre & de verd antique....On y voit encore un très-beau tableau de Léandre Baſſan, qui repréſente la réſurrection du Lazare....Les tombeaux de Marc & Auguſtin Barbarigo, freres & doges tous les deux ; le premier en 1485 ne régna que neuf mois, & ſon frere lui ſuccéda....Vis-à-vis eſt le mauſolée du doge Nicolo da Ponte. Il avoit été ambaſſadeur de la république au concile de Trente, & s'y étoit fait une grande conſidération. Il engagea le ſénat à recevoir le concile l'année d'après qu'il eut été terminé ; ce qui fut fait ſolemnellement dans l'égliſe de ſaint Marc par le doge à la tête du ſénat, quant à la doctrine & à la diſcipline : acceptation qui n'a rien changé aux uſages & aux libertés Vénitiennes. C'eſt le premier état catholique où ce concile ait été reçu ſolemnellement. Nicolas da Ponte fut élu doge en 1578, étant alors âgé de quatre-ving-ſept ans, & régna encore ſept ans & quatre mois.

Il fit bâtir le séminaire de saint Marc à Castello, & le patriarche Jean Trevisano fit construire celui de Murano, en exécution des décrets du concile.

San Sebastiano, église & monastere d'Hiéronimites. Tout y est rempli de peintures de Paul Veronese, qui y a fait ses premiers ouvrages ayant à peine vingt-cinq ans, & étant dès-lors un très-grand peintre. Je n'entre point dans le détail de ses tableaux; il y en a qui sont admirables : dans le grand nombre, quelques-uns sont foibles ; beaucoup sont très-altérés par le temps. Un des principaux est le repas de Jesus-Christ chez Simon ; grande composition pleine d'esprit, & encore bien conservée. On sait que dans tous les tableaux de P. Veronese, il y a quelques animaux. Ici ce sont des chiens & des chats qui se battent sous la table. On voit dans cette église le tombeau de ce fameux peintre, avec cette épitaphe . . . .

Paulo Calliario Veron. pictori celeberrimo
Filii & Benedictus frater pientiss.
Et sibi posterisque.
Decessit XII kalend. Maji. M. D. LXXXVIII.

A côté de l'orgue est son buste en mar-

bre blanc.... Peu loin de cette église est la paroisse.

S. Barnaba, dans laquelle habitoient autrefois quantité de pauvres nobles, appellés pour cette raison Barnabotes; terme très-injurieux parmi eux, & qu'il faut bien se garder de prononcer, attendu qu'à Venise, comme ailleurs, le reproche ou l'apparence de la pauvreté à quelque chose de ridicule, & même de honteux: c'est peut-être par cette raison qu'il y a à présent si peu de maisons de patriciens dans ce quartier.

La dogana da mare. A la pointe du quartier de *dorso duro*, vis-à-vis la place saint Marc, d'un côté est la Giudecca, de l'autre est la douane de mer, grand édifice d'une construction solide & de bonne architecture. A l'extrémité, est une tour élevée sur un arc soutenu par des colonnes à bossages, de très-beau marbre, & qui est terminée par une statue de la Fortune, de bronze, posée sur un globe de même matiere. La statue tourne à tout vent. Au devant de la tour, du côté de la mer, est un portique ouvert avec des colonnes de même ordre que les premieres.

Isle des 94. La ville de Venise est entourée

d'une quantité d'isles qui dépendent des différens quartiers, & qui en font partie; mais qui n'ont aucune communication avec elle, en étant séparée, ou par de larges canaux, ou par les lagunes : presque toutes sont occupées par des maisons régulieres d'hommes ou de femmes, à l'exception de .... environs de Venise.

La Giudecca, en langage Vénitien, *la Zuecca*, séparée du quartier de *dorso duro* par un canal large d'un demi-mille. Cette isle, appellée anciennement *spina longa*, de sa forme longue, & terminée en pointe par les deux bouts, a pris le nom de *giudecca*, du séjour que les Juifs y ont fait avant qu'ils n'allassent habiter le *ghetto*, où ils sont aujourd'hui.... Elle a une paroisse de sainte Euphemie, & huit ou neuf maisons régulieres, dont les plus remarquables sont....

Le Convertite, maison de refuge, dans laquelle on suit la régle de saint Augustin, fondée pour retirer trois cents personnes du sexe qui veulent véritablement renoncer à la vie licencieuse qu'elles ont menée. On n'y reçoit pas indifféremment toutes celles qui se présentent; il faut qu'elles soient d'âge & de

figure à faire craindre pour elles de nouveaux dangers.

S. Giacomo, église de Servites. Il faut voir dans le réfectoire du couvent un grand tableau, qui a pour sujet le repas du Sauveur chez le Lévite, peint par Benedetto, Carletto & Gabriello Calliari, le premier frere, & les deux autres fils de Paul Veronese. On voit qu'ils ont fait ce qu'ils ont pu pour imiter la maniere noble & intéressante de Paul. Ce qu'il y a de mieux dans ce grand tableau, est ce qu'ils ont copié servilement de leur modele : ce qu'ils ont fait d'eux-mêmes prouve combien ils lui étoient inférieurs, & que le génie & les talens n'ont rien de commun avec le sang & le nom.

Il Redentore, église & couvent de Capucins. La peste désoloit la ville en 1576. Pour en obtenir la cessation, le sénat fit vœu d'élever un temple au Christ Rédempteur. L'édifice fut commencé en 1572 sous le doge Paschal Ciconia, & achevé assez promptement. Cette construction passe pour une des plus belles du Palladio. La façade de l'église est d'une architecture simple & noble. Des colonnes d'ordre corinthien

ſoutiennent un corps avancé, couronné d'un beau fronton, ſous lequel eſt la porte d'entrée; entre les colonnes ſont des niches où il y a des ſtatues; ſur la partie antérieure du comble ſont placées trois ſtatues. Le dôme eſt terminé par la ſtatue du Rédempteur; à côté s'élevent deux pyramides ou obéliſques qui ſont de la même hauteur que la coupole... Toutes ces parties ſont ſi relatives, que la façade, le comble, le dôme & les pyramides ſe répondent exactement, & ne forment qu'une ſeule & même décoration. L'eſcalier qui monte du quai à l'égliſe, eſt grand & d'une belle forme.... Le maître-autel a peu d'ornemens, & cependant eſt majeſtueux. Au milieu eſt un grand crucifix de bronze, & aux deux côtés les ſtatues de ſaint François & de ſaint Marc... Le troiſiéme dimanche de Juillet, le doge, les ambaſſadeurs & le ſénat viennent faire une ſtation à cette égliſe, en accompliſſement du vœu de 1576.

Le Zitelle, conſervatoire de refuge, établi en 1586 par quelques dames Vénitiennes, pour y retirer de jeunes filles pauvres, & les mettre à l'abri de la ſéduction & des dangers que pouvoit donner lieu de craindre leur beauté. On

y en reçoit autant que la maison en peut nourrir, & on n'y admet que celles qui sont désignées par les clauses de la fondation. Cet établissement est sous la protection du sénat. La petite église est d'une très-bonne architecture du Palladio. On y voit un des meilleurs tableaux de François Bassan, qui a pour sujet la présentation de la Vierge au temple...

L'isle de la Giudecca est remplie de quantité de maisons de plaisance fort bien bâties, & de petits jardins appartenans aux nobles Vénitiens.

S. George le Majeur, Abbaye. Eglise. Maison. Jardin.

95. *Giorgio Maggiore*, abbaye & monastere de Bénédictins de la congrégation du Mont-Cassin, dans une isle qui n'est séparée que de la Giudecca que par un canal peu large. Elle a un mille de circuit, & est placée vis-à-vis le palais ducal & la place saint Marc. Anciennement il n'y avoit qu'une petite église dépendante de celle de saint Marc, que l'on appelloit alors chapelle ducale. Le doge Tribun Memmo la donna aux moines de l'ordre de saint Benoît en 982. L'acte de donation subsiste encore. Il y avoit dans cette même isle une petite métairie & un moulin qui furent également cédés aux moines, pour fa-

voriſer leur établiſſement. Le doge, dans cette ceſſion, défend, ſous des peines griéves, d'arrêter le cours d'eau néceſſaire pour ce moulin; d'où on doit conclure qu'avant que les Vénitiens euſſent aucun établiſſement en terre ferme, ils avoient trouvé le moyen d'établir quelques moulins dans les iſles voiſines de la ville, qu'ils avoient paré aux inconvéniens du flux & du reflux, & imaginé un moyen de donner à l'eau une direction toujours égale. On a auſſi un acte de donation faite en 1220 par l'évêque de Caſtello, aujourd'hui patriarche de Veniſe, aux moines de ſaint Daniel, de deux moulins & d'une maiſon de bois, ſitués entre S. Pierre de Caſtello & l'arſenal. Je rapporte exprès ces deux monumens anciens de l'induſtrie des Vénitiens, lorſqu'ils en étoient réduits à leurs ſeules lagunes; comme leur navigation s'étendoit dés-lors fort au loin, qu'ils dominoient déja dans le golfe, ils tiroient aiſément leurs proviſions de terre ferme.

Le portail de l'égliſe, qui fait face au palais ducal, eſt de la plus belle architecture; il n'a qu'un grande ordre de colonnes qui porte un fronton qui

couvre toute la largeur de l'ordre. Sur le fronton sont trois statues, & deux dans des niches entre les colonnes. Cette construction est du Palladio, de même que l'église qui est grande, & je crois la plus majestueuse que l'on voye à Venise. Les plus beaux marbres sont employés, soit à la construction, soit au revêtissement de l'église & des chapelles. Le pavé en est entiérement. L'idée du maître-autel est également noble & ingénieuse. Les statues des quatre Evangélistes soutiennent un globe doré, sur lequel est la statue en pied du Pere Eternel; ce grouppe est de bronze, & a été exécuté par le Campagna. On voit que cette imagination ressemble beaucoup à celle du cavalier Bernin, qui a fait soutenir la chaire de saint Pierre par quatre peres de l'Eglise, deux Grecs & deux Latins. Il est vrai que si le Bernin a eu idée d'imiter le Campagna, il l'a laissé bien loin derriere lui par la grandeur du dessein & la magnificence de l'exécution. Cette église est ornée de plusieurs tableaux du Tintoret, de Bassan, de Sébastien Rizzi, & d'autres peintres. Aux deux côtés de la colonnade du portail sont les urnes sépulcrales des doges Tribun

Memmo, premier fondateur de l'abbaye, & Sébastien Ziani. Au-dedans de l'église sont les tombeaux de Lionardo Donato, doge régnant pendant l'interdit de Paul V, mort en 1612, & celui de Marc-Antoine Memmo son successeur. Dans le passage de l'église au chœur, est un monument élevé à la mémoire du doge Domenico Michieli, qui régna onze ans, & mourut en 1128. Il fit lever le siége de Joppé aux Sarrasins, & donna la ville à Raimond, patriarche de Jérusalem. Il soutint une guerre très-vive contre l'empereur Grec de Constantinople, auquel il enleva l'isle de Scio. Le chœur des moines, placé derriere le maître-autel, est grand & bien orné. La boiserie sur-tout mérite d'être vue; elle est couverte d'excellens bas-reliefs qui représentent la vie de saint Benoît; ils sont d'un Flamand nommé Albert Brulle... C'est dans le réfectoire de cette maison qu'est le tableau si connu de Paul Veronese, qui représente les noces de Cana. Il a trente-deux pieds de largeur sur vingt-cinq au moins de hauteur. C'est une des plus belles compositions & des plus harmonieuses qu'il soit possible de voir. Le peintre a placé dans une galerie une

troupe de musiciens, où il s'est peint lui-même jouant de la viole, le Titien du violoncel, le Tintoret du violon, & Léandre Bassan de la flûte. Ces quatres portraits rendent ce tableau encore plus intéressant... La plus grande partie des moines de cette maison sont nobles Vénitiens; ils sont remplis de politesse & d'attention pour les étrangers... Il y a plusieurs cloîtres d'une belle architecture, avec des galeries au-dessus. La bibliothéque est considérable & bien entretenue. Les dortoirs sont vastes & bien éclairés; les religieux sont très-bien logés. Cette maison a un autre agrément fort rare à Venise & dans les environs, c'est d'avoir deux grands jardins, dont l'un, planté de charmilles & de grands arbres, sert de promenade publique. Le doge, avec son cortége ordinaire, va tous les ans le jour de Noël après dîner faire une station à cette église; & le lendemain il y retourne dans le même ordre entendre la messe, à la suite de laquelle il donne un des quatre festins solemnels aux ambassadeurs des couronnes, & au sénat.

Parmi les autres isles sont... *la Chartreuse*, appellée S. Andrea del Lido...

S. Elena, habitée par des moines Olivétins : on y conserve le corps de sainte Hélène, mere du grand Constantin; il fut apporté de Constantinople à Venise en 1122... Dans cette isle sont trente-quatre fours où l'on cuit le biscuit pour l'approvisionnement des vaisseaux, la nourriture des soldats & autres personnes destinées au service public... *S. Michele*, occupée par les Camaldules; il faut y voir la décoration du chœur, qui est de marbres précieux... *S. Nicolò del Lido*, monastere de Bénédictins, où la seigneurie entend la messe solemnelle le jour de l'Ascension, après la cérémonie des épousailles de la mer. Dans le douziéme siécle il ne restoit plus qu'un seul mâle de la maison Giustiniani, qui étoit moine de ce monastere; il en sortit de l'agrément du souverain pontife, qui le dispensa de ses vœux. Il épousa Anne, fille du doge Domenico Michieli, dont il eut plusieurs enfans; après quoi il reprit de nouveau l'habit de moine, du consentement de sa femme qui se fit religieuse. Ils avoient vécu saintement, ils moururent de même, & on les a mis au rang des bienheureux. On voit leurs statues dans le chœur de l'église. A peu

de distance de S. Nicolo sont des casernes assez vastes pour loger commodément quatre mille hommes... Dans une petite isle voisine est un cimetiere où l'on enterre les Protestans; les Juifs ont le leur dans le même endroit (*a*). . *Malamocco*, qui donne son nom au port, est une isle assez grande & peuplée, où les doges & les évêques de Venise ont fait autrefois leur résidence : il y reste encore une église paroissiale & un couvent de filles, sous le nom de *S. Maria dell' orazione*.

Lazaretto Vecchio, grand édifice qui occupe une isle. Il fut élevé en 1423 en temps de peste, & sert depuis à la même-

(*a*) A l'entrée, on voit une table de marbre incrustée dans le mur, sur laquelle est gravée une inscription en caractères hebraïques, dont le sens est. . . . Le Seigneur précipitera la mort pour toujours; il essuyera les larmes de dessus tous les visages, & il éloignera l'opprobre de son peuple de l'univers, parce que le Seigneur a parlé. . . . . . Ce passage est le huitieme verset du chap. 25 d'Isaïe. Comme l'inscription semble être composée de deux versets, de très-habiles gens ne se sont pas apperçus d'où elle étoit tirée, & n'ont pas traduit le commencement de l'inscription exactement. . . . . . Il y a plusieurs autres tombeaux chargés d'inscriptions. . . .

me destination. Il y a des revenus qui servent, en temps de contagion, à entretenir les ecclésiastiques, les médecins, chirurgiens, & autres gens nécessaires au service des pestiférés... *Lazzaretto Nuovo*, bâti dans une autre isle en 1648. Ce bâtiment a cent chambres séparées, & un grand jardin fermé de bons murs, ce qui de loin lui donne l'air d'une forteresse : c'est où font la quarantaine forcée les bâtimens qui viennent de pays suspects. Il y a des officiers de résidence, des médecins & chirurgiens pour rendre compte au magistrat de santé de l'état de ceux qui font quarantaine.

Torcello, Murano, Mazorbo e Burano... sont quatre isles ou plutôt villes situées au nord-est de Venise; elles doivent leur origine aux habitans fugitifs d'Altino & de Concordia, qui y avoient des maisons de plaisance, où ils se retirerent pour fuir les barbares du Nord, lorsqu'ils s'établirent en Italie. Martial (*a*) les compare, pour l'agrément,

(*a*) *Æmula Baianis, Altini littora villis,*
Et Phaetontei conscia silva rogi;
Quæque Antenoreo Driadum pulcherrima Fauno.

à la position de Baïa. Cassiodore parle de leur situation agréable & de leur fertilité. Ces isles étoient autrefois en plus grand nombre. Celles de *Constanziaco*, d'*Amiano* & *Lido maggiore*, qui avoient un podestat particulier, ont été détruites par les eaux (*a*).

Nupsit, ad Euganeos sola puella lacus ;
Et tu Ledœo, felix Aquilëia Timavo
Hic ubi septenas, Cyllarus haurit aquas ;
Vos eritis nostrœ, portus requiesque senectœ ;
Si juris fuerint, otia nostra, sui....

Mart. Epig. 35. L. 4.....

L'ancienne ville d'Altino, dont il ne reste plus qu'une tour, étoit située vis-à-vis de ces isles si délicieuses, que sans doute Martial avoit vues dans un beau printemps, dont l'aspect frais & tranquille pouvoit lui paroître préférable aux délices de Baia : mais ses souhaits ne furent pas remplis ; il mourut en Espagne.....

(*a*) Un auteur moderne, dans un ouvrage sur le systême général de la terre, & sa formation, en parlant des atterrissemens qui se forment sur les bords de la mer, a prétendu que Venise & ses lagunes seroient un jour unies au continent, & que l'on iroit de cette capitale à Padoue à pied sec. Il veut que les eaux de la mer, sur-tout dans la Méditerranée, diminuent de trois pouces par siécle. Ainsi,

Torcello étoit le siége d'un évêché qui a été transféré à *Murano*, depuis que le mauvais air a contribué à son dépeuplement. C'est cependant

---

depuis la fondation de Venise jusqu'à notre temps, la mer devroit avoir baissé au moins de trente-six pouces, & plusieurs des lagunes rester toujours à sec. Mais par tous les mémoires qui restent, par l'inspection même des lieux, il ne paroît pas que la mer dans le fond de ce golphe ait souffert aucune diminution; au contraire, quelques isles qui étoient habitées & cultivées dans le cinquiéme & le sixiéme siécle, sont absolument sous l'eau. L'auteur apporte en preuve de son systême le peu de fonds des lagunes, & la difficulté que trouvent les grands vaisseaux à entrer dans le port de Venise; mais cette difficulté a toujours été la même: il faut connoître cette mer, & avoir des pilotes du pays pour aborder sûrement; & c'est cette position qui fait la sûreté & la force de Venise. A examiner les différens canaux qui partagent la ville de Venise, on voit que les choses sont au même état qu'elles étoient il y a neuf ou dix siécles. Ils sont revêtus au moins depuis ce temps-là; il y a des bancs d'huitres le long des maisons, & qui ne sont pas multipliés seulement à un pied d'épaisseur; ils forment un revêtissement ou enduit solide d'un pouce ou deux tout au plus, que j'ai observé être le même sur les murs bâtis depuis cent ans environ, & sur ceux qui avoient cinq ou six

encore la résidence d'un des deux podestats qui régissent ces quatre isles. Torcello est à cinq milles de Venise.

Murano, ville épiscopale. Manufacture de glaces.

96. *Murano* n'en est qu'à deux milles tout au plus. C'est une très-jolie ville, bâtie dans le même goût & la même position que Venise, traversée par un canal principal auquel répondent plusieurs autres. Elle a quatre paroisses, & est peuplée d'environ six mille ames. Il y a deux colléges tenus, l'un par les Somasques, l'autre par les clercs réguliers des écoles pies. Le palais de l'évêque & le séminaire sont bien bâtis... Tous les ans le jour de l'Ascen-

---

siécles d'ancienneté au-delà : ce qui prouve qu'il ne s'y en amasse jamais qu'une certaine quantité. Quelques canaux perdoient de leurs fonds, & on les a comblés ; mais ils en avoient toujours eu peu : & on doit ajouter que les poussieres, les immondices jettées à la longue dans un endroit où il y avoit peu d'eau, & où le flux n'agissoit presque pas, ont dû nécessairement causer cet effet. On ne doit tirer aucune induction favorable à ce systême, du soin que l'on prend de nettoyer les autres canaux : cette précaution est nécessaire pour y entretenir la salubrité de l'air, & la facilité de la navigation, auxquelles un trop grand amas de matieres corrompues nuiroient à la longue.

ſion ſe fait après dîner une fameuſe promenade ſur le grand canal de Murano, où les gondoliers font briller leur adreſſe. On ne dit rien de trop, en aſſurant qu'il y a au moins quatre mille gondoles, dont la plus grande partie voguent avec une rapidité étonnante, & cherchent à ſe devancer...Une preuve de l'habileté des gondoliers, c'eſt qu'il eſt très-rare que malgré la foule il arrive quelques accidens.

C'eſt dans cette iſle que ſont les verreries & fabriques de glaces de Veniſe, qui ont été ſi fameuſes dans toute l'Europe, avant que les manufactures de France ne fuſſent établies. On y travaille toujours; mais cette branche de commerce, autrefois ſi utile à la république, eſt conſidérablement diminuée, depuis que les glaces de France ſe tranſportent dans toute l'Europe où elles ont la préférence, à raiſon de leur grandeur & de leur éclat ſupérieur à celui des glaces de Veniſe qui paroiſſent plus obſcures, quoiqu'elles ayent la qualité d'être parfaitement polies, & de rendre les objets très-fidellement. La raiſon pour laquelle les glaces de Veniſe ſont moins grandes, c'eſt qu'elles ſont ſouf-

flées, au lieu que l'on coule celles de France.

On fabrique à Murano beaucoup de verres pour les fenêtres, & il n'eſt pas permis, dans tous les états de la république, d'en employer d'autres que ceux qui ſortent de ces manufactures.

Palais Barbarigo. Tableaux du Titien.

97. Avant que de terminer cette deſcription, je dois dire quelque choſe du palais Barbarigo, que l'on appelle à Veniſe *ſcuola del Tiziano*, à cauſe de la quantité de tableaux de ce grand maître que l'on y conſerve... Les principaux ſont, un Chriſt portant ſa croix... La Vierge, l'Enfant Jeſus & la Madeleine... La Madeleine pleurant, qui ſe couvre le ſein avec ſes cheveux qu'elle tient de la main gauche, très-beau tableau, & ſouvent copié.... S. Sébaſtien... Venus & Adonis... Venus à ſa toilette; une femme & un ſatyre..... Ces tableaux ſont inconteſtablement du Titien, le peintre le plus fameux de l'école Vénitienne, & le plus grand coloriſte qui ait jamais exiſté. On y remarque encore des parties admirables; mais ils ſont ſi conſidérablement altérés, qu'il n'eſt plus poſſible de juger de leur mérite principal, qui eſt le co-

loris. Il m'a paru que quelques tableaux du même maître, qui sont à Florence, & ceux du palais Borghese à Rome, sont infiniment mieux conservés... Titien Vecelli, né à Cadore dans le Trevisan en 1477, jouît d'une grande considération pendant le cours d'une très-longue vie: les plus fameux poëtes de son temps l'ont célébré; l'empereur Charles V le fit chevalier & comte Palatin; Henri III, roi de France, l'honora d'une de ses visites. Il mourut de la peste à Venise en 1576, âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans. Parmi les peintres qui ont fait honneur à la ville de Venise, la célébre Rosalba Carriera, morte en 1761, a porté au plus haut degré le talent du pastel & de la miniature: aucun artiste de ce genre ne l'a surpassée, & très-peu peuvent lui être comparés. On voit beaucoup de ses ouvrages à Venise, on en trouve même à acheter; mais il faut bien prendre garde aux copies que l'on donne pour originaux: ce qui est véritablement d'elle est très-cher.

Je crois avoir rapporté dans un assez grand détail tout ce qui peut donner une idée juste de la république & de la ville de Venise, & la faire connoître par plusieurs objets intéressans. Ce qui

me reste à dire sur l'état des mœurs, des sciences, des arts & du commerce dans cette grande ville, achevera le tableau.

Observations sur les mœurs & les usages de Venise.

Mœurs & usages. Inquisitions.

98. Il n'y a point d'état dans l'Europe où la religion catholique se soit maintenue avec autant d'intégrité qu'à Venise. Depuis son établissement jusqu'à nos jours, aucune hérésie, aucune secte n'a osé se montrer à découvert, ni dans la capitale, ni dans le reste des états où elle a donné des loix; ce que l'on ne doit attribuer qu'à la sagesse & à la fermeté du gouvernement. Dans les temps les plus critiques, lors des plus violens démêlés avec la cour de Rome, on a vu l'état défendre ses droits avec une fermeté constante, mais sans jamais se séparer du centre de l'unité, sans jamais manquer au respect dû au chef visible de l'Église, sans permettre qu'on fit aucune tentative, aucune entreprise qui eût l'apparence du schisme. Le célébre Fra-Paolo Sarpi, qui défendit avec tant de succès les droits de la république, & en même temps ceux de tous les sou-

verains contre les prétentions de la cour de Rome, se tint toujours dans les bornes de la modération que son prince & son état lui prescrivoient.

Le sénat, toujours zélé pour le maintien de la religion catholique, est dans l'usage de prendre connoissance de tout ce qui peut l'intéresser. Son autorité va toujours de pair avec la jurisdiction ecclésiastique. L'inquisition est établie à Venise; mais ce tribunal ne peut rien faire sans la présence & le consentement de trois sénateurs qui assistent, au nom du prince, à toutes ses délibérations. Il ne s'y passe rien que le sénat n'en soit informé; les inquisiteurs ne peuvent pas même citer, entendre un témoin, ou faire le moindre acte, sous peine de nullité, qu'en présence de ces trois seigneurs, suivant le concordat fait en 1551 entre le pape Jules III & la république; traité auquel on n'a point dérogé. Le pouvoir de ces assistans est d'autant plus grand, qu'ils peuvent, quand ils le jugent à propos, suspendre les délibérations de l'inquisiteur, arrêter l'exécution de ses sentences, non-seulement quand elles sont contraires aux loix & aux coutumes de l'état, mais même quand ils ont des or-

dres particuliers du sénat ; ce qui les rend absolument les maîtres de ce tribunal en toutes causes, tant celles qui regardent les ecclésiastiques que les séculiers, parce qu'à Venise l'hérésie, ou tout autre crime contre la religion, est regardé comme intéressant également l'état & l'église.

Les seigneurs assistans ont encore attention à ce que les inquisiteurs ne publient ou ne mettent à exécution aucune bulle, soit nouvelle, soit ancienne, qu'elle n'ait été approuvée par le sénat, & qu'ils s'en tiennent exactement aux six chefs qui leur sont réservés par les loix de l'état. 1. Les hérétiques, & ceux qui les connoissent & ne les dénoncent pas. 2. Ceux qui tiennent des assemblées ou conférences au préjudice de la vraie religion. 3. Ceux qui célèbrent la messe ou administrent les sacremens, sans être prêtres. 4. Ceux qui par leurs blasphêmes donnent lieu de croire qu'ils sont tombés dans quelqu'erreur contre la religion. 5. Ceux qui mettent obstacle aux exercices de l'inquisition, ou les empêchent autant qu'il est en eux. 6. Ceux qui impriment, vendent, débitent ou conservent des livres manifestement hérétiques. L'inquisition ne connoît

noît que de ces chefs. Le sénat s'est réservé ce qui regarde les Juifs, les Grecs schismatiques qui ont des établissemens dans ses états, où il leur est permis de vivre suivant leur rit ; l'examen de tous les livres, autres que ceux spécialement réservés à l'inquisition ; les usuriers ; ceux qui, au mépris des loix de l'Eglise, par avarice ou autre motif, vendroient de la viande publiquement en carême & autres temps d'abstinence. Tous ces crimes, qui sont autant contre la bonne police, que contre la religion, sont de la connoissance des tribunaux séculiers. Outre cela, l'ordonnance du conseil des dix de 1568, qui adjuge la confiscation des biens de ceux que l'inquisition auroit condamnés, à leurs héritiers légitimes, à condition cependant de ne les pas rendre au coupable, fait que ce tribunal a peu d'intérêt d'exercer ses droits dans toute leur rigueur (*a*).

(*a*) Le sénat a rendu en *1766* un décret par lequel il établit une nouvelle magistrature composée de trois patriciens qui ont le titre d'inquisiteurs des biens ecclésiastiques. Leur charge est d'obliger les Couvents & Monastères à vendre, conformément à une loi publiée en *1660*, les biens qui leur ont ont été laissés par des parti-

Cérémonies religieuses. 99. Quant au respect extérieur pour la religion & ses cérémonies, il est porté au plus haut point à Venise. Les monumens publics les plus considérables sont des preuves suivies de la piété du gouvernement dans tous les âges de la république. Le souvenir des victoires signalées qu'elle a remportées sur ses ennemis, est renouvellé tous les ans par quelque cérémonie religieuse, qui s'accomplit avec autant de majesté que de décence : c'est le prince, à la tête du sénat, qui remplit ces devoirs de reconnoissance & de piété. Il en est de même de la découverte des conspirations faites contre l'état, de la cessation des fléaux qui l'ont affligé en di-

culiers, & de prendre possession au nom de la république de tous les biens légués aux maisons religieuses qui ne les auront pas vendus dans le terme de deux ans prescrit par cette loi. Il est probable que cette loi politique & œconomique a été renouvellée sur les instances des particuliers qui ne trouvoient pas assez de fonds à acquerir dans les états de la république, & qui se plaignoient de ne pouvoir pas y faire des établissemens solides, étant obligés de placer toute leur fortune dans le commerce ou sur les banques, & d'être exposés à mille révolutions imprévues.

vers temps. La république a rapporté au souverain être seul l'interruption des maux qu'elle a soufferts. Elle n'a pas craint de multiplier ses actes de reconnoissance, & d'obliger son chef & ses principaux membres à la représenter autant de fois qu'elle a eu des actions de graces solemnelles à rendre pour quelque bienfait. Il est bien vrai que ce culte extérieur & pompeux ne décide rien sur les mœurs & la conduite des particuliers ; mais c'est toujours un très-grand bien dans un état, de voir cet attachement marqué à la religion dans ceux qui tiennent les rênes du gouvernement.

Il en est de même de toutes les fêtes solemnelles de l'Eglise, pendant lesquelles le doge & le sénat assistent à tous les offices avec grande exactitude, sur-tout pendant la semaine sainte ; ce qui se fait avec une solemnité & un appareil remarquable. Le jeudi, après l'office du matin, on met les especes consacrées, que l'on réserve pour le service du lendemain, dans un tombeau que le grand chancelier scelle du sceau de la république, en présence du doge & de la seigneurie. Le lendemain il va reconnoître si le sceau n'a point

été altéré, le leve lui-même.... Le soir du même jour il se fait une procession solemnelle autour de la place saint Marc, qui est magnifiquement illuminée de torches de cire blanche, attachées à toutes les fenêtres des procuraties & des autres bâtimens... La procession du jour de la Fête-Dieu, à laquelle assistent tout le corps des patriciens & tous les ecclésiastiques, n'est pas moins solemnelle. En général toutes ces cérémonies d'éclat contribuent à rendre la religion respectable au peuple, qui voit ses souverains les remplir avec autant de dignité que de décence. J'ai parlé ailleurs de l'accomplissement de différens voeux faits par la république.

On peut même dire que le peuple de Venise est fort assidu à ses devoirs extérieurs de religion. On voit aux jours de fêtes les églises remplies de gens de tout état, qui y sont avec modestie. Ce n'est pas à dire pour cela que leur piété soit fort éclairée, & qu'il n'y ait des abus. Mais où ne s'en trouve-t-il pas? J'y ai vu pratiquer une cérémonie de dévotion qui m'a paru fort singuliere, & qui peut tirer à de grandes conséquences; c'est l'usage où l'on est d'aller

ſe mettre aux pieds d'un moine ou d'un prêtre qui a une étole au col, & de recevoir de lui une ſorte d'abſolution qui n'eſt point ſacramentelle, attendu que celui qui ſe préſente ne dit rien, & ne fait que s'humilier. Mais ne peut-on pas abuſer de cet uſage, & croire que cette bénédiction ſuffit pour aller enſuite ſe préſenter à la ſainte table avec confiance, comme on y va effectivement en quittant les pieds du moine ? Il eſt vrai que l'on m'a aſſuré que l'intention de celui qui bénit, n'eſt que de rendre participans des indulgences affectées à certaines égliſes, ceux qui ſe mettent en état d'en jouir; mais il me ſemble que cette application extérieure eſt tres-inutile, ſi elle n'eſt pas abuſive. Les femmes ſont dans l'uſage d'aller à la table de la communion les cheveux épars.

L'égliſe de Veniſe a quelques uſages particuliers; on n'y pratique point l'abſtinence des Rogations, ou des trois jours avant l'Aſcenſion, en quoi elle s'eſt conformée ſans doute très-anciennement à l'égliſe Grecque, dont elle conſerve encore quelques coutumes particulieres. Quant au reſte de ſes uſages, ils ſont conformes à ceux de l'égliſe

Romaine, ſuivis dans toute l'égliſe Catholique.

Reproches faits aux Vénitiens. Bonnes qualités.

100. On a reproché au gouvernement de Veniſe pluſieurs défauts eſſentiels, tels que l'irréſolution, la lenteur dans les délibérations, une défiance générale qui dégénére ſouvent en puſillanimité, une épargne ſordide, qui ſouvent a occaſionné de grandes pertes, pour avoir ménagé mal-à-propos, lorſqu'il auroit fallu faire des dépenſes néceſſaires. Ce que l'on peut répondre à ces reproches, c'eſt que ces défauts, ſi cependant ils exiſtent, (car ce ſeroit peut-être la matiere d'une longue & difficile diſcuſſion), n'ont point attaqué les parties eſſentielles de l'état, puiſqu'il s'eſt ſoutenu pendant tant de ſiécles avec autant d'honneur & de réputation qu'aucun autre de l'Europe, & que de toutes les républiques connues, c'eſt la ſeule qui ait eu une auſſi longue durée, & qui ſoit encore dans un degré de puiſſance & de vigueur à ne rien laiſſer entrevoir qui annonce ſa décadence.

Les Turcs lui ont enlevé ſucceſſivement les royaumes de Chypre & de Candie; mais la belle & longue défenſe

que la république a faite en Candie, les dernieres guerres qu'elle a eues avec eux, & qu'elle a soutenues avec avantage, paroissent avoir ôté à cette puissance barbare le dessein d'étendre son empire dans le golfe. Il est même à croire que tant que l'état des choses subsistera en Europe sur le pied où il est, la république conservera son état de terre ferme, d'autant plus sûrement, qu'il est de l'intérêt des autres souverains d'Italie de ne pas permettre que la maison royale de Savoie ou celle d'Autriche s'aggrandissent aux dépens de l'état de Venise, & acquierent une autorité prépondérante, qui ne laisseroit plus les autres puissances dans cet état de sûreté & de tranquillité qu'il est si intéressant de conserver dans ce beau pays destiné à être le séjour de préférence des sciences & des arts.

Les places de défense de la république sont en bon état; son arsenal lui fournira toujours, soit par terre, soit par mer, des secours prompts & assurés : il seroit à souhaiter seulement, qu'eu égard à ses richesses, elle entretint un corps de troupes plus nombreux & mieux discipliné, sur-tout que ses garnisons fussent plus considérables.

Il eſt d'expérience que les troupes en temps de paix, quelque bien diſciplinées qu'elles ſoient, perdent cette vigueur & cette activité qu'elles n'acquierent qu'en préſence de l'ennemi. Il eſt donc difficile que la république, qui ne néglige rien pour conſerver la paix dont elle jouit, ait des troupes bien aguerries ; mais l'uſage où elle eſt de n'avoir à ſon ſervice que des officiers étrangers, la met en état de les renouveller de temps en temps, & de profiter des temps de réforme, pour avoir à ſa ſolde des gens expérimentés & en état de la bien ſervir. Il ne faut, pour cela, que les traiter avec quelque diſtinction, & leur faire un ſort gracieux. Il n'eſt pas néceſſaire de leur donner aucune connoiſſance des ſecrets du gouvernement; il ne faut que de l'exactitude à tenir ſes engagemens, & de l'attention à récompenſer le mérite & les ſervices. On ſait que la république n'eſt point prodigue ; ainſi tout ce qu'elle accordera de diſtinctions & d'avantages au-delà de la convention, n'en ſera que plus précieux à ceux qui en feront favoriſés.

Quant au ſervice de mer, la république a dans ſon ſein plus de reſſources.

On a vu que dans toutes les occafions elle n'a jamais manqué de grands hommes dans ce genre, qui ont combattu pour fes intérêts avec une valeur & des fuccès diftingués, c'eft donc à elle à entretenir, parmi les fujets du premier rang, cette noble émulation qui les encourage à des exercices auxquels la patrie doit fa naiffance, fon accroiffement & fa grandeur. Il eft certain qu'elle ne doit pas fonger à rien acquérir, mais feulement à fe maintenir, & que fon grand objet eft de conferver l'empire du golfe, & de fe rendre refpectable fur mer.

La difcrétion femble avoir fixé fon féjour fur les levres des Vénitiens, furtout des patriciens. On ne les entend jamais parler d'affaires d'état quelles qu'elles foient. Le fecret à ce fujet eft inviolable. Ils font auffi difcrets fur ce qui les intéreffe perfonnellement. J'ai eu une occafion marquée d'éprouver cette difcrétion. Au mois d'Avril 1762, le chevalier Giuftiniani, ambaffadeur de la république à Rome, eut des démêlés fort vifs avec les miniftres de cette cour, au fujet des franchifes de fon quartier. On prétendit à Rome que l'ambaffadeur avoit excédé fes droits; mais comme il

connoiſſoit parfaitement juſqu'où ils s'étendoient, il les ſoutint avec la fermeté & la modération dignes d'un miniſtre éclairé d'une ſage république. Les choſes allerent au point qu'il fut queſtion d'une rupture, ſur-tout après la publication d'un écrit anonyme, où la dignité de l'ambaſſadeur & même ſa perſonne étoient offenſées, & que l'ambaſſadeur envoya au collége, afin que le ſénat prît à ce ſujet les meſures qu'il jugeroit à propos. Le cardinal Rezzonico avoit déja dit en conférence particuliere, que le ſaint pere ni ſes miniſtres n'avoient eu aucune part à cet écrit, & le déſapprouvoient; mais comme pour une injure publique, il falloit une réparation ſolemnelle, le pregadi, par un parté où décret du deux juillet ſuivant, qui fut ſignifié à l'archevêque de Patras, nonce à Veniſe, exigea que cette réparation fût authentique. Le cardinal ſecrétaire d'état fit faire des recherches contre les auteurs & diſtributeurs du libelle; un des diſtributeurs connus fut mis au fers; l'auteur, qui devoit reſter inconnu, fut condamné par contumace aux peines de droit; & le cardinal Torregiani, ſecrétaire d'état, écrivit à l'ambaſſadeur une lettre de ſatisfaction qui fut rendue pu-

blique, dans laquelle il l'invitoit à employer ses bons offices pour que cette affaire ne fut point suivie. Le saint pere lui-même, dans une audiance qu'il donna exprès à l'ambassadeur, désavoua tout ce qui s'étoit fait, comme s'étant passé à son insçu & à celui de ses ministres. Ainsi fut terminée cette affaire qui pouvoit avoir des suites très-considérables.

J'arivai à Venise lorsque cette affaire faisoit le plus d'éclat à Rome, & qu'elle occupoit beaucoup le sénat; je savois tout ce qui y avoit donné lieu. Les liaisons que j'avois eues avec l'Ambassadeur, l'estime & le respect que j'avois pour son mérite personnel, m'avoient fait prendre un véritable intérêt à cet événement. Connoissant son caractere ferme & son génie éclairé, je ne doutois pas qu'il ne le conduisît bien. Les lettres de recommandation qu'il m'avoit données en partant de Rome pour Venise, ne laissoient pas douter que je ne lui dusse de l'attachement & de la reconnoissance : je vis habituellement plusieurs de ses amis; aucun d'eux n'en parla, & ne demanda comment les choses s'étoient passées, quoiqu'il ne

puiſſe pas douter que je n'en fuſſe bien informé....

Il en eſt de même de tous ceux qui ont quelque part au gouvernement, même dans les emplois les plus ſubalternes; ils ſuivent en tout l'exemple de leurs maîtres. Les citadins & le peuple ne ſont pas moins réſervés à ce ſujet; & l'habitude de ne rien dire des affaires de l'état eſt ſi formée, que l'on ne s'entretient pas même de celles des étrangers; au moins on ne ſouffriroit pas que l'on en parlât ſans ménagement & avec paſſion. Le gouvernement a une attention particuliere à ce que le peuple s'accoutume à obéir, ſans pénétrer dans les motifs qui doivent l'y déterminer. Il y a toujours entre le gouvernement & lui un voile dont il ne lui eſt pas permis d'approcher. On ne ſouffriroit pas même qu'un étranger vînt troubler l'ordre établi par une indiſcrétion déplacée, & une curioſité qui peut être tolerée ailleurs, mais qui devient aiſément criminelle à Veniſe. Cette eſpece de gens inquiets, curieux & déſœuvrés, qui vont partout parlant ou s'informant de ce qui ne les regarde pas, devient d'abord ſuſpect, & on ne la ſouffre point,

ne fût-ce que pour ne pas laiſſer ſous les yeux du citadin & du peuple un exemple de ce genre que l'on regarde comme dangereux. Ainſi un homme, de quelque rang qu'il ſoit, à qui on a fait dire *aria e non buona*, c'eſt-à-dire que l'air de Veniſe ne lui convient pas, peut ſe retirer, s'il n'a pas envie qu'on l'y contraigne bientôt. Pour vivre à Veniſe avec agrément, pour fréquenter les Vénitiens librement, il faut imiter leur diſcrétion, ſe monter à leur ton, ne porter dans la converſation que de l'enjouement & un déſintéreſſement marqué ſur toute affaire d'état, des connoiſſances ſur toute autre matiere, ſi on en a, mais ſans affectation ni pédanterie ; alors on eſt aſſuré d'y trouver la ſociété la plus aimable & la plus douce, toujours intéreſſante par l'agrément réel que l'on y trouve, & une gaieté qui paroit y être naturaliſée. J'en parle d'après ce que j'y ai éprouvé comme étranger qui ne me mêlois point des myſteres du gouvernement. Je n'ai trouvé nulle part ailleurs autant de gentilleſſe & d'affabilité (*a*).

(*a*) Un étranger, pour vivre à Veniſe avec

Choix des Ambassadeurs. Soin d'entretenir l'union parmi les nobles.

101. L'attention qu'a la république de n'envoyer en ambassade que des sujets d'un mérite distingué, & des familles les plus illustres, devroit être imitée de tous les souverains. Rien ne

---

agrément, connoître & fréquenter les Vénitiens autant qu'il lui est possible, doit être assez connu de l'Ambassadeur de sa nation pour être avoué de lui; mais d'ailleurs il ne doit pas vivre en grande intimité avec lui, ni trop fréquenter sa maison. Nous avions pour ambassadeur à Venise en 1762, M. le Comte de Baschi. . . . .

Le spectacle général de Venise donne aisément à entendre comment on a pu y former tant de ligues; tout étranger qui ne se mêle point des affaires de la république, peut librement aller, venir par-tout où il lui plaît, & voir qui bon lui semble. Je crois bien que les inquisiteurs d'état sont bientôt informés de ses démarches; mais si la république n'y a d'autre intérêt que celui de savoir ce qui se passe, elle leur laisse toute la liberté d'agir: l'histoire même de notre siécle en offre des exemples. C'est donc à Venise où il faut établir le chef-lieu de la politique en Europe. La discrétion & la réserve qui y regnent, & la liberté qui y est commune à toutes les nations, semblent l'y placer de préférence à tout autre état; à quoi il faut ajouter qu'il y a des fêtes publiques, qui de tout temps y ont attiré même les souverains, qui peuvent encore s'y rassembler sous le seul prétexte de la curiosité. . . .

contribue autant à donner une idée avantageuse d'une nation dans un pays étranger, que lorsque celui qui est chargé de la représenter, est capable de le faire avec dignité, autant par sa naissance que par ses grandes qualités; il ne faut pas même regarder comme inutiles les avantages de la taille & de la figure. Dans un gouvernement où l'on n'arrive que par degrés aux places importantes, & où les ambassadeurs sont choisis dans un ordre où ils s'instruisent d'avance de ce qu'ils auront à faire lorsqu'ils seront envoyés, il est bien difficile que le choix tombe sur des sujets incapables; c'est ce qui fait que les ambassadeurs Vénitiens tiennent presque toujours un rang distingué dans les cours étrangeres. Il sont dans l'usage de ne pas quitter avant qu'ils n'ayent installé leurs successeurs dans la place qu'ils leur cédent, & ne les ayent instruits de la route qu'ils doivent tenir : ce qui fait que le même esprit de conduite se communique de l'un à l'autre. Ils sont obligés à leur retour de présenter au sénat une relation manuscrite de ce qui s'est passé dans leur ambassade ; par où ils l'instruisent de l'état actuel des puissances

avec lesquelles ils ont traité de leurs intérêts, & des secrets du ministere qu'ils ont pu pénétrer. Cette relation est le résultat de toutes les dépêches qu'ils ont faites; elle est déposée dans les archives. C'est sur ces mémoires originaux que l'historiographe de la république peut travailler avec succès à composer une bonne histoire. On sent combien ces relations faites en même temps dans différentes cours, par des génies différens, mais qui tous doivent tendre au vrai, répandent de lumiere sur les faits qui y sont détaillés. Les ambassadeurs remettent au sénat les présens qu'ils ont reçus des princes étrangers; on ne manque jamais de les leur rendre, à moins qu'il n'y ait contr'eux de graves sujets de plainte. Quand ils menent leurs femmes avec eux, ils sont obligés de veiller sur leur conduite; ils sont responsables des excès où elles donnent; & ils sont rappellés quelquefois avant que le temps soit expiré, pour cette raison seule.

Une des grandes attentions du gouvernement, est d'entretenir un esprit de paix & d'égalité dans le corps des patriciens. Ainsi il ne souffre point que les

querelles qui s'élevent entr'eux ayent des ſuites qui faſſent éclat; il s'entremettent auſſi-tôt pour les décider, & les force à en paſſer par ce qu'il régle à ce ſujet. Il eſt vrai que ſon intention étant de ne point faire de mécontens, il tient la balance auſſi égale qu'il eſt poſſible. Cet uſage d'être jugés par ſes pairs arrête les reſſentimens quels qu'ils puiſſent être, & force le mécontent à vivre à l'extérieur, comme s'il avoit lieu d'être très-content de ce qui a été décidé. Il ſait ce qu'il auroit à craindre de la puiſſance des inquiſiteurs d'état, ou du redoutable tribunal des dix, s'il faiſoit le moindre mouvement pour ſe venger. Ce ne ſeroit plus alors une affaire particuliere, ce ſeroit un crime d'état ſévérement puni. Tout ce qui regarde les nobles a les premieres attentions du gouvernement, qui vont juſqu'à s'intéreſſer à l'arrangement des affaires domeſtiques. S'il arrive qu'un patricien ait fait quelque perte conſidérable au jeu, & qu'il ne puiſſe payer tout de ſuite ſans déranger ſa fortune; alors l'autorité publique prend pour lui les arrangemens convenables, & fixe les payemens qui ſe font à la longue, & preſque toujours ſur les revenus. Ce qui fait qu'il eſt rare

que les Vénitiens jouent gros jeu entr'eux.

Le sénat a soin de ne pas laisser les pauvres nobles dans une indigence honteuse, qui étouffe en eux l'amour de la patrie. Il y a une quantité de petites charges qui s'exercent dans l'intérieur de Venise: on les leur donne, & les revenus qui y sont attachés leur procurent le moyen de vivre dans une honnête médiocrité, & d'élever leur famille. Si on voit qu'ils profitent de cette faveur du gouvernement, & que leur mauvaise conduite n'ait point été la cause de leur ruine, on leur confie des emplois plus considérables, & dès-lors plus utiles. Il ne faut pas qu'un esprit d'avarice les engage à épargner mal-à-propos, & à vouloir paroître pauvres pour obtenir davantage ; ce seroit le moyen de tout perdre. Si on voit au contraire, que sans contracter des dettes ils se fassent honneur de leur revenu, soit par la maniere dont ils entretiennent leurs familles, soit par l'aisance où ils affectent d'être, se présentant toujours aux assemblées dans un état honnête, ayant la gondole à eux, & ne traînant pas à pied la robe patricienne par tous les quartiers de la ville ; alors

on juge bien de leur façon de penser, & ils ſont sûrs de voir croître leur fortune par la faveur du gouvernement : méthode excellente d'éprouver les ſujets, & de leur inſpirer des ſentimens & une conduite qui répondent à la dignité de leur état. Quant aux ſujets de ce genre deſquels il n'y a rien à eſpérer, ils préſentent le ſpectacle le plus ſingulier ; il ſemble que leur orgueil croiſſe avec leur miſere, quoique couverts de haillons ; ils tiennent une morgue qui ſemble crier qu'ils ſont nés patriciens. Dans cet état miſérable, le citadin & l'artiſan ont pour eux le plus grand reſpect extérieur (*a*).

Jamais le gouvernement n'a permis qu'un noble Vénitien allât ſervir une puiſſance étrangere, quelques talens qu'il eût par l'art militaire, à moins qu'il ne voulût ſe bannir pour toujours

(*a*) Ce qui feroit vraiment bon à peindre, c'eſt la mine altiere d'un de ces nobles couverts de haillons, lorſqu'il parle à un citadin opulent, à qui cette caricature ne fait perdre ni le ſérieux, ni le reſpect qu'il doit à un homme né pour être ſon maître. J'ai été témoin de quelques-unes de ces ſcènes originales, qui pourroient ſe repréſenter ſur un théâtre, mais non ſe décrire.

de ſa patrie, où les loix ne lui permettroient pas de rentrer ; il ne confie même point à ſes ſujets le commandement en chef de ſes armées de terre, dans la crainte que quelqu'un d'eux, connoiſſant l'intérieur du gouvernement, ne ſe ſervît des forces même de la république pour lui enlever ſa liberté. Ce furent les grands talens dans l'art militaire qui accoutumerent les plus illuſtres des Romains à ſe regarder comme ſupérieurs aux loix, & qui enfin leur inſpirerent le deſſein de ſubjuguer leur patrie ; à quoi ils réuſſirent en anéantiſſant la liberté. C'eſt ce qui n'arrivera jamais à Veniſe. La plûpart des petits états voiſins dont elle s'eſt emparée, & qui forment ſon état de terre ferme, n'ont ſuccombé ſous ſes armes, qu'après que leur conſtitution intérieure eut été ébranlée par les diviſions inteſtines qui s'y éleverent. Ces exemples ſont une leçon toujours préſente, qui arrête l'ambition avant qu'elle ait pu faire aucun progrès.

Il n'en eſt pas de même des armées navales, qu'il eût été plus dangereux de mettre en main étrangere; on eût pu les employer à une deſtination contraire aux ordres du ſénat ; il eût été plus difficile d'arrêter un général de mer, qui

a avec lui ſes munitions, ſon artillerie & ſa caiſſe militaire pour toute une campagne. Le général de mer étant toujours noble Vénitien, il n'eſt pas à craindre qu'il s'uniſſe d'intérêt avec le général des troupes de débarquement, qui eſt étranger.

C'eſt ſans doute pour entretenir cette ſubordination générale, que l'on donne une éducation fort bornée à la jeune nobleſſe. On ne l'inſtruit que de ce qui regarde le gouvernement de l'état auquel elle doit avoir part, & pour lequel on lui inſpire autant d'attachement que de reſpect. Ce n'eſt pas que l'on ne trouve parmi la nobleſſe des ſujets d'un mérite diſtingué, qui ont des connoiſſances très-étendues ; mais d'ordinaire ils ſe ſont formés dans les ambaſſades, état tranquille, qui a aſſez de rapport avec le gouvernement intérieur, dans lequel tout ſe fait avec la plus grande circonſpection, & où la prudence eſt abſolument néceſſaire pour réuſſir.

On veille de près à ce que la nobleſſe de terre ferme, ſujette de la république, mais qui n'a aucune part au gouvernement, ne trame rien de contraire aux intérêts de l'état. Son ſort eſt moins heureux que celui des citadins & du

peuple. Les plus riches de ces nobles sont observés avec soin, & au moindre soupçon qu'ils donnent sur leur fidélité, on trouve aisément les moyens de leur susciter quelqu'affaire qui entraîne la perte de leur liberté & de leurs biens. Ils n'osent pas se retirer en pays étranger, où ils auroient peine à trouver quelqu'établissement qui les dédommageât de ce qu'ils abandonneroient : ils savent qu'en s'observant, ils jouiront tranquillement de l'héritage de leurs peres.

Ce seroit un crime à un noble Vénitien d'être trop populaire, d'avoir des qualités trop supérieures à celles de ses collégues, d'ouvrir des avis & de les faire valoir avec une si grande force de raison, qu'ils entraînassent tous les suffrages. On a plusieurs exemples de patriciens éloignés du gouvernement, obligés d'accepter des places qui sont regardées comme une sorte d'exil, condamnés même à mort, pour avoir eu des vertus trop éclatantes. De l'égalité partout, c'est ce que l'on veut à Venise. Un homme qui se sent de l'élévation dans le génie, de la force & de la pénétration, ne doit s'en servir principalement qu'à déguiser ses talens au public, & sur-

tout ne paroître point au-dessus des affaires qu'il a à traiter. Le systême du gouvernement dans cette partie n'est pas moins fondé en raison, que dans aucune autre. Que l'on examine la constitution des républiques anciennes & modernes, & on verra que par-tout où l'esprit & les grands talens se sont montrés avec le plus d'éclat, c'est là où la paix a été moins solide, même parmi les citoyens qui les premiers ont travaillé, par leurs jalousies mutuelles, à la ruine de la patrie. Leurs entreprises téméraires, & leurs divisions soutenues à force ouverte, ont appris les moyens de les subjuguer. C'est ainsi que les Florentins & les Pisans ont forgé eux-mêmes les fers qu'ils se sont donnés; peut-être en seroit-il de même des Génois, si le brave André Doria eût eu un successeur digne de lui.

Cette égalité est si fort de régle, que dans les conseils où l'on ne parle que le langage Vénitien, qui est une dialecte très-corrompue de l'Italien, un noble Vénitien qui chercheroit à se distinguer en parlant Romain, seroit répréhensible, parce qu'il causeroit une espece de honte à ses collégues qui n'en sauroient pas autant. Cependant tous les édits & ordonnances qui paroissent au-

dehors, font rédigés en Italien correct, langage que l'on parle dans toutes les conversations polies. La maxime, *quot capita, tot sensus*, (autant de sentimens que de têtes) semble n'être pas applicable ici, où il est de l'intérêt personnel de n'avoir au moins à l'extérieur qu'une même façon de penser.

Voilà à-peu-près ce qui regarde la partie des mœurs qui se rapporte au gouvernement général. Quant au particulier, on reproche aux Vénitiens d'être vindicatifs, fins, dissimulés, peu capables d'amitié, & infiniment plus sensibles aux injures qu'aux bienfaits, qu'ils oublient, dit-on, par vanité, se regardant comme la premiere nation de l'Europe, la plus noble, la plus puissante, comme un peuple de rois.

La dissimulation est une habitude ou qualité nécessaire dans un gouvernement de cette espece, & parmi ceux qui le composent, entre lesquels régne une jalousie continuelle, qu'ils ne satisferoient jamais, s'ils ne savoient dissimuler leurs desseins. On sait qu'il y a différentes classes de nobles; ceux de la premiere se regardent comme infiniment supérieurs aux autres, & ont pour eux le plus grand mépris. Ils s'appliquent à les

les contredire, ſous prétexte de l'intérêt d'état, & l'emportent preſque toujours ſur eux, la politique & l'inclination du ſénat étant de favoriſer en tout les anciens nobles au préjudice des nouveaux, qu'elle ne regarde que comme des intrus dans le gouvernement, que la néceſſité a forcé d'admettre au rang des patriciens, ſans autre mérite que celui d'une ſomme conſidérable d'argent comptant. On les regarde longtemps comme des uſurpateurs du titre de noble Vénitien, & il eſt bien rare qu'on leur confie aucun emploi diſtingué, ou qu'on les place dans les grandes ambaſſades, où leur nom ne répondroit point à leur dignité, quoique ces emplois leur convinſſent beaucoup, eu égard à la dépenſe qu'il eſt néceſſaire d'y faire, & que ſouvent ils ſont plus en état de ſoutenir que les anciens, dont les fortunes, à force d'être partagées, ſe réduiſent à très-peu de choſe; mais alors l'état, ſans augmenter ſa dépenſe réglée, s'arrange de façon à leur faire trouver dans leurs propres biens les reſſources qui leur ſont néceſſaires. Ces nouveaux nobles, en temps de guerre, n'ont pas à eſpérer des commandemens d'importance; on n'auroit pas de con-

fiance en eux; les jeunes nobles ne les respecteroient point, & le mépris intérieur que les principaux patriciens ont pour eux, ne leur permettroit pas de penser qu'ils fussent capables de soutenir les intérêts de la république avec la même fermeté & le même zèle qu'eux: ainsi ils n'ont rien de mieux à souhaiter que la paix; ils sont admis forcément dans les conseils, & au moins à l'extérieur ils sont au même rang que le reste des patriciens. Ils briguent beaucoup les charges qui les placent hors de Venise, & qui les mettent dans le cas de jouir de la qualité de nobles Vénitiens dans toute son étendue, d'autant mieux que c'est le seul moyen qu'ils ayent d'acquérir une considération réelle, & de prouver qu'ils peuvent servir la république aussi utilement que ceux qui se regardent comme les descendans immédiats des premiers fondateurs de l'état.

Parmi les nobles du premier rang, une raillerie piquante ne se pardonne jamais; celui qui l'a faite doit s'attendre tôt ou tard aux effets de la vengeance de celui qui se croit offensé; ce qui est d'autant plus fréquent, que la nation, naturellement spirituelle, a la répartie vive... Il arrive encore que les carac-

teres ſoupçonneux, & qui ſentent par où l'on peut les attaquer, croyent toujours que c'eſt de ce côté-là que l'on tire ſur eux. De-là tant de projets conçus & manqués par l'oppoſition ſecrette qu'y met un adverſaire que l'on ne ſoupçonne pas d'y avoir aucun intérêt à traverſer les démarches d'un noble qui brigue quelque place, & qu'il n'obtient pas, quoiqu'il ait le rang & les qualités qui le mettent en état de la remplir avec diſtinction; mais il a un ennemi caché qu'il ne connoît pas, qui abuſe de ſa confiance, & qui fait échouer ſon projet, en lui témoignant à l'extérieur le plus grand deſir de le faire réuſſir. Voilà ce qui fait que les jeunes nobles, qui ont quelques vues pour l'avenir, ſont en apparence ſi honnêtes, ſi prévenans, ſi diſcrets, pour éloigner tous les obſtacles qui pourroient arrêter leur avancement. Ils s'attachent à ſe concilier la bienveillance de tous les patriciens, qui leur eſt auſſi utile, qu'il ſeroit dangereux pour eux d'avoir celle des citadins & du peuple au même degré. Il faut convenir que dans une pareille école on doit acquérir une ſoupleſſe d'eſprit ſinguliere, apprendre à couvrir ſes paſſions d'un voile impénétrable, & que les po-

litiques les plus fins & les plus déliés devroient se trouver à Venise, si on avoit autant de soin de s'y instruire de ce qui regarde les intérêts des nations, que celui de la république, auquel ils ne peuvent pas donner trop d'attention, mais sans exclure les connoissances qui peuvent former de grands hommes d'état, & qui ne se bornent pas à celles qui regardent la seule patrie.

Jalousie du gouvernement républicain.

102. L'ingratitude est, dit-on, le vice dominant des républiques : comme il n'y en a point de plus ancienne & de plus respectable que celle de Venise, si la maxime est vraie, il est difficile de la sauver de ce reproche. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on lui a reproché en différentes occasions d'avoir maltraité des personnages d'un mérite distingué, qui lui avoient rendu les plus grands services, par la raison que leur crédit devenoit dangereux, & pouvoit leur inspirer des sentimens d'orgueil & d'indépendance qui n'ont jamais été impunis à Venise. Il est inouï que le gouvernement s'y soit jamais laissé éblouïr du mérite d'aucun sujet, quelqu'éminent qu'il ait été ; au contraire, en parcourant ses annales, on voit qu'il a toujours tenu dans la dépendance la plus

exacte ceux qui l'ont le mieux servi, & que ce sont ceux à qui il a le moins pardonné les actes qui sembloient tendre à l'indépendance.

Un étranger qui lit l'histoire de Venise, & qui n'a pas l'esprit républicain, est étonné comment on a pu y porter l'ingratitude au point de contrarier en tout, de bannir même, & quelquefois de se défaire secrettement des plus grands hommes : il est certain qu'on ne trouve pas dans cette conduite, la franchise, la grandeur d'ame, cette noblesse de sentimens, que l'on regarde comme l'honneur de l'humanité. Cependant, à ne considérer que l'intérêt de l'état, on ne peut pas blâmer ceux qui tenoient les rênes du gouvernement d'en avoir agi de cette maniere. Ils ont détruit l'ambition dans son principe; ôté à tout sujet l'espérance de dominer dans sa patrie, en les obligeant, quelques services qu'ils ayent rendus, à rentrer dans l'égalité, sans pouvoir espérer ni distinction, ni récompense, autre que celle d'avoir fait leur devoir; trop heureux qu'on les laisse jouir tranquillement dans l'obscurité d'une condition privée, de la satisfaction que le souvenir de leurs belles actions ne peut manquer de leur

procurer. J'avoue que la politique Vénitienne considérée sous ce point de vue, me paroît le chef-d'œuvre de l'esprit républicain, & qu'en s'en tenant exactement à ses maximes, elle s'assure la plus longue durée ; elle prévient les divisions, en retenant ce corps immense de noblesse dans une égalité parfaite. Car enfin, que sont les dignités à Venise ? Qu'est-ce qu'un doge ? Que sont les procurateurs de saint Marc ? Les premiers sujets de l'état, ceux qui doivent être les plus soumis, parce qu'ils sont les plus observés, & que rien ne les mettroit à l'abri de la sévérité des loix, s'ils avoient le malheur de s'y exposer. Aussi il s'en faut beaucoup qu'on les regarde actuellement comme des récompenses. La dignité ducale est onéreuse, & souvent on la propose à tel qui la refuseroit, s'il osoit. Il est d'usage, après avoir rempli certaines places, de venir recevoir la robe de procurateur ; & ce seroit une sorte de honte de ne la pas avoir, comme ceux qui ont précédé dans les mêmes emplois. Les sentimens d'honneur, qui sont par-tout les mêmes, font demander ces places ; sans quoi un noble Vénitien se trouveroit certainement plus heureux de remplir

une place dans le sénat, où il jouiroit d'une autorité plus réelle, sans embarras & sans dépense.

103. On accuse encore les Vénitiens d'être fort orgueilleux. Si la chimere de la naissance & la dignité de l'état doivent avoir quelque part un grand effet, c'est plus à Venise que dans aucun autre état de l'Europe. Si on considere l'ancienneté de la naissance, qu'elles sont les maisons de l'Europe aussi connues & qui datent d'aussi loin que les familles électorales, & celles qui leur sont aggrégées, & que l'on regarde à Venise comme aussi anciennes? Si on regarde les dignités, on n'a qu'à ouvrir l'histoire, & on y apprendra que ces nobles comptent parmi leurs ancêtres des princes qui ont régné souverainement dans ce même état, & qui ont sacrifié les plus belles prétentions à l'intérêt public, en travaillant eux-mêmes à substituer l'aristocratie républicaine au gouvernement absolu d'un seul qu'ils auroient pu rendre héréditaire.... Ils y verront de grands généraux d'armée, des souverains pontifes, des cardinaux, des hommes distingués dans tout genre de mérite, & sur-tout une suite d'ancêtres qui ont servi sans interruption la patrie,

Maniere de vivre. Société. Courtisanes.

de leurs conſeils, de leurs perſonnes, de leurs biens, en portant l'héroïſme au plus haut degré; ce qui doit paſſer dans tout état pour le premier mérite. Qu'eſt-ce que la nobleſſe la plus ancienne & la plus illuſtre des autres états de l'Europe peut compter de plus beau parmi ſes titres, que ce qui appartient inconteſtablement aux nobles Vénitiens?

Leur état actuel n'eſt pas moins diſtingué que celui de leurs ancêtres. Ne ſont-ils pas tous également ſouverains par le droit de leur naiſſance, étant appellés au gouvernement d'un état floriſſant & riche, & aucun d'eux ne pouvant dire qu'il y a plus de part, qu'il en eſt plus ſouverain qu'un autre? Toutes ces idées, qui ſont fondées en réalité, & qui ne doivent pas moins affecter les Vénitiens, qu'un étranger qui ne les a conſidérées qu'en paſſant, doivent faire excuſer cet orgueil qu'on leur reproche, & qui fait qu'ils ſe préferent à toutes les nations de l'Europe.

Ils laiſſent par-tout où ils paſſent l'écuſſon de leurs armes, avec leur nom & la qualité de leur emploi; ils ont des feuilles imprimées, avec leurs armoiries coloriées, qui apprennent à la poſ-

térité, qu'un tel a paſſé en tel temps, allant en ambaſſade à telle cour. Ces feuilles ſont l'ornement de tous les cabarets d'Italie, & de ceux qui ſont ſur la route de Veniſe en France. Cette ſorte de vanité eſt commune à tous les Italiens d'une naiſſance diſtinguée, aux cardinaux qui voyagent, à cette multitude de petits princes qui ſont en Italie, & qui paroiſſent avoir pris cet uſage des Vénitiens. Les aubergiſtes conſervent avec ſoin ces monumens, afin que ſi quelqu'étranger ne ſe trouvoit pas bien chez eux, ils puſſent lui objecter que les plus grands ſeigneurs y logent, & ſont contens d'eux, ainſi qu'en répondent ces témoignages parlans de leur préſence.

Quant à la jalouſie que l'on a reprochée aux Vénitiens, comme à tous les autres Italiens, il peut ſe faire qu'elle ſubſiſte encore dans quelques familles, ou qu'elle ait donné une maniere de vivre, un ton de conduite aux gens attachés aux anciens uſages, qui faſſent croire qu'ils penſent comme leurs ancêtres. Mais en général on peut aſſurer que les femmes y jouiſſent de la plus grande liberté; elles reçoivent chez elles qui leur plait; les tête-à-tête ne

font point défendus ; aucune efpece de parure ne leur eft interdite. Le fénat, en leur permettant les modes françoifes, a femblé leur donner le droit d'en fuivre les maximes de liberté. On prétend encore que lorfquelles avoient un habit particulier à la nation, elles affectoient auffi une coëffure qui diftinguoit les dames iffues des anciennes familles, de celles qui étoient de la nobleffe moderne, les premieres fe coëffant à la Guelfe, & les autres à la Gibeline; diftinction qui étoit entr'elles une fource inépuifable de querelles auxquelles fouvent les maris prenoient part, ce qui pouvoit occafionner des mouvemens dangereux dans l'état. Il eft vrai qu'alors ces Dames vivant dans une retraite forcée, & ne fe voyant que dans quelques cérémonies d'éclat, il y avoit moins d'occafions de prendre de la jaloufie. Ce n'étoit pas ordinairement la tendreffe des maris pour leurs femmes qui faifoit naître ce fentiment cruel. Tous ceux qui faifoient profeffion de galanterie, vivoient plus avec les courtifanes que chez eux, & y paffoient tout le temps que les affaires publiques leur laiffoient libre. Dans les fiécles précédens, c'étoit chez ces

femmes que se traitoient les affaires les plus sérieuses, que se formoient les plans les plus intéressans : c'étoit là que les ambassadeurs s'assembloient. Aujourd'hui elles n'ont plus la même espece de considération ; les nobles ne se ruinent plus à les entretenir, depuis que les femmes sortent, se font des visites mutuelles, & tiennent des assemblées où les hommes sont admis : on assure même que le ton aimable, honnête & doux qui régne à Venise, sur-tout parmi la jeune noblesse, vient de ce qu'ils sont accoutumés à ne plus vivre qu'avec des femmes dont le rang exige nécessairement du respect & des attentions au moins extérieures. On dit hautement à Venise que l'état a gagné à ce changement. Les femmes y sont plus heureuses, les hommes plus polis, & ne se ruinent plus mal-à-propos, soit au jeu, soit en débauches d'autre genre.

Ce n'est pas que le métier de courtisanes soit absolument en discrédit ; elles sont encore sous la protection du gouvernement, qui ne souffre point qu'on les insulte, ou que l'on manque aux conventions que l'on a faites avec elles, comme il assure chez elles la sûreté &

la tranquillité que l'on doit espérer en semblable lieu. Elles sont très-nombreuses à Venise, très-hardies sur-tout avec les étrangers qu'elles invitent à venir chez elles, en se faisant connoître pour ce qu'elles sont ; & c'est-là où il faut se défier des apparences, car la plûpart ont un extérieur séduisant, qui n'en est que plus capable de faire de tristes victimes. Leur état n'est point odieux ; il est aussi libre d'aller chez elles à toute heure du jour, que dans la maison la plus honnête, sans que personne y trouve rien à blâmer. On voit l'homme domicilié, l'étranger, le religieux même & ecclésiastique aller dans ces misérables réduits, demander même où l'on en trouve, & le voisinage les y conduire avec autant d'attention qu'à l'œuvre la plus méritoire. C'est la partie la plus chere des libertés Vénitiennes, celle à laquelle le peuple est le plus attaché.

Dans un instant de réforme, le conseil des dix avoit banni de la ville toutes les courtisanes qui y étoient en très-grand nombre ; mais les jeunes nobles, les citadins & le peuple même se porterent pendant leur absence à des excès étonnans ; ils forcerent les maisons, les convents même ; les filles & les femmes

n'étoient plus en sûreté ; il n'y eut d'autre moyen d'arrêter le désordre, qu'en appellant au plus vîte les filles de joie que l'on put trouver dans les villes voisines, auxquelles le sénat fut obligé d'assigner des logemens & quelques revenus pour vivre, jusqu'à ce qu'elles eussent formé quelques établissemens. Il est vrai que connoissant la sévérité du gouvernement, elles sont très-attentives à ce qu'il n'arrive aucun désordre par leur faute ; elles s'observent beaucoup, surtout quand elles sont riches, parce que le gouvernement, par les amendes qu'il leur fait payer, les réduit à une misere réelle, & dans un temps où il n'y a plus d'espoir pour elles de réparer leurs fortunes. Les grands établissemens de charité dont j'ai parlé ailleurs, sur-tout l'hôpital des enfans-trouvés, empêche qu'il ne se commette des crimes encore plus crians. Ainsi le gouvernement, en autorisant un mal qu'il regarde comme nécessaire, en empêche toutes les suites fâcheuses autant qu'il est possible.

Les Vénitiens vivent encore chez eux dans une circonspection, sur-tout avec les étrangers, qui les fait taxer d'épargne sordide, étant très-rare d'en trouver quelques-uns parmi eux qui tien-

nent une table où ils admettent les étrangers. En général on peut dire que dans toute l'Italie, excepté Milan & Gênes, les étrangers n'ont point de ressource de ce côté ; mais c'est l'usage du pays, & un reste de cette ancienne jalousie qui ne pouvoit s'accoutumer à voir des étrangers avec cette familiarité que la liberté de la table exige & autorise. Quant aux Vénitiens, outre cette raison générale, ils ont celle de l'état, qui regarde comme suspect tout commerce trop intime avec les étrangers ; d'ailleurs, il y a des temps où les affaires publiques les occupent si fort pendant le cours de la journée, que s'ils veulent donner quelques instans aux plaisirs particuliers de la société, il faut qu'ils les prennent sur le temps même de leur repos, leurs occupations commençant de très-grand matin, & finissant fort tard. Et personne ne manque à remplir ses devoirs avec la plus grande exactitude, sur-tout les jeunes magistrats qui ont des projets d'avancement, & qui savent qu'ils ne réussiront qu'autant qu'ils se seront fait estimer dans les premiers postes qu'ils auront remplis.

Usages particuliers des femmes.

104. Il seroit plus aisé d'avoir accès chez les dames Vénitiennes, si l'on fai-

ſoit quelque ſéjour à Veniſe ; elles ſont moins occupées, & fort ſenſibles aux attentions que leur témoignent les étrangers qui ſe préſentent ſous un aſpect aimable, & qui ſavent les intéreſſer par leur eſprit & leur politeſſe. Je ne crois pas qu'il y ait une nation au monde où les femmes ſoient plus aimables, ayent autant de préſence d'eſprit, de cette pénétration vive & placée, qui leur fait ſaiſir le caractere de ceux avec qui elles ont à traiter, & leur dire les choſes les plus convenables & les plus intéreſſantes pour eux. Elles ont l'attention de ne jamais rien avancer dans la converſation, auquel un étranger ne puiſſe prendre part. Si elles ſe livrent à quelque plaiſanterie de ſociété, elles ſont de nature à être entendues ſur le champ. Elles n'ont point cet eſprit particulier que l'on trouve ſi ſouvent ailleurs, & qu'il faut deviner. Au contraire, la ſphere de leurs idées paroît s'étendre à proportion des objets qu'elles ont à traiter ; ce qui ſuppoſe un très-grand eſprit naturel, & une habitude de politeſſe qu'elles ne peuvent acquérir que lorſqu'elles ſont mariées ; car leur éducation, tant qu'elles ſont filles, eſt extrêmement bornée ; elles ne ſortent ja-

mais, & ne voyent que leurs parens.

Les femmes du second rang, les citadines sont aussi très-aimables ; on trouve parmi elles la même tournure d'esprit, de la politesse, beaucoup de sensibilité aux attentions qu'on leur témoigne. Comme elles ont moins de politique, & qu'elles s'expriment plus franchement que les femmes du premier rang, c'est avec elles qu'on peut s'instruire plus sûrement des mœurs des Vénitiennes... Tant qu'elles sont filles, elles vivent dans la plus grande contrainte, & ne témoignent aucun goût pour quelque plaisir que ce soit, dans la crainte de faire soupçonner leur régularité ou leur humeur à celui qui se présente pour les épouser, & qui souvent est fort long-temps à se décider. C'est dans cette occasion qu'elles portent la dissimulation aussi loin qu'elle peut aller, & qu'elles n'épargnent rien pour donner d'elles la meilleure idée qu'il est possible à celui qu'elles désirent d'avoir pour époux, sur-tout si elles entrevoient un avantage certain pour l'avenir. Il n'est permis aux hommes d'être impunément jaloux, qu'avant que d'être mariés, & ils le sont à la tyrannie : c'est ce que j'ai observé, & ce que

m'a confirmé une jeune perſonne qui ſoupiroit après l'inſtant d'être mariée. Mais auſſi dès que le lien indiſſoluble eſt formé, elles prennent amplement leur revanche, & exercent ſur leurs maris le même empire qu'ils ont exercé ſur elles avant que de les avoir épouſées; & ce qu'il y a de pis, c'eſt que les citadins, qui ſont, ſur cet article, de meilleure foi que les nobles, reſtent toujours jaloux, & ne s'en cachent pas.... Dès qu'un étranger va faire viſite à la femme d'un citadin, il ſe retire, mais avec toutes les marques du mécontentement & de l'inquiétude. J'en ai été témoin; je fis part de mes idées à ce ſujet à une jeune femme fort aimable, que je trouvai tête à tête avec ſon mari, qui ſe retira auſſi-tôt que je fus entré; elle me dit que je ne me trompois pas, mais que chacun avoit ſon tour; qu'il ne lui arrivoit pas aſſez ſouvent d'avoir le plaiſir d'entretenir des étrangers, pour en échapper l'occaſion; qu'elle avoit tout le temps de voir ſon mari... Voilà comme penſent les jeunes femmes; car, le feu de la jeuneſſe éteint, la premiere fleur de la beauté commençant à ſe ternir, elles deviennent d'excellentes meres de fa-

mille, uniquement occupées du soin de leur maison, n'imaginant plus comment on peut se livrer à ces plaisirs dont elles ont été si curieuses dans leur jeunesse. J'ai vu une mere de famille de ce rang, femme encore aimable, qui m'assura qu'elle n'avoit quitté sa maison depuis plus ne vingt ans, que pour aller à l'église de sa paroisse, qui étoit vis-à-vis de sa porte; elle avoit été uniquement occupée du soin d'élever une famille nombreuse, qui avoit pour elle le plus grand respect. Cette vie retirée ne lui avoit rien fait perdre de sa politesse & de sa gaieté; deux qualités qui sont vraiment particulieres aux Vénitiennes, qui semblent en avoir hérité des Grecques des beaux temps d'Athènes.

Quant aux filles de race patricienne, dès que leurs parens ne voyent pas qu'ils puissent les marier convenablement, soit à Venise, soit ailleurs, on les conduit, sans les prévenir, au monastere où l'on a dessein qu'elles soient religieuses, d'où elles ne sortent plus: il est vrai qu'elles se dédommagent de la contrainte qu'on leur fait, par la grande liberté dont elles jouissent dans ces couvents, & dont elles n'avoient pu se former l'idée dans la maison paternelle. J'ai

déja dit quelque chose à ce sujet dans la description de la ville, à l'article *le Vergini* dans le quartier *di Castello*.

Police de la ville. Usage de porter le masque en différentes saisons de l'année.

105. La police est très-bien faite à Venise; on y vit dans la plus grande sûreté, même dans les temps où l'affluence des étrangers augmente le mouvement, & met une certaine confusion, dont les mal-intentionnés savent profiter ailleurs. J'y ai passé la fête de l'Ascension qui y attire beaucoup d'étrangers, tant par rapport aux différens spectacles, qu'à la foire qui se tient alors. En même temps mourut un doge, & son successeur fut élu; cérémonie qui, occasionnant des fêtes extraordinaires, y attira un plus grand concours d'étrangers. Je n'ai pas oui dire que dans tout le mouvement qui se faisoit alors, il soit rien arrivé de fâcheux; on n'y parla ni de vols, ni d'assassinats; les ouvriers ne se faisoient pas payer plus cher qu'à l'ordinaire; les vivres n'y étoient pas plus rares; il n'y avoit rien d'extraordinaire que le bruit continuel des allans & venans, qui ne cessoit pas plus la nuit que le jour; & on ne peut pas dire que le bruit des voitures y entrât pour rien. Voilà ce qui prouve, autant que toute autre chose, l'excellente for-

me de gouvernement, & combien elle eſt reſpectée par le peuple qui ſe tient toujours dans le devoir. Les différens tribunaux ne manquent pas de faire publier & afficher dans ces occaſions des ordonnances & des réglemens de police très-ſéveres, qui ne ſont pas toujours obſervés à la rigueur; mais pourvu qu'il n'arrive point de déſordres marqués, la ſeigneurie diſſimule ces ſortes d'infractions, pour tromper le peuple, & le laiſſer jouir d'une apparence de liberté qu'il croit régner ſeulement à Veniſe. Il ſe regarde comme heureux, parce qu'il n'eſt point tyranniſé. Il eſt vrai qu'auſſi-tôt que les magiſtrats s'apperçoivent que leurs ordonnances ſont oubliées, ils les renouvellent, ce qui arrive très-ſouvent. De-là le proverbe connu à Veniſe : *parte veneziana dura una ſettimana.*

Il n'y a point de peuple en Europe plus content de ſon état, plus attaché à ſes ſouverains, qui admire davantage la patrie & les uſages qui y ſont établis, que le Vénitien; il n'en parle qu'avec reſpect, & eſt perſuadé du bonheur de vivre ſous un pareil gouvernement. Ceux qui ſont à la tête, n'épargnent rien pour les entretenir dans ces idées,

& ſur-tout pour leur faire croire qu'ils ne trouveroient pas ailleurs les aiſances & les douceurs de la vie, telles qu'ils les ont à Veniſe; ce à quoi contribue la grande ignorance de tôut ce qui ſe paſſe hors de Veniſe. J'y ai vu un banquier Juif fort opulent, mais qui probablement n'étoit jamais ſorti des lagunes. Il habitoit une fort belle maiſon, meublée avec autant de propreté que de goût; ce qu'il y trouvoit de mieux étoient les vitres, dont cependant les verres étoient d'une qualité très-médiocre; mais il n'imaginoit pas que l'on pût en avoir ailleurs d'auſſi beaux & à auſſi grand marché. Il fut fort étonné en entendant parler des beaux verres de France & d'Allemagne, & du prix médiocre où ils ſont. Cet homme, avec de l'eſprit naturel, & une grande intelligence, étoit rempli d'une multitude de préjugés, tous à l'avantage de ſon pays, & il m'avoua franchement que je trouverois par-tout la même façon de penſer ſur une multitude d'objets qui ont un rapport immédiat aux beſoins & à l'agrément de la vie, qu'il croyoit ne ſe trouver qu'à Veniſe.

C'eſt pour entretenir cette façon de penſer ſi avantageuſe à la tranquillité

de l'état, que le gouvernement ne permet pas que les enfans de ses sujets soient élevés hors de leur patrie. Il faut une permission expresse du sénat aux nobles qui veulent envoyer leurs enfans aux colléges de Rome ou de Bologne; permission qu'il révoque quand il lui plaît, sur-tout par rapport à ceux qui n'ont pas renoncé au droit qu'ils ont d'entrer dans le corps de la magistrature, en embrassant l'état ecclésiastique; car, dès qu'ils ont pris ce parti, ils peuvent voyager, & se fixer où bon leur semble; ils sont étrangers à leur propre patrie.

Une des libertés les plus cheres aux Vénitiens, c'est de porter le masque environ six mois de l'année. Il n'y a point de fêtes publiques, que les masques ne soient permis; ils sont de son essence. Depuis les Rois jusqu'au Carnaval, à la fête saint Marc, pendant toute la foire de l'Ascension, une partie des mois d'octobre & de Novembre, aux entrées des procurateurs, à toutes les cérémonies extraordinaires, on se masque, & tous d'une maniere uniforme. Un manteau de taffetas noir, qui descend jusqu'à mi-jambe, appellé *tabaro*; un capuchon qui retombe sur les bras, &

reſſemble à un camail fermé, appellé *bahute*; le chapeau uni ou à plumet, & le maſque blanc. On voit les Vénitiens par milliers, dans cet équipage, à toutes les heures du jour & de la nuit. Cet habillement eſt une franchiſe qu'il n'eſt pas permis de violer. Comme c'eſt par autorité publique que l'on prend les maſques, la même autorité les protége, & ne permet pas qu'on leur faſſe la moindre inſulte; ils ont même le privilége de ne pouvoir être troublés dans leurs plaiſirs ou dans leurs aſſemblées. Il y a quelque temps que de jeunes nobles voulurent forcer les portes d'un lieu public, où étoient pluſieurs maſques aſſemblés. Comme ils n'avoient pas jugé à propos de prendre le *tabaro* & le *bahute*, & qu'ils étoient dans leurs habits ordinaires, les maſques ne leur en permirent point l'entrée, & les maltraiterent aſſez vivement. Ils appellerent la garde à leur ſecours; elle vint, mais ſe retira dès qu'elle apperçut les maſques, l'officier ayant repréſenté aux nobles qu'ils avoient eu tort de troubler une aſſemblée de maſques, & il n'y eut pas moyen d'avoir juſtice ni vengeance des mauvais traitemens qu'ils s'étoient at-

tirés, quoiqu'ils fussent sûrs que tous les masques n'étoient que des gens du peuple.

Le spectacle que donnent ces masques est fort monotone & du plus grand sérieux : on parle beaucoup du carnaval de Venise, plus à raison du temps qu'il dure, de la grande liberté qui y régne, que des plaisirs brillans qu'il procure. Alors on ne voit par-tout que des masques de toute taille & de tout état, vêtus uniformement, avec l'air le plus grave, qui ne paroissent même pas s'amuser beaucoup. Il est aisé de voir que l'uniformité de l'habillement peut donner la plus grande facilité pour cacher les démarches que l'on veut qui soient ignorées.

Dans tout le temps que j'ai passé à Venise, il n'y a point eu de *ridotti* ou d'assemblées de jeux publics. Les joueurs & les spectateurs y sont masqués ; on n'y dit pas le mot, & on y perd tranquillement un argent immense ; on y entend tout au plus quelques imprécations à voix basse de la part de ceux qui éprouvent la fortune trop contraire. Il régne dans ces assemblées une sorte de décence, maintenue par la présence de quelques nobles qui y sont pour faire observer

observer la police, & empêcher tout désordre. On n'aime pas que les étrangers y gagnent des sommes considérables. Pendant le carnaval de 1762, un jeune Hollandois, peu riche, & qui cependant voyageoit pour son plaisir, y gagna plus de cinquante mille ducats. Je l'ai oui se plaindre de la partialité que l'on témoigna lorsque l'on vit qu'il enlevoit presque tous les fonds de la banque, & de la satisfaction universelle qui parut, lorsque l'on vit que la chance tournoit contre lui. Mais il se retira avant que la fortune ne l'eût privé de ce qu'elle lui venoit d'accorder. Ceux qui l'ont vu peuvent bien dire que ce fut un vrai caprice de l'inconstante déesse.

Que l'on ne s'impatiente point de la longueur de mes réflexions sur la noblesse Vénitienne; elles sont nécessaires pour connoître un état qu'elle compose essentiellement, tout le reste de la nation n'étant qu'un instrument entre ses mains, qui n'a, à proprement parler, ni mœurs, ni sentimens à elle, & qui n'agit que comme on la fait agir. Les chefs de la nation le savent: de-là cette gravité, cettte prudence, cette uniformité dans leurs actions, au moins à

l'extérieur; cette patience dans les affaires difficiles, & cette constance à se montrer toujours les mêmes, quoique souvent ils éprouvent les plus grandes agitations intérieures; mais le peuple n'en a jamais aucune connoissance. Tous également attachés à l'honneur de la patrie, ils travaillent à le conserver par toutes sortes de voies, & ils n'épargnent rien pour y réussir: de-là leurs succès dans les ambassades, où avec le plus grand attachement aux intérêts de la république, ils savent se concilier, pour l'ordinaire, l'estime & la bienveillance des souverains, à la cour desquels ils résident; ce qui prouve un mérite réel, & la perfection des qualités requises dans cet état.

Ils portent dans le commerce ordinaire de la vie cette discrétion avec laquelle ils sont habitués à traiter les affaires d'état; de sorte que l'on peut en toute sûreté leur confier les choses les plus secrettes & les plus intéressantes, sans crainte qu'ils les divulguent. Ils ne manquent pas au secret, même à l'égard de leurs ennemis les plus déclarés. Ils ont beaucoup d'ordre dans leurs affaires; habitude qu'ils contractent dans le maniement des affaires publiques, où

tout se passe avec la plus grande circonspection, & où l'on ne donne rien au hazard. Toutes ces qualités réunies en forment d'excellens amis, quand ils veulent bien l'être; mais on dit qu'ils ne s'y déterminent qu'avec la lenteur & l'attention qu'ils employent dans toutes leurs autres affaires; ce qui doit rendre ce sentiment encore plus cher à ceux qui ont sçu le faire naître en eux.

Mais la premiere de toutes leurs qualités, est leur attachement ferme & inviolable à la religion chrétienne & à l'église catholique. Dès le septiéme siécle, le pape Honorius accorda à la république le titre de très-chrétienne; le pape Pie II. le confirma depuis en plein consistoire, & elle s'en est rendue digne dans toutes les circonstances. Ses généraux d'armées, les gouverneurs de ses places, dans les guerres qu'ils ont eues avec les Turcs, ont soutenu jusqu'à l'effusion de leur sang, & dans les supplices les plus cruels, la foi de J. C. On a vu, dans la guerre de Negrepont, un Paul Erizzo scié par le milieu du corps par les ordres du Sultan Mahomet II, qui cependant avoit garanti la tête de ce brave homme dans la capitulation qu'il fit après s'être défendu

jufqu'à l'extrémité. Il fouffrit le fupplice avec autant de fermeté que les premiers martyrs. L'illuftre Marc-Antoine Bragadin, gouverneur de Famagoufte en Chypre, après avoir fait périr quatre-vingt mille Turcs devant cette place, fut obligé de fe rendre au féroce Bacha Muftapha, qui, après l'avoir tourmenté long-temps de la maniere la plus barbare, le fit écorcher vif; fupplice horrible qu'il fouffrit pour la foi qu'il ne voulut point abandonner, & dans la confeffion de laquelle il perfifta conftamment, en invoquant le nom de J. C. jufqu'à fon dernier foupir, le 18 Août 1571. Le plus beau fiécle des martyrs n'offre rien de plus admirable que la grandeur d'ame vraiment chrétienne de ce héros. Le barbare vainqueur fit de cette peau un trophée de fa victoire, qu'il dépofa dans l'arfenal de Conftantinople, d'où Marc-Hermolaüs & Antoine Bragadin, fils de l'illuftre Marc-Antoine, la retirerent en 1596, & l'apporterent à Venife, où elle fut dépofée dans l'églife de faint Jean & faint Paul.... Pendant l'interdit de Paul V, à quelques extrémités que ce pape fe fut porté contre les Vénitiens, ils eurent la plus grande attention à

conserver le dépôt de la foi dans sa pureté, & empêcher que les fauteurs des nouvelles hérésies ne répandissent le venin de leur doctrine dans l'état... La guerre de Candie qui a duré près de vingt-cinq ans, a produit une multitude de héros, qui combattirent avec autant de courage pour la défense de la foi, que pour conserver ce royaume qui appartenoit depuis plusieurs siécles à la république. A présent le zèle du gouvernement est le même, & aucun particulier ne peut avoir impunément des sentimens qui ne soient pas conformes à ceux qui doivent animer tout bon catholique.

106. Les citadins, occupés pour la plûpart aux affaires du gouvernement, ou à un commerce considérable, ont un très-grand intérêt à se conformer en tout à la maniere de penser & de vivre de leurs souverains; les uns, pour arriver aux charges honorables qui leur sont affectées, & aux distinctions qui en sont les suites; les autres, pour exercer leur commerce avec sûreté, & jouir tranquillement des richesses qu'ils travaillent à acquérir, & dont la sévérité du gouvernement fait priver ceux qui prétendroient s'en prévaloir, pour s'é-

Citadins & peuples. Leurs mœurs & usages.

lever contre les loix. Cet ordre est très-content de son état, & fort attaché au gouvernement, dans le secret duquel il est admis, les secrétaires qui en font la partie principale, entrant nécessairement dans tous les conseils & les tribunaux. Outre cet avantage, les citadins jouissent d'une distinction qui les flatte infiniment; les ecclésiastiques de cet ordre sont nommés à la plûpart des évêchés des états de la république; il n'y a que ceux des villes principales, comme Padoue, Vérone, Bresce, &c. qui soient toujours possédés par des prélats de famille patricienne. Ils ont encore l'honneur de porter le même habit que les nobles Vénitiens; ce qui, aux yeux du peuple, les confond avec eux, & leur attire la même considération extérieure; ce qu'ils regardent comme un avantage attaché à leur état, & dont ils ne pourroient jouir ailleurs.

Parmi le peuple, ceux qui aspirent à l'honneur de devenir citadins, soit par mérite, soit par argent, prennent d'avance les inclinations & l'extérieur qu'ils auront dans l'état qui fait l'objet de leur ambition. Cette conduite est un des moyens d'y arriver; & ce sont les marchands les plus riches, ceux qui

dans l'état populaire jouissent d'une fortune assez considérable pour y prétendre. Comme le desir de se distinguer est de tous les états & de tous les pays, chacun cherche, autant qu'il est en lui, ou d'être citadin, ou au moins de passer pour tel : de-là l'extérieur réglé & grave de tous les Vénitiens qui veulent se tirer de la classe du peuple.

Quant au simple peuple, celui qui ne pense qu'à vivre dans son état, sans s'élever plus haut, tels que sont les artisans, les gondoliers, les pêcheurs, les porte-faix, ce qui fait par-tout le plus grand nombre, le gouvernement a toujours l'œil ouvert sur eux. Il paroît que ce peuple vit dans la plus grande subordination; on ne souffriroit point qu'il s'assemblât, qu'il formât des unions secrettes, dont la république ne seroit point informée, même sous prétexte de religion : on fait en sorte qu'il ne connoisse point ses forces. La situation de Venise contribue à le tenir dans une grande ignorance à ce sujet : il n'est presque pas possible, ni qu'il se connoisse, ni qu'il se rassemble. Chacun se tient dans son quartier, & cherche à y jouir des plaisirs qu'il peut s'y procurer, n'étant pas dans l'habitude d'aller

ſe promener ailleurs, d'y faire des connoiſſances, ou de former des liaiſons qui donnent quelque inquiétude à la république. En vain il ſe trouveroit parmi le peuple de ces génies fermes & élevés, qui, en connoiſſant ſa force réelle, voudroient la mettre en œuvre pour ſecouer le joug qu'il porte. Comment feroit-il pour perſuader le peuple des reſſources qu'il a en main? Et ſuppoſé qu'il fît quelques tentatives, il ſeroit moralement impoſſible qu'elles échapaſſent à la vigilance d'un gouvernement qui commence par punir avant d'examiner, & qui a ſçu étouffer dans leur principe toutes les conjurations formées contre lui, de maniere à effrayer ceux qui oſeroient en tramer de nouvelles.

Il y a deux partis ſubſiſtans parmi le peuple depuis un temps imménforial, connus ſous le nom de Caſtellans & de Nicolottes. Ils ſont perpétuellement occupés à ſe contrecarrer, ſur-tout à s'accabler réciproquement des plaiſanteries les plus vives qu'ils peuvent imaginer. Jamais ils ne ſe rencontrent ſans s'agacer. Les enfans ſur-tout ſont les plus attachés à leur parti. Dès qu'un petit Caſtellan rencontre un Nicolotte de ſon âge, la querelle s'échauffe entr'eux, &

ils en viennent aux coups ; ce qui ne finit guéres sans qu'il y ait effusion de sang , légere à la vérité , mais le battu n'en est pas moins animé à prendre sa revanche. On ne peut croire combien ces petits combats particuliers contribuent à augmenter l'aversion qui est entre ces deux partis. Les Nicolottes ont une espece de chef de convention, auquel ils donnent le titre de doge; personnage ridicule, même pour ceux qui l'ont élu, & qui est le sujet perpétuel des plaisanteries des Castellans, qui ne cessent de se moquer de ce prince imaginaire, dont les Nicolottes défendent les droits avec chaleur, ce qui occasionne entr'eux des scènes fort vives , mais plaisantes par la tournure que ces gens donnent aux injures qu'ils se disent. Le gouvernement ne favorise pas plus un parti que l'autre ; il y a toujours quelqu'un d'autorisé, qui anime à propos le parti qui commence à foiblir, ce qui soutient l'animosité, qui cependant n'est jamais portée au point qu'ils osent attenter à la vie les uns des autres. La division , quelque permise qu'elle soit entr'eux, ne sauveroit pas du dernier supplice celui qui auroit tué ou blessé à mort son adversaire. Ce même esprit

d'oppoſition les porte à faire des prodiges d'adreſſe & de force dans les combats publics & joutes, où ils s'exercent les uns contre les autres, pour s'enlever réciproquement l'honneur de la victoire. Hors de ces diſputes, qui ne ſont intéreſſantes qu'autant qu'elles ſont un ſpectacle toujours nouveau pour le peuple & pour les étrangers, le peuple de Veniſe eſt ſoumis, bon, fort doux, naturellement gai, ne ſongeant point au lendemain, & ne travaillant que pour vivre, ou pour épargner pendant la ſemaine quelque argent qu'il dépenſe régulierement le dimanche ou le jour de fête, qu'il va paſſer avec ſa famille, ou en terre ferme, ou dans quelques iſles voiſines. La plus grande partie ſeroient fâchés d'avoir un ſol en réſerve; ils ont autant d'attention à dépenſer ce qu'ils ont gagné, qu'un avare peut en avoir à accumuler ſon argent. Dans une ville auſſi peuplée, & où les étrangers abondent, l'artiſan qui ſe porte bien, trouve toujours à s'occuper & à gagner; s'il eſt malade, les établiſſemens de charité bien fondés & très-multipliés ne lui laiſſent aucune inquiétude ni pour lui, ni pour ſa famille. Outre cela, la bonne police qui régne

à Venise, y tient les denrées de consommation ordinaire à un très-bas prix, & toujours abondantes; attention qui rend avec justice le gouvernement très-cher au peuple, qui est sûr de trouver justice au palais, & pain à la place : *Justitia in palozzo, e pane in piazza*...

La galanterie, portée à l'excès à Venise, semble être autorisée par les libertés prétendues de l'état, quoique dans le vrai on ne puisse la regarder que comme une dissolution réelle. On n'a aucun scrupule à ce sujet; chacun se livre à ses penchans sans remords & sans inquiétude, & cela par la seule force de l'habitude, qui est si bien enracinée dans cette ville, & dans le reste de l'état, à l'imitation de la capitale, qu'il faudroit un temps considérable pour réformer les mœurs sur cet article important, que le gouvernement croit avoir intérêt de tolérer, parce qu'il attache le peuple à l'état par les liens du plaisir. Cette espece de morale est surprenante dans un état chrétien, où la piété a les plus beaux établissemens, où les enfans sont instruits avec soin des devoirs de la religion; mais il semble que la vertu de continence

ſoit bornée à cet âge tendre. Dès qu'ils ſont dans la fleur de la jeuneſſe, ils oublient, & les maximes ſages qu'on leur a inſpirées, & les inſtructions qu'ils ont reçues ; le mauvais exemple les séduit & les entraîne, ce qui eſt cependant de la plus grande conſéquence pour la tranquillité des familles.

Quoique le concile de Trente ait été reçu à Veniſe ſolemnellement & ſans réſerve, les mariages clandeſtins y ſont encore autoriſés, ſans doute parce que c'eſt l'uſage ancien de la république, & une de ſes libertés. Il eſt très-ordinaire qu'un fils de famille ſe marie ſans que le pere & la mere le ſachent & y conſentent ; il fait un établiſſement forcé, qui dans la ſuite le couvre de confuſion, & le conduit à une miſere certaine, parce que s'il y a pluſieurs enfans dans la même maiſon, celui qui a fait un mariage de cette eſpece, eſt preſque sûr d'être deshérité. Il n'en eſt pas de même des nobles ; ils ſont aſſez punis par la honte qui ſe répand ſur leur poſtérité, qui eſt exclue de l'ordre des patriciens ; mais ils conſervent le droit d'égalité de partage que leur donne leur naiſſance. Les enfans étrangers à la famille de leur pere ne ſuccédent en aucun cas à leurs

parens collatéraux, à moins que l'on n'ait acheté la noblesse pour eux.

On a vu le temps où les passions étoient si vives dans les Vénitiens, que la moindre résistance les irritoit au point de les rendre furieux; & cette véhémence venoit du déréglement même dans lequel la nation vivoit. Accoutumé à se satisfaire sur tout, & à ne point éprouver de résistance, un Vénitien ne craignoit pas de courir les plus grands risques pour renverser les obstacles qu'il avoit à vaincre. Le ton a changé, quoique la morale ne soit peut-être pas plus épurée : il y a actuellement très-peu de ces parties de débauche qui faisoient autrefois le seul plaisir du Vénitien. Il y a beaucoup plus de société, plus de douceur & d'aménité dans les mœurs, & la nation devra cette espece de réforme au commerce des femmes, & à l'empire qu'elles acquierent tous les jours sur des hommes qui cherchent à leur plaire. Il faut espérer que la vigilance du gouvernement empêchera qu'une trop grande mollesse ne succéde à l'austérité qui régnoit autrefois. Le ton grave se maintiendra toujours parmi ceux qui seront à la tête du gouvernement. La maturité de l'âge

réduit les passions au silence, & les charges importantes de l'état ne sont confiées qu'à ceux qui n'ont plus rien autant à cœur que la conservation de la république, & l'observation des loix. L'autorité suprême, dont sont revêtus ces sages administrateurs, retiendra toujours la jeunesse dans les bornes du respect & de la subordination où elle doit vivre.

Fêtes & divertissemens publics. Cérémonies des épousailles de la mer.

107 Les fêtes & les divertissemens publics d'une nation, où tout se fait en vertu de quelque loi solemnelle, peuvent contribuer à la faire connoître, & doivent être regardés comme une partie nécessaire de son histoire. J'ai déja parlé de quelques-unes de ces visites solemnelles que le doge fait à certains jours de l'année, en accomplissement de vœux faits par la république.

La principale, celle que l'on doit regarder comme la plus fameuse, qui est en même temps une cérémonie de religion, & nn acte de souveraineté, est celle qui se fait le jour de l'Ascension, avec le plus grand appareil & une pompe vraiment royale. J'ai déja donné la description du bucentaure où s'embarque la seigneurie ; il ne me reste plus qu'à parler de l'ordre de la marche &

des cérémonies qui ſont particulieres à ce jour.

La veillé de l'Aſcenſion on tire le bucentaure de l'arſenal, & on l'amene au port vis-à-vis la place ſaint Marc. On jette un pont long d'environ quarante pieds, qui va du quai au bucentaure : la ſeigneurie ſort du palais ducal à neuf heures du matin, dans l'ordre qui ſuit.

Cinquante huiſſiers publics, appellés *comandadori*, ouvrent la marche, huit deſquels portent autant d'éténdards, deux blancs, deux rouges, deux bleux & deux violets; ſix autres portent chacun une longue trompette d'argent, telles qu'on s'en ſervoit autrefois ſur les vaiſſeaux de la république. Marchent enſuite ſix fifres, ſeize écuyers ou porte-bannieres, le chevalier du doge, accompagné du capitaine grand & du premier écuyer... Le clerc de chapelle, le maître des cérémonies de l'égliſe ſaint Marc, & ſix chanoines en chappe.

Les deux bedeaux du palais... Quatre ſecrétaires du ſénat... Le chapelain du doge, portant un flambeau de cire blanche, appellé *torcio di carita*, que le ſéréniſſime tient allumé à la meſſe pendant l'évangile, par conceſſion du pape Alexandre III... Viennent enſuite deux

chanceliers ou secrétaires du grand conseil ; son excellence le grand chancelier... Le doge accompagné des ambassadeurs ; on porte à côté de lui l'ombelle de drap d'or, la chaise & le coussin couverts de même étoffe, marques de souveraineté. Suivent deux patriciens, dont l'un porte l'épée de l'état dans le fourreau. Après eux, la seigneurie, c'est-à-dire les six conseillers, les trois chefs des quaranties, les avogadors, les chefs du conseil des dix, les dix sages, les censeurs, les gouverneurs préposés à l'arsenal, & les magistrats de tous les tribunaux de la ville, le châtelain de saint Felix de Verone, celui de Bresce, le commandant de Malamocco, les podestats de Murano & de Torcello ; avec le capitaine de la citadelle neuve de Corfou. Ce cortége est composé d'environ trois cents personnes en habit de cérémonie.

Quand il est placé dans le bucentaure, il quitte le rivage du palais, remorqué par deux barques peintes & dorées, montées chacune par douze rameurs. Il est suivi de deux galeres neuves, très-brillantes & bien pavoisées, qui l'accompagnent de droite & de gauche, pour recevoir la seigneurie, en cas qu'il survînt un gros temps.

La marche eſt grave & majeſtueuſe, & ſe fait au ſon de toutes les cloches de la ville & du bruit continuel de l'artillerie, tant de celle des bâtimens qui ſe trouvent dans le port, qui ſont rangés en file avec leurs étendards & pavillons déployés, que de celle qui eſt placée le long des iſles & châteaux qui ſont depuis ſaint Marc juſqu'au commencement de la pleine mer, hors du port de Lido, à près de trois milles de la ville.

Le patriarche de Veniſe, accompagné de ſon clergé, attend dans l'iſle de ſainte Hélène le paſſage du bucentaure : dès qu'il l'apperçoit, il monte dans une grande péote dorée, joint le bucentaure, & fait la bénédiction de l'eau, qui ſe verſe dans la mer immédiatement avant que le doge y jette l'anneau nuptial, en prononçant ces paroles : *deſponſamus te mare in ſignum veri & perpetui dominii.* (Nous t'épouſons, en ſigne d'un vrai & perpétuel domaine.) Les moines Olivétains de ſainte Hélène, ſuivant un très-ancien uſage, offrent au patriarche une très-frugale collation de châtaignes & d'eau fraîche...

La cérémonie des épouſailles ſe fait

en pleine mer : dès qu'elle eſt terminée, ce qui eſt aſſez prompt, le bucentaure rentre dans le port, & vient aborder à *ſan Nicolo del Lido*, abbaye de Bénédictins, où le doge & la ſeigneurie aſſiſtent à la grand'meſſe chantée par l'abbé de cette maiſon, qui vient avec ſon clergé, précédé de la croix, recevoir le doge à la deſcente du bucentaure. Après la meſſe, la ſeigneurie ſe rembarque, & revient au palais dans le même ordre, & avec le même bruit de cloches & d'artillerie.

Ce qui contribue beaucoup à rendre cette marche plus pompeuſe, c'eſt la quantité de péotes & de gondoles qui ſuivent le bucentaure. Les gondoles des ambaſſadeurs qui ont fait leur entrée ſolemnelle, ſont de la plus grande magnificence. Quand il ſe trouve quelques princes ou riches étrangers qui veulent briller par leur dépenſe, ils montent des péotes très-richement ornées, ordinairement chargées d'inſtrumens à la poupe & à la proue. Outre cela, les iſles principales des environs de Veniſe, les villes de Murano & de Torcello y envoyent des péotes, à quoi on doit ajouter trois à quatre mille gondoles, qui vont avec plus ou moins de rapidité, ſuivant le

goût de ceux qu'elles portent. Ce spectacle singulier a de la noblesse & de la magnificence. La marche grave du bucentaure & des galeres qui l'accompagnent, & le bruit du canon, des cloches, des cors, des trompettes, le son aigu des fifres des galeres, les cris des gondoliers, le murmure confus de la quantité des spectateurs, qui ne laisse pas de faire sensation, quoique dans un très-grand espace, tout cela rassemblé forme un spectacle très-digne de curiosité, dont la description la plus exacte donnera difficilement une idée; mais ce que j'en dis pourra servir à l'instruction des voyageurs, qui, en suivant ce que j'écris, seront au fait de tout, sans avoir la peine de s'en informer ailleurs.

Cette cérémonie est terminée par le festin solemnel que donne le doge aux ambassadeurs, à la seigneurie & à tous les nobles qui ont été du cortége. Ils dînent tous en robe d'honneur : ce repas est servi avec profusion, mais d'un goût très-ancien.

Le même jour, après dîner, se fait la grande promenade de Murano, où, à l'exception du doge & de quelques vieux sénateurs, je crois que tout ce qui est à Venise ayant gondole se trouve.

cement du quatorziéme siécle par le doge Jean Soranzo, pour accoutumer les Vénitiens aux combats de mer, dont ces sortes de naumachines étoient une image, à-peu-près comme les tournois servoient à entretenir la noblesse dans l'habitude de combattre & de vaincre. On choisit l'espace du canal le plus large & le plus droit, & on dresse la machine sur laquelle les prix sont exposés devant le palais Foscari. Il y a différentes courses ou joûtes de péotes, de gondoles & de barques, pour chacune desquelles il y a des prix destinés : c'est-là où les gondoliers donnent des preuves de leur agilité & de leur hardiesse : plusieurs jeunes nobles ne dédaignent pas cet exercice, & concourent pour les prix, surtout dans la regate des gondoles à une seule rame. L'ornement principal de cette fête sont les péotes, dont plusieurs sont magnifiquement parées, suivant le goût de ceux qui les font courir; car, outre celles que le sénat commande, plusieurs particuliers en font voguer pour leur plaisir. Comme c'est une occasion permise de se distinguer, ceux qui aiment à faire de la dépense ne l'échappent pas. Les péotes sont chargées de trompettes & de cors de chasse ; il y

a ſur les quais des concerts d'inſtrumens de muſique ; mais ce qui domine, ce ſont les cris des ſpectateurs qui encouragent les différens partis ; les fenêtres des palais qui bordent le canal ſont garnies de riches tapis, & on éleve des échafauds pour les ſpectateurs, par-tout où il y a de l'eſpace pour en placer. C'eſt un des ſpectacles qui intéreſſe le plus la nobleſſe & le peuple de Veniſe, & pour leſquels ils ayent le plus de goût. Une fête de cette eſpece entraîne de grandes dépenſes, mais qui ſe font plus par les particuliers que par l'état, qui ne ſe charge que de donner des ordres néceſſaires, & de fournir les prix... Les différentes regates, de péotes, de barques ou de gondoles ſont rangées ſur une même ligne dans la largeur du canal, & partent au ſignal de la trompette ; tout ſe fait avec autant d'ordre qu'il eſt poſſible.

Pluſieurs des autres fêtes publiques ont auſſi une origine fort ancienne. Tous les ans le jeudi gras après dîner, le prince & la ſeigneurie deſcendent en robe rouge à la place ſaint Marc, pour y aſſiſter aux ſpectacles qui s'y donnent, & qui conſiſtent dans la préſentation d'un taureau, douze porcs gras

& douze pains, qui se fait à la seigneurie, en mémoire de la prise d'Ulric, patriarche d'Aquilée, qui ayant attaqué mal-à-propos le patriarche de Grade en 1162, fut fait prisonnier avec douze de ses chanoines, & ne fut mis en liberté, qu'à condition qu'il payeroit tous les ans à la seigneurie un taureau, douze porcs, & autant de pains... Ensuite les Nicolottes & les Castellans donnent un spectacle fort singulier, appellé les forces d'Hercule, *forze d'ercole*, qui consiste à faire une pyramide d'hommes élevés les uns au-dessus des autres. Sur une estrade solide, huit hommes rangés deux à deux soutiennent des bâtons sur leurs épaules, sur lesquels sont montés quatre autres hommes, sur les quatre, deux, sur les deux, trois qui sont placés perpendiculairement les uns sur les autres; celui qui fait la pointe de la pyramide ayant les jambes en haut, & la tête appuyée sur la tête de celui qui le porte. Ces deux partis rivaux cherchent à se vaincre réciproquement par l'adresse & la célérité à s'arranger, & par le temps qu'ils peuvent tenir dans cette attitude; ensuite les mêmes acteurs font des vols sur la corde tendue du clocher de saint Marc au grand canal. Ces spectacles sont terminés d'ordinaire par un grand feu

d'artifice, qui eſt tiré dans le milieu de la place.

Le jour du dimanche gras ſe font, dans la cour du palais, des courſes de taureaux, très-anciennement inſtituées pour amuſer les demoiſelles ſuivantes de la princeſſe femme du doge, & le reſte de la famille, qui ne pouvant pas, à raiſon de ſon ſervice, prendre part à toutes les fêtes publiques, étoit régalée de ce ſpectacle, aux dépens du public. Cette fête ſe continue, & certains champions font paroître leur adreſſe & leur bravoure à abattre la tête du taureau, ou au moins à l'arrêter d'un ſeul coup de ſabre.

Le premier février, le doge va à vêpres à l'égliſe de ſanta Maria formoſa, pour remercier Dieu de la victoire remportée à pareil jour en 939 ſur les habitans de Trieſte, qui la veille avoient fait une deſcente à ſaint Pierre de Caſtello, d'où ils avoient enlevé toutes les femmes. En conſidération de cette victoire, & pour récompenſer le doge de la peine qu'il prend, les artiſans de la paroiſſe lui font préſent d'un chapeau de paille & de deux bouteilles de vin. Ces uſages ſont ſi ſimples en apparence, que ceux qui n'en jugent que par-là, les

trouveront

trouveront ou inutiles, ou ridicules. Cependant il est essentiel de les observer; ils sont en quelque sorte le lien qui unit le peuple avec la seigneurie, & qui la lui fait aimer. Ces cérémonies qui se renouvellent tous les ans avec la même pompe & la même gravité, charment le peuple, qui voit que son prince ne dédaigne pas de prendre part à ses plaisirs, de les autoriser par sa présence, & de les rendre plus solemnels. Cette politique est excellente dans tout gouvernement, sur-tout dans celui-ci, où la puissance étant entre les mains des familles patriciennes résidantes à Venise, le peuple, dans ces jours d'éclat, voit en quelque sorte au même rang que lui, non-seulement les négocians les plus riches, mais même tous les nobles de terre ferme, qui n'ont aucune part au gouvernement, & qui ne sont, comme lui, que des sujets peut-être encore moins libres. Le peuple de terre ferme n'a pas moins d'admiration, de respect & d'attachement pour le gouvernement établi, que le peuple de Venise. Il peut à toute heure entrer chez le podestat, qui a le souverain pouvoir entre les mains, qui le traite doucement, qui rend la justice prompte & exacte au premier comme

au dernier des ſujets, & toujours au peuple de préférence. Le palais du podeſtat eſt toujours ouvert, même aux étrangers qui ont à lui parler, & qu'il reçoit honnêtement. Ses réponſes ſont nettes & préciſes, & toujours accompagnées de quelque politeſſe ; de ſorte qu'il eſt difficile de ſortir mécontent de ſon audience.

Il eſt certain que ce gouvernement égal, exact & doux, comparé à celui des anciens gouverneurs du Milanez pour le roi d'Eſpagne, qui étoit deſpotique & violent, a dû accoutumer tout le peuple de terre ferme à penſer que rien n'étoit plus heureux que de vivre ſous les loix des Vénitiens : ils jouiſſent encore du même avantage, & ſont traités auſſi favorablement.

Etat des ſciences. 108. Les ſciences n'ont point d'établiſſement conſidérable à Veniſe ; le temps eſt paſſé, où les nobles Vénitiens ſe faiſoient un honneur de remplir alternativement une place dans le ſénat, & une chaire de philoſophie ou de droit dans l'univerſité de Padoue. Les nobles même ſont fort gênés dans l'éducation de leurs enfans, qu'ils ne peuvent envoyer aux colléges les plus renommés, ſans une permiſſion expreſſe du ſénat,

qui limite le temps qu'ils doivent y passer. Le gouvernement est encore attaché à cette vieille maxime, que les sciences sont contraires à la docilité qui doit faire le caractere dominant de tous les sujets. Aussi les esprits brillans ne sont pas ceux qui sont le plus assurés de faire fortune, & ils doivent se garder avec soin de faire montre de leurs talens, lorsqu'il est question de traiter les affaires d'état, ou de hazarder quelques opinions nouvelles & hardies, qui tendroient à quelque changement dans l'administration suivie. La science que l'on exige, est une grande connoissance de l'intérieur de la république, de ses maximes & de ses usages, ce qui est nécessaire, mais qui ne suffit pas seul. Ce n'est pas à dire pour cela que les talens & le génie y soient odieux, quand ceux qui en sont doués ne cherchent point à s'en prévaloir. J'ai ouï dire que l'excellentissime Marco Foscarini, qui fut fait doge au mois de juin 1762, étoit le plus éloquent des sénateurs, & le meilleur écrivain de la république; cependant il fut élu sans contradiction. Ceux auxquels il est permis de faire parade de leurs talens & de leurs sciences, ce sont les ambassadeurs, qui ordinairement sont très-

inſtruits, & n'en font que plus d'honneur à la république, outre l'avantage réel qu'elle en retire, d'avoir chez les princes étrangers des repréſentans en état de la bien inſtruire de ce qui s'y paſſe & de ce qui l'intéreſſe; auſſi la compagnie la plus agréable que l'on trouve à Veniſe, eſt, ou des ambaſſadeurs qui ont fini leur temps, ou de jeunes nobles qui ſe diſpoſent à les remplacer.

C'eſt dans les républiques, dit-on, que l'éloquence s'eſt formée; les grandes affaires ſe traitant en public, & paſſant toujours à l'opinion de ceux qui avoient le talent de s'énoncer avec le plus de force & de dignité, & qui par ce moyen entraînoient les ſuffrages de la multitude. Mais à Veniſe, le gouvernement, quoique républicain, ne met point le peuple dans la confidence de ſes projets; tout s'y paſſe avec la plus grande circonſpection & un ſecret qui tient du myſtere. Auſſi ne parle-t-on pas de l'éloquence des Vénitiens, même dans leurs aſſemblées générales, où tout ſe traite d'une maniere ſimple & égale, qui n'exige aucuns talens diſtingués: il n'eſt point permis, dans le traitement des affaires, de faire mouvoir les grands reſſorts de l'éloquence, qui s'emparent

des esprits, & les tournent comme il leur plaît. Au sénat & dans les conseils, les affaires se conduisent plutôt avec subtilité qu'avec force, à en juger par la tournure d'esprit des membres qui les composent... Si dans l'histoire littéraire de Venise, on compte quelques orateurs distingués, ils ne se sont pas formés en traitant les affaires de la république.

Il y a eu des poëtes Vénitiens célébres dans la république des lettres; sans doute que l'on y parle encore le langage des Dieux, dans les occasions qui semblent l'exiger. La langue Italienne, qui se prête aisément à la poësie, fait éclore des poëtes en si grand nombre, que toute cette partie de l'Europe peut se regarder à juste titre comme une des dépendances les plus peuplées du Parnasse. Si quelqu'un devoit y tenir le sceptre d'Apollon, c'est le comte François Algarotti, né sujet de la république.

Dans toutes les occasions un peu remarquables, la verve de toutes ces poëtes s'échauffe, & produit promptement des fleurs éphémeres, qui souvent ne sont connues que de celui à qui elles doivent leur existence. Lors de l'élection du doge Marco Foscarini, la ville de Venise étoit tapissée de différens sonnets

faits à sa louange, imprimés avec la plus grande magnificence : quelques-unes de ces feuilles étoient à conserver, par le goût avec lequel étoit gravé à la tête l'écusson des armes du doge. Dans ces temps de fête, on ne voit, on n'entend que chansons, odes & piéces de vers faites sur le sujet dont le public est occupé, parmi lesquels le sonnet tient toujours le premier rang.

Musique & Théâtres.

109. On sçait que la musique a été portée à Venise au plus haut degré de perfection, & que de temps en temps il est sorti des écoles de cette ville des prodiges de sçience dans cet art enchanteur. Il est toujours cultivé à Venise avec les plus grands succès, & s'y soutiendra par l'éducation que l'on donne dans les conservatoires aux jeunes gens qu'on y éleve, & que l'on y forme particulierement pour la musique. Eu égard aux dispositions naturelles que cette nation a pour la musique, elle doit nécessairement fournir de temps à autre, des sujets distingués qui fassent époque dans ce genre, & qui seroient plus connus encore, s'il étoit dans les mœurs des Vénitiens d'aller faire briller leurs talens hors de leur patrie, comme c'est l'usage des autres Italiens.

Pendant mon séjour à Venise, il y avoit trois théâtres ouverts, sur chacun desquels on représentoit un grand opéra ; la musique & les acteurs en étoient médiocres. Ce qu'il y avoit de mieux, étoient des orchestres, où il y avoit de bons symphonistes. Les ballets méritoient quelqu'attention, & étoient dirigés par ces maîtres François qui courent quelque temps la province, passent ensuite en Italie, où ils essayent leurs talens, & finissent par se fixer dans quelque cour d'Allemagne. Ce que j'ai trouvé de plus intéressant à ces spectacles, est la facilité qu'ils donnent d'y trouver rassemblée la meilleure & la plus aimable compagnie ; car à Venise, comme ailleurs, le spectacle intéresse très-peu : on est plus occupé de ce qui se passe dans la loge où l'on est, que de ce qui se fait sur le théâtre. On donne à peine quelques momens d'attention aux ariettes les plus saillantes & aux ballets les premiers jours de la représentation.

110. Les autres arts y sont dans une espece d'assoupissement, dont l'état cherche à les tirer, en formant quelqu'établissement d'où il puisse sortir des sujets qui fassent renaître les beaux siécles des

Soins de l'état pour le rétablissement des arts.

Titien, des Paul Veronese, des Palma, des Tintoret, des Bassans, &c. J'ai vu le projet d'une académie de peinture, de sculpture & d'architecture, que j'ai lieu de croire que le gouvernement a intention d'établir. Il me fut communiqué par un noble Vénitien, qui, par ses connoissances distinguées & le rang qu'il occupe, est bien en état de présider à un établissement de ce genre. Il exigea de moi que j'examinasse ce plan, que je misse par écrit ce que je croirois devoir y être changé ou ajoûté pour le bien de la chose; ce que je fis d'après les connoissances que j'avois prises dans les statuts & réglemens des différentes académies de l'Europe, sur-tout de celles de France. Comme j'avois très-peu de temps à donner à ce travail, je m'en acquittai, moins pour faire parade d'érudition ou d'esprit, que par déférence & par respect pour celui qui l'exigea de moi. Il y avoit de très-bonnes vues dans ce projet. Il étoit question d'établir des professeurs gagés par l'état, qui donneroient des leçons publiques dans un palais destiné à cet usage; & il paroît que l'on y destinoit une partie des procuraties neuves, pour mettre l'académie sous les yeux du sénat, sous sa protec-

tion visible & immédiate, & être plus à portée de contenir les professeurs & les écoliers dans l'exactitude & la régularité. On projettoit encore d'entretenir à Rome un certain nombre d'éleves pour la peinture, la sculpture & l'architecture, qui iroient se former le goût sur les beaux monumens antiques & modernes que l'on y admire, & qui seroient ensuite obligés de revenir travailler dans leur patrie. Le but des leçons d'anatomie devoit être non seulement de contribuer à la perfection du dessein, mais bien plus de remettre la chirurgie en honneur; cet art si nécessaire à la conservation des hommes & à leur soulagement, & fort négligé en Italie. On se proposoit de faire à ce sujet toute la dépense nécessaire, & même d'avoir un habile professeur étranger connu par son expérience, qui pût instruire & former sous ses yeux des sujets capables de le seconder. Il devoit y avoir encore un professeur & un adjoint pour l'histoire & les belles-lettres, qui donneroient des leçons aux jeunes éleves, & parviendroient à les rendre capables de former, d'après leurs connoissances particulieres, les plans des tableaux qu'ils auroient dessein de composer. Les éle-

ves feroient obligés de prouver de temps en temps, par des differtations qu'ils auroient compofées, qu'ils mettoient à profit les inftructions du profeffeur. Il devoit fe faire en public, au moins deux fois l'année, des diftributions de prix aux différentes claffes des éleves. Cet établiffement devoit être fous la direction de quatre feigneurs choifis par le fénat, dont deux au moins préfideroient aux affemblées publiques, à l'examen des piéces admifes au concours pour les prix, & à la diftribution de ces prix.

Voilà ce que je me rappelle du projet de cet établiffement, qui ne peut contribuer qu'à l'honneur & au profit de l'état. Comme la république va gravement dans toutes fes démarches, je ne crois pas qu'il ait encore été mis en exécution.

Le feigneur *Farfetti a fan Luca*, qui a pris l'habit eccléfiaftique, pour être exempt de toutes charges de l'état, & fe livrer plus librement à fon goût pour les beaux arts, a raffemblé dans fon palais quelques antiques précieux, & une belle fuite de plâtres d'après les plus beaux antiques de Rome & de Florence, & les plus grands fculpteurs modernes,

tels que Michel-Ange, l'Algardi, le Bernin, &c. Il a plusieurs plâtres du Corradi. Il continue cette collection précieuse, & la destine à enrichir le nouvel établissement proposé en faveur des arts; ce que l'état même doit regarder comme un objet d'encouragement très-considérable. Il y a dans ce palais quelques bons tableaux qui ont la même destination, parmi lesquels un Seneque prêt à entrer dans le bain, dictant son testament à ses secrétaires. Ce tableau de Luc Jordan est de la plus grande force de ce maître, de bonne couleur, & de l'expression la plus vraie; les figures sont de grandeur naturelle. On ne peut que former des vœux pour que cet établissement ait lieu, & que la nouvelle école de Venise, qui renaîtra des cendres de l'ancienne, l'égale un jour en gloire & en mérite.

Outre le Tiepolo & le Piazzetta, peintres Vénitiens dont j'ai déja parlé, le Maïotta & Amiconi, tous deux peintres d'histoire, ont du mérite, quoiqu'ils ne soient pas au degré de perfection du Tiepolo. Canalette est excellent pour peindre des vues, qui sont d'une vérité frappante; il a formé des

éleves déja connus, qui le remplaceront dans ce genre.

Gravure. Imprimerie. 111. Venise est la seule ville d'Italie où la gravure ait fait des progrès considérables. Les estampes qui sortent de ses presses, commencent à occuper une place distinguée dans le cabinet des curieux. Marco Pitteri passe pour un des premiers graveurs de l'Europe ; il a une maniere forte & expressive qui lui est particuliere ; il réussit parfaitement bien dans les portraits & dans les figures de caractere. Innocent Alessandri & plusieurs autres annoncent des talens distingués dans cet art. Ils peuvent fournir au reste de l'Europe la plus belle suite d'estampes, d'après cette multitude de chefs-d'œuvres de l'école Vénitienne ; par ce moyen, ils conserveront à la postérité au moins le souvenir de ces magnifiques tableaux qui ornent & enrichissent leur patrie... Paul Veronese seul leur fournira les sujets d'un recueil très-considérable. Les idées nobles de ce maître, sa composition ingénieuse, ses airs de tête si vrais & si gracieux, se font remarquer dans les estampes faites après ses tableaux, & les rendent vraiment intéressantes. Quand cet art

aura acquis le degré de perfection dont il approche, il n'est pas douteux qu'il n'établisse à Venise une nouvelle branche de commerce très-utile, sur-tout si on ne s'en tient pas, comme on a fait jusqu'à présent, à donner quelques morceaux détachés, mais que l'on entreprenne des suites complettes des mêmes maîtres, qui serviront à faire connoître leurs manieres dans bien des parties essentielles à la peinture.

La sculpture n'a, quant-à-présent à Venise, aucun sujet distingué dont elle puisse se glorifier : ce n'est pas qu'il n'y ait beaucoup d'artistes qui travaillent à la décoration des édifices publics & particuliers ; mais depuis le Corradi, dont on voit des statues excellentes dans plusieurs villes d'Italie, & dont je parlerai, il n'y a eu aucun sculpteur du premier mérite. Le bucentaure, qui est un des plus beaux ouvrages de ce grand artiste, mérite d'être examiné avec soin.

L'imprimerie, dans le siécle même de sa naissance, a été pratiquée à Venise avec les plus grands succès : on connoît les anciennes éditions qui sont sorties de ses presses, & qui font encore l'ornement des grandes bibliothé-

ques. Les Aldes qui vinrent peu de temps après, par l'étendue de leurs connoiſſances, la beauté & la fidélité de leurs éditions, porterent cet art à un haut degré. L'illuſtre Eraſme, au commencement du ſeiziéme ſiécle, ne dédaigna point d'être correcteur d'imprimerie d'Alde Manuce. Cet art s'y eſt toujours ſoutenu depuis avec honneur, & l'état lui permet une honnête liberté qui favoriſe ſes progrès. C'eſt dommage que les papiers que l'on y emploie à l'ordinaire, ſoient de ſi mauvaiſe qualité : ce qui diminue beaucoup le mérite des éditions des grands ouvrages qui s'y font. Les Paſquali & Giambattiſta Albrizzi ont des magazins conſidérables, & font leur commerce avec honneur. L'Albrizzi a donné nouvellement une édition grand in-folio de la *Gieruſalemme liberata*, enrichie de vignettes, fleurons & culs-de-lampes en grand nombre, dont pluſieurs ſont bien exécutés. Il a voulu imiter les magnifiques éditions des poëtes, faites à Londres & en Hollande. Quoiqu'il ne ſoit pas encore arrivé au degré de perfection de ſes modeles, ſon entrepriſe annonce quelque choſe de mieux pour la ſuite, d'autant plus qu'il a fort à cœur les pro-

grès de son art, que son commerce est étendu, & qu'il est en état de faire toutes les avances nécessaires pour de grandes entreprises de ce genre.

112. Le commerce a été autrefois très-florissant à Venise, & étoit l'unique ressource d'un état né au sein des eaux, qui a été plusieurs siécles sans avoir aucun établissement en terre ferme. Les Italiens étoient alors regardés comme les premiers & les plus hardis navigateurs du monde, & ils méritoient justement cette réputation, puisque ce sont eux qui ont ouvert la route du nouveau continent. Tout le commerce du Levant, de la Perse & des Indes se faisoit par Alexandrie. Les Vénitiens, qui sont la plus ancienne puissance d'Italie, & que l'on doit regarder encore comme la premiere sur mer, faisoient la plus grande partie de ce commerce, & leur ville étoit l'entrepôt où le reste de l'Europe venoit se fournir. Que l'on juge de-là du degré de puissance, de considération & de richesses, où elle étoit alors. Ses citoyens uniquement adonnés à la marine, étoient tous nés pour la navigation. Ceux qui s'éloignoient le moins, & qui tiroient de la pêche une substance abondante & né- Commerce & industrie.

ceſſaire, n'étoient pas moins propres aux voyages de long cours dès qu'il en étoit beſoin ; de ſorte que tout ce peuple n'étoit que de négocians, de matelots & de pêcheurs. Les guerres continuelles avec les Narentains, les Grecs, les Princes Normands établis dans la Pouille, & enſuite les Turcs, avoient aguerri la nation, & l'avoient rendue tres-brave : qualité qui s'eſt conſervée ſur-tout dans les familles patriciennes, qui dans tous les ſiécles ont produit des guerriers qui ont porté la bravoure à l'héroïſme, & qui en produiroient encore, ſi la guerre les tiroit de la tranquillité où ils vivent, & s'ils avoient à défendre leurs poſſeſſions maritimes contre leur ennemi naturel.

Telle étoit le génie de cette nation, uniquement occupée à la pêche, au commerce de mer & à la guerre, pendant les ſept ou huit premiers ſiécles de ſon exiſtence. Ce ne fut que dans le quatorziéme ſiécle que l'induſtrie commença à y former des établiſſemens conſidérables, encore furent-ils dûs à des étrangers. Pluſieurs habitans de Lucques, du parti d'Uguccione della Faggiola, craignant la vengeance de Caſtruccio d'Egli Anterminelli, chef des Gibellins,

qui, en cette qualité, avoit obtenu de l'empereur Louis de Baviere l'investiture de la souveraineté de Lucques à titre de Duché, se retirerent à Venise, & se logerent dans le quartier du canal regio, où ils bâtirent un oratoire ou chapelle nationale, qui subsiste encore sous le titre de *scuola di luchesi*. Ils apporterent avec eux l'art de filer la soie, de la teindre, & d'en faire des étoffes, environ l'an 1316. Les Vénitiens, qui avoient aisément, par le moyen du commerce étranger, les soies du Levant & de la Perse, sentirent toute l'utilité d'un pareil établissement, & s'unirent aux Lucquois, qui les formerent au même genre d'industrie, qui s'augmenta considérablement dans la suite, & qui faisoit un objet très-essentiel dans le commerce de Venise, avant que les fabriques d'étoffes de soie ne fussent multipliées au point où elles le sont.

Le goût du luxe de représentation s'étoit répandu dans les différens états de l'Europe, long-temps avant qu'ils ne fussent policés, & que les différens arts & métiers n'y fussent établis. Pour le satisfaire, on tiroit à grands frais de l'étranger tout ce qui étoit nécessaire.

Il paroît même que dans ces temps reculés il y avoit une sorte de gloire à mépriser les productions de son pays, pour se parer de ce qu'on ne pouvoit avoir qu'avec peine & à force d'argent. Il est vrai que ces dépenses étoient restraintes à un faste extérieur, qui n'avoit lieu que dans certaines occasions d'éclat. Mais depuis que le goût du luxe a gagné tous les rangs, que le particulier veut vivre dans un état d'aisance & de faste, qui sembloit alors réservé aux princes seuls, & à quelques personnes en petit nombre, qui tenoient le premier rang par leur naissance & leurs richesses, il a fallu trouver des moyens moins dispendieux de le satisfaire, pour ne pas appauvrir les états, qui, étant sans industrie, étoient obligés de faire un commerce ruineux avec les étrangers. C'est ce qui a engagé les souverains à établir dans leurs états des manufactures de toute espece, sur-tout celles des étoffes de soie, qui sont devenues d'un usage presque indispensable. De-là encore les loix somptuaires, qui ordonnent dans tous les états où il y a des manufactures établies, de se servir des étoffes que l'on y fabrique, à l'exclusion des autres, ou qui n'en per-

mettent l'entrée qu'en payant des impôts ſi forts, que ceux qui ont la fantaiſie d'uſer des marchandiſes étrangeres, font un profit conſidérable à l'état, en payant les droits établis. Cette ſorte de police eſt ſévérement exercée à Veniſe, ſur-tout depuis que les fabriques de dentelles & de glaces qui lui rapportoient autrefois un profit conſidérable, ne lui ſont plus ſi utiles; les étrangers préférant les glaces de France, qui ſont plus grandes & à meilleur marché; & trouvant à ſe fournir, ſoit en France, ſoit en Angleterre ou en Flandre, de dentelles & de points, qui ont autant d'apparence que ceux de Veniſe, qui ſont encore à un très-haut prix.

Il eſt de l'intérêt des Vénitiens de conſommer de préférence les denrées du pays; elles y ſont de bonne qualité, très-abondantes, & il ne ſeroit pas aiſé d'en faire l'exportation dans les états voiſins, qui ne ſont pas moins fertiles.

Les jouaillers font encore un commerce conſidérable à Veniſe; c'eſt la ville d'Italie où il y en ait le plus, & de plus riches. Ils ont conſervé une très-grande correſpondance, & quel-

qu'un qui veut se procurer un diamant d'un prix considérable, doit s'adresser à eux pour le trouver à meilleur prix que dans aucun autre endroit de l'Europe.... Ils ne savent pas mettre en œuvre avec autant de délicatesse & de goût que les artistes de Paris; mais leur travail n'est pas méprisable.... Cette branche de commerce se soutiendra à Venise par la quantité d'ouvriers qui s'y appliquent. On y fait une multitude de bagues, de pendans d'oreilles, de croix, de brasselets & autres bijoux à l'usage des femmes avec des pierres fausses, quelques-uns avec des pierres fines, mais beaucoup plus avec des pierres fausses de toutes couleurs. Les jeunes artistes s'exercent à ces ouvrages de peu de conséquence, jusqu'à ce qu'ils méritent qu'on leur en confie de plus précieux. Cette bijouterie est à très-grand marché, & s'enleve très-promptement par les étrangers. Il y a aussi une quantité considérable d'orfévres, dont beaucoup travaillent avec peu de goût: ils font passer presque tous leurs ouvrages dans le Nord & dans le Levant.

On y a fait un commerce de tableaux qui y attiroit un argent considérable,

& que l'on pouvoit bien dire être le ſeul fruit de l'induſtrie & du génie, & par conſéquent celui qui contribuoit le plus à enrichir l'état; mais la ſource en eſt bien prête à tarir, faute d'artiſtes qui l'entretiennent. J'ai vu la foire de l'Aſcenſion, l'une des plus conſidérables de Veniſe. Les marchandiſes étalées à la place ſaint Marc ne donnoient pas l'idée d'un commerce opulent. On y voyoit beaucoup de toiles & d'ouvrages de coton de toute eſpece, apportées par les Levantins; des étoffes de ſoie communes; de la quincaillerie de toute eſpece; beaucoup de boutiques d'orfévres-bijoutiers; quelques-unes de glaces de Murano, dont une fort curieuſe; tout le revêtiſſement de la chambre, les pilaſtres, cadres, corniches, jambages de cheminées, étoient en glaces, avec beaucoup de girandoles & de luſtres de criſtaux coloriés. Il y avoit auſſi une grande quantité de tableaux médiocres, & pluſieurs boutiques de perruques de toute maniere & de toutes grandeurs.... On ne doit pas juger, par cet étalage, du commerce de Veniſe, qui eſt encore conſidérable, à en juger par la quantité de marchands fort riches qui y ſont établis.

Le commerce des drogues du Levant ſe ſoutient à Veniſe, par la qualité excellente de celles qui s'y vendent. La thériaque que les apothicaires y compoſent eſt de premiere qualité, & fort connue dans toute l'Europe, où on la tranſporte, & où elle eſt recherchée; elle ſe fait ſous les yeux des magiſtrats de ſanté, & des médecins députés par l'état: il n'y entre que des drogues choiſies. Les boutiques d'apothicaires y ſont fort multipliées, on en voit dans tous les quartiers, & il n'y en a pas un qui ne ſe vante d'avoir un ſpécifique aſſuré *contra il malo Franceſe*, dont cependant aucun ne guérit. L'état d'apothicaire eſt utile dans toute l'Italie, & fournit de grandes reſſources à ceux qui l'exercent, à en juger par la quantité & l'étalage de leurs boutiques dans toutes les villes où l'on paſſe.

On fait à Veniſe & dans les environs beaucoup de liqueurs & d'eaux-de-vie. On connoît le fameux maraſquin de Zara; il eſt difficile d'en avoir du vrai, même à Veniſe. Depuis que cette liqueur a eu acquis une réputation connue, il s'eſt établi à Veniſe & dans les autres villes de l'état, des fabriques de maraſquin fort inférieur à celui de

Zara, mais qui ſe débite à l'étranger ſous ce nom. Pour en avoir du vrai, il faut le tirer de Zara même, & le faire paſſer de-là dans quelqu'autre port, l'entrée n'en étant pas permiſe à Veniſe. Le maraſquin n'eſt autre choſe qu'une eau-de-vie de cériſes, dont l'arbre planté originairement à Zara, s'eſt fort multiplié dans tous les états de la république. Le fruit en eſt fort gros, rouge & brun noir. Il a quelque choſe d'agreſte au goût, & cependant fort agréable à manger; il laiſſe à la bouche le goût même du maraſquin. On en trouve le long de la Brenta, dans le Padouan, le Véronois & le Breſſan, où l'on en diſtille beaucoup.

113. Veniſe a dans ſes environs tout ce qui peut contribuer à l'aiſance de la vie, & au luxe de la table. Le Padouan & le Poleſin, pays d'une fertilité admirable, lui fourniſſent les grains, les fruits de toute eſpece, les vins communs, le bétail, la volaille, le gibier, les légumes & les herbages, dans la plus grande abondance & de très-bonne qualité. Dans tous les quartiers de la ville, on nourrit des vaches qui donnent du lait frais à ceux qui en ont beſoin. Comme elles ne peuvent point ſor- Denrées & productions du pays.

tir, de temps en temps on les reconduit en terre ferme, & on en amene d'autres. Un ſpectacle amuſant, c'eſt de voir tous les matins la quantité de barques chargées de denrées de conſommation qui arrivent de tous côtés dans cette ville, & qui ſe rendent aux différens marchés. L'ordre établi eſt ſi exact, que dans les temps même du plus grand débit les denrées n'augmentent pas de prix, & ſont auſſi abondantes que dans toute autre ſaiſon. C'eſt cette police qui attache ſinguliérement le peuple au gouvernement ſous lequel il vit; il eſt sûr de trouver toujours, & au même prix, ce qu'il lui faut pour ſa conſommation journaliere... Outre les huiles qui ſe font en terre ferme, l'iſle de Corfou en fournit plus que la ville de Veniſe n'en peut conſommer; & il n'eſt pas permis d'y en faire entrer d'autres, à moins que de payer des droits qui en triplent la valeur réelle. Les huiles de Provence ſont d'une qualité bien ſupérieure; mais le prix où elles ſont, fait que l'on en débite très-peu. La ſeigneurie même donne l'exemple de ſe contenter des denrées du pays. Dans les repas ſolemnels, à l'exception de quelques vins étrangers qui y ſont permis, on n'y ſert rien

que

que ce que produisent les états de la république.

La pêche contribue beaucoup à l'aisance dans laquelle vivent les Vénitiens. Les lagunes fournissent une quantité inépuisable de poissons & de coquillages de toute espece, & qui se vendent au plus bas prix. On y prend de bonnes huitres ; celles qui se tirent de l'arsenal & des environs, sont fameuses en Italie, où on les transporte pendant l'hiver.

Ce qui manque essentiellement à Venise, c'est l'eau douce. La ville est fournie d'une quantité de citernes publiques & particulieres ; mais comme elles ne peuvent être remplies que par les eaux de pluies, il arrive presque toujours qu'elles sont à sec dans le temps des chaleurs, à la suite des hivers pendant lesquels les vents du nord & les gelées ont dominé. Au mois de mai 1762, il y avoit cinq mois qu'il n'avoit plu à Venise ; toutes les citernes étoient taries, & le peuple souffroit véritablement de la disette d'eau ; on n'en avoit d'autre pour boire, que celle que l'on alloit puiser dans la Brenta, & qui ayant été échauffée, battue & viciée par quelque mélange d'eau de mer dans le transport,

étoit d'une très-mauvaise qualité. Le gouvernement, les ambassadeurs, les gens riches en faisoient venir tous les jours des grandes barques, qui se distribuoient au peuple de chaque quartier, & qui y couroit avec le plus grand empressement. Les bateliers en transportent dans des tonnes, & la vendent. C'est un accident difficile à sauver dans la position où est Venise. Cependant je n'ai pas oui dire qu'il en résultât aucun inconvénient pour les naturels du pays. Ceux qui en souffrent le plus, sont les étrangers, qui boivent peu de vin, & qui ne sont pas accoutumés aux eaux de ce pays, qui sont fort pesantes, & qui affoiblissent beaucoup l'estomac. Je crois qu'en les laissant déposer, & en les faisant bouillir ensuite, on les rendroit plus salubres.

Quoique les denrées à Venise soient à très-grand marché, à cause de leur abondancc, les auberges n'y sont pas moins dispendieuses, sur-tout dans les temps de fêtes publiques, telles que le carnaval & l'Ascension, qui y attirent beaucoup d'étrangers. Les logemens y sont alors d'une cherté immense, & la table y est d'un prix fort au-dessus de sa valeur. Le reste de l'année, c'est la ville

d'Italie où l'on vit à meilleur compte, & où l'on eſt obligé de faire le moins de dépenſe extérieure.

114. Les loix ſomptuaires, à l'exécution deſquelles les cenſeurs tiennent la main, fixent la maniere & la couleur dont chacun doit être habillé. Tous les ſeigneurs qui ſont dans la magiſtrature, & les officiers inférieurs des tribunaux, ſont la plus grande partie du jour en robe noire & en grande perruque, vêtus ſi uniformement, que le noble n'y eſt point diſtingué du ſecrétaire citadin. On prétend que cette uniformité eſt une politique du gouvernement, qui veut multiplier aux yeux du peuple le nombre de ſes maîtres, & lui faire illuſion ſur leur force & leur puiſſance, à en juger ſeulement par le nombre. Le reſte du jour, les uns & les autres doivent porter un manteau gris, en hiver de camelot, en été de taffetas, avec un habit modeſte par-deſſous. On ferme les yeux ſur la conduite des jeunes patriciens, qui ſouvent portent des habits fort riches ſous le manteau : on ſçait que dès qu'ils ſeront dans les grandes charges, ils obſerveront fidellement les loix & la modeſtie qu'elles preſcrivent. En effet, c'eſt un uſage ſi bien établi à Veniſe, Loix ſomptuaires.

que les premiers magiſtrats de la république, lorſqu'ils ſont hors de chez eux, & chargés même d'affaires qui demandent de la repréſentation extérieure, ont peine à s'accoutumer à ce faſte d'habits qui eſt d'uſage à préſent. Je puis citer en exemple le ſeigneur Alviſe Mocenigo, procurateur de ſaint Marc, que j'ai vu ſéjourner aſſez long-temps à Florence, au retour de ſon ambaſſade extraordinaire à Rome & à Naples. Il y fut toujours vêtu très-ſimplement, de même que ſes fils & ſon frere qui l'accompagnoient. Il a ſuccédé en 1763 au ſéréniſſime Marco Foſcarini, doge qui n'a pas ſurvécu un an à ſon élection.

Ainſi il régne à Veniſe une grande uniformité extérieure. Dans les temps de réjouiſſances publiques, tout eſt de maſques vêtus les uns comme les autres; le reſte de l'année, tout eſt de manteaux gris. Les eccléſiaſtiques portent le manteau noir de camelot ou de ſoie, de même forme que celui des laïques, l'habit court, le petit collet, & les cheveux ronds: il eſt très-rare d'en voir en perruques.

Il n'en eſt pas de même des femmes: comme on leur a permis d'adopter les

modes étrangeres, & de s'habiller à leur fantaisie, elles ne suivent que leur goût dans ce genre, & préferent les modes Françoises à toutes les autres. Celles du premier rang font beaucoup de dépenses en ajustemens, sur-tout en diamans & en perles; & on peut dire qu'elles se parent avec goût, non pour aller aux spectacles, où elles se montrent dans le plus grand négligé, & très-souvent les cheveux en papillottes, parce qu'elles sont censées y être *incognito*, quoique la porte de la loge soit ouverte à tous ceux qui veulent venir y faire visite. Les citadines & les femmes du peuple s'habillent aussi bien que leur fortune le leur permet: quand elles sortent, elles portent une espece de coiffure ou grand voile de taffetas noir, qui est croisé par-devant, & renoué par-derriere, avec une grande juppe ou tablier, aussi de taffetas noir, qui les enveloppe en entier, & ne laisse presque rien voir de leur robe qu'une partie des manches. Ordinairement elles n'ont point d'autre coiffure que ce voile, qui est fort avancé, mais qu'elles gouvernent avec une sorte d'adresse & de coquetterie qui leur est particuliere; & quoiqu'elles paroissent fort enveloppées,

elles savent & regarder & se faire voir autant qu'il leur plaît, sans montrer la moindre affectation. Cette maniere de s'habiller est fort décente, & toute à l'avantage des femmes.

Le peuple même, les artisans aisés, quand ils vont par la ville, sont habillés comme les citadins. Il n'y a que les gens qui sont dans le travail actuel, les porte-faix & autres de cette espece, qui à Venise comme par-tout ailleurs, présentent le spectacle mouvant de la misere de leur état, qu'ils cherchent à vaincre à la sueur de leur front. J'ai déja parlé des gondoliers, & de la maniere dont ils sont habillés : ils sont une partie considérable du peuple de Venise.

Qualité de l'air.

115. Malgré la position de Venise dans une espece de marais, l'air n'y est pas mal sain; on y voit beaucoup de vieillards dans tous les états; les hommes conservent de la fraîcheur & de la force jusqu'à un âge fort avancé; les femmes n'y vieillissent pas si-tôt que dans les climats chauds de l'Italie, ce que l'on attribue en général à la qualité de l'air; à quoi on peut ajoûter que la sobriété avec laquelle on y vit, contribue beaucoup. Quant aux lagunes ou marais, il est très-rare que, même dans

les plus grandes chaleurs, les canaux exhalent une mauvaise odeur; l'eau n'y est point stagnante, & est renouvellée & mise en mouvement par le flux & reflux; seulement après les longues sécheresses dans les endroits les plus fréquentés, on s'apperçoit au fort du jour d'une odeur un peu forte, mais qui n'a rien de fétide, & qui est à-peu-près la même que celle que la mer Méditerranée exhale sur tous ses bords, & qui est plus sensible quand elle est agitée, que lorsqu'elle est tranquille. Une preuve que l'air de Venise est sain, c'est que les étrangers qui se portent bien, s'y accoutument aisément, sur-tout quand ils ont la précaution de prendre de l'exercice en marchant, ce qui n'est pas trop d'usage dans ce pays, où l'on ne sort qu'en gondole.

Les Vénitiens sont en général grands & bien faits; ils ont la physionomie spirituelle & gaie; il faut en excepter ceux qui ont quelque part au gouvernement, & qui dès-lors deviennent très-sérieux, au moins à l'extérieur. Les femmes y sont d'un beau sang, comme ils le disent eux-mêmes, *bel sangue*, communément bien faites & de belle taille: j'ai parlé ailleurs de leur caractere...

Cette nation en général est aimable, estimable à bien des égards, & mérite d'être connue.

Suite de l'Etat de Venise. Padouan.

Canal de la Brenta.

116. Nous retournâmes de Venise à Padoue, par la même voie que nous y étions arrivés, dans une grande péote sur le canal de la Brenta. Rien n'est plus magnifique & plus riche que les bords de ce canal, qui s'étend de Fusina sur les bords des lagunes dans la longueur d'environ vingt milles. Quatre portes ou écluses soutiennent les eaux de ce canal à une hauteur toujours à-peu-près égale. La premiere *a stra*, la seconde *al dolo*, la troisiéme *alla mira*, la quatriéme *a moranzan*. La campagne qui l'environne est de la plus grande fertilité, & produit toutes sortes de grains & de fruits. Outre plusieurs beaux villages bâtis sur le canal, on voit des deux côtés, dans toute sa longueur, une multitude de maisons de campagne des nobles Vénitiens, accompagnées de beaux jardins & de promenades couvertes, ornées de statues & de vases, parmi lesquelles le palais Pisani, situé à gauche du canal en descendant, est

de la plus grande magnificence, tant par la richesse de sa construction, que par les dehors qui le précédent, & qui aboutissent immédiatement sur le canal. Ce qui contribue encore à rendre cette route agréable, c'est la multitude de barques, de gondoles, de péotes qui montent & descendent continuellement; le peuple nombreux que l'on voit le long des chemins, sur-tout dans les villages, qui vient présenter aux étrangers des fruits de toute espece, des pâtisseries, des fleurs. Tous ces objets réunis rendent la navigation de ce canal très-riante, & retracent à l'esprit une peinture vivante de ces lieux de délices si fameux dans l'antiquité; de ce célébre fauxbourg de Daphné, situé au midi d'Antioche; & des côtes de Baïa, dans les beaux temps de la république romaine. Dans la belle saison de l'année, les nobles qui ne sont pas occupés à des charges qui demandent leur présence à Venise, sortent du sein des flots, pour venir en terre ferme jouir du beau spectacle d'une campagne riante & fertile, diversifiée par mille objets plus intéressans les uns que les autres, dans des contrées où la végétation se fait avec une force, une beauté qui don-

nent une idée de ce qu'étoient les productions de la terre, lorsqu'elles sortirent immédiatement des mains du créateur. Cette fertile & riche plaine est terminée par la ville de

Padoue & ses révolutions. Sa situation.

117. Padoue, capitale du Padouan, borné au levant par le duché de Venise, au midi par le Polesin de Rovigo, au couchant par le Vicentin, au nord par le Trevisan. Cette ville est l'une des plus anciennes d'Italie; la tradition est qu'elle fut bâtie long-temps avant Rome. Du temps de Virgile, on regardoit Antenor, l'un des compagnons d'Enée, comme son fondateur; il en parle ainsi dans le livre de l'Enéïde. Lorsque les Romains eurent subjugé toute l'Italie, ils conserverent une sorte de respect pour la ville de Padoue, en la traitant moins comme sujette que comme alliée; ils accorderent le droit de bourgeoisie à ses habitans, & lui permirent d'avoir un sénat fixe dans ses murs; en reconnoissance de quoi la ville de Padoue fut toujours fidellement attachée à Rome, & ne s'en sépara que lorsque les Barbares du Nord eurent anéanti sa puissance en Italie. Attila s'empara de Padoue, & la réduisit en cendres. Narsès la fit rebâtir; mais les

Lombards la traiterent aussi mal que les Huns. Elle ne se rétablit de ses malheurs qu'après que Charlemagne eut détruit l'empire des Lombards en Italie : alors elle redevint florissante, elle reprit son ancienne forme de gouvernement, & fut administrée par des consuls & des podestats. Dans le treiziéme siécle, Ezzelin de Romano s'empara du souverain pouvoir, & gouverna en tyran absolu. Après sa mort, les Padouans rentrerent dans leurs droits, se gouvernerent comme auparavant, & étendirent leur puissance sur une grande partie des provinces qui composent aujourd'hui la seigneurie de Venise. Cet heureux état dura peu. Les divisions intestines obligerent les Padouans à reconnoître les Carrares pour leurs seigneurs. Ils y dominerent jusqu'en 1406, que la république de Venise soumit Padoue par la force des armes, & la réunit à son domaine avec le pays qui en dépend, après avoir fait étrangler François Carrare, dernier seigneur de Padoue, & ses deux fils.

Cette ville, située dans le territoire le plus fertile de la Lombardie, est arrosée par le Bachiglione & la Brenta, deux rivieres qui coulent des Alpes

Trentines dans la mer Adriatique, après s'être réunies sous les murailles de Padoue. Son enceinte actuelle est fort vaste; elle a été revêtue de bonnes fortifications, depuis qu'elle appartient à la république, sur-tout après quelle eut été assiégée inutilement en 1509 par l'empereur Maximilien I. On la divise en vieille & nouvelle ville, qui sont encore séparées l'une de l'autre par des murailles, des tours, & des fossés pleins d'eau. La vieille ville donne une juste idée de l'ancienne Padoue; elle est en général mal bâtie, encore plus mal pavée; presque toutes les rues étroites, mais elles sont bordées de portiques, sous lesquels on marche commodément; on y voit des marchands & des artisans de toute espece, pour le service de la ville & du pays qui en depend.

La justice y est administrée par un podestat, qui est toujours un senateur Vénitien du premier rang, & déja âgé; il a pour adjoint un capitaine d'armes, qui a inspection sur le militaire & la garde de la ville. Ce gouvernement est un des plus considérables de la république, & il n'est confié qu'à un patricien d'une prudence consommée, qui puisse tenir dans la plus exacte subordination

la nobleſſe de Padoue, qui ſe ſouvient non-ſeulement d'avoir dominé dans le ſenat autrefois établi dans cette ville, mais qui regarde la république de Veniſe comme une puiſſance qui devroit encore dépendre d'elle, comme elle en dépendoit effectivement, lors de ſon premier établiſſement dans les lagunes. Le ſénat de Veniſe, qui a pu autrefois avoir quelque raiſon de craindre les Padouans, les fait obſerver, & les tient dans la plus exacte dépendance; ce qui paroît un joug inſupportable à la nobleſſe de ce pays, ſur-tout à celle dont la généalogie remonte bien haut, (& il y a peu de pays au monde où on en faſſe de plus belles). Quelque riche qu'elle ſoit, elle eſt obligée de ſe borner aux occupations les plus pacifiques & les moins capables de donner quelque ombrage au ſenat de Veniſe, ſi jaloux de ſes droits. La juſtice y eſt rendue avec la plus grande exactitude, ſur-tout au peuple.

Univerſité Cabinet d'hiſtoire naturelle.

118. Ce qui, dans les derniers ſiécles, a rendu la ville de Padoue célébre dans toute l'Europe, eſt l'univerſité, qui y fut établie en 1222 par l'empereur Frédéric. Les différentes révolutions qu'occaſionnerent les changemens d'état & les guerres des Padouans, la dérangerent fort

dans ses exercices, sans cependant les interrompre totalement. En 1431, après que les Vénitiens en furent paisibles possesseurs, ils contribuerent, autant qu'il fut en eux, à lui rendre son premier éclat, en quoi ils furent secondés par Alfonse, roi d'Aragon. Alors on vit les nobles Vénitiens partager leur temps entre les soins du gouvernement, & l'honneur de donner des leçons de toutes les sciences dans l'université de Padoue. Les professeurs & les écoliers tenoient le premier rang dans la ville, & étoient favorisés en tout par le gouvernement, qui les regardoit comme une espece de garnison qui leur répondoit de la fidélité des habitans. Quoique cette université produise de temps en temps quelques sujets d'un mérite distingué, surtout dans l'étude du droit & de la médecine, elle est fort déchue de son ancienne splendeur; on n'y voit plus cette quantité d'étudians de toutes les nations, qui venoient s'y établir pour une longue suite d'années. La ville y a perdu par rapport au commerce, & y a gagné pour la tranquillité, les habitans étant plus les maîtres chez eux, que lorsqu'une foule de jeunes gens de toutes les nations y exerçoient une sorte

d'empire, dans un âge où les passions les plus vives les gouvernoient plus que la raison.

L'université de Padoue a pour souverains magistrats deux procurateurs de saint Marc, que l'on appelle *reformatori dello studio di Padoa*. Leurs fonctions répondent à celles de proviseurs de Sorbonne : outre cela, ils sont chargés de prendre connoissance de tous les livres qui s'impriment dans l'état, d'en permettre le débit, & d'avoir soin qu'ils ne soient pas mis en vente avant que les libraires en ayent porté les exemplaires aux bibliothéques publiques.

Le palais de l'université, où sont les chaires des professeurs qui donnent des leçons publiques de toutes les sciences, est situé dans le centre de la ville ; il est vaste & bien bâti ; la cour est entourée de deux galeries de bonne architecture, l'une au-dessus de l'autre. Ce qu'il y a de plus curieux, est le théâtre anatomique, meublé de plusieurs squelettes, les uns artificiels, les autres naturels ; il est bien entendu, & construit dans le goût de celui de Bologne. Le cabinet d'histoire naturelle, commencé par le médecin Vallisnieri, & continué par son fils, est bien composé & fort riche ; il

embrasse toutes les parties intéressantes de cette science. La salle où il est placé est grande & bien éclairée; on y voit des pétrifications singulieres & très-curieuses, une riche suite de métaux & de minéraux. La collection des coquilles est considérable ; on n'y a admis que celles que leur beauté, leur singularité ou leur rareté rendoient dignes d'y être placées. Il y a beaucoup de bezoars. La partie qui regarde l'anotomie, & qui est dans un cabinet séparé, présente une collection singuliere de parties du corps humain, qui se sont ossifiées par quelque accident... Le jardin des simples, établi en 1546 par la république, où les professeurs de botanique vont faire leurs démonstrations, est situé dans la ville neuve, entre les églises de saint Antoine & de sainte Justine... Douze Colléges établis à Padoue dans différens quartiers, & fondés par un cerrain nombre de boursiers, font du corps de l'université. Les deux derniers sont établis pour les Grecs, c'est-à-dire pour les sujets de la république nés en Candie, dans les isles de l'Archipel, & dans les places du Levant.

Près de l'université est le palais de la justice, ou hôtel-de-ville, bâti sur les

ruines de l'ancien ſénat de Padoue. Le bâtiment eſt vaſte & d'une architecture fort noble; la ſalle principale eſt l'une des plus grandes qu'il ſoit poſſible de voir, elle a cent dix pas de long & quarante-ſix de large; la voûte eſt une charpente à plein ceintre d'une exécution fort hardie, lambriſſée & peinte en dedans, couverte en dehors de plomb. On voit dans le fond quelques peintures anciennes du Giotto, fort altérées, dans leſquelles cependant on voit encore quelques-unes des modes du quatorziéme ſiécle, parmi les monumens élevés à l'honneur des illuſtres Padouans, & dont cette ſalle eſt décorée : on doit remarquer ſur-tout celui qui a été érigé à la mémoire de Tite-Live, que le peuple de Padoue regarde comme le tombeau de ce célébre hiſtorien. Au bout de cette ſalle eſt une pierre ronde qui s'éleve d'environ un pied hors du pavé; on l'appelle la pierre d'opprobre : c'eſt là où vont ſe placer ceux qui n'ayant pas de quoi payer leurs dettes, permettent aux juges de les déclarer inſolvables & infâmes. Cette peine à laquelle ils ſe ſoumettent volontairement, les met à l'abri des pourſuites de leurs créanciers; c'eſt un ancien uſage du

pays, maintenu ſans doute en faveur du peuple, qui craint moins la honte que la peine. Devant ce palais eſt une fort grande place entourée en partie de portiques.

Le podeſtat habite l'ancien palais des Carrares; il eſt fort vaſte, orné de quelques peintures & d'une bibliothéque publique; au-devant eſt un corps-de-garde de troupes de la république, d'où ſont tirés les ſoldats placés en différens poſtes du palais pour la garde d'honneur du podeſtat. Ce palais eſt ouvert à toute heure & à toutes perſonnes, qui peuvent parler librement au podeſtat, & qui en reçoivent de promptes réponſes à leurs demandes.... L'ancien arſenal qui eſt dans ce quartier, a été changé en grenier d'abondance : ſa conſtruction extérieure annonce encore ſon premier uſage... L'amphithéâtre, appellé *palaſſo dell' arena*, a quelques reſtes d'antiquité, recouverts en partie par les maiſons qui l'environnent : il eſt de forme ovale, & ſert encore aux ſpectacles & aux fêtes qui ſe donnent au peuple.

Cathédrale. Sainte Juſtine. S. Antoine.

119. La cathédrale, ſituée au milieu de la ville, reconnoît pour ſon premier évêque ſaint Prodoſcime, vivant à la

fin du troisiéme siécle de l'Eglise. Son évêque est suffragant d'Aquilée : elle a un clergé nombreux & très-riche ; on appelle dans le pays ses chanoines, les cardinaux de Lombardie, à raison de leurs gros revenus. Le siége épiscopal est presque toujours occupé par un cardinal noble Vénitien. Le pape Clément XIII, avant son exaltation, étoit évêque de Padoue; il a été remplacé par le cardinal Sante Veronese.... Le séminaire de ce diocèse est l'un des plus magnifiques d'Italie; il a de très-grands revenus, qu'il doit en partie au cardinal Grégoire Barbarigo, évêque de Padoue, qui avoit un grand zèle pour la discipline ecclésiastique, & l'instruction des clercs de son diocèse. Il a établi dans ce séminaire une imprimerie fameuse, d'où sortent des livres imprimés en toutes sortes de langues, même orientales. La belle édition de l'alcoran faite par Maraccius à la fin du dernier siécle, est sortie des presses du séminaire. Le cardinal Barbarigo mourut en 1697.

Sainte Justine, abbaye chef d'ordre d'une congrégation de Bénédictins réformés, est située dans la ville neuve. L'église, toute bâtie de marbre, est

d'une magnificence éclatante ; à quoi contribue beaucoup son pavé à compartimens de marbres rouges & blancs : toutes les proportions en sont grandes, nobles & bien entendues : il n'y a qu'un seul ordre d'architecture qui s'éleve du sol de l'église jusqu'à la voûte qu'il porte ; maniere simple & en même temps très-majestueuse, dont l'aspect imposant prouve que dans ces sortes d'édifices il ne faut multiplier ni les ornemens, ni les ordres. Le maître-autel est bien composé, & revêtu de beaux marbres : le tour du chœur est couvert d'une boiserie ornée de petits bas-reliefs bien sculptés, mais qui seroient mieux partout ailleurs que dans ce vaste édifice où on les apperçoit à peine. Au fond du chœur est un grand & beau tableau de Paul Véronese, représentant le martyre de sainte Justine, patrone de la ville. Il y a dans la tour de l'église vingt-quatre chapelles, qui toutes doivent être décorées de différens groupes exécutés en marbre ; plusieurs sont finis, parmi lesquels est une descente de croix dans le goût du cavalier Bernin. Cette noble décoration, pour laquelle on n'admet d'autre matiere que le marbre, assure à la beauté de cette église une durée inaltérable : la

solidité de sa construction, la propreté avec laquelle elle est tenue, en conserveront les ornemens toujours dans cet état brillant qui fait une partie de leur mérite, & qui prévient si avantageusement. L'église est couronnée de six coupoles qui y répandent une très-grande lumiere. Les bâtimens réguliers, les cloîtres, les jardins sont vastes, bien bâtis, & bien entretenus; la sacristie est fort riche. Tous ces ouvrages se font aux dépens de l'abbaye, qui a de grands revenus.

S. Antoine, église de Franciscains, appellée par excellence dans le pays l'église du saint *Chieza del santo*. Ce saint, connu sous le nom de saint Antoine de Padoue, où il mourut en 1231, après y avoir vécu long-temps avec la plus grande édification, étoit né à Lisbonne en Portugal. Les miracles que Dieu a accordé à ses prieres pendant sa vie, ceux qui se sont opérés à son tombeau après sa mort, ont fait de cet endroit un des lieux de dévotion les plus fameux de l'Italie. Il y vient continuellement des pélerins de tous les côtés. L'église du saint est un très-grand édifice gothique d'une ancienne construction. La chapelle où l'on conserve ses reliques est

revêtue de grands bas-reliefs qui représentent les principales actions de la vie du saint. Ils sont du Lombardi, du Sansovino & du Campagna; ils ne sont pas tous de la même bonté de dessein & d'exécution. Celui qui représente le saint au moment de prendre l'habit de Franciscain, est du Campagna, & le meilleur de tous. La voûte est ornée d'arabesques, de petits bas-reliefs, & autres ornemens bien exécutés pour les détails, mais en trop grand nombre & confus. L'autel de cette chapelle est enrichi de plusieurs statues de bronze : au-devant sont douze grosses lampes d'argent toujours ardentes. Les chapelles qui sont autour du chevet de l'église, ont quelques bons tableaux modernes, parmi lesquels la décollation de saint Jean, par le Piazzetta; le martyre de saint Barthelemy, & celui de sainte Agathe, par le Tiepolo.... On voit que la dévotion du saint a contribué beaucoup à enrichir l'église & le couvent des Franciscains... Dans l'oratoire du saint, qui est sur la place où est bâtie l'église, on montre quelques tableaux que l'on dit être du Titien : ils ont pour sujets différens miracles faits en faveur de la ville de Padoue. Soit que ces tableaux ayent été

gâtés, & restaurés ensuite par une main peu habile, on n'y reconnoît point la beauté du pinceau du Titien.

Devant une des portes principales de cette église est la statue équestre en bronze de Gattamelata de Narni, capitaine général des armées de la république : elle est sur un piédestal élevé, revêtu de marbres & de bronzes ornés de quelques bas-reliefs, & d'une inscription composée par ordre du sénat, à la louange du héros qui est représententé.

S. Augustin, église de Dominicains, que l'on prétend avoir été anciennement un temple de Junon, que les Carrares, seigneurs de Padoue, consacrerent au culte du vrai Dieu : c'est la tradition du pays, je ne sai sur quoi fondée ; car on n'y remarque rien qui annonce la haute antiquité que l'on veut donner à cette construction.

Dans la rue saint Laurent, à côté de l'église des Servites, est un tombeau ancien, élevé sur quatre colonnes, que l'on dit être celui d'Antenor, compagnon d'Enée, & fondateur de Padoue. Une épitaphe en quatre vers latins, l'annonce ainsi : elle est en caracteres gothiques encore lisibles. On prétend

que l'on voyoit autrefois ſur ce même tombeau une autre épitaphe que voici.

Hic jacet Antenor, Paduanæ conditor urbis,
Proditor ille fuit, hique ſequuntur eum.

Si jamais elle a exiſté, comme on le dit, les Padouans ont eu grande raiſon de la faire diſparoître. Vis-à-vis eſt un tombeau à peu près de même forme, & qui paroît avoir été poſé pour faire ſymétrie avec celui d'Antenor : il eſt de Titus Lovatus, Padoüan, chevalier, juge & poëte, mort en 1300. Il prétendit avoir trouvé les os d'Antenor, & lui fit ériger le tombeau dont j'ai parlé. On voit ſur le tombeau de Lovatus deux écuſſons en relief, mais ſans armoiries ni émaux.

Voilà ce que j'ai remarqué de plus curieux dans la ville de Padoue.

Fête du ſaint. Fertilité & productions du pays.

120. Le temps où elle eſt la plus brillante, c'eſt au mois de juin : on y célébre le treize la fête du ſaint; on y ouvre en même-temps une foire fameuſe. Les acteurs qui ont tenu les différens théâtres de Veniſe pendant la foire de l'aſcenſion, viennent repréſenter ſur ceux de Padoue pendant trois ſemaines ou environ, que dure la foire & l'affluence

fluence des étrangers qui y paſſent ce temps, tout occupé de fêtes de différentes eſpeces, de maſcarades, de promenades générales, de courſes de chevaux & même d'ânes, de ſpectacles & de jeux, qui ſe font, pour la plus grande partie, dans ces vaſtes places ou champs qui ſont dans la nouvelle ville du côté de ſaint Antoine & de ſainte Juſtine ; ce qui met alors un grand mouvement dans cette ville aſſez triſte & fort tranquille en toute autre ſaiſon.

Le peuple y paroît pauvre ; il y a quelques maiſons de nobles très-riches, mais qui vivent dans une ſorte d'eſclavage. Le pays abonde en toutes ſortes de denrées de conſommation, & qui ſont de bonne qualité. Les vins qui croiſſent dans ſes environs paſſent pour très-bons ; les blancs ſur-tout ſont agréables à boire, mais très-fumeux. On dit que les étrangers qui ſe déterminent à y faire quelque ſéjour, y trouvent une ſociété honnête, douce & agréable, & y jouiſſent d'une grande tranquillité. Comme il y a peu d'objets de diſſipation, excepté le temps de la fête du ſaint, cette ville convient beaucoup à ceux qui veulent employer quelques années à l'étude. Les bibliothéques qui

font dans la ville, & l'univerfité qui a toujours quelques profeffeurs d'un mérite diftingué, fourniffent des reffources certaines, & des agrémens que l'on ne trouveroit pas dans une ville plus brillante, & où la diffipation feroit plus grande.

Route de Padoue à Vicence.

121. La route de Padoue à Vicence fe fait par un chemin uni, à travers une plaine très-fertile, arrofée de plufieurs ruiffeaux, & coupée de canaux artificiels, pour diftribuer les eaux dans toute la campagne. On s'apperçoit, en approchant de cette ville, par la quantité de mûriers qui y font plantés, de même que par divers bâtimens confidérables deftinés uniquement à nourrir les vers, & à donner les premieres préparations à la foie, que l'on y fait un grand commerce de cette marchandife... Tout ce pays eft fi fertile, fi riant, & peuplé de tant de gibier, qu'on l'appelle le jardin & la boucherie de Venife.

Vicence, (*Vicenza*) ville épifcopale fous le patriarchat d'Aquilée, très-anciennement bâtie, ou par les Gaulois Senonois, fuivant Tite-Live, ou par les Tofcans, au rapport de Pline. Elle appartient aujourd'hui à la république de Venife, dont elle fe dit la fille aî-

née, parce qu'elle eſt la premiere ville de terre ferme qui ſe ſoumit volontairement à ſon domaine en 1404, après avoir eu pour ſeigneurs particuliers les Leſcale de Vérone, & Jean-Galeas Viſconti, duc de Milan. L'empereur Maximilien I. s'en empara en 1509, & la rendit aux Vénitiens par le traité de 1516. Elle eſt gouvernée par un podeſtat ou recteur, dont les fonctions ne durent que ſeize mois. Tous les quatre ans, le ſénat envoie un pauvre noble remplir cette place, à cauſe du préſent en argent que la ville eſt en uſage de faire tous les cinq ans à ſon recteur. Elle a environ quatre milles de tour, dans une forme aſſez irréguliere : on la dit peuplée de trente mille ames. Le Bachiglione traverſe une partie de la ville, & reçoit les eaux du Rerone, autre riviere qui vient s'unir à lui au bas de la ville. On voit dans l'enceinte de la ville, ſur le Bachiglione, pluſieurs moulins & uſines, ſur-tout pour les manufactures où l'on travaille la ſoie, & qui ſont conſidérables.

122. Pluſieurs édifices, conſtruits ſur les deſſeins du Palladio, célébre architecte, né à Vicence dans le ſeiziéme ſiécle, font l'ornement principal de cette Egliſes. Palais. Edifices publics.

ville, & méritent toute l'attention des étrangers. La place qui est devant le palais public, environnée de portiques, la décoration extérieure de ce palais qui étoit d'ancienne construction gothique, ainsi qu'on en peut juger par la tour de l'horloge qui y tient, & que l'on a conservée, sont l'ouvrage du Palladio, de même que le bel arc de triomphe qui en est peu éloigné. Dans la grande salle où le podestat rend la justice, assisté des conseils ou assesseurs qu'il se choisit parmi les jurisconsultes de la ville, sont plusieurs grands tableaux, parmi lesquels le jugement dernier, par le Titien, & un autre qui représente la sortie de Noé hors de l'arche, par Paris Bordone.

L'église cathédrale dédiée à saint Vincent, est une grande construction gothique. Le grand-autel, d'une belle forme, est décoré de marbres précieux : on y voit quelques tableaux qui ont du mérite... A santa Corona, église de Dominicains, où l'on conserve une épine de la couronne du Sauveur, est un magnifique tableau de Paul Véronese, & bien conservé : il représente l'adoration des Rois. La figure de la Vierge & celle des Anges qui sont dans la gloi-

re, sont d'une beauté à ravir. Le peintre a jugé à propos d'habiller un des Rois en sénateur Vénitien, & il n'y a pas à douter que ce ne soit le portrait de quelqu'un de son temps.

Palazzo Vecchia, hors de la porte de Vicence, dans une belle situation, est une maison charmante, tant pour l'architecture extérieure, que pour la distribution des dedans décorés avec goût & propreté, & l'agrément des jardins. Le salon qui s'éleve jusqu'au haut de la maison, avec des galeries pour communiquer dans les appartemens du haut, est très-richement décoré; on y voit quatre grands tableaux de Luc Jordan, qui ont pour sujets le jugement de Salomon, l'enlevement des Sabines, le massacre des Innocens, & les vendeurs chassés du temple; ils sont d'une belle composition, très-bien peints, & doivent être mis au rang des meilleurs ouvrages de ce peintre célébre. Le plafond, qui a pour sujet principal un héros assis sur un lion entouré des sciences & des arts, est un ouvrage excellent du Tiepolo, d'une couleur belle & éclatante, & sur-tout bien composé. Il y a beaucoup d'autres tableaux

dans cette maison, parmi lesquels deux tableaux de paysages avec des animaux, peints par Salvator Rosa, avec autant de force que de vérité.

Théâtre olympique du Palladio.

123. Par-tout à Vicence on reconnoît quelques productions du génie admirable du Palladio. Son goût dominant étoit de décorer ses constructions de colonnades qui sont toujours d'un grand effet & fort noble; mais son chef-d'œuvre, ce qui prouve la grande connoissance qu'il avoit de la belle architecture grecque, est le théâtre qu'il a fait construire dans le goût antique, qui subsiste en entier, & très-bien conservé : on l'appelle à Vicence *theatro olimpico.* Le plan est un ovale coupé sur sa longueur, dont la moitié est destinée à placer les spectateurs, l'autre est occupée par la scène. La partie où sont les spectateurs est l'idée de construction la plus heureuse que l'on puisse imaginer en ce genre. La forme d'un ovale coupé par le milieu met les spectateurs à portée d'entendre & de voir commodément. Plusieurs rangs de gradins s'élevent du parterre, jusqu'au tiers de la hauteur de la salle : ensuite est un rang de grandes loges, ornées d'une colon-

nade, couronnée d'une baluſtrade & de pluſieurs ſtatues des poëtes fameux, & autres grands hommes de la Grece. Au-deſſus eſt un ſecond ordre de gradins, moins larges que les premiers, mais capables de contenir beaucoup de ſpectateurs : ils ſe perdent ſous une grande corniche qui borde le plafond. Au bas eſt le parterre, plus long que large. L'orcheſtre eſt placé ſur les côtés. La ſcène eſt avancée de façon à être également expoſée à la vue de tous les ſpectateurs. Les décorations du théâtre y ſont d'un goût ſingulier; elles repréſentent une partie d'une ville grecque en relief, avec des fuyans de perſpective. L'uſage actuel des décorations peintes, que l'on change à propos, eſt plus capable de faire illuſion. Le Palladio, immédiatement après qu'il eut conſtruit ſon théâtre en 1585, eut la ſatisfaction d'y voir repréſenter l'Œdipe de Sophocle; & on n'oublia rien à cette repréſentation de ce qui pouvoit rappeller aux ſpectateurs les beaux jours de la Grece. On ne manque pas de vendre aux voyageurs qui vont voir ce théâtre fameux, un volume in-4°. avec les plans gravés de ce théâtre, & leur explication.

Hors de la ville, eſt une très-grande place fermée de murs, entourée de foſſés, & plantée de quelques rangs d'arbres; on l'appelle le *champ de Mars*, & elle étoit autrefois deſtinée aux exercices militaires : aujourd'hui elle ſert de promenade publique en été, & on y tient les foires. A Vicence, comme dans toute l'Italie, l'uſage eſt de ſe promener tous les jours à vingt-trois heures en carroſſe ſur un pavé très-incommode.

Madonna di Monte Berrico.

Grande uſine à filer la ſoie

124. A deux milles environ de Vicence, ſur une montagne aſſez haute, eſt la fameuſe égliſe des Servites, dite la *Madonna di monte Berrico*. On y va ſous un long portique couvert, qui commence a peu de diſtance de la ville, & qui eſt bâti à l'imitation de celui qui conduit de Bologne à la *Madonna di ſan Luca*. Les trois faces extérieures de l'égliſe, qui ſont iſolées, ſont revêtues de marbre, & très-ornées d'architecture & de ſculpture. L'intérieur de l'égliſe eſt d'une aſſez belle conſtruction, mais entierement couverte de tableaux d'*ex voto*, , qui s'y multiplient au point que l'on a été obligé de porter les plus anciens & les moins conſidérables dans des corridors & le long des

escaliers de la maison: ceux qui sont d'orfévrerie, occupent le premier rang & le plus honorable. ... Dans le réfectoire des religieux, est un très-grand tableau de Paul Véronese: le sujet est un repas où assiste Jesus-Christ; le pape est placé au milieu de la table, entre le Sauveur & saint Pierre; deux cardinaux sont en retour aux deux bouts de la table. Cette composition singuliere est très-bien peinte. La table est placée sous un portique d'une riche architecture: au deux côtés sont des escaliers qui montent à l'étage du haut, & sur lesquels sont placés différens groupes. Ce tableau commence à souffrir des injures du temps.

De la maison des Servites, & de la plate-forme qui est devant l'église, on a la plus belle vue & la plus variée, terminée d'un côté par les Alpes, & de l'autre par la mer. On distingue très-bien la ville de Padoue, qui en est éloignée de dix-huit milles. Le pays est beau & riche, comme un jardin bien cultivé où tout abonde, bleds, vins, riz, grains & fruits de toute espece, fourages & chanvres: on ne voit point de forêts, mais beaucoup d'arbres répandus dans la campagne, qui suffisent

pour la consommation ordinaire. On tire du Frioul & des montagnes les bois à bâtir. Les deux rivieres qui coulent dans ce pays, ornent beaucoup le tableau. La république de Venise tire de gros revenus de ce pays, & n'y fait aucune dépense. Le Vicentin entretient trois mille hommes de cette milice appellée *cernides*.

Il faut encore voir à Vicence les machines à eau pour filer & tordre la la soie. Chaque roue met en mouvement quatre mille bobines qui tournent en même-temps, & deux hommes suffisent pour renouer les fils qui se cassent, & changer les bobines quand il en est besoin. Il y a plusieurs manufactures où l'on fabrique des moires, des damas, des tafetas, dont le débit se fait en Allemagne.

On n'a fait aucunes fortifications à la ville de Vicence, parce qu'elle est dominée par les montagnes au pied desquelles elle est bâtie. On dit que les habitans sont très-vindicatifs, & qu'il faut prendre garde de les offenser. Le proverbe du pays met les assassins de Vicence au nombre de ce qui y est à craindre.

Le chemin de Vicence à Vérone se

fait par une plaine auſſi fertile & auſſi riante que celle où ſont ſituées Vicence & Padoue. On côtoie à gauche une chaine de montagnes peu élevées & preſque par-tout cultivées, qui rejoignent d'un côté les Alpes Trentines, & de l'autre la mer Adriatique, entre le Padouan & le Poleſin de Rovigo, où elles s'abaiſſent inſenſiblement : on les appelloit autrefois *Euganei colles*, aujourd'hui *Monti di Padoa*. Ces montagnes ſont pleines de pétrifications curieuſes, ſur-tout de teſtacées de tous les genres ; pluſieurs même ont conſervé des couleurs que l'on diſtingue, ſur-tout celles que l'on trouve aux environs de Vérone. On compte de Vicence à Vérone environ trente milles.

Vérone, ſon ancienneté. Situation. Amphithéâtre & autres antiques.

125. Vérone peut paſſer pour la plus grande & la plus belle ville d'Italie du ſecond ordre ; elle eſt ſituée dans une plaine traverſée par l'Adige, grand & beau fleuve qui prend ſa ſource dans la montagne de Brenno dans le Tirol. Comme il deſcend d'un pays très-élevé, ſon cours conſerve une grande rapidité dans une partie de la plaine de Lombardie. Il ſe jette dans la mer Adriatique, entre Chiozza & l'embouchure du Pô, dite *il Pô grande*.

Cette ville, l'une des plus anciennes d'Italie, doit ſa fondation aux Euganéens, premiers habitans de la Gaule tranſpadane; ſon agrandiſſement aux Rhétiens & aux Gaulois Cenomans, qui occuperent toute cette partie de l'Italie que l'on a nommée depuis Lombardie. Elle tint un rang diſtingué dans la république Romaine, lorſque cette puiſſance fut devenue dominante en Italie. Son amphithéâtre qui eſt encore bien conſervé, les reſtes d'un palais immenſe que l'on croit avoir été un capitole bâti à l'imitation de celui de Rome, prouvent qu'elle a été très-puiſſante lorſqu'elle s'adminiſtroit par ſes propres loix. Pluſieurs de ſes citoyens ont été célébres dans l'empire Romain. Cornelius Nepos, Macer, Caſſius Severus, Pomponius Secundus, Pline l'ancien étoient de Vérone, ainſi que Catuelle & Vitruve: elle reſta ſous la domination de l'empire Romain juſqu'au temps d'Attila, qui détruiſit toutes les villes de Lombardie, en diſperſa les habitans, & y anéantit le nom & la puiſſance des Romains. La beauté de ſa ſituation, ſes édifices magnifiques qui avoient bravé en quelque ſorte la fureur des Barbares, furent cauſe que les Gots & les Lom-

bards qui vinrent après eux, & s'établirent dans cette partie de l'Italie, travaillerent à la faire renaître de ses ruines. Théodoric & Alboin, tous deux rois de cette nation, y fixerent leur résidence royale. Elle fut soumise ensuite à la nouvelle puissance que Charlemagne établit en Italie, & qui dura peu. Pendant l'anarchie qui succéda, & qui subsista plusieurs siécles, elle se forma en république, comme quantité d'autres villes, & fut presque toujours du parti des empereurs d'Allemagne. Ensuite elle eut des seigneurs particuliers, dont les plus connus sont les Lescale, desquels le célébre Jules-César Scaliger prétendoit tirer son origine. Cet homme à grands projets prit l'habit de Franciscain dans sa jeunesse, dans l'idée que son mérite éminent le conduiroit à la tiare, & qu'ensuite, les armes à la main, il s'empareroit du domaine de ses ancêtres; mais la vie monastique lui ayant déplu, il renonça à ses desseins, & à l'espérance de se voir souverain de Vérone, & finit par venir exercer la Médecine en France, où il se fit naturaliser. Cette ville & son territoire passerent sous le domaine de la république de Venise

en 1403, qui la posséde depuis ce temps.

Parmi les monumens antiques que l'on admire en Italie, il y en a peu d'aussi considérables & mieux conservés que l'amphithéâtre de Vérone ; toute la partie intérieure est encore dans son entier, de même que les corridors ou galeries tournantes ; les deux escaliers principaux, les autres petits escaliers de dégagement, toutes les parties inférieures & les voûtes où on logeoit les bêtes destinées aux combats publics, sont bien conservés. L'arène ou l'espace vuide de l'amphithéâtre destiné aux spectacles, soit par quelqu'inondation de l'Adige, soit par négligence, avoit été rempli de terre & de sable à quelques pieds de hauteur : on étoit occupé à le nettoyer, lorsque je l'ai vu en 1762. Le Marquis Scipion Maffei, qui en a fait graver les plans, a engagé les magistrats de la ville à faire réparer quelque partie des gradins ; ce qui a été fait avec soin.

Il y a quarante-six rangs de gradins, tous de marbre veiné, rougeâtre, qui vont en s'élargissant à mesure qu'ils s'élevent : sa forme est ovale. L'arène a deux cents quarante pieds de longueur,

cent trente pieds de largeur : la hauteur de l'amphithéâtre eſt d'environ ſoixante & dix pieds. On voit par la poſition des *vomotorii* ou iſſues par où les ſpectateurs entroient & ſortoient, la diſtinction des rangs. Cet amphithéâtre en a conſervé quatre rangs. L'enceinte extérieure, qui étoit d'ordre Toſcan, a été détruite preſqu'en entier ; on ſçait qu'elle s'élevoit beaucoup plus haut que les gradins, & qu'elle ſervoit de couronnement à l'intérieur, qui étoit terminé par une colonnade qui régnoit tout autour. Une large corniche couronnoit tout l'ouvrage ; elle étoit percée d'eſpace en eſpace de larges trous quarrés, dans leſquels ſe plaçoient les cabeſtans, par le moyen deſquels on tendoit les cordes qui ſoutenoient les toiles dont l'amphithéâtre étoit couvert dans le temps des ſpectacles. On a pris les matériaux de cette partie, pour les employer à d'autres conſtructions. Dans les ſiécles d'ignorance & de barbarie, on n'a pas cru qu'il fût néceſſaire de la conſerver, les gradins ſuffiſant pour placer le peuple aux ſpectacles. On ne peut plus en donner que lorſqu'il fait beau, car on y eſt expoſé à toutes les injures de l'air, ſans qu'il y ait aucun moyen de s'en garan-

tir. Cependant, comme la partie qui reste entiere suffit pour donner une idée de la maniere dont se plaçoit le peuple aux spectacles, l'amphithéâtre de Vérone, qui seul de tous ces monumens antiques reste entier, devient très-intéressant. Dans l'état où il est, vingt-deux mille spectateurs s'y placent sans être trop pressés, & il arrive encore que dans certaines fêtes & spectacles publics, on les y voit rassemblés. C'est là que se font les courses de masques dans le temps du carnaval; quelquefois on y donne des combats d'animaux, on y tire des feux d'artifices, on permet aux vendeurs de mithridate d'y élever leurs théâtres, & d'y jouer la comédie. Ordinairement la ville le tient fermé; mais on n'en refuse pas l'entrée aux étrangers qui demandent à le voir. Le premier coup d'œil a quelque chose d'étonnant; on ne voit rien dans les constructions publiques des modernes, qui soit aussi majestueux; cependant cet amphithéâtre, dépouillé de son enceinte extérieure & de son couronnement, est absolument nud; il n'a plus ces ornemens qui le faisoient paroître beaucoup plus vaste; on peut juger de son air de magnificence antique, par le plan élevé

qu'en a donné le Marquis Maffei, où l'amphithéâtre eſt repréſenté dans ſon entier. On eſt incertain à quel temps on doit en rapporter la conſtruction; quelques auteurs l'ont attribuée à Auguſte, d'autres à Maximien; mais il eſt probable & preſque certain qu'il eſt beaucoup plus ancien, & que c'eſt le ſénat ou conſeil établi à Vérone, lorſqu'elle ſe gouvernoit en république, qui l'a fait conſtruire. Le goût de l'architecture, le peu d'ornemens dont elle eſt chargée, fixent à-peu-près l'époque de ſa conſtruction.

De l'autre côté de l'Adige, au bas de Caſtel ſan Pietro, on voit des reſtes conſidérables de conſtructions antiques, qui ont appartenu autrefois ou à un capitole, ou à quelque palais, qui s'élevoit des bords du fleuve, juſqu'au haut de la colline où eſt bâti Caſtel ſan Felice; mais on ne peut que former des conjectures, parce qu'il ne reſte rien d'aſſez entier pour décider à quel uſage ces conſtructions étoient deſtinées... Il reſte encore à Vérone trois arcs de triomphe antiques; deux ſont placés le long d'une rue où paſſoit autrefois la voie émilienne. Le premier eſt d'ordre corinthien, mais qui n'a plus la régularité des proportions

de la belle architecture antique : une inscription que l'on lit encore en partie, apprend qu'il fut construit sous l'empire de Gallien, l'an 252 de Jesus-Christ. On appelle cet arc, *porta de Bosari*. Le second est d'une meilleure architecture ; il est d'ordre composite dans les proportions du corinthien : c'est ce que l'on appelle *porta del foro judiciale*. Le troisiéme, près de Castel Vecchio, est de Vitruve lui-même, ainsi que l'assure l'inscription gravée sur un des pilastres de côté. Le nom de cet illustre artiste est ce qui fait le plus grand mérite de cet arc. Il fut construit à l'honneur de la famille Gavius. Il est enterré en partie, & n'a rien de la beauté de l'art, qui cependant étoit alors dans sa perfection. Ces monumens antiques méritent qu'on y donne quelqu'attention, ne fût-ce que pour les comparer aux constructions modernes, & juger des différentes manieres & des progrès de l'architecture depuis son rétablissement.

Le Castel Vecchio, situé au bas de la ville sur le bord de l'Adige, n'a rien de plus remarquable que son ancienneté. Il paroît que c'étoit l'habitation des anciens seigneurs de Vérone, assez bien fortifiée pour le temps où elle a été cons-

truite, c'eſt-à-dire dans le onziéme ou le douziéme ſiécle. Le pont qui communique à ce château, & qui traverſe l'Adige, a trois arcades; celle du milieu a cent quarante-deux pieds de largeur, & eſt d'autant plus étonnante, qu'elle a peu d'élévation. Ce pont eſt entiérement bâti de grandes briques. Je crois qu'on ne permet pas à préſent que les voitures y paſſent.

Fortifications de la Ville. Châteaux.

126. Les fortifications de la ville ſont bien entretenues; elle eſt entourée de bonnes murailles flanquées de diſtance en diſtance de demi-lunes & de baſtions revêtus avec un bon foſſé. Près de Caſtel ſan Pietro ſont quelques beaux morceaux de fortifications, conſtruits dans le ſeiziéme ſiécle par Michel ſan Micheli, ſous la conduite duquel la ville fut fortifiée; mais ce que l'on voit d'excellent de cet artiſte, eſt la porte *del Pallio*, qui eſt l'une des plus belles conſtructions & des plus nobles qui ſe ſoient faites depuis le rétabliſſement des arts. Il y a employé l'ordre dorique: on regrette véritablement qu'un ſi bel ouvrage ſoit reſté imparfait. Si le couronnement eût été fini & décoré comme il devoit l'être, cette porte ou arc de triomphe à pluſieurs arcades, l'eût diſputé à tout ce

que l'antique avoit eu de plus majeſtueux & de plus noble dans ce genre.

Tout ce qu'a conſtruit cet artiſte, eſt marqué au coin du vrai génie. C'eſt lui qui a ouvert la carrière qu'ont couru depuis avec tant de ſuccès les habiles maîtres dans l'art des fortifications. Les palais qu'il a fait conſtruire ont toute l'élégance, la nobleſſe & les agrémens des édifices modernes les mieux entendus ; & où il a été queſtion de décorations, il a fait voir qu'il n'y étoit pas moins habile.

Caſtel ſan Felice eſt regardé comme une place importante. Il eſt d'ancienne conſtruction, à laquelle ſan Micheli a ajouté quelques bons ouvrages extérieurs ; il eſt ſitué au haut de la colline, & commande la ville. La république y tient toujours une bonne artillerie, & une garniſon aſſez conſidérable.

La ville de Vérone, dans ſon état actuel, a plus de ſix milles de tour ; le tortueux Adige la diviſe en deux parties inégales, peuplées de cinquante mille ames, nombre peu conſidérable, eu égard à l'étendue de la ville. En général, elle eſt bien bâtie ; la plûpart des rues ſont longues, larges & bien alignées ; on y voit de très-beaux palais,

de belles églises, & des places grandes & décorées, dont la principale est la *piazza de signori*, sur laquelle est le palais du Conseil, dont la façade est enrichie de plusieurs statues de bronze & de marbre: les meilleures sont de Girolamo Campagna. Quatre grands ponts de pierre, bâtis sur l'Adige, servent à la communication des deux parties de la ville.

127. La cathédrale, sous l'invocation de la Vierge, est un très-ancien édifice gothique. Aux côtés de la porte d'entrée sont deux figures de bas-relief, travaillées sur la pierre, que le Marquis Maffei, dans sa *Verona illustrata*, prétend représenter Roland & Olivier, qui, selon les anciens romans, ont été paladins de la cour de Charlemagne. Au-devant du grand-autel est le tombeau du pape Luce III, qui mourut en cette ville en 1160. On conserve dans cette église un grand tableau de l'Assomption, peint par le Titien, qui doit être mis au rang des plus beaux ouvrages de ce maître. On voit sur le visage de la Vierge l'expression la plus frappante & la plus noble de la sainteté & de la satisfaction toute céleste que l'on peut imaginer dans cette sainte ame Eglises & tableaux.

à ce moment. Toutes les têtes des Apôtres ſont belles & variées, & la perſpective aërienne eſt de la plus grande vérité.

S. Procolo, égliſe paroiſſiale. Il n'y a à voir qu'une magnifique table de verd antique; & dans un ſouterrain qui a ſon iſſue par le cimetiere, tenant à l'égliſe, un grand tombeau de pierre fort ancien, que la tradition du pays aſſure avoir été celui de Pepin, roi d'Italie.

A ſan Giorgio, deux magnifiques tableaux de Paul Véroneſe. Le premier au maître-autel, repréſente ſaint Georges qui refuſe d'adorer les idoles.... L'autre ſaint Barnabé qui guérit les maladies par le ſigne de la croix. Ce dernier tableau eſt bien préférable au premier, par la vérité de l'expreſſion, quoique dans l'un & dans l'autre on y retrouve toutes les beautés du pinceau de cet admirable artiſte. Au-deſſus de la porte, un grand tableau du Tintoret, plein de feu & d'expreſſion; il a pour ſujet ſaint Jean-Baptiſte qui baptiſe dans le déſert.

San Zeno, égliſe & abbaye de Bénédictins. On voit dans une chapelle quatre colonnes de marbre, travaillées comme de groſſes cordes nouées par le mi-

lieu : imagination ſinguliere dont je n'ai vu aucun autre exemple. Les portes de l'égliſe ſont de bronze & d'un travail médiocre ; le frontiſpice eſt décoré de bas-reliefs de travail gothique, chargés de pluſieurs figures d'hommes & d'animaux dans des attitudes forcées ou ridicules : on y voit entr'autres deux coqs qui portent ſur leurs épaules un renard attaché par les pieds à un bâton : imagination extravagante, & que l'on ne peut croire emblématique, attendu qu'on la voit répétée en pluſieurs endroits, à-peu-près du même temps & dans le même goût.

A côté de cette égliſe eſt une groſſe tour quarrée d'une très-ancienne conſtruction, qui faiſoit une partie de l'ancien palais des évêques, où ont logé pluſieurs empereurs dans le onziéme & le douziéme ſiécles.

128. *Palais Bevilacqua.* On y voit pluſieurs morceaux antiques de ſculpture qui ſont dans le bon goût grec, parmi leſquels quelques buſtes d'empereur, & une ſtatue d'un jeune homme qui dort, qui eſt de la plus grande beauté... Pluſieurs beaux tableaux de Paul Véroneſe, parmi leſquels... Venus ſe regardant au miroir ; une autre Venus avec

Palais. Cabinets de tableaux & de curioſités.

l'Amour pleurant.... Une femme avec un enfant qui caresse un chien.... Un petit tableau du jugement dernier, de quatre pieds & demi de haut, qui est l'esquisse finie de ce tableau immense qui est dans la salle du grand conseil à Venise : elle est infiniment au-dessus du grand tableau, on en voit mieux l'idée, on la saisit plus aisément, & on y est plus frappé du beau génie du Tintoret : ce morceau est admirablement bien conservé.

Le comte Rothario, gentilhomme Véronois, & bon peintre, a décoré sa maison de plusieurs tableaux de sa façon, qui méritent d'être vus.

Le cabinet du marquis Gherardini a de beaux tableaux, que je n'ai vu que très-rapidement.

Le cabinet du comte Moscardi, qui descend par les femmes des l'Escale, ainsi que l'annonce un ancien portrait qu'on voit chez lui, de Verde de l'Escale, femme de Moscardus Bonaccius, avec la date de 1361, a une très-belle suite de médailles en grand & en moyen bronze ; quelques tables d'inscriptions antiques sur bronze & sur marbre, parmi lesquelles est celle qui suit en langue grecque... » Cosmia a vécu six ans,

» dix-neuf

» dix-neuf jours & deux heures : Cosmus & Théodote ont fait poser cette » inscription à la mémoire de leur aimable fille.... « Ce monument de tendresse paternelle n'est pas fort intéressant ; mais il est antique, & par cette raison il a mérité une place distinguée dans ce cabinet : il est écrit en caracteres majuscules, quarrés, & qui aprochent beaucoup de la forme des caracteres d'un des manuscrits trouvés à Herculanum, dont je parlerai à l'article de Naples... Plusieurs instrumens de sacrifices ; des urnes lacrimatoires de verre & de terre cuite ; des lampes sépulcrales, dont quelques-unes en bronze & de très-belle forme ; des anneaux & cachets antiques.... Plusieurs de ces prétendues pierres de tonnerre, qui ne sont autre chose que des cailloux de couleur brune, qui ont servi autrefois d'armes aux Barbares, ainsi que leur forme le dénote. Les sauvages de l'Amérique employent encore au même usage les pierres les plus dures ; ils en font des haches, & en arment leurs traits.

Il y a plusieurs autres cabinets de curiosités à Vérone, & plusieurs palais où l'on voit de belles collections de ta-

bleaux ; ce qui prouve le goût que l'on a dans cette ville pour les ſciences & & beaux arts. Elle a vu naître dans ces derniers temps le ſavant Jérôme Fracaſtor, Luigi Novarino, Onofrio Panvini, le cardinal Norris, Bianchini, le marquis Scipion Maffei ; & parmi les artiſtes du premier mérite, Paolo Cagliari, dit Paul Véroneſe, Girolamo Campagna, Michel ſan Micheli... J'y ai vu travailler un peintre dont j'ai oublié le nom ; il étoit occupé à finir un fort bon tableau de la mort de Socrate, qui doit être à Milan chez le comte Firmian.

Théâtres. 129. Le théâtre public eſt d'une bonne conſtruction ; l'avant-ſcène eſt décorée d'un goût fort noble. Il eſt précédé par pluſieurs ſalles d'exercice où il y a quelques maîtres entretenus aux dépens du public ; ſur-tout on s'y exerce beaucoup à tirer des armes. Il y a d'autres ſalles où l'on s'aſſemble pour jouer au billard, au trictrac, aux échets. Cet édifice public a pour frontiſpice un grand veſtibule ouvert, ſoutenu par des colonnes de toute la hauteur du bâtiment ; il eſt précédé par une cour quarrée, entourée d'une galerie ouverte, revêtue de toutes ſortes d'inſcriptions & de bas-

reliefs antiques, étrusques, grecs & romains, qui, à ce que je crois, y ont été rassemblés par le marquis Scipion Maffei. Je ne sçai même si cette maison ne lui appartenoit pas, & si l'on ne m'a point dit qu'il l'avoit laissée à la ville pour les usages dont j'ai parlé.

Commerce. Industrie. Température. Fertilité du pays.

130. Il y a une quantité de noblesse établie à Vérone, & qui occupe des maisons ou palais, la plûpart d'une très-belle construction, qui contribuent beaucoup à la décoration de la ville, les corps de logis étant bâtis sur la rue même, & non dans le fond des cours.... Le quartier saint Thomas est peuplé, dit-on, de vingt mille ouvriers en soie & en laine, qui font un commerce considérable. Les gants de Vérone, & les peaux que l'on y prépare, ont de la réputation, & se transportent dans toute l'Italie. En général, il y a de l'industrie dans cette Ville, & le peuple y est actif... On y observe pour les fêtes & réjouissances publiques les mêmes usages qu'à Venise; on y porte dans ces temps le tabaro & la bahute avec le masque, avec moins de passion cependant qu'à Venise.

L'air est pur & fort vif à Vérone; les eaux y sont de bonne qualité: l'Adige

qui traverse cette ville, & qui remplit ses fossés, étant encore rapide, & coulant sur un terrain sabloneux, n'y forme point de marais; quoiqu'il arrive quelquefois, après les grandes pluies & dans les temps de la fonte des neiges, que ce fleuve cause de grands ravages dans la ville qu'il inonde.

Le territoire des environs produit beaucoup de denrées de consommation & d'un très-bon goût. La campagne y présente le plus agréable spectacle, surtout dans la belle saison. La route qui conduit à Bresse est pendant quelques milles dans un terrain sabloneux & fort sec; il est difficile d'y conduire des eaux pour l'arroser, à cause de son inégalité: cependant il n'est pas inculte; la partie qui s'approche le plus des montagnes est couverte d'oliviers & d'arbres utiles: par-tout on voit des mûriers & d'autres arbres alignés, sur lesquels les plants de vignes sont appuyés; on les rejoint les uns aux autres, & ils forment une longue suite de guirlandes qui ornent la campagne, & la parent comme pour une fête générale. Les champs où sont plantées les vignes, sont ou semés de graines, ou en prairies artificielles, & les verds différens, émaillés de fleurs, for-

ment autant de tapis variés qui enrichissent le tableau. A six milles au-delà de Vérone, le terrain devient plus uni ; il est arrosé de différens ruisseaux subdivisés en petits canaux : on voit que la végétation est plus abondante, la fertilité plus grande, & la campagne mieux peuplée.

131. La citadelle de Peschiera, bâtie sur le Mincio, à l'endroit où il sort du lac de Guardia, est une place appartenante à la république, & bien entretenue : elle a été conquise dans le quinziéme siécle sur les ducs de Mantoue. Avant qu'elle n'en fût en possession, elle étoit obligée d'avoir une escadre sur le lac qui lui appartenoit, pour faire passer ses troupes dans le Bressan, & ses autres états situés en-delà. . . Il y a quelques soldats de garnison dans cette citadelle. Le bourg, qui est à quelque distance, est assez bien bâti. Les bords du lac de Guardia sont très-riants ; il a trente-cinq milles dans sa plus grande longueur, à compter de Peschiera jusqu'au fond du lac dans les Alpes, & quatorze dans sa plus grande largeur. Les eaux en sont limpides & bonnes à boire. On y pêche d'excellens poissons, & en abondance. Il est entouré en partie par

Citadelle de Peschiera. Lac de Guardia.

les Alpes, aux pieds desquelles on voit dans la perspective beaucoup de beaux villages, de jolies maisons de campagne, & des jardins bien cultivés. Les orangers réussissent à souhait dans cette position.

Les montagnes couvertes en partie de bois, arides en partie, desquelles s'élevent des rochers à une très-grande hauteur, terminent avantageusement cette belle perspective. Il se fait quelque commerce, par le moyen de ce lac, avec les Grisons & le pays de Trente. J'ai vu au petit port de Gensano d'assez grosses barques marchandes. Près de la pointe de Sarmione, où l'on voit quelques vestiges de constructions antiques, que l'on appelle maison de Catulle; dans les eaux du lac, sont deux sources d'eaux chaudes & sulphureuses; l'endroit où elles bouillonnent, au-dessus du niveau des eaux, est sensible; cependant elles ne donnent aucun goût au reste du lac, & n'alterent point la qualité de ses eaux.

On quitte à regret les bords de ce lac, dont les vues & les situations sont d'une beauté séduisante. On y voit assez d'habitations, pour donner l'idée d'un pays bien peuplé & policé, où l'on peut vivre tranquillement & en sûreté; mais

on n'y voit point de ces villes, séjours de l'intrigue & du désœuvrement, où le plus fort & le plus méchant triomphent impunément de la bonté & de la vertu, & vivent aux dépens du cultivateur industrieux, dans une superbe nonchalance. Il semble que dans ces heureuses contrées chacun doive contribuer, de son industrie & de ses soins, à la fertilité qui y régne, à l'aisance où l'on y vit, & à la tranquillité qui paroît y avoir fixé son séjour. Les bords de ces lacs, pour l'agrément, l'emportent de beaucoup sur le rivage de la mer; on n'y a point le triste spectacle des tempêtes, on n'y entend pas le terrible mugissement des flots en fureur, & la ressource de la pêche n'y est pas moins utile.

Les montagnes qui sont à la droite du chemin de Venise à Milan, sont arides pour la plûpart; mais elles fournissent différentes carrieres de marbres & de belles pierres à bâtir. En approchant de Bresse, on trouve de riches mines de fer & de cuivre. On compte de Vérone à Bresse quarante-cinq milles. Bresse. Son antiquité. Population.

132. Bresse, (*Brescia*) capitale du Bressan, est située au pied des montagnes sur la riviere de Garzo, dont une

partie traverse la ville. La Mela, autre petite riviere, en est peu éloignée. Les Gaulois Cenomans en sont les fondateurs, & elle fut la capitale du nouvel état que ces peuples formerent au-delà des Alpes, & qui eut le nom de Gaule Transpadane. Elle appartint ensuite aux puissances qui dominerent en Italie, jusqu'à ce qu'après avoir été fort agitée par les factions des Guelphes & des Gibelins, elle passa au pouvoir des ducs de Milan. Ensuite elle se donna aux Vénitiens, appartint aux François, & enfin fut rendue aux Vénitiens, qui en sont les paisibles possesseurs depuis le commencement du seiziéme siécle.

La ville, dans son état actuel, a quatre milles de tour; on en fait monter la population à cinquante mille ames, nombre considérable pour son étendue, mais qui ne paroît point exagéré, quand on fait attention au grand mouvement qui se fait dans cette ville. Il y a quelques rues bien alignées, cependant peu de maisons de grande apparence; plusieurs places, dont la principale est celle de l'hôtel-de-ville, entourée de portiques, sous lesquels sont des boutiques de marchands. Elle est entourée de bonnes murailles terrassées & flanquées,

de grosses tours, d'un large fossé revêtu, plein d'eau, & défendue par un chemin couvert & plusieurs bastions & terres-pleins. Le château, qui est sur une colline élevée au couchant de la ville, est regardé comme une des meilleures places de la république, qui y entretient une garnison de cinq cents hommes: ce château est appellé dans le pays, *il falcone di Lombardia.*

Eglises & tableaux.

133. L'église cathédrale, nouvellement bâtie aux frais des habitans & du cardinal Angelo-Maria Quirini, évêque de Bresse, est très-grande, & d'une construction noble & majestueuse. Le portail, auquel on travailloit encore en 1762, est d'une belle architecture, & répond à la magnificence intérieure de l'église. On y conserve une croix, pour laquelle le peuple a beaucoup d'attachement & de vénération : elle est d'une matiere transparante & couleur d'aurore; les Bressans l'appellent l'oriflamme; il y en a même qui croyent que c'est la véritable croix qui apparut à Constantin dans les airs; & qui vint ensuite se fixer où on la voit aujourd'hui. Il est très-commun en Italie de trouver le peuple dans des idées que l'on peut dire extravagantes, sur ce

qui fait l'objet de son attachement ou de sa dévotion. Très-souvent ceux qui n'en croyent rien, tâchent au moins d'en imposer aux étrangers sur ces mêmes objets, soit pour se moquer de leur crédulité, soit pour se rendre plus considérables à leurs yeux; car ils se regardent tous comme solidairement propriétaires de ces sortes d'effets, qui appartiennent à la commune, & non aux particuliers, & ils en tirent une très-grande vanité.

Sainte Eufémie martyre, ancien monastère de l'ordre de saint Benoît, & église bâtie dans le huitiéme siécle par Didier, roi des Lombards; on y voit encore les tombeaux de sa sœur Engelberte, de sa fille Ermengarde, & de deux princesses filles de l'Empereur Lothaire premier, qui y furent religieuses.

A sainte Affre, église de clercs réguliers; le magnifique tableau de Paul Veronese, qui représente le martyre de cette sainte, l'une des compositions où ce grand artiste a le plus déployé son rare génie pour la peinture, en hasardant beaucoup de choses nouvelles que l'on n'avoit pas osé tenter avant lui. Il est d'une magnificence de composition

qui étonne; presque toutes les figures y sont d'une beauté & d'une variété de caracteres admirables. L'architecture y est traitée avec autant de vérité que de goût; enfin, en examinant ce sublime ouvrage, on ne peut trop regretter de s'appercevoir déja des ravages du temps... On voit dans cette même églife un très-beau tableau du Titien, qui a pour sujet l'histoire de la femme adultere; les couleurs en sont encore très-fraîches, ce qui rend ce tableau infiniment précieux, attendu qu'il est rare d'en trouver d'aussi bien conservés, & qui apprennent à connoître la beauté du coloris du Titien. Il y a plusieurs autres bons tableaux dans cette églife; mais les deux dont je viens de parler emportent toute l'attention des curieux.

Le palazzo publico, où se rend la justice, est un fort grand bâtiment décoré d'architecture; les falles principales sont ornées de tableaux & de peintures à fresque, qui paroissent de bonne main.

134. A côté de la cathédrale est un assez grand bâtiment, que le cardinal Quirini a destiné à placer une bibliothéque publique qu'il a commencée, & Bibliothéque publique. Palais Avogadro.

qui est déja considérable. Dans une salle de cette maison sont diverses machines nouvelles & de bon choix pour les expériences physiques : on a rassemblé dans d'autres piéces différens desseins & études de peinture, d'architecture & de sculpture. Il paroît que le cardinal, connu dans la république des lettres par ses talens, & par la protection qu'il accordoit aux sciences, a eu dessein de former une académie des sciences & beaux arts à Bresse, & qu'il avoit rassemblé tout ce qui pouvoit en favoriser les progrès. Cet établissement est resté sous la protection de la république & des évêques de Bresse ses successeurs.

Le palais du comte Avogadro a une collection de tableaux précieux, parmi lesquels on en voit plusieurs de l'école vénitienne bien conservés... Un portrait de vieillard, par le Titien; une demi-figure de femme, du même... Une Vénus couchée, de grandeur naturelle, très-beau tableau du Titien; il est placé au-dessus d'une porte, & recouvert d'un rideau mal peint... Une adoration des Rois, de Paul Veronese, figures de demi-grandeur, frais de couleur; d'une composition excellente; toutes les têtes sont du plus beau ca-

ractere... Une Nativité.... Un Christ mort, figures de grandeur naturelle, par Jacques Palma... Plusieurs études de Piazzetta, dont une grande partie est gravée... Samson qui combat contre un lion, très-beau tableau de Rubens... Un petit tableau de la Samaritaine, par Solimeni de Naples : il est gravé... Plusieurs esquisses du même peintre, avec beaucoup d'esprit, & hardiment dessinées : on les reconnoît au ton de couleur gris, & aux ombres presque noires, autant qu'au genre de composition qui est particuliere à ce peintre.

On voit dans cette ville plusieurs maisons peintes à l'extérieur, dont quelques-unes d'un goût assez piquant, sur-tout celles où l'on a imité quelque ordre d'architecture.

Gouvernement. Commerce. Productions. Privilége du pays.

135. La ville est gouvernée par un podestat, choisi dans l'ordre des sénateurs. Comme la charge est importante, on ne la confie qu'à un homme sage, d'un grand nom, & qui ait de l'expérience. La garnison du château est commandée par un châtelain, capitaine des armes, qui envoie tous les jours un détachement pour la garde des portes de la ville.

Le commerce est d'armes de toutes

especes, qui ont de la réputation, surtout les canons de fusil; de toiles, dont il se fait une grande exportation; d'étoffes de laine & de dentelles communes. Le peuple n'y est point paresseux, & s'occupe aux différentes manufactures établies dans la ville; les femmes y passent pour bonnes ménageres, fort laborieuses, avides de gain, gaies & fort libres en propos: pour peu que l'on s'arrête dans cette ville, on s'en apperçoit aisément.

Une partie du pays Bressan s'étend dans les vallées des Alpes, dont la situation est délicieuse; elles sont extrêmement fertiles & très-peuplées: celle surtout que l'on appelle la riviere de Bresse, dans laquelle est le lac de Benaco, est une des plus belles parties du pays: on la nomme ainsi par comparaison avec les côtes de Naples & de Gênes auxquelles on donne le nom de rivieres, & auxquelles elle ne céde en rien, pour les agrémens de la situation & la fertilité du sol. On trouve dans tout le Bressan des mines de fer & de cuivre, fort riches, & les forges forment un objet considérable dans le commerce du pays. La Valcamonica & les environs du lac Sonégo fournissent des gre-

nats, des topases & du cristal de roche. La pêche des lacs est abondante. Ce pays nourrit encore beaucoup de gros bétail & de moutons dont la laine est de bonne qualité. Chacune de ses vallées a pour commandant un gentilhomme Bressan, qui a le titre de capitaine, & qui dépend du podestat qui le met en place.

Les habitans du pays de Bresse jouissent d'un privilége, en vertu duquel il n'est permis à aucun étranger, même aux nobles Vénitiens, d'acquérir des fonds dans toute l'étendue du Bressan; ce qui fait qu'ils jouissent tranquillement de leurs possessions, auxquelles les étrangers ne peuvent point mettre une valeur arbitraire. Ce pays, qui s'étend du midi au nord dans l'espace de cent milles, & de près de cinquante d'orient en occident, n'a qu'une seule ville qui est la capitale; tout le reste est peuplé de gros villages ou de métairies qui sont répandues dans toute la campagne; il pénétre fort avant sur les frontieres de la Valteline & des Grisons, par ces grandes vallées si belles & si fertiles dont j'ai parlé. Les habitans en sont robustes & vigoureux; ils tiennent beaucoup du naturel des Suisses, &

l'adminiſtration municipale de ces différentes vallées eſt à peu près la même que celle qui eſt ſuivie en Suiſſe. Chaque communauté a ſes magiſtrats ou ſyndics, qui s'aſſemblent de temps en temps pour les affaires générales dans le village chef-lieu de la vallée, du conſentement du podeſtat, qui eſt toujours exactement informé de tout ce qui s'y paſſe.

Les collines qui ſont ſur la droite en arrivant de Vérone à Breſſe, ſont chargées de jolies maiſons de campagne, de jardins bien cultivés, & de plantations d'arbres par-tout où l'on a pu en pratiquer: cette variété d'ornemens rend le tableau général du pays plus riche & plus intéreſſant.

De Breſſe à Bergame on compte trente milles, qui ſe font par une grande plaine cultivée & remplie d'arbres.

Bergame & pays.

136. Bergame eſt ſitué ſur un côteau, où elle eſt bâtie en amphithéâtre. La cathédrale eſt dans la partie ſupérieure de la ville; par-derriere, ſur la pointe d'une montagne peu éloignée, on voit un château ancien, appellé *la Capella*, dans une ſituation avantageuſe, & qui ſert en quelque ſorte de couronnement à la ville de Bergame, vue de quelque diſ-

tance : le bas de la perſpective eſt garni par un beau fauxbourg, qui s'étend de la plaine aux murailles de la ville. Son enceinte n'eſt pas grande. Les Vénitiens l'on fait fortifier très-avantageuſement d'une forte muraille terraſſée, revêtue de tours & de boulevards, & d'un foſſé défendu par pluſieurs ouvrages avancés.

Cette ville, comme la plupart de celles de l'état de terre-ferme de Veniſe, doit ſon origine aux Gaulois Cenomans, qui la bâtirent environ 500 ans avant l'ere chrétienne. Tout ce pays étoit anciennement une république, dont le gouvernement reſſembloit beaucoup à celui des Suiſſes de notre temps. Chaque ville & ſon territoire formoient un canton ſéparé, & ils ſe réuniſſoient, lorſque l'intérêt commun l'exigeoit. La forme ne changea point eſſentiellement, mais elle fut fort altérée, lorſque ces peuples vécurent dans la dépendance des gouverneurs, qui ſous le nom de la république ou des empereurs y exerçoient une autorité preſque arbitraire.

On met Bergame au nombre des villes qui furent ruinées par Attila ; enſuite elle paſſa au pouvoir des Lombards & des rois d'Italie, ſucceſſeurs de Char-

lemagne, dont la puissance dura peu., & fut suivie d'une anarchie, pendant laquelle presque toutes les villes de Lombardie se formerent de nouveau en républiques jusquau temps où s'éleverent des seigneurs particuliers ou tyrans, qui s'emparerent de l'autorité souveraine, appuyés des factions qui diviserent si long-temps ce pays. Les Turriani & les Visconti furent les maîtres de Bergame; après eux les Suardi, les Cogliani, Mastin de l'Escale & Pincinnino, qui fut assassiné dans une émeute populaire.

Philippe Visconti, duc de Milan, en fut le maître pendant quelque temps; mais après sa mort, la ville de Bergame se soumit volontairement aux Vénitiens, auxquels elle appartient depuis 1447. Louis XII, roi de France, s'en empara après la bataille d'Aignadel, comme d'une place démembrée du duché de Milan; mais en 1516 elle fut cédée irrévocablement aux Vénitiens.

L'église cathédrale est grande, bien bâtie, & ornée de plusieurs bons tableaux de peintres modernes de l'école de Venise. Son évêque est suffragant de Milan. Elle conserve plusieurs corps

de saints martyrs de la légion Thébéenne, parmi lesquels, saint Alexandre, protecteur & patron de la ville, dont on célébre la fête le 26 août. Dans ce temps il y a une foire fameuse à Bergame, où les Allemands, les Suisses & les Grisons font un commerce considérable.

Les autres églises remarquables sont sainte Marie majeure, saint Alexandre, saint Augustin, où l'on doit voir le tombeau d'Ambroise Calepin, né à Calpio, bourg du Bergamasque, dont il avoit pris son surnom : on doit le regarder comme le patriarche des compilateurs de dictionnaires, qui a eu la plus nombreuse lignée. La premiere édition de son dictionnaire que l'on regardoit comme un puits de science, fut faite en 1503, sept ans avant la mort de l'auteur, qui étoit religieux Augustin, fort estimé dans son ordre pour sa doctrine & sa piété... Le Tasse naquit à Bergame en 1544.

Le Bergamasque est très-peuplé, l'air y est pur & sain, les habitans y sont bien faits & robustes. Le pays étant sec & élevé, emploie peu de cultivateurs à raison de sa population ; ce qui est cause que l'on voit beaucoup de Bergamasques dans les autres villes de l'I-

talie, qui s'y emploient à toutes sortes d'occupations : ils passent même pour industrieux, & pour entendre très-bien toute sorte de commerce, où la plûpart s'enrichissent. Le langage du pays est rude & grossier ; c'est un jargon difficile à entendre : le territoire produit de bons vins, des huiles & beaucoup de fruits ; les montagnes arides nourrissent beaucoup de bêtes à laine, dont on fabrique des draps communs, qui servent à habiller la plus grande partie des habitans de la plaine de Lombardie. Ce pays passe encore pour fournir au théâtre Italien les meilleurs arlequins.

A dix milles environ de Bergame on passe l'Adda, grosse riviere qui sort du lac de Côme, & se réunit au Pô, au-dessous de Pizzighitone. Les environs de l'Adda & du canal qui y aboutit, présentent des points de vue très-agréables, formés par plusieurs belles maisons, des terrasses, des jardins & des bosquets. J'ai parlé du canal de l'Adda à l'article de Milan. Un voyageur moderne a écrit dans sa relation imprimée : » » En allant de Bergame à Milan, on » rencontre une grande riviere au pied » d'un côteau élevé ; sur ce côteau

» coule, en ſens contraire, une ſeconde » riviere plus élevée de cinquante pieds. « Cette riviere n'en eſt pas une, mais un canal artificiel qui communique à l'Adda, un mille ou deux au-deſſus de la Colonica, où cet auteur avoit paſſé l'Adda, & immédiatement au-deſſus le canal qu'il a conſtamment pris pour une riviere juſqu'à Milan, ſans s'appercevoir qu'il eſt revêtu en grande partie, & que de temps en temps il y a des écluſes à paſſer.

137. Une partie du terrain du Breſſan & du Bergamaſque eſt ſabloneux & rempli de gros cailloux, ce qui n'annonce point une terre fertile & propre à une végétation abondante; cependant on voit le plat pays, cultivé avec le plus grand ſoin, produire toute ſorte de grains & en abondance; les plantes y ſont vigoureuſes & bien nourries; par-tout on voit des vignes, des mûriers & des arbres fruitiers, ce que l'on ne peut attribuer qu'à la conduite des eaux, au ſoin avec lequel on les ménage & on les répand dans la campagne.

Qualité du terroir. Maniere de le fertiliſer.

Pour y réuſſir dans les terrains inégaux, on ſoutient la riviere principale que l'on ſubdiviſe en différens canaux,

à la hauteur où elle doit être pour porter l'eau dans le territoire voisin. Cette retenue ou digue est faite en maçonnerie ; des deux côtés il y a de petites bondes que l'on ouvre quand on veut faire entrer l'eau dans les canaux. Ces retenues pratiquées d'espace en espace dans le cours de la riviere, servent à porter l'eau par-tout où il en est besoin ; pour cela il ne faut point de machines, la riviere une fois soutenue, les cultivateurs font eux-mêmes le reste, chacun par rapport à ce qui lui appartient. C'est ce que l'on observera sur-tout le long du cours du Garzo & de la Mela dans le Bressan.

Les piéces de terre divisées, comme je l'ai dit ailleurs, sont entourées de fossés ou canaux dans lesquels coulent les eaux, & passent d'une piéce à l'autre, sans qu'il soit permis à aucun propriétaire d'en arrêter le cours, ou de le détourner. Ils ont une maniere fort simple pour porter l'eau dans quelques parties plus élevées que le niveau de l'eau. Ils pratiquent une espece de réservoir ou de large fossé à un des angles de la piéce élevée qu'ils veulent arroser, près du canal qu'ils élargissent un peu dans cet endroit ; & avec des pelles convexes,

ils jettent l'eau dans le réservoir supérieur, jusqu'à ce qu'il y en ait une quantité suffisante pour arroser toute la piéce de terre. Ce travail n'est pas si considérable qu'on peut l'imaginer; deux hommes en un jour en font passer autant qu'il en faut pour arroser au moins quatre arpens de terre ou de pré. Quand les terres sont arrosées, on ne permet point de laisser perdre les eaux qui formeroient des marais à la longue; on les ramene par d'autres canaux, qui servent également à arroser des terres plus basses, à la riviere qui les a fournies, qui par ce moyen regagne au moins une partie de ce qu'elle perd, par les différentes saignées qui s'y font d'espace en espace.

Comme les eaux qui coulent des Alpes sont extrêmement limpides, & ne sont point chargées d'un limon gras comme celles de l'Apennin, les cultivateurs leur donnent une qualité très-propre à engraisser leurs terres, en même temps qu'elles les rafraîchissent & les humectent. Tout le gros bétail reste toujours parqué pendant la plus grande partie de l'année; on en amasse les fumiers aux angles de chaque piéce où ils

on coupe l'herbe des prés quatre fois par an. Dès que le foin eſt enlevé de la prairie, on la couvre d'eau; les graines qui étoient mûres s'y ſont répandues, s'humectent, germent & renouvellent le fond du pré. Je ne parle point des prairies artificielles qui préſentent un ſpectacle charmant, de même que les campagnes où l'on ſéme le lin, qui lorſqu'elles ſont en fleurs reſſemblent à de vaſtes jardins.

Cette méthode d'arroſer les terres fournit après les orages une reſſource prompte: s'il n'y a plus d'eſpérance de récolte, ſur le champ on laboure & on ſéme de nouveaux grains, que l'on eſt encore sûr de recueillir avant l'hiver; c'eſt ce que j'ai vu pratiquer au mois de juin à la ſuite d'une grêle conſidérable qui avoit ravagé une partie du Bergamaſque. Si dans ces contrées le payſan vivoit avec autant d'économie que dans les provinces de France, il ſeroit beaucoup plus riche; mais il fait une conſommation prodigieuſe de bled, par la maniere dont ſe fait le pain. Il eſt preſque ſans levain, & pétri fort dur; on ne lui donne point le temps de fermenter, & on n'y met que la fine farine; ce qui fait que toutes choſes égales, la

même quantité de farine qui suffiroit en France à deux livres de pain, en produit à peine une en Lombardie, encore est-elle d'un très-petit volume, le pain étant nécessairement fort lourd & très-compact. C'est un des abus de ce pays ; mais qui paroît excusable par la grande fertilité qui y regne, & par l'usage que l'on sçait dominer par-tout, plus encore parmi les gens de la campagne, qui s'en tiennent opiniâtrement à ce qu'ils ont vu faire à leurs peres.

Fin du Tome second.



TABLE DES MATIERES DU TOME SECOND.

A.

B.

D.

E.

F.

G.

H.

L.

L.

M.

O.

P.

Q.

R.

S.

V.

Urne

Fin de la Table des Matieres du Tome II.

Errata du Tome Second.

P*Age* 163. Note *lig.* 5, *Paulo* lisez *Pado.*
Pag. 273, *derniere lig.* Pierre, *lisez* Paul.







